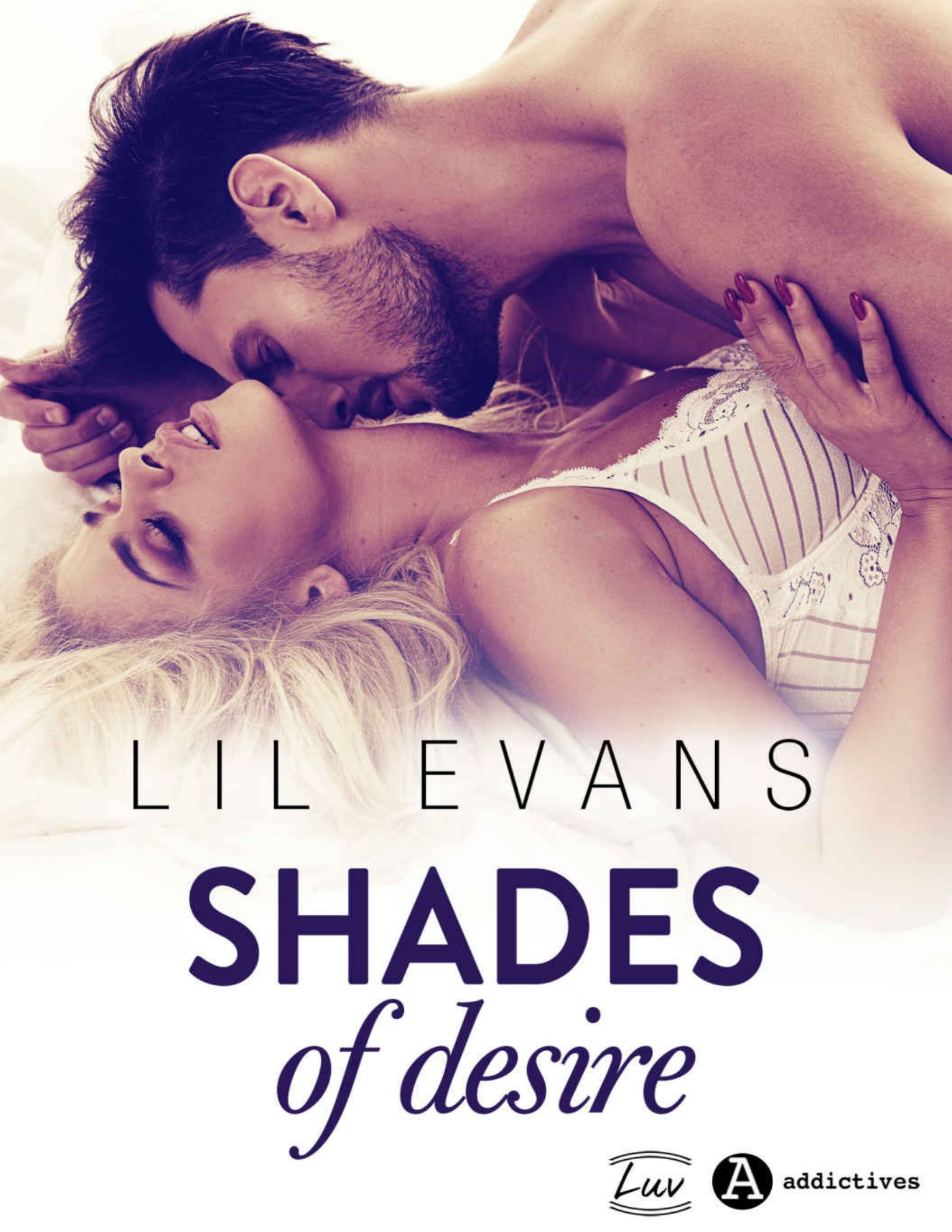


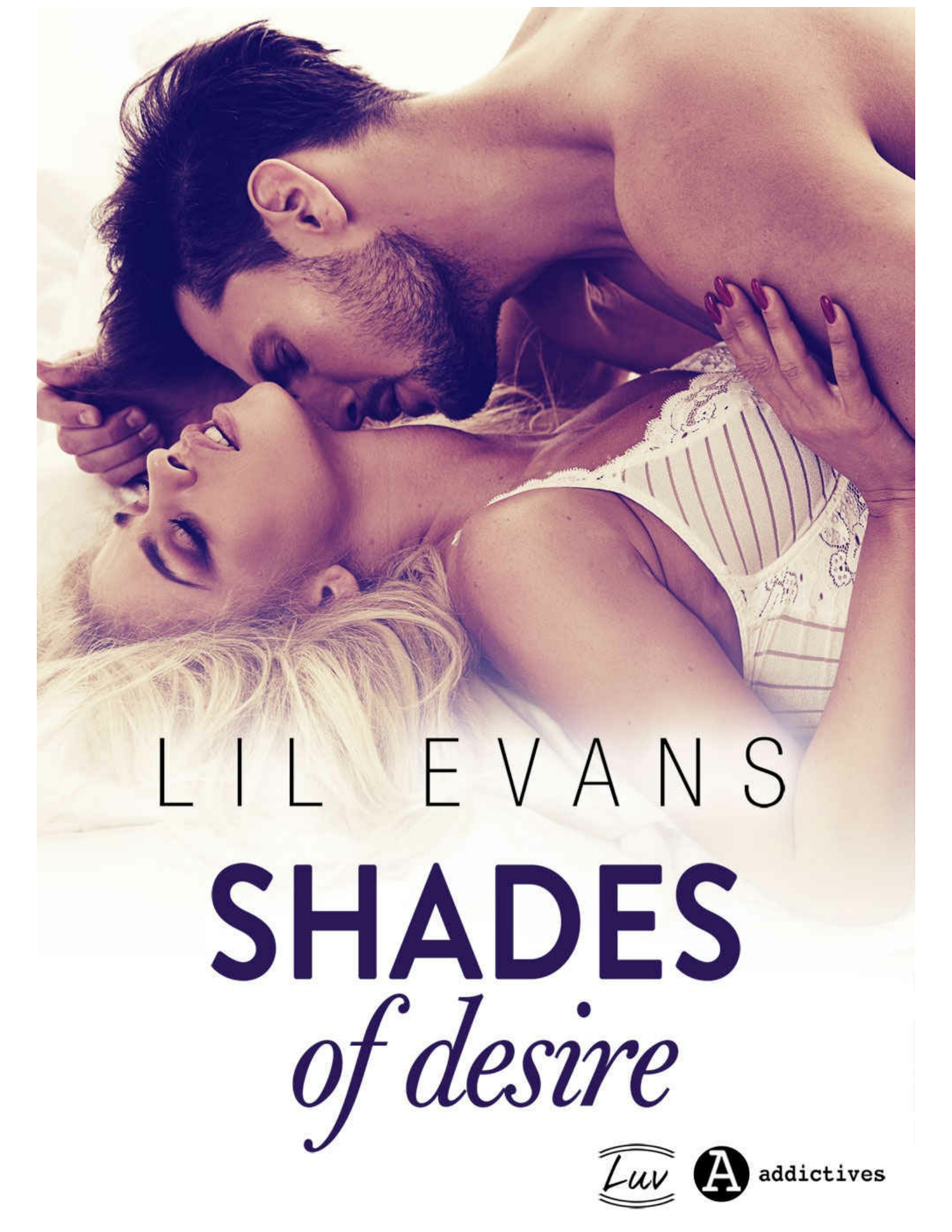


L I L E V A N S

SHADES *of desire*



addictives

A romantic couple is shown in a close embrace, lying down. The man, with dark hair and a beard, is leaning over the woman, his face close to hers. The woman has blonde hair and is looking up at him with a smile. She is wearing a white lace-trimmed tank top with thin vertical stripes. Her hand, with red-painted nails, is resting on the man's chest. The background is a soft, out-of-focus white, suggesting a bed or a clean, bright setting. The overall mood is intimate and sensual.

L I L E V A N S

SHADES
of desire



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Attractive Target

Jusqu'à ce qu'elle rencontre Vince, Caroline Beaulme n'avait jamais éprouvé de désir. Alors quand elle apprend qu'il va devenir son patron, elle sait qu'elle devrait arrêter, mais... Comment résister ? Pour ressentir à nouveau du plaisir, elle est prête à tout... Sauf à ce qui l'attend. Car si Vince est un parfait amant, c'est aussi un homme meurtri, bien décidé à ne pas commettre la même erreur que son frère : perdre la tête pour une femme manipulatrice. Or, pour lui, Caroline est la pire de toutes. Et si, en acceptant cette relation, elle venait de donner à Vince le feu vert pour détruire sa vie ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Teach Me Everything

Quand Ash découvre la « petite sœur » de Ben, son meilleur ami, il est sous le choc. Alors qu'il imaginait une gamine de 10 ans avec des couettes, il est face à une jeune femme troublante. Mais pourquoi s'habille-t-elle comme une vieille fille ? Et pourquoi cet air coincé ? Qu'a-t-elle à cacher ? De quoi se protège-t-elle ?

Ash serait bien tenté de s'occuper d'elle et de lui apprendre les plaisirs de la vie, mais il ne peut pas... Ben lui a bien répété cent fois : « Ne touche pas à ma petite sœur, Ash, ou je te tue ! »

OK... Mais comment résister ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Darkest. La dernière heure

Tueur à gages dépourvu du moindre sentiment, Ryder évolue dans un monde d'ombres et de dangers. Il n'a pas peur des monstres. Il est le pire de tous. Alors quand il reçoit l'ordre de kidnapper une certaine Evangeline, il s'exécute sans poser de questions. Enfermée, torturée, la jeune étudiante en psychologie sait qu'elle est au crépuscule de sa vie. Dans quelques jours, elle mourra... alors elle se lance un ultime défi : ramener son geôlier vers la lumière, vers plus d'humanité. Et si Ryder n'était pas celui qu'il semble être ? Et si Evangeline parvenait à réveiller son cœur ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

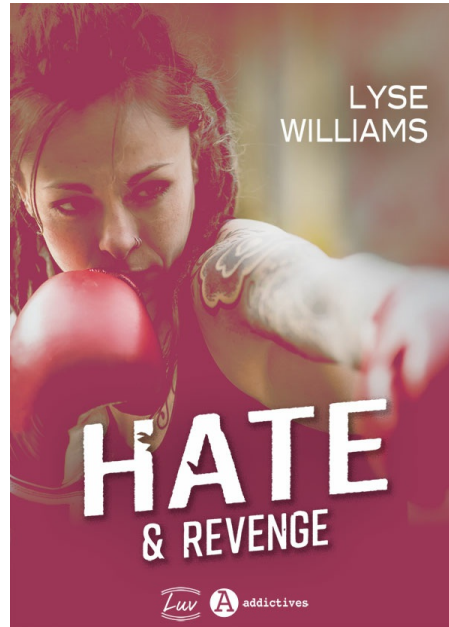


Également disponible :

Hate & Revenge

Kat est étudiante le jour et boxeuse la nuit, dans des combats illégaux. Emplie de haine et de désir de vengeance, elle refuse de perdre. Mais sa rencontre avec Grayson va tout bouleverser... Il est le seul à faire tomber ses défenses, à la rendre vulnérable. Baisser les armes n'a jamais été aussi dangereux !

[Tapotez pour télécharger.](#)

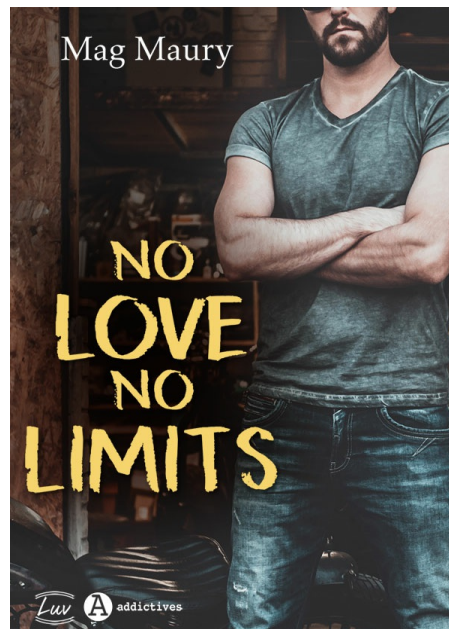


Également disponible :

No Love, No Limits

Accro à l'adrénaline, Lucas n'obéit qu'à une règle : ne jamais s'attacher, toujours rester libre. Douce et sensible, Marie refuse de tomber amoureuse. Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, mais le chien de Marie provoque un accident qui bousille la moto de Lucas. Et elle n'a pas les moyens de payer les réparations. Qu'à cela ne tienne, Lucas a une idée lumineuse ! Elle se fait passer pour sa copine, et il éponge sa dette. Simple, non ? Sauf quand chacun est la plus grande tentation de l'autre...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Lil Evans

SHADES OF DESIRE

Aaddictives

Chapitre 1

Ebony

Oh, non. Non, non et non !

J'ouvre les yeux et je fixe le radio-réveil. Sept heures du matin, un samedi. Ce n'est tout simplement pas possible. Un mauvais rêve, rien de plus.

Je me retourne dans mon lit. Les draps sont enroulés autour de mes chevilles, mais dans la chaleur matinale, cela ne pose pas de problème. Je plaque mon coussin contre mes oreilles et tente de me rendormir.

Impossible.

Bon, en fait, ce n'est pas du tout un mauvais rêve. Il y a bien un bruit d'enfer juste sous mes fenêtres. De la musique et des beuglements sauvages. Y a-t-il une foire au bétail dans mon jardin sans que je sois au courant ?

Je me lève de mauvaise humeur et m'agite comme si je dansais la macarena pour éviter de tomber à la renverse quand mon drap me suit sur le sol. Je m'en débarrasse d'un coup de pied digne d'un ninja puis passe à la salle de bains pour un rapide nettoyage de surface. Je remonte ensuite le couloir aux murs tapissés de petites fleurs vieillotées, dépasse les deux autres chambres puis je descends les escaliers.

J'ai acheté cette maison il y a cinq ans et je me suis toujours dit qu'il fallait que je la rénove un peu, histoire d'y mettre mon empreinte, mais je ne l'ai jamais fait. Trop de travail en perspective. Et le couple de personnes âgées qui habitait ici avant moi n'avait pas bon goût. Ma maison est donc très fleurie. Enfin, les murs le sont. Et la tapisserie n'est pas de première jeunesse, non plus. Mais comme je vis seule, je ne me formalise pas tellement de ce genre de choses. Et puis, je ne reçois presque jamais de visite, alors je n'ai presque pas honte de ma décoration « Mamie *Flower Power* ».

Une fois en bas des escaliers, je me précipite vers la fenêtre près de la porte d'entrée. Je pousse le rideau blanc et je jette un œil dehors. Ma petite allée ne comporte aucun orchestre de heavy metal, comme je le soupçonnais. Ma pelouse est vierge de tout intrus, mais surprise ! Un énorme camion de déménagement est garé chez le voisin à ma gauche et une bonne dizaine de motos rutilantes se trouvent dans le jardin.

Les véhicules ont complètement ravagé l'herbe, mais personnellement, je n'en ai rien à faire. Je suis pour que les gens puissent s'exprimer comme ils l'entendent, même si ladite expression consiste à faire d'une jolie pelouse une bauge dégoûtante.

Bien sûr, le Grand Comité pour la tranquillité du voisinage *alias* l'Assemblée des pétasses moralisatrices, ou APM comme j'aime les appeler, n'est pas de cet avis. Elles viendront sûrement en bande, comme des hyènes affamées, pour dicter leurs précieuses lois parce que tout le monde sait qu'une pelouse mal entretenue, c'est pire que regarder n'importe quel film de Katherine Heigl en lapon et sans sous-titres.

Le couple de voisins précédent est parti s'installer dans une ville un peu plus grande à l'est du Texas, la vie de banlieue n'étant pas assez bien pour eux. Cela faisait des mois que la maison d'à côté était vide et son prix était si élevé que les rares personnes à l'avoir visitée ne sont jamais revenues. Pourtant, désormais, elle est achetée. Et on peut dire que le nouveau venu sait y faire en termes d'entrée fracassante.

À la seconde où j'aperçois toute la boue étalée sur le trottoir blanc, je tourne mon regard vers le voisin d'en face en saisissant mon téléphone.

Dans cette autre maison, il y a Soren. Je suis arrivée ici il y a cinq ans et il ne se passe pas un seul jour sans que je ne le voie ou que je ne lui parle. Notre facture de téléphone nous brûle les doigts tous les mois, même s'il nous suffit de traverser la rue pour nous parler.

Mon voisin décroche à la première sonnerie et me fait coucou depuis sa fenêtre. Lui aussi est en train d'observer les environs comme tout bon voisin de banlieue qui se respecte. Nos mots d'ordre ? Observation, inspection et discrétion. Nous ne sommes pas doués pour cette dernière.

– Ebony, tu as vu ces mecs ? me demande Soren immédiatement.

– Des mecs ? Non, juste les motos et le camion. Comment sont-ils ? C'est un couple gay, c'est ça ?

Je suis ravie de voir des nouveaux venus. La vie dans le coin est tellement ennuyeuse que la moindre distraction est bonne à prendre. Un emménagement ? C'est carrément mieux qu'un voyage à Disney World. Enfin, non... Le cran juste en dessous, il ne faut pas exagérer.

– Non, ce ne sont pas *deux* hommes, et ils ne sont pas gays. Je crois que c'est un genre de gang.

J'éclate de rire. Et je ris encore durant cinq bonnes minutes.

Soren a à peu près mon âge. Il est grand, environ un mètre quatre-vingt-cinq, avec des cheveux châtons toujours bien coiffés, mais qui se rebellent sans arrêt. Les boucles se dressent en tous sens et j'adore le taquiner avec ça. Il est plutôt mince, pas très sportif et il adore cuisiner même s'il le fait rarement. Ce qui est l'un de nos points communs. Il a la peau très blanche parce qu'en tant que médecin passionné par son travail, il sort très peu. Même si je dois l'avouer, il est plus souvent chez lui qu'à son bureau. C'est l'avantage d'être un fils à papa super riche. Il peut faire ce qu'il veut, prendre congé sur congé sans avoir de problèmes avec son patron, qui est son père. Et comme il est fils unique, tous ses caprices sont vus comme des décisions divines. Mais Soren n'en profite pas comme tous les gosses de riches un peu snobs. Il utilise son temps libre pour faire de la recherche. Des trucs scientifiques un peu barbares dont il me parle régulièrement. Et que j'oublie aussitôt. Et la recherche, c'est tout pour lui.

Mais pour le moment, son plus gros avantage à mes yeux est d'habiter juste en face de chez moi.

– Bon, je ne vois rien d'ici, grogné-je, curieuse d'en savoir plus sur les nouveaux. Couvre-moi, j'arrive tout de suite, lui dis-je tout bas.

Je le vois se déplacer à la baie vitrée de son salon pendant que je passe un petit gilet blanc sur ma courte nuisette noire. Soren est comme un frère pour moi et je ne suis pas gênée qu'il me voie dans mes habits de nuit. Le reste de la rue, en revanche, c'est autre chose.

– Personne à l'horizon, tu peux y aller, me dit-il sur le même ton, à voix basse.

Je sors, descends les marches du perron de bois puis je m'avance dans mon allée. Je suis pieds nus et le sol est très froid, mais je suis tout excitée. Je regarde chez le nouveau voisin à ma gauche. Les motos brillent sous la lueur du soleil déjà levé. Elles ont tracé de profonds sillons dans l'herbe pleine de rosée et la porte d'entrée est ouverte. Je me dépêche de traverser la route pour que personne ne me voie. Je me sens comme Bilbo le Hobbit, bien à l'aise dans mon foyer, mais devant le quitter pour partir à l'aventure. Enfin, j'ai les pieds moins gros et moins poilus, quand même.

– Dépêche-toi, Ebony, je vois du mouvement.

– J'arrive, j'arrive, murmuré-je, au téléphone.

J'ai l'impression d'avoir les fesses à l'air tant ma nuisette est courte. Ça ne m'a jamais posé de problème jusqu'à maintenant, mais il faut dire que je n'ai pas franchement l'habitude de sortir dans cette tenue.

– Dépêche, dépêche, dépêche, couine Soren.

Je me mets à courir, remonte sa toute petite allée puis je m'engouffre chez lui en soupirant de soulagement. Mission : accomplie.

Je le rejoins au salon, à la fenêtre, le téléphone toujours allumé et collé à l'oreille.

Si ma maison est vieillotte et toute fleurie, celle de Soren n'est pas beaucoup mieux. Le salon est composé de meubles en acajou qu'il fait briller toutes les semaines. Un canapé en cuir ancien, mais impeccable, trône de façon majestueuse au milieu de la pièce. Le fond du salon n'est qu'une immense bibliothèque qui s'étend sur toute la longueur et toute la hauteur du mur. À l'intérieur se trouvent uniquement des ouvrages médicaux auxquels je n'ai pas le droit de toucher, car ils sont très vieux et précieux, et je déteste ça ! Enfin, je déteste le fait de ne pas avoir le droit d'y toucher. Mon corps tout entier est attiré par les livres et le fait qu'ils me soient interdits les rend encore plus intéressants même si me retrouver devant un ouvrage médical ne me tente pas plus que ça. Paradoxe de littéraire, dirons-nous.

L'odeur qui règne ici est à la fois réconfortante et perturbante. La cire utilisée pour les meubles me rappelle mon enfance chez mes parents, mais le côté antique du tout ne colle pas avec Soren, qui est drôle et adorable.

Nos deux maisons sont de petites habitations de banlieue modeste, avec un grand perron et une barrière blanche chez moi, mais qui n'existe pas chez lui. Les deux ont des plinthes gris foncé entourées d'une structure blanche, une toiture d'ardoises noires et de larges fenêtres agrémentées de volets blancs.

Comme l'exige l'Assemblée des pétasses moralisatrices, aucune touffe d'herbe ne dépasse de nos pelouses, nos façades sont repeintes et lavées tous les ans et nous vivons dans la peur de les voir débarquer chez nous, comme de petits roquets hargneux, pour nous mordre les mollets si quoi que ce soit leur déplaît. Et si jamais nous avons le malheur de leur faire du tort en laissant traîner quelque chose dans l'allée, elles rassemblent tous les voisins de la rue pour une fusillade bien en règle. C'est plutôt humiliant, j'en sais quelque chose.

Je soupire, soulève le rideau blanc et souris. La vue est bien meilleure d'ici. La grande maison blanche à étages des voisins surplombe toutes celles de la rue et le camion garé sur le côté semble encore plein. Cela aurait dû promettre quelques heures intéressantes. Sauf qu'il ne se passe rien du tout. Durant près d'une heure, je baye aux corneilles et à chaque fois qu'on aperçoit un mouvement dans la maison à travers les vitres sans tentures, nos instincts de paparazzis se réveillent.

– Allez, je le sens bien là ! Ils vont sortir ! se passionne Soren.

– Bon sang, à quoi ça sert d'espionner des déménageurs si on ne voit pas d'hommes à moitié nus soulever des trucs lourds ? Mince alors ! Se faire réveiller à des heures pareilles sans récompense, c'est vache ! me plains-je.

Soren me regarde d'un drôle d'air, avec ses grands yeux bruns et son expression choquée.

– Désolé, Ebony, mais je crois que le spectacle ne me plairait pas plus que ça.

– Tu ne sais pas apprécier les bonnes choses.

– C'est juste que « bonnes choses » ne fait pas référence aux voisins torsés nus, pour moi. Mais « voisine en nuisette », par contre...

– Oh, arrête tes bêtises. Tu m'as déjà vue en pyjama des milliers de fois. Et ça ne te fait ni chaud ni froid.

– C'est vrai. Mais c'est toujours mieux que les voisins.

– Et ces idiots ne vont pas sortir de la journée, ou quoi ?

– Tu es pressée ?

– Oui, il faut que je rentre me mettre au travail.

– Tu bosses trop, tu le sais ? me réprimande-t-il.

– Oui, mais j'aime ça.

Soren m'embrasse sur la tempe et je joue quelques secondes avec ses boucles en désordre avant de me précipiter vers la porte d'entrée. Il est juste derrière moi, mais je saisis tout de même mon téléphone.

– Couvre-moi pour le retour.

Il glousse, remet son propre téléphone à l'oreille et retourne à la fenêtre.

– La voie est libre, annonce-t-il d'une grosse voix.

J'entrouvre la porte, passe la tête à l'extérieur. Un regard à droite, personne. Un regard à gauche, personne.

– Ebony, qu'est-ce que tu fabriques ?

– Je vérifie, c'est tout !

Je m'engouffre alors dans la matinée estivale et retraverse la rue en trottant. Mais bien sûr, cet idiot de voisin choisit ce moment précis pour sortir de chez lui.

Mince ! Je fais comme si je n'avais rien vu, dépasse ma boîte aux lettres puis je marche un peu plus vite pour remonter mon allée. Si celle de Soren est minuscule, la mienne est longue. Au moins mille mètres, là !

– Ebony, je crois qu'il t'a vue. Il se dirige vers toi, m'annonce mon ami.

– Merde, merde, merde ! Je suis prise au piège ! Mission annulée, je répète, mission annulée !

– Pas question que je raccroche, je veux entendre la suite, moi !

– Soren ! grogné-je.

– Hé ! s'exclame une voix inconnue.

Et le voisin bondit juste devant moi. Je pousse un petit cri de surprise. Je ne m'étais vraiment pas attendue à ce qu'il fasse un truc aussi... stupide. Mais honnêtement, quand je pose les yeux sur lui, je me dis qu'il peut faire toutes les stupidités du monde, ça ne me posera jamais aucun problème.

Parce que le voisin est vraiment, vraiment très... Bon, je suis à court de mots.

La bouche ouverte, les yeux pétillants, les joues cramoisies, je n'arrive pas à croire que je me retrouve en nuisette devant le petit nouveau du quartier, avec son sourire de rêve et son corps de rêve. Et ses yeux de rêve. Et... tout le reste. Il est comme un bonbon avec le papier comestible, un régal tout entier.

Bien sûr, il est torse nu et son torse est particulièrement musclé. Pas comme les athlètes professionnels, non, juste ce qu'il faut pour faire baver le voisinage. Ou la galaxie tout entière. Des vallons bien dessinés sous une peau café au lait, des épaules carrées, des bras forts couverts de tatouages représentant des scènes artistiques japonaises. Ses cheveux noirs sont rasés et ses yeux noisette ont quelques touches de jade qui les rendent magnifiques, intenses. Et qui font d'un simple regard, un tableau torride et dévastateur.

– Heu, salut, dis-je en resserrant les pans mon gilet sur ma poitrine d'une main, les doigts de l'autre crispés sur mon téléphone de l'autre.

– Ax.

Il me tend la main et je suis sûre que c'est pour m'embêter puisqu'elles sont prises toutes les deux. Ne pouvant décemment pas laisser mon portable tomber au sol, je lâche mon gilet et accepte le contact. Je tente de serrer pour lui montrer mon agacement, mais de voir le décolleté de ma nuisette le fait sourire et ma poigne n'est franchement pas terrible, de toute façon. Il me secoue vigoureusement la main, faisant danser ce qui aurait dû se trouver dans un soutien-gorge, et je mets fin à ce manège en soupirant de frustration.

– Ax ? demandé-je en haussant les sourcils.

C'est quoi ça, un prénom ? Un nom ? Le nom de son chien ?

– Aksel, mais mes amis m'appellent Ax.

– Bienvenue dans le quartier, marmonné-je.

– Si toutes les voisines m'accueillent dans une tenue pareille, je pense que oui, je me sentirais le bienvenu.

– Ne t'excite pas trop, Aksel. La moyenne d'âge du quartier frôle les 150 ans. Et si tu voulais bien lâcher ma main maintenant que tu l'as secouée trois mille fois, je pourrais couvrir un peu la honte de m'être laissée coincée dans cette tenue.

– Pourquoi avoir honte ? Moi, je te trouve pas mal comme ça. Bon, tu aurais pu faire quelque chose pour tes cheveux, mais...

– Excuse-moi ? le coupé-je d'un petit couinement outré.

Je m'avance d'un pas pour me retrouver tout contre lui. Les yeux dans les yeux. Mon regard est léthal, mais il a l'air de s'en amuser. Quel imbécile ! Je le déteste déjà.

– Si tu ne m'avais pas réveillée à une heure aussi illégale, j'aurais peut-être pu être présentable pour sortir. Mais ton scooter fait vraiment un bruit épouvantable.

Bon OK, j'y suis allée un peu fort en appelant son engin un « scooter ». Comment est-ce que je le sais ? D'abord parce que son visage est devenu tout pâle et ses yeux sont écarquillés. Et ensuite parce que ses Harley Davidson de luxe semblent valoir aussi cher que ma maison. Chacune. Ah oui, et aussi parce que la mâchoire d'Ax est si crispée qu'il doit en avoir mal aux dents. Bien fait !

– Scooter ? crache-t-il tandis que je ricane. Tu viens d'insulter ma bécane ?

– Toi, tu as insulté mes cheveux.

– Rappelle-moi de ne plus jamais te traiter de la sorte, alors. Tu es capable de toutes les bassesses, apparemment. Au fait, c'est quoi, ton petit prénom ?

– Écoute, Aksel...

– Ax.

– Ax. On en reparlera quand je serai habillée, si on se croise à nouveau un jour. Ce que je ne souhaite pas.

Je tourne les talons, mais je l'entends rire.

– Quoi ? demandé-je en me retournant.

– Je pourrais regarder sur ta boîte aux lettres.

Je croise les bras sur ma poitrine et je souris.

– Vas-y, ne te gêne pas.

Mince, un deuxième homme est en train de sortir de la maison. Des cheveux châtain, tout aussi bien bâti qu’Ax... Non, plus beau encore... Je commence à vraiment apprécier le voisinage pour le coup, mais je ne peux quand même pas laisser toute la rue me voir en nuisette. Je trotte jusqu’au perron et j’entends Ax hurler derrière moi :

– Ravi de te connaître, E. Miller.

Eh oui, je n’ai pas mis mon prénom sur la boîte aux lettres. Il n’est pas plus avancé sur mon identité, et moi, je suis hilare.

Chapitre 2

Ax

Indy me rejoint près de la boîte aux lettres rose à petites fleurs. Cette horreur semble dater des années quarante et le nom de la voisine est écrit d'une jolie police cursive toute féminine. Malheureusement, je ne connais toujours pas son prénom.

– C'était qui ? demande Indy, les yeux toujours fixés sur la porte de bois sombre où elle s'est faufilée.

– La voisine en nuisette.

– Mince, et j'ai raté ça ! sourit-il.

Pas vraiment puisqu'une seconde après avoir disparu chez elle, E. sort à nouveau en trotinant et ses joues sont toutes rouges. Elle se précipite vers nous et durant un instant, mon cœur bat si fort qu'il me fait étrangement mal.

Est-ce qu'elle vient me parler à nouveau ? Bon sang, je ne me suis jamais senti aussi déstabilisé de toute ma vie. Et si mes hommes avaient été là, je me serai sûrement fait buter tant j'ai l'air d'un imbécile. Mais devant ce spectacle, je ne sais plus comment réfléchir correctement.

Mon souffle est à la fois fébrile et trop fort. Mon pouls s'emballe comme jamais.

Si E. est loin du genre de fille que je fréquente d'habitude, elle n'en reste pas moins excitante. Ses cheveux lui arrivent aux épaules pour les mèches les plus longues et certaines sont beaucoup plus courtes. Une grande frange lui barre le front, aussi. En gros, ils sont dans tous les sens. Bref, c'est le bordel, mais un joli bordel. Et ils sont d'une couleur si riche que je n'arrive pas à mettre un nom dessus. Ils sont blonds, c'est certain. Un blond très clair même. Et les reflets sont un mélange d'argent et de cuivre. D'acajou et de doré. Avec sa nuisette au profond décolleté, je vois sa poitrine rebondir à chacun de ses pas et putain, c'est pour voir cela que je suis né. J'en suis sûr. La vision est idyllique, paradisiaque, avec un arrière-goût de douceur qui fait défaut à l'homme que je suis.

Elle s'approche de nous et son arrivée semble se dérouler au ralenti, mais j'aurais préféré que cela dure encore plus longtemps. E. est canon et une femme canon, on ne peut pas s'en lasser. Son corps est tout en formes rebondies et pulpeuses et son visage, radieux. Même si elle ne sourit pas vraiment à cause de sa gêne, elle dégage une aura de tranquillité, de calme et de lumière qui me fait frissonner de la tête aux pieds.

Je n'ai jamais connu ce genre de personnes auparavant. Moi, j'ai vécu toute mon enfance entouré d'hommes violents avec les membres du gang de mon père. J'ai tué ce dernier à cause de ses abus puis j'ai pris la tête du groupe sans même en avoir la moindre envie. Je n'ai jamais eu le choix et

c'est cette vie bordélique qui m'a forgé comme je suis. Dur. Impitoyable. Toxique.

J'ai connu la drogue avant même de commencer à me raser. J'ai connu les filles, aussi, à un âge beaucoup trop jeune pour savoir ce que je faisais. Et surtout, je sais comment tuer sans laisser de traces. Où déposer les corps pour qu'ils ne soient jamais retrouvés.

Mais au fond de moi, je sais que je ne suis rien à côté de certains de mes motards. Rien du tout. J'ai une éthique, si fragile soit-elle. Une éthique que les autres sont loin d'avoir.

Étrangement, le fait que ce genre de types traîne juste à côté de chez E. me dérange à un niveau viscéral, mais je n'y prends pas garde. Je ne peux pas glisser sur ce genre de terrain. Un chef de gang n'est pas censé ressentir d'émotions parce que cela finit toujours mal. Ma mère en est le parfait exemple.

Quand E. arrive près de nous, ses joues sont si rouges que je me sens sourire, avant de me mettre à rire. Elle évite de me regarder plus de deux secondes consécutives et au-delà de sa gêne évidente, elle semble être là pour une bonne raison.

– Tu veux mon numéro de téléphone, c'est ça ? lui lancé-je. Tu peux venir directement chez moi si tu as besoin de quelque chose, tu sais. Je ne mords pas. Sauf si tu me le demandes.

Je me pare de ce sourire qui fait craquer toutes les nanas.

– J'ai juste oublié de prendre mon courrier, en fait, rétorque-t-elle en haussant les sourcils, l'air de me dire que je peux toujours rêver.

Voilà qui est... perturbant. J'aurais nettement préféré qu'elle me suive chez moi parce que je sais exactement ce que j'aurais fait à chaque partie de son corps, cachée ou non par l'un de ses vêtements.

E. ouvre la boîte aux lettres, récupère un colis cartonné qu'elle pose sur le dessus en métal et elle le déballe précipitamment. Elle ressemble à une petite fille un soir de réveillon, avec un sourire jusqu'aux oreilles et les yeux tout brillants. Ses cheveux d'un blond riche lui tombent dans les yeux et elle les glisse derrière ses oreilles d'un geste impatient avant de sortir un livre de son carton. Elle lâche un petit couinement sexy et sautille sur place.

Je suis subjugué.

Quand elle presse le livre contre sa poitrine, durant une seconde, je me dis que j'aurais bien aimé être à la place de cet ouvrage. Même si faire de telles choses avec un bouquin me dépasse totalement, c'est tout de même très mignon.

Merde, depuis quand est-ce que j'utilise des mots aussi cons ?

– Les seins, ce n'est pas fait pour les livres, déclaré-je avec un sourire entendu.

E. baisse les yeux, ses yeux azur cerclés de noir, puis elle les relève doucement. Je suis saisi par l'intensité et la douceur que je trouve dans ces deux précieuses prunelles. Jamais je n'ai vu un regard si pur chez un être humain. À force de fréquenter la lie de l'humanité, j'en ai oublié qu'il y a encore du bon dans ce bas monde.

La jeune femme prend alors conscience de la présence d'Indy pour la toute première fois et elle arrête tout de suite de sautiller. Je vois clairement son souffle se bloquer quand sa poitrine, ses pupilles se dilater lourdement, et je n'aime pas cela du tout.

– Salut. Je suis Indy, lance mon ami d'un ton doux.

Il a un sourire charmeur. Là où le mien promet violence et plaisir, celui de mon camarade augure charme et volupté.

Spider, Indy et moi sommes les plus jeunes membres du gang et nous sommes donc le plus souvent ensemble sur les routes. Indy fait presque la même taille que moi, dans le mètre quatre-vingt-dix environ. Mais tout le reste nous oppose.

Malgré mon prénom germanique, j'ai des origines mexicaines héritées de ma mère. Cheveux noirs rasés court, yeux noisette, peau sombre. Indy, lui, est originaire d'Écosse. Il a le teint pâle, des yeux bleu clair et les cheveux châtons. Toujours en jean et en veste de cuir, son allure détendue tranche avec la mienne. Je suis toujours aux aguets et prêt à en découdre à la moindre occasion. En même temps, je risque ma vie tous les jours en étant à la tête d'une organisation criminelle dangereuse. Mes propres hommes sont prêts à me tirer dans le dos au moindre signe de faiblesse de ma part. Et je ne suis pas faible.

J'éprouve un certain respect pour l'homme qui se tient à mon côté. D'abord parce qu'il est membre du gang contre sa volonté et que même ainsi, il n'a jamais protesté pour quoi que ce soit. Il est là pour protéger quelqu'un qu'il aime. Et ensuite, parce qu'un mec capable d'être sexy en portant une jupe, ou un kilt comme il aime à me corriger, eh bien merde, oui, ça se respecte !

– Salut, répond E. après une éternité.

La jeune femme se met à regarder ses pieds nus et à reculer. Un pas après l'autre. Elle a l'air d'une petite proie prise au piège de deux prédateurs dangereux. Plus aucun de nous trois ne parle, mais je vois bien que mon ami est hypnotisé.

Je bouscule Indy d'un coup de coude pour le faire redescendre sur terre et E. ne peut s'empêcher de le dévisager avec insistance. Soudain, ses joues virent davantage à l'écarlate et elle semble se rendre compte qu'elle est en nuisette devant deux inconnus.

– Oh ! Mon Dieu... Désolée, quand j'ai un livre en tête, plus rien d'autre n'existe, s'excuse-t-elle d'une voix incertaine.

Elle le plaque à nouveau sur sa poitrine, mais cette fois-ci, pour se cacher derrière.

- Je... Je vais... rentrer maintenant.
- Dis-nous au moins comment tu t'appelles ? la supplie presque Indy.
- Ebony, lance-t-elle rapidement.

Et elle disparaît en un éclair.

Je me tourne alors vers Indy, les pensées en vrac.

- Elle est sexy, dit ce dernier en se passant une main dans les cheveux.
- Hum, bougonné-je. Cette chemise de nuit de grand-mère n'est pas vraiment excitante.
- De grand-mère ?

Indy hausse les sourcils et me lance un regard incrédule.

- Elle lui arrivait à mi-cuisses. Tu en as déjà vu beaucoup, toi, des mamies habillées de cette façon ? rit mon ami.
- Un jour, je t'emmènerai dans un vrai club de strip-tease, mon vieux. Tu n'es pas assez dévergondé pour être membre de mon gang.
- Non, merci. Et évite de me rappeler tes perversions, c'est répugnant.
- Parce que te voir baver sur la voisine, ce n'est pas répugnant, peut-être ? lui lancé-je avec amertume.
- Tu dis n'importe quoi. Rentrons avant qu'elle ne nous remarque plantés devant chez elle. Je ne veux pas passer pour une espèce de voyeur dès le premier jour.
- Je te signale que c'est moi qui habite ici, pas toi.
- Oui, mais comme je suis obligé de traîner dans ton sillage...
- Pauvre petit. Va t'occuper de ta livraison au lieu de me les casser, lui ordonné-je pour l'éloigner d'ici, sans pouvoir m'en empêcher.
- Bien, chef.

Indy part chercher son sac puis enfourche sa moto avant d'en faire gronder le moteur. Il roule sur un engin hideux fait pour le sport. C'est le seul du groupe à avoir ce style de moto. Tous les autres possèdent une Harley, la déesse des véhicules. Enfin, c'est plutôt la Harley qui possède le cœur des hommes, pour être tout à fait honnête.

Mais Indy est en tout point différent de nous. Il n'est pas né dans cette fange qui fait de nous des gens foncièrement mauvais. Et il n'est pas de ceux qui tuent sans se poser de questions. C'est d'ailleurs pour cette raison que mon ami est le seul que je crains de ne pas voir revenir après chaque mission.

J'attends un instant que le grondement de la Suzuki s'estompe puis je jette un dernier regard vers la maison d'Ebony. Typiquement américaine, avec ses plinthes grises, ses fleurs et sa pelouse bien tondue. Une péteuse, voilà ce qu'elle est. Une femme de banlieue juste bonne à se faire faire des permanentes, à mijoter des petits plats à son mari et à commérer partout dans le quartier. Je suis presque sûr que dès demain, tous les gens de cette rue sauront que j'ai une geisha tatouée sur un bras,

une jeune femme aux yeux baissés, humble, belle avec les cheveux piqués d'épingles et de fleurs, et des lèvres aussi rouges que le sang frais. J'ai aussi un cerisier japonais devant une pagode immense sur l'autre biceps. Mais bien sûr, aucun d'entre eux ne saura que ces tatouages représentent le seul et unique rêve que j'aie jamais eu. Apprendre le japonais, voyager dans ce pays qui me fait fantasmer et m'immerger dans la culture du respect et de la loyauté.

Tout cela a été détruit par mon père. Cet homme a toujours tout gâché et tout massacré sur son passage. Que ce soit moi, les autres, ma mère, le reste de ma famille, personne n'a jamais été épargné par cet être au cœur sec comme la pierre. Des voitures, des motos, des propriétés privées, saccagées.

Mon père était un monstre, une hydre que j'ai dû décapiter et comme je n'ai jamais connu que le gang, celui-ci m'est revenu de droit. Je n'ai eu d'autre choix que de tuer pour en être à la tête. C'était ça ou être moi-même abattu pour qu'un autre en devienne le roi.

À choisir, j'ai préféré que ce soit moi.

Mais cette vie est celle que j'ai toujours connue alors évidemment, je m'y suis habitué. La violence fait partie intégrante de moi, tout comme la drogue, les filles, les armes et la vitesse.

Je retourne sur ma propriété nouvellement acquise et je caresse les lignes noires de ma Harley. Je n'ai qu'une seule envie, c'est de l'enfourcher et de me sauver le plus loin possible de cette vie et de ce pays. Je ne peux pas. J'ai des obligations, et je sais bien que mes hommes se lanceraient à ma poursuite pour m'abattre si je leur faisais un tel coup. D'ailleurs, c'est celui qui me tuera qui héritera du gang, et je ne veux pas leur faire ce cadeau.

Je cesse de ressasser mes pensées, puis je passe les heures suivantes à sortir les cartons du camion. À l'intérieur de mon nouveau chez-moi, le reste du gang est déjà attablé à jouer aux cartes, sniffer de la coke ou se taper des filles. Bordel, je suis là depuis à peine quelques heures que déjà, c'est la pire des débauches, ici. Je fronce le nez et grogne du dégoût grandissant que ma vie m'inspire. Ces hommes me détestent, tout comme je les déteste, parce que je ne suis pas comme eux. Ils ne sont ni mes amis, ni mes ennemis, mais des serpents qui m'empoisonnent lentement et quand je serais assez faible à leur goût, ils m'abattraient sans scrupule et je ne veux pas mourir. Pas maintenant. Si j'étais né sans cœur, comme mon père, j'apprécierais peut-être de vivre de cette façon mais ma mère... Bordel, il a fallu qu'elle m'inculque quelques valeurs. Il a fallu qu'elle m'aime et qu'elle m'apprenne que je pouvais être quelqu'un d'autre. Elle m'a toujours répété que je ne devais pas devenir comme mon père. Plus les années passent, plus cette phrase fait sens en moi et m'éloigne du gang. Je me sens tiraillé, quand bien même je sais qu'il n'est pas encore temps pour moi de raccrocher.

Pas de doute, la douce Ebony va se faire des cheveux blancs avec moi comme voisin. J'ai hâte de voir cela.

Chapitre 3

Ebony

En tant que critique littéraire, une bonne partie de mon boulot consiste à... lire des livres. Et quand passion et travail se mêlent, il en résulte une certaine euphorie et une joie de vivre qui me caractérisent plutôt bien.

Plongée dans le dernier ouvrage de mon auteure préférée – un classique de la littérature américaine – je ne vois même pas le temps passer. Pas plus que je ne pense aux nouveaux voisins qui, comme Soren l’a dit, semblent bel et bien sortir d’un gang.

Mon estomac se noue. Je n’aime pas savoir que des armes à feu ou je ne sais quelles substances illicites sont foison de l’autre côté de la palissade, mais après tout, je ne suis pas en danger de mort. Nous sommes dans la banlieue tranquille d’Odessa, Texas, petite ville au climat chaud et aride. Si ces hommes veulent rester discrets, ils ne vont pas se mettre à dealer dans le jardin ou à tirer sur les oiseaux derrière chez eux. Ce qui me rassure un peu. Vraiment juste un peu.

Le repas de midi oublié, de même que la pause pipi, je râle un coup quand mon estomac se met à gronder.

– Bon sang, tais-toi, idiot ! En plein suspense, quoi ! Tu le fais vraiment exprès !

Voilà, il me faut au moins quatre nouvelles lignes pour me replonger dans cette ruelle avec mon héroïne. Emportée jusqu’au bout du livre, je ne le referme qu’à quatre heures de l’après-midi, avant de le ranger précieusement dans la bibliothèque toute neuve que je viens d’acheter. Je pose un serre-livres « Grande Faucheuse » tout contre lui. Je trouve l’objet cocasse et moche, mais il me fait rire. Puis j’attrape mes clefs. Il est temps que je me rende au bureau pour voir mon patron.

L’immeuble d’affaires du grand magazine pour lequel je travaille ne connaît pas les jours de congé. Même le dimanche, il y a toujours quelqu’un pour en arpenter les couloirs et apporter les touches finales à un article, porter les dossiers aux imprimeurs ou même pour faire du café, parce que chez L&L, se trouve le meilleur café du monde. Personne ne sait d’où il provient ni même sa marque, et il rend accro dès la première tasse.

J’ai la chance de pouvoir travailler à la maison quand je le souhaite, mais j’aime rendre visite à mes collègues de temps en temps. Ça m’aide à tisser des liens avec eux, à me sortir de la solitude de mon métier, mais aussi à avoir une excuse pour faire du shopping.

Vêtue d’une robe en mousseline vieux rose, j’ai enfilé des sandales estivales, posé un trait d’eyeliner noir fin sur mes paupières et un peu de baume sur mes lèvres. Je suis une véritable accro au beurre de cacao. Sûrement parce que je passe mon temps à me mordiller les lèvres quand je suis

perdue dans mes lectures et angoissée par la suite des événements. J'en traîne toujours un tube dans mon sac à main et le jour où ma bouche frôle la fin du flacon, j'angoisse.

Un coup d'œil dans le miroir m'indique que je suis parfaitement bien habillée pour sortir. Je ne tiens pas à rejouer la scène de ce matin et à me promener en pyjama comme une petite vieille qui aurait perdu la tête. Mes cheveux sont attachés en un chignon déstructuré, presque aussi fouillis qu'au saut du lit, mais c'est comme ça que j'aime m'apprêter. Les coiffures toutes lisses, permanentées ou laquées m'ennuient à mourir. Et j'ai déjà ma dose de tout cela avec les mamies du coin.

Je sors, ferme la porte puis j'avance jusqu'à ma voiture garée un peu plus loin. Je passe devant la maison d'Ax. Elle est deux fois plus grande et plus luxueuse que la mienne. Je le plains pour le ménage.

Ne pouvant me retenir, je regarde furtivement chez lui par les fenêtres sans rideaux, et je suis presque déçue qu'il n'y ait personne devant. Enfin, personne qui s'appellerait Indy. Il y a juste sept motos et un amas de terre épouvantable sur le trottoir. Pas de doute là-dessus, l'Assemblée des pétasses moralisatrices va se faire une joie de venir pousser sa gueulante. Mais avec un panier de muffins tout frais pour compenser, évidemment. Bree Van de Kamp fait des adeptes dans le coin.

Je saute par-dessus une motte de terre qui trace une ligne droite sur le trottoir, avant de repérer ma voiture à quelques pas de moi. Elle est garée devant le bout du terrain d'Ax, près des arbres centenaires qui ombrent une partie de sa pelouse.

Ma voiture est vieille. Très vieille même. Une Pontiac Firebird noire de 1967. L'un des tout premiers modèles. Mon père me l'a offerte pour mes 16 ans alors j'y tiens comme à la prune de mes yeux. Elle a plus une valeur sentimentale que pratique parce que, honnêtement, elle me casse les pieds. À un tel âge, elle est polluante, gourmande en essence et elle tombe sans arrêt en panne. En ville, tous les hommes se retournent sur elle ; j'en suis presque jalouse, parfois. Une fois, un type m'a même proposé dix mille dollars pour me la racheter, mais non, le cadeau de mes *Sweet Sixteen*, ce n'est pas possible. C'est bien la seule chose qu'il me reste de mes 16 ans, d'ailleurs. Fini l'innocence, la jeunesse, l'énergie jusqu'au bout de la nuit. Et fini la belle peau de bébé. Hier matin, je me suis trouvé une ride sur le coin de l'œil gauche. Je suis presque morte devant mon miroir.

Pour une célibataire, la première ride équivaut au premier « Tu n'aurais pas pris un peu de poids ? » pour une personne en couple. Bref, la vie m'a donné un bon coup de poignard en plein cœur. La garce !

Je m'installe au volant de ma voiture. Je n'ai jamais aimé l'idée de lui donner un petit nom parce que bon, ce n'est qu'un objet et je trouve ça bizarre, mais dernièrement, je la surnomme très amoureusement « Oh non, pas encore » parce que...

– Oh non, pas encore !

Elle refuse de démarrer.

Je soupire et pose la tête sur le volant.

– Je t’en prie, je n’ai pas envie de me séparer de toi. En souvenir du bon vieux temps, s’il te plaît ! lui ronronné-je doucement.

Je tourne la clef et elle crachote comme une vieille fumeuse. Mon front n’a pas quitté le volant, car je savais bien qu’elle me ferait ce sale tour.

– En souvenir du beau Chad, au lycée, hein ! Tu as apprécié les heures avec lui, toi aussi. Et tous ces fous rires avec Maey, notre meilleure amie de l’époque. Tu ne peux pas abandonner comme ça, voiture ! J’ai besoin de toi !

Nouveau tour de clef et nouvelle toux. Je vais devoir appeler un taxi. Je passe la main dans mes cheveux déjà ébouriffés et je les repousse en arrière en grognant. La vie m’en veut !

Des coups forts à la vitre me font soudain sursauter et même hurler un tout petit peu. Je me tourne vers un Ax rayonnant.

Son sourire illumine son visage, mais ne change rien à la lueur animale qu’il a tout au fond de ses yeux noisette et jade. Le soleil à l’ouest fait briller sa peau caramel, mais assombrit l’encre de ses tatouages asiatiques. Ils sont magnifiques et lui vont à merveille, donnant à son allure de gangster dangereux, une touche artistique et profonde.

J’ouvre la fenêtre grâce à la manivelle grinçante et il se penche vers moi. Un sourire en coin sur ses lèvres pleines et son haussement de sourcils me signalent qu’il trouve ma situation comique. Je suis loin d’être de son avis, comme l’attestent mon soupir bruyant et mes yeux levés au ciel. Ainsi que ma façon d’être affalée dans mon siège en croisant les bras. Cette voiture est en train de tomber en ruine et je dois assister à sa chute depuis les premières loges. C’est un peu comme un dénouement de théâtre classique. Sa mort sera violente et longtemps pleurée.

– Un problème, ma p’tite dame ? me lance le voisin.

Je plonge mon regard dans celui, perçant, d’Ax. Un frisson glacé parcourt tout mon corps en me rendant compte de la dangerosité sauvage qui se dégage de lui, même quand il sourit. Il ressemble à un félin, une panthère, peut-être. Sa démarche est gracieuse, ses muscles effilés tendus sous sa peau, son regard envoûtant, mais en une seule seconde, il peut vous prendre à la gorge et vous ôter la vie sans même cligner des yeux.

– Si seulement je n’en avais qu’un... réponds-je en lui rendant son sourire.

– Qu’est-ce que je peux faire pour toi ?

– Déménager ?

– Je viens seulement d’arriver.

– Et tu es déjà agaçant.

– C’est pour ça que tu ne veux plus me voir, Ebony ? En général, les femmes attendent mon appel désespérément avant de me maudire.

- Tu as insulté mes cheveux !
- Et toi, ma moto. Match nul, balle au centre. On reprend du début ? me propose-t-il amicalement.

Je sors de la voiture et m'appuie contre. Ax se positionne face à moi, toujours souriant, et franchement irrésistible.

- D'accord.
- Alors, parle-moi de ce problème de voiture.

Son regard sur moi me fait comprendre qu'il n'écouterà rien de ce que je lui dirais pour les... allez, deux prochaines minutes. J'attends donc avec patience qu'il finisse de me reluquer et une fois que ses yeux reviennent aux miens, je peux enfin lui expliquer.

– Comme tu peux le constater, ma voiture est une antiquité. Elle tombe tout le temps en panne. Je devrais savoir comment la réparer depuis le temps, mais en général, le mécanicien me parle chinois, ou russe peut-être... Bref, je ne comprends jamais rien et tout ce que je sais, c'est qu'elle est en panne.

- Allons jeter un œil, alors.

Il attrape mes clefs qu'il fourre dans sa poche puis il ouvre le capot.

Il observe, touche quelques fils, câbles, trucs. M'explique deux ou trois choses en chinois ou en russe, lui aussi. Et rapidement, ses doigts se couvrent de noir. Bien sûr, il porte un tee-shirt blanc, mais il n'a pas l'air de s'en formaliser.

- Toi aussi, tu parles d'autres langues, alors ? finis-je par dire après un long couplet sur les courroies.
- Tu n'as rien compris ? se moque-t-il sans élégance, le bougre.
- Pas un mot, je suis désolée.

Je me sens mal de le faire bosser sur ma voiture et de ne pas être capable de retenir quoi que ce soit. Et encore plus coupable de regarder ses doigts habiles jouer avec les câbles épais au lieu d'écouter réellement ce qu'il me dit.

- Tu n'as pas à t'excuser. Disons que je fais ça aussi pour être accepté dans le quartier. Je me dis qu'en portant secours aux jeunes femmes en détresse, on me pardonnera tous les ennuis que je vais causer dans un futur proche, tu vois ?
- Bon courage alors, dis-je, d'un ton plein de sarcasme.
- Pourquoi ?
- Ça fait cinq ans que je suis ici et je ne suis toujours pas la bienvenue, quand bien même je porte les courses des voisines dès que je le peux. Tu sais, je viens de Fair Haven dans le Vermont, c'est un peu comme si j'étais une étrangère.
- Et qu'est-ce que tu fais ici, alors ? Le Vermont ne te plaisait plus ?
- Non. Trop petit, trop intimiste. Tout le monde sait tout de toi, tout le temps. Ici, c'est plus grand, mais toujours trop intimiste. On ne peut pas tout avoir !

Il rit en mettant les mains sur ses hanches. Son tee-shirt s'en retrouve sali, mais ses tatouages dansent quand ses muscles se contractent. Je crois que j'ai un petit peu chaud, là tout de suite.

– Va mettre le contact, ordonne Ax sans se démonter.

Je tends la main pour demander mes clefs, mais il ne bouge pas.

– Prends-les toi-même, me défie-t-il.

– Et puis quoi encore ?

– Oh ! Tellement, tellement plus encore, Ebony.

– Jamais de la vie. Donne-moi mes clefs, Ax.

– Sinon quoi ?

– Sinon j'appelle un taxi pour aller en ville. C'était mon plan A, tu sais.

– A comme Ax... Désormais, c'est moi ton plan A pour ce qui concerne cette petite merveille, Ebony. Si jamais tu as à nouveau un problème avec, appelle-moi à ce numéro.

Il sort un emballage de chewing-gum froissé de sa poche, un stylo de l'autre et il me note son numéro.

– Je ne veux pas abuser. Elle tombe toujours en panne et je pense que tu as mieux à faire de tes journées. Et de tes nuits aussi.

– Tu ne comprends pas bien, Ebony. Travailler sur cette merveille, c'est le paradis ! Ça me fait plaisir, je t'assure. Et pour mes nuits, c'est vrai que je fais souvent des trucs plutôt agréables, mais ta Pontiac, ça arrive au même niveau.

Je ricane, comprenant très bien ce qu'il veut me dire.

– Dis-moi ce que je te dois pour la réparation. Je dois partir maintenant, mais j'ai quelques billets dans mon sac et...

Je perds mes mots lorsqu'il enlève son tee-shirt pour me le jeter à la figure.

D'accord, c'est dégoûtant. Pourtant je lui pardonne parce que son torse est vraiment incroyablement exquis. Cette peau toute bronzée et couverte d'encre est alléchante. Je découvre avec plaisir la reproduction d'une estampe japonaise nommée *La Vague*, réalisée par Hokusai. Et soudain, une pensée tout étrange me vient à l'esprit. Est-ce qu'Indy aussi est couvert de tatouages sexy ? J'oublie la présence de mon voisin dans la seconde et mes pensées se mettent à vagabonder, tandis que mes joues rougissent.

– Déjà, tu me dois un lavage ou un autre tee-shirt si les taches ne partent pas, rétorque Ax, me sortant de ma petite bulle.

– Très bien, grogné-je en lançant le bout de tissu sur le siège passager. Cela me semble équitable. Ensuite ?

– Si tu m'autorises à la conduire, disons... hum... demain, dimanche, nous serons quittes.

– Ça marche.

Il reste interloqué.

- Quoi ? Je ne pensais pas que tu accepterais. Cette voiture, c'est une déesse.
- Ce n'est qu'une voiture ! Je ne personnalise pas les objets. À part mes livres.
- C'est pour ça que tu lui parlais à ta Pontiac, tout à l'heure. Et ce Chad, au fait, qui est-ce ?

Oh ! Mon Dieu ! Il a entendu ma conversation avec... ma voiture. L'horreur !

Je rougis davantage, évidemment, et déglutis péniblement.

- Mon petit ami au lycée. Disons qu'il aimait beaucoup l'arrière de ma voiture. On fait tous des erreurs, n'est-ce pas ?
- C'est vrai. Et donc, qu'est-ce que tu fais avec une voiture de collection si tu n'es pas une passionnée ?
- C'était le cadeau de mon père pour mes 16 ans. Mes parents étaient en plein divorce et mon père était sur la paille. Je ne voulais pas de cadeau pour mon anniversaire, mais il a insisté. Il a déniché cette voiture chez un de ses anciens clients et il l'en a débarrassé, et acquise pour trois fois rien. Et voilà, je me suis retrouvée avec la Pontiac.
- Elle a une valeur sentimentale.
- Oui.

Je ne comprends pas trop pourquoi j'éprouve le besoin de lui dire tout cela. C'est peut-être ce regard trop perçant posé sur moi qui m'intimide et m'incite à parler sans m'arrêter. Je me cache derrière mon histoire pour qu'il ne voie pas à quel point il est impressionnant.

- Je suis désolé, pour tes parents. Je sais que la famille, ce n'est pas toujours facile à vivre.
- Oh ! C'est gentil, mais mes parents sont toujours ensemble. Mon frère est tombé malade peu après et ça les a rapprochés. Et aujourd'hui, ils sont heureux comme au premier jour et ils voyagent dans tout le pays en m'envoyant des cartes postales de chaque État ! De vrais gosses.
- Dans ce cas, tu as beaucoup de chance.
- Je sais, réponds-je, humblement. Et mon frère, il est toujours en voyage aussi.

Je ne peux m'empêcher de rajouter ce dernier point. Comme si me confier à lui m'était naturel.

- Tu es toute seule... C'est aussi pour ça que tu tiens à ta voiture ?

Mince, est-ce tellement flagrant que ma voiture est le membre de ma famille le plus proche de moi ?

Je hausse les épaules puis je regarde le sol.

- Et toi, ta famille, es-tu proche d'elle ? demandé-je pour apprendre à le connaître un peu.

Après tout, ce n'est pas très juste que je sois la seule à me confier.

– J’ai tué mon père après qu’il a défoncé le crâne de ma mère contre un mur. Il était bourré. Il était tout le temps bourré.

Je relève la tête, les yeux écarquillés. Pas de doute là-dessus, Ax vient de me prévenir. Il est dangereux. Un prédateur prêt à tout pour sa propre survie. Je suis aussi certaine qu’il a voulu me faire peur, pour voir comment j’allais réagir, mais cet aveu m’a brisé le cœur plus qu’il ne m’a effrayée. Je n’ai pas l’intention de prendre mes jambes à mon cou, comme il le pense certainement. Je suis simplement bouleversée.

– Oh ! Mon Dieu, je...

– Les dieux n’ont rien à voir là-dedans, me coupe-t-il d’une voix froide.

– Je suis tellement, sincèrement désolée de ce que tu as dû subir.

Je pose une main sur son épaule. Je suis tout proche de lui et je peux voir la douleur au fond de ses yeux, même si son attitude hurle l’indifférence. Durant un instant, il semble très surpris que j’ose le toucher, et son regard s’assagit un peu.

– Ouais. Si j’avais agi plus tôt...

– Ne dis pas ça. Tu n’as pas à te sentir responsable de ce que d’autres personnes ont fait.

Et moi, pourquoi est-ce que je cherche à le défendre ? À défendre un meurtrier au lieu d’avoir peur ? Sûrement parce qu’au-delà de la façade narquoise, Ax ne peut s’empêcher d’avoir les yeux humides. Et il me laisse chamboulée par son côté humain quand tout ce qu’il veut montrer au monde, c’est son dédain.

– Pourquoi ? répond-il d’un ton plat. Je savais que ça arriverait. Je savais qu’il arriverait un jour où ma mère ou moi, on recevrait le coup de trop. Et maintenant, elle est placée en institut spécialisé parce qu’elle n’est plus libre d’être la femme aimante et douce qu’elle était. Elle ne peut plus marcher correctement, elle n’a plus l’usage complet de ses mains ni même de ses fonctions cérébrales. Et c’est parce que je ne l’ai pas protégée qu’elle est désormais une ombre dans sa propre vie. Elle est morte, même si elle est toujours en vie. Elle est morte.

– Ax, tu es beaucoup trop sévère avec toi-même.

– Non. Tu ne me connais pas, Ebony. Si c’était le cas, tu ne resterais pas là à causer avec moi comme si j’étais ton pote. Tu fuirais. Tu *devrais* fuir. Je suis dans un gang, bon sang ! ajoute-t-il d’une voix basse en se penchant sur moi.

Mon cœur se compresse d’angoisse.

– Et j’en suis le leader, m’apprend-il. J’ai dû redoubler d’efforts pour me faire accepter à un âge si jeune. 30 ans, ce n’est rien quand on doit mener à bien les affaires et prendre les rênes d’une telle entreprise. J’ai tué, j’ai été poignardé à plusieurs reprises. J’ai fréquenté d’autres meurtriers, des drogués, des dealers, des voleurs, et pire, même. Toute ma vie n’a été que coups à donner ou à recevoir. À recevoir quand j’étais gosse et que mon père, *stone*, s’en prenait à ma mère ou à moi. À donner, maintenant que j’ai pris la tête du gang et que mes hommes, des enfoirés de première, vivent

à mes côtés. Ils m'ont vu grandir et m'ont appris la vie de la façon la plus répugnante qui soit. Alors sois intelligente, et cesse de te prendre pour mon psy.

Il me jette les clefs à la figure, tourne les talons avant que j'aie pu ajouter le moindre mot et je me retrouve à soupirer tant je suis accablée. Sa présence a été pesante. Pas dans un sens mauvais, mais dans celui où le charisme qui s'échappe de lui a envahi mon espace et m'a mise mal à l'aise. Son histoire m'a émue et écrasée par sa tristesse, et la lueur meurtrière dans son regard quand il évoque son père m'a glacé le sang.

Je remonte dans ma voiture en chassant un frisson de mes bras et je suis soulagée quand elle démarre toute seule.

– Merci, Ax, murmuré-je, dans le vide.

Bon sang, c'est vraiment pratique d'avoir un voisin qui s'y connaît en mécanique. Soren, mon meilleur ami, est plus du genre lecture et documentaires, tout comme moi, et il n'a jamais ouvert un capot de sa vie.

Je roule une bonne heure, profitant du paysage urbain familier pour effacer de ma mémoire toute trace de ma conversation avec Ax, avant d'entrer dans le parking souterrain de L&L. Cet endroit m'a toujours filé la chair de poule. Les ampoules clignotent, il fait froid et sombre, et mes talons résonnent beaucoup trop fort à mon goût. Je prends l'ascenseur, seul moyen pour rejoindre les étages supérieurs, puis quand les portes s'ouvrent, le bruit familier du bureau me fait sourire.

J'arrive directement au deuxième étage, dans les bureaux. C'est un endroit accueillant et très féminin. Murs blancs, décorations colorées. Il y a beaucoup d'orchidées et de gadgets inutiles en plastique fluo. Le bruit des claviers maltraités, des téléphones qui sonnent et des conversations de couloir qui m'est cher et qui me rappelle que j'ai une vie en dehors de chez moi, m'apaise. C'est si agréable de voir des gens quand on passe la semaine à lire et à écrire des chroniques totalement seule dans une maison vide.

Je me dirige vers le bureau du fond, celui de mon patron, M. Reynolds. En passant, je vais embrasser chacune de mes six collègues présentes ce jour-là et en train de finaliser leurs articles. L&L est un groupe qui dirige un magazine littéraire pour lequel j'écris des articles et des critiques, et un magazine de société et culture pour lequel je présente les livres qui m'ont tapé dans l'œil. Arrivée devant la porte vitrée du boss, je frappe puis entre directement pour aller m'asseoir dans le confortable fauteuil de cuir noir face à son bureau. Quand on connaît bien Lewis Reynolds, on sait qu'il faut être patient. Frapper sans entrer directement vous amène à passer dix minutes à attendre devant la porte ; entrer sans s'installer vous amène à poireauter dix autres minutes en dansant d'un pied sur l'autre et enfin, quand il est sorti de sa bulle et qu'il lève le nez de son ordinateur, vous avez toute son attention.

– Oh ! Ebony, dit-il en sursautant légèrement quand son regard se pose finalement sur moi, je ne t'avais pas vue. Qu'est-ce qui t'amène ?

Lewis est jeune pour le patron d'une si grosse entreprise. Il doit avoir un peu plus de 40 ans. Pas très grand, avec le petit ventre des hommes bien traités par leurs épouses, il est aussi adorable et très craquant. Ses cheveux noirs aux reflets bleutés sont toujours en pagaille, ses traits sont doux et le bleu clair de ses yeux lui donne un regard hypnotisant qui vous laisse clouée sur place la bouche ouverte.

Mais Lewis n'a d'yeux que pour son épouse Laura, une Française qu'il a rencontrée durant ses années universitaires en fac de lettres. Ensemble, ils ont créé leur société, qui est désormais cotée en bourse. L&L marche du tonnerre et ce n'est pas seulement dû à la grande intelligence de ses patrons, mais à leur passion, ainsi qu'au dévouement sans faille de ses employés qui sont bichonnés et traités comme de petites perles.

– Bonjour, monsieur. Je vous ai apporté tous mes articles, lui annoncé-je immédiatement.

Je dépose mon énorme dossier sur le bureau. Il contient mes articles en version *light* et ceux en version XXL. Les *lights* seront envoyés à l'impression, tandis que les autres ne seront lus que par Laura et Lewis ; et bien sûr, par tous les lecteurs de mon blog, les vrais, ceux désireux d'en connaître plus sur mes avis.

– Merci, mademoiselle Miller. Avez-vous apprécié vos partenariats de cette semaine ?

– Je les ai adorés, monsieur.

– Je me doutais bien. Cette jeune auteure dont vous raffolez est vraiment douée. Quand j'ai vu qu'elle souhaitait nous offrir un exemplaire à chroniquer, je lui ai tout de suite donné votre adresse.

Ha, ha ! Je suis en joie au fond de moi. Mon patron me connaît si bien.

– Merci, monsieur. Ça a été un vrai bonheur de pouvoir le lire et je ferai la critique des nouvelles aventures de Lily et James dès demain, pour la semaine prochaine. Et toutes ces recherches médico-légales, c'est vraiment intéressant. Comme d'habitude, j'ai beaucoup appris et j'ai été littéralement emportée par cet ouvrage.

– C'est parfait, alors. Si ça vous intéresse, je peux vous faire livrer un ouvrage de cuisine sous peu. Il vous faudra choisir quelques recettes à concocter et les tester avant de reporter vos remarques pour L&L Modern. Laura n'aura pas le temps de s'en occuper elle-même dans les prochains jours et puisque vous êtes là...

Apparemment, je suis venue au bon moment. L'idée de passer quelques heures en cuisine pour tester des recettes gourmandes me plaît beaucoup, moi qui me plains toujours de ne pas avoir le temps de cuisiner, voilà l'excuse parfaite. C'est un défi très différent de ce que j'ai l'habitude de faire, mais j'aime sortir des sentiers battus.

Sauf que... Une idée sombre me traverse l'esprit...

– Monsieur, ce livre de cuisine... Ce ne sont pas des recettes *light* ou un truc comme ça, n'est-ce pas ?

Soudain, M. Lewis Reynolds pique un fou rire comme je ne lui en ai jamais vu ! Lui, d'habitude si

timide, réservé et sérieux a les larmes aux yeux.

– Non, Ebony. Ce sont de bonnes vieilles recettes de grand-mère revisitées, me rassure-t-il en s’essuyant les joues.

Je suis une femme qui sait entretenir ses courbes. Je fais du vélo d’appartement une fois par semaine si on n’est pas trop ivres avec Soren, quand même ! J’aime manger de bons petits plats, des sucreries et la simple idée de prendre une salade au restaurant me file des sueurs froides. Je suis le genre de fille qui apprécie son corps même avec les kilos en trop de l’hiver. Du printemps, de l’été et de l’automne aussi. Je suis du genre à penser que tout le monde est beau et que ces histoires de « trop grosses/trop maigres » n’ont été inventées que par les grandes entreprises pour forcer les femmes à se haïr et à consommer plus. Plus de produits amincissants, plus d’artifices ridicules. Et ces conneries qu’on voit partout comme quoi les hommes préfèrent les rondes ou qu’être ronde est une honte, cela me met en colère. Chacun est libre d’être comme il est, merde ! Avilir une partie de la population pour en élever une autre me donne envie de vomir. Et les hommes sont aussi libres d’aimer ce qu’ils veulent. Que ce soient les blondes, les brunes, les rondes, les minces, les Asiatiques ou les poupées gonflables, ce n’est certainement pas nos oignons.

Mais j’ai tendance à vivre dans ma petite utopie où tout est beau et rose. Où les gens s’aiment quels que soient la taille, le poids ou la couleur de peau de l’autre. Et où les livres sont les rois du monde.

– Vous garderez les tickets de caisse de vos achats pour la comptabilité. Nous vous rembourserons les produits nécessaires à la réalisation des recettes. Vous suivrez chaque préparation à la lettre et vous noterez les points forts et faibles de chacune d’elles, la difficulté et le coût. Vous en ferez ensuite des fiches d’une page que nous publierons chaque semaine en page 26 de notre magazine pour les dix recettes que vous avez préférées. Est-ce que ça vous ira ?

– C’est parfait, Monsieur.

Après deux bonnes heures à parler avec le reste de mes collègues, je rentre enfin à la maison. Il est plus de dix-neuf heures et la lumière du perron est allumée chez Ax. Je me gare juste devant chez moi puisque la place est libre. De la musique s’élève de chez le voisin, juste assez forte pour que je l’entende, mais pas assez pour justifier une plainte pour tapage. Encore une fois, les pétasses moralisatrices vont avoir leurs précieux poils aux pattes tout hérissés. Bon d’accord, elles sont du genre épilées de partout, vraiment partout. Pas un seul cheveu ne dépasse de leurs chignons trop laqués et leurs sourcils sont carrément peignés tous les matins. Le pauvre Ax va avoir des ennuis à la pelle.

Je remonte mon allée quand Soren me hèle depuis l’autre côté de la route.

Entre-temps, deux hommes sont sortis de chez Ax. Tous les deux assez âgés pour être mon père, ils sont vêtus de vestes en cuir sans manches avec des tee-shirts blancs et sales. Des tatouages couvrent leurs bras de noir, mais je ne distingue pas ce qu’ils représentent. Derrière eux, deux jeunes femmes gloussent et se collent contre leurs ventres bedonnants. J’en ai des frissons, parce que la façon dont

ils les regardent est profondément gênante et malsaine.

Les hommes descendent les marches et vont enfourcher leurs motos, les faisant hurler dans l'obscurité descendante.

Les femmes sont blondes, décolorées et trop maquillées. Elles portent si peu de tissu sur le dos que j'ai du mal à dire qu'elles sont vêtues, mais... elles sont « vêtues » d'un bandeau de tissu stretch et jaune fluo au niveau de leur poitrine siliconée et d'un short, ou quel que soit le nom que porte cette chose qui ne cache presque rien de leur épilation à la cire de l'entrecuisse. Des bottes en skaï brillantes leur montent jusqu'aux genoux et elles protestent quand leurs talons immenses s'enfoncent dans la boue près des motos.

Bon sang ! La pelouse du nouveau voisin est en train de se transformer en chambre à coucher sordide de film X ! Je me détourne et traverse la route pour rejoindre Soren quand j'entends Ax hurler mon prénom comme s'il y avait un kilomètre entre nous et qu'il voulait que je l'entende à tout prix.

– Ebony, demain, quatorze heures ! me rappelle-t-il, fier comme un gamin à qui on a donné une tape sur l'épaule.

Je me retourne vers lui. Indy est derrière Ax, les mains dans les poches et mes yeux ne voient plus que lui. Il regarde d'un air mauvais mon meilleur ami.

Si Ax est du genre mauvais garçon, prêt à tout pour avoir ce qu'il veut, Indy, lui, semble tout en douceur. Son regard bleu a une profondeur qui m'a déstabilisée, du plus clair au centre au plus foncé sur les bords. Son visage a des traits fins et pâles qui n'amoindrissent pas du tout son charme et sa beauté ravageuse, quoique plus classique que celle d'Ax. Ses cheveux châtain ont des reflets auburn qui s'enflamment au soleil couchant et son sourire... Son sourire m'a fait prendre conscience de mon célibat trop longtemps ignoré. Tout autant que son mètre quatre-vingt-dix de muscles fins, mais bel et bien présents, dont je ne peux détacher mes yeux à cet instant.

Oh là là, me voilà à nouveau en train d'avoir une bouffée de chaleur. Cet homme me donne l'impression d'avoir atteint la ménopause...

Mon regard court de son visage agacé à son torse moulé dans un tee-shirt gris. Un jean étroit épouse les formes de ses jambes élancées. Une veste en cuir passée sur une épaule – sur laquelle j'aurais voulu poser la tête tandis que ses bras musclés m'auraient enlacée fermement – doit sentir bon.

Mince, je commence à fantasmer un peu trop fort pour mon propre bien. Pas de doute, mon abstinence forcée due à un trop grand nombre de crétins du genre masculin des *Homo Sapiens* va finir par ramollir mon cerveau.

Quand Indy se penche vers Ax pour lui glisser quelques mots à l'oreille, mon nouveau voisin se renfrogne à son tour. Il est temps pour moi de me détourner, ou je vais finir renversée par une voiture,

puisque je me tiens au milieu de la route depuis un bon moment, déjà.

Je rejoins Soren l'instant d'après.

– Qu'est-ce qu'ils ont, tous ces types, à regarder par ici ? demande-t-il, grincheux.

– Je ne sais pas. Peut-être qu'ils nous trouvent trop habillés et que ça les choque.

Il glousse et lance un regard étrange aux deux blondes en train de boire de la bière près d'Ax. Soren grogne comme un vieux papy dévot et je m'attends presque à entendre un « ces jeunes ! » sortir de sa bouche. Mais non, il secoue la tête et me fait entrer à sa suite.

– Qu'est-ce qu'il se passe, demain à quatorze heures ? s'enquiert-il dès que le verrou est tiré.

– Je vais faire un tour en voiture avec Ax. Il a réparé la Pontiac et comme paiement, il veut pouvoir la conduire, m'expliqué-je.

– Tu plaisantes ! Il est dangereux, Ebony ! C'est un gang, merde ! J'ai même appelé les flics pour me renseigner. Ils ont dit que tant qu'ils ne faisaient rien de mal, ils ne pouvaient pas intervenir. Et je ne veux pas que la disparition ou le meurtre de ma meilleure amie soit la raison pour laquelle ils pourraient le faire.

– Tu te fais des films, Soren. Il ne va rien m'arriver.

Bon, je suis un peu angoissée de me retrouver seule avec Ax. Même s'il ne m'a pas fait trop mauvaise impression, le fait qu'il trempe dans des affaires louches avec des hommes comme les deux ZZ Top que je viens de voir ne me met pas vraiment en joie.

Mais je n'aime pas les clichés et Ax sera dans mes petits papiers tant qu'il ne me prouvera pas qu'il est un sale type. Après tout, il a réparé ma voiture juste par gentillesse. Se faire payer par une balade, ce n'est pas ce que j'appelle une bonne contrepartie. Après tout, mon garagiste me prend près de soixante dollars de l'heure à chaque fois.

En attendant, je suis Soren à la cuisine. Il a commandé des pizzas et l'odeur me met l'eau à la bouche. Sa cuisine est toute équipée et très moderne comparée au reste de la maison. Elle est immense, avec un îlot central et des fenêtres partout. Je saute sur le plan de travail à côté du réfrigérateur et m'installe confortablement. C'est ma place, là. Juste en face du vaisselier blanc qui ne comporte que trois verres et quelques couverts.

Soren n'est pas très sociable. Il ne reçoit jamais sa famille et il n'a pas d'amis, à part moi. Ce que j'ai toujours trouvé étrange, mais je comprends. En tant que médecin, les gens ne le voient que comme une machine à donner des avis sur la moindre toux. Personnellement, je ne suis jamais malade. J'ai un système immunitaire du tonnerre et au pire, il y a mon vieux médecin de famille qui a un cabinet en ville. Si je ne le vois pas au moins tous les six mois, il appelle mes parents qui m'appellent à leur tour, et je me fais enguirlander.

Depuis la maladie de mon frère, mes parents sont à cheval sur les règles concernant les visites médicales, rappels de vaccins et tout ce qui s'ensuit. Mon frère, Julian, est resté quelques mois à l'hôpital des suites d'une bronchite qui a mal tourné quand il était petit et depuis, il vit sa vie comme

si chaque jour était le dernier. En ce moment, il étudie l'art dans une école à Paris. Demain, il sera probablement en train de faire des fouilles sur un site archéologique en Grèce. Même s'il ne se souvient pas de sa maladie, mes parents l'ont tellement couvé après ça qu'il a eu l'impression d'être un survivant de l'extrême. C'est un peu pour cela aussi qu'il voyage beaucoup. Il veut prendre son envol et être indépendant.

Julian est plus jeune que moi, de presque cinq ans. Comme j'ai dépassé les 30 ans, mon âge stagne et n'est plus digne d'être prononcé. L'année prochaine, ainsi que toutes les suivantes pendant vingt ans, j'aurai « la trentaine ».

Soren sort une assiette en carton de son vaisselier et y place deux parts de pizza quatre fromages qu'il me tend.

– Amen, mon frère ! soupiré-je de bonheur.

Je croque dans la pâte fine et moelleuse. Des fils de fromage fondu se collent à mon menton et je me dis à cet instant que je suis la classe incarnée.

– SOS ! J'ai besoin d'une serviette ! crié-je comme si ma vie en dépendait.

C'est tout simplement très chaud.

Soren me jette un bout de tissu qui ressemble plus à une chaussette sale qu'à une serviette, et qui en a l'odeur.

– Beurk, tu crois vraiment que je vais mettre mon visage là-dessus ?

– C'est du tissu écologique. Je l'ai payé une fortune, alors soit tu gardes tes fils de fromages sur le visage au cas où tu aurais un petit creux cette nuit, soit tu joues les grandes filles et tu t'essuies.

Je me frotte le menton en levant les yeux au ciel. Ce fichu bout de tissu est aussi rêche que l'écorce d'un vieil arbre décrépit. Mais rien au monde ne peut m'empêcher de déguster ma pizza, mon fromage et le tout, arrosé d'un bon verre de vin blanc frais. Soren et moi sommes épicuriens, mais seulement quand ça nous arrange. Cela nous donne une bonne excuse pour nous régaler quand on le veut et le reste du temps, on se fait matérialistes à souhait. Nous faisons nos commandes de livres ensemble ; lui, des livres médicaux, moi des romans de toutes sortes. J'aime aussi aller en ville pour faire les boutiques et il m'arrive régulièrement de rhabiller Soren qui, si je le laissais seul, resterait en jogging toute la journée. Ou pire, en slip kangourou et débardeur crasseux.

Oui, ses recherches lui prennent beaucoup de temps et l'emportent sur tout le reste. Mais quand même, il peut les faire en polo et en jean moulant, non ?

– Tu fais quoi ce soir ? On regarde un film ensemble ? me propose-t-il quand je termine ma première part.

– Hum, qu'as-tu en réserve ? demandé-je.

– *L'Âge de glace*.

Mince, il me connaît trop bien. Je ne peux pas résister à Sid !

– Ça marche.

Nous passons donc la soirée tranquillement à rire et à grignoter des bonbons en buvant du vin issu des meilleurs crus européens. Soren est un amateur de grands alcools, mais personnellement, je préfère les cocktails fruités bien féminins. Enfin, je ne vais quand même pas cracher dans mon vin hors de prix.

En prononçant mes répliques préférées du film, je m'éclate comme une gosse. Soren me bouscule à chaque fois parce que ça l'ennuie que je parle durant le spectacle, mais au final, il imite Sid et ça m'agace parce qu'il le fait mieux que moi.

– C'est le talent, je n'y peux rien, se vante-t-il, récoltant un regard noir de ma part.

– Si tes patients te voyaient, tu serais grillé à vie, me moqué-je.

– C'est bien pour ça que je ne fais plus beaucoup de consultations.

En ce moment, il est en plein dans des recherches complexes qui lui prennent un temps fou. Parfois, je le retrouve plongé dans ses livres, à prendre des notes, ses lunettes au bout du nez et inconscient que le monde continue à tourner. Dans ces moments-là, mon cœur se serre tant je le trouve adorable. Il en oublie de manger, de s'hydrater et même de faire des pauses. Heureusement, je suis là pour le remettre sur le droit chemin. Le chemin de la pizza, la plupart du temps.

Vers vingt-trois heures, je quitte mon ami endormi sur le canapé. Je l'ai couvert d'un plaid, j'ai éteint la télé et je rentre me coucher sans un regard pour les types louches qui traînent encore devant chez Ax et donnent de grosses liasses de billets aux ZZ Tops.

La musique résonne encore assez pour me tenir éveillée, mais quand je sors de ma douche brûlante, je n'ai plus qu'une envie, c'est de dormir. Et je plonge dans le sommeil en un temps record, sans penser au fait que demain, j'ai rendez-vous avec le fils de Satan.

Chapitre 4

Ebony

Le dimanche est enfin là. Soleil, petits oiseaux qui chantent sont au rendez-vous. Douceur de vivre et détente absolue pourraient être mes deux mots d'ordre du jour mais... il y a toujours cette musique qui résonne jusque chez moi et me réveille à huit heures.

Après moult grognements et un petit déjeuner qui me remonte à peine le moral, je me sens bouillir de rage. Qui peut bien écouter de la musique en boucle toute la nuit sans se lasser, bon sang ? La réponse m'apparaît clairement, bien sûr. C'est un coup d'Ax. J'ai envie d'aller sonner à sa porte et de lui hurler de balancer sa chaîne hi-fi du haut d'un immeuble, mais je prends sur moi. Je vais rester la bonne voisine pendant encore un jour ou deux, avant de prendre les armes.

Je décide d'aller me mettre au jardinage pour apaiser mes envies de meurtres brutaux.

Je passe un petit short noir, un débardeur à fines bretelles kaki et mon tablier noué à la taille avec mes outils à l'intérieur. J'ai un décolleté plongeant qui me garantira un minimum de bronzage pour cette fois, puisque même quand je lis dehors, je le fais sur la chaise longue avec un parasol. Ma famille a des origines nord-européennes alors j'ai la peau délicate et prompte aux coups de soleil. Ce qui me force aussi à me tartiner de crème solaire indice 300 avant la moindre exposition prolongée. C'est-à-dire plus de dix minutes consécutives.

Mon jardin est grand et s'étend en longueur. Il est séparé de chez Ax par une petite barrière blanche d'une trentaine de centimètres. J'ouvre mes baies vitrées en grand, je traverse pieds nus le carrelage doux et noir de la terrasse et je me dirige vers mon parterre fleuri.

Je remarque qu'Ax a fait installer une immense tonnelle au milieu de son jardin. Il y a une table en bois et plusieurs chaises. Des bouteilles de bière vides traînent un peu partout autour et un homme d'une quarantaine d'années dort, la tête en arrière. Et apparemment vêtu uniquement d'un caleçon.

Je grimace et me concentre sur mon boulot.

Je m'agenouille dans l'herbe tendre et fraîche et je commence à enlever les mauvaises herbes entre les fleurs, à étaler du terreau et de l'engrais. J'élague mes jolies plantes de leurs feuilles mortes ou de leurs pousses en trop, quand quatre pieds bottés arrivent dans mon champ de vision. Je relève la tête et me retrouve face à deux géants.

– Puis-je vous aider ? demandé-je en ayant l'air sympa plutôt que sceptique.

Échec total...

– On profite juste de la vue, répond l'un des deux gaillards.

Je secoue la tête et me remets au travail. Ces deux lourdauds finiront bien par partir si je ne leur parle pas... Mais non, dix minutes plus tard, ils sont toujours là. Et toujours effrayants. Leurs crânes rasés sont tatoués et leurs dents sont gâtées. Ils sourient, je ne sais pas pourquoi, mais tant mieux pour eux.

Dans leurs débardeurs noirs et leurs pantalons de cuir trop moulants pour mes yeux sensibles, leurs peaux blanches comme la craie créent un contraste presque ridicule. Leurs tatouages représentent pour la plupart des femmes peu vêtues et des motos. Eh oui, ils sont originaux à ce point !

– Messieurs... commencé-je en m'agaçant.

– Moi, c'est River, déclare celui avec le regard sans vie. Et lui, York.

– Enchantée.

Non, pas du tout. Je veux les voir partir au plus vite. Ils me volent mon soleil et en plus, ils ne tiennent plus debout tant ils sont bourrés.

– Mais vous voyez, j'ai du boulot alors...

– Pas de souci, ma jolie, on ne fait que regarder.

– Vous n'avez pas du travail qui vous attend quelque part ? Ou des bières à boire ?

Ou des rails de coke à sniffer.

– Oh oui ! s'exclame River. Bonne idée ! Je t'en rapporte une, poupée ?

Je ne réponds pas. J'inspire profondément puis je roule des épaules pour me détendre. Cet homme va probablement goûter à ma main dans sa sale figure avant la fin de la journée.

– Oh, hé ! Poupée, je t'ai parlé.

Le type commence à s'énerver. Tant mieux, moi aussi.

– Je ne bois pas de bière à dix heures du matin, pour commencer. Et ensuite, je ne m'appelle pas « poupée ». Alors soit tu commences à utiliser mon prénom, et je suis persuadée que tu le connais. Soit tu dégages. Et pour être franche avec toi, je préfère la deuxième solution.

– Pourquoi tu t'énerves, Ebony ? demande York avec un sourire en coin. On voulait juste être sympas.

– En passant dix minutes à lorgner mes seins ! Ben voyons !

River sort un canif de sa poche et commence à jouer avec. Je me sens soudainement menacée, quand bien même il ne pointe pas son arme vers moi. Toujours en position de faiblesse, je décide de me relever. Leurs techniques d'intimidation marchent trop bien. Il faudrait que j'en prenne de la graine. Et que jem'achète aussi un canif pour les jours où mon facteur est en retard. Je pourrais

l'attendre près de la boîte aux lettres en jouant avec ma lame et en lui lançant un regard perfide jusqu'à ce qu'il disparaisse au bout de la rue.

Hum... C'est peut-être exagéré, en fait.

– Ce n'est pas très gentil de nous parler comme ça, poupée.

– Tu ne m'appelles pas « poupée », mon gars. Retourne jouer sur ton scooter et fiche-moi la paix.

Un éclat de fureur passe dans ses yeux et ma peau se met à me brûler. Ce fichu soleil chauffe trop fort ou peut-être que je suis totalement effrayée.

– Ne sois pas si malpolie, poupée !

Bordel, il commence à me faire chier, celui-là !

Je m'avance à la limite du parterre de fleurs, en faisant attention à ne pas les écraser puis je pointe un doigt vers lui.

Au même moment, Ax sort dans le jardin, une femme à chaque bras. Il prend note de la situation, les sourcils froncés puis lâche ses deux amies pour venir nous rejoindre d'un pas raide et rapide.

– Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

– Patron, on discutait juste avec la nana d'à côté.

– Vous discutez ou vous l'emmerdez ?

Je ricane.

– À ton avis ? réponds-je en les fusillant tous les trois du regard.

– Elle a traité nos motos de scooters !

– Encore, Ebony ?

Ax se tourne vers les deux hommes.

– Vous n'avez pas parlé de ses cheveux en bataille, au moins ?

– Non. On lui a même proposé une bière. Cette nana est plus froide que la mère de River.

– On ne parle pas des morts comme ça, imbécile, proteste l'intéressé.

– Rentrez, tous les deux. J'ai du boulot pour vous au sous-sol. Et on reparlera de ça plus tard.

Les deux hommes rentrent et d'un seul coup, je me sens respirer à nouveau. Mes épaules se relâchent et mon cœur ralentit drastiquement.

– On ne t'a jamais dit de ne pas jouer avec le feu, Ebony ? gronde Ax en me regardant froidement.

– Je ne vais pas les laisser me marcher sur les pieds parce qu'ils font partie de ton petit gang. Et puis quoi, encore ? Ce n'est pas à moi de m'écraser à vos pieds, je te signale ! Ce sont tes hommes ! Tiens-les en laisse, éloigne-les de mon espace vital, mais ne me demande pas de me taire lorsqu'ils

m'insultent, parce que je peux t'assurer que c'est sur toi que je passerai mes nerfs, en plus d'eux.

Ax prend une très profonde inspiration en me jaugeant longuement.

– Ce n'est pas un petit gang. C'est une immense organisation et eux, ce ne sont pas des enfants de chœur. Je ne peux pas gérer tout le monde, Ebony, et je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Ne les provoque pas. Aucun d'eux.

– Je n'ai provoqué personne ! Ce sont eux qui m'ont énervée ! Ils m'ont appelée « poupée » ! Je ne suis pas l'une de vos... filles, hésité-je en rougissant.

– Tu parles des putes qui sont près de moi ?

Je regarde derrière lui. Ce sont les deux mêmes blondes qu'hier. Quoique... non, ce sont encore deux autres femmes.

– Oui, rougis-je.

– Alors quoi, tu as peur des mots, Ebony ?

– Je suis critique littéraire, je n'ai pas peur des mots. Les mots sont ma passion. Je pense simplement que certains ne méritent pas d'être prononcés.

– Critique littéraire ?

– Tout à fait.

– Je suis... surpris ! Je m'attendais à ce que tu sois une femme au foyer, quelque chose comme ça.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Tu habites en banlieue.

– Toi aussi.

– Hum, un point pour toi, poupée.

Je ravale mon étonnement, mais mes yeux s'écarquillent comme des soucoupes. Il ne va pas s'y mettre, lui aussi.

– Tu me cherches, là ? Parce que je t'assure que tu n'aimerais pas découvrir de quoi je suis capable, le menacé-je d'un doigt pointé vers lui.

– Tu crois que tu me fais peur, demi-portion ?

– J'ai fait du krav-maga, monsieur ! Pendant deux semaines, certes, mais j'ai appris des trucs. Des trucs super flippants et qui pourraient te tuer en moins de trois secondes.

Je baisse la voix et je le regarde les yeux étrécis. Je veux faire ma dure à cuire, mais vu son air hilare, je pense que je suis loin du compte. Mince alors. Pourquoi est-ce que je ne suis pas effrayante ? Ce n'est pas juste !

– Tu es trop drôle, tu le sais, ça ? J'ai cinq armes différentes sur moi en ce moment. Je suis presque sûr de pouvoir dégainer n'importe laquelle d'entre elles avant même que tu aies franchi cette petite barrière ridicule et que tu te sois jetée sur moi.

En toute honnêteté, je ne me sens pas menacée par la présence du gang à côté de chez moi. Je sais que s'ils ne veulent pas se faire coincer et arrêter, ils n'ont aucun intérêt à faire de grabuge dans le

quartier. Mais savoir Ax armé en ce moment même et savoir qu'il maîtrise ces armes avec dextérité et rapidité vient de me traumatiser. J'évite de penser à ce que ces hommes font de leurs journées, de leurs nuits. Au sang qui a été versé parce que je sais qu'ils sont violents. Ax est peut-être ici pour se cacher de quelqu'un. Il se fait bien voir dans le voisinage, il est même très sympa.

Mais derrière les murs de chez lui, je suis persuadée qu'il en est autrement. Il n'est pas le roi pour rien. Et même si cela me fait peur, je suis triste pour lui parce que je pense, je sens que cette vie n'est pas celle qu'il veut, ni même qu'il aime. Il semble bien trop blasé pour cela.

– Je n'ai pas trop envie de tester, rétorqué-je, un air ennuyé sur le visage et qui masque très mal mon trouble.

– Tu es sûre ? Parce que j'aimerais assez que tu te jettes sur moi. Je te promets même de ne pas dégainer. Mes armes, du moins.

– Comme si tu avais d'autres choses à dégainer, rétorqué-je, narquoise.

– Crois-moi, j'ai du lourd et si tu veux, je peux même te le prouver.

– Le problème, c'est que je n'en ai pas du tout envie. Et puis je sais déjà tout de toi, Ax. C'est toujours ceux qui se vantent le plus...

Je laisse ma phrase délibérément en suspens tandis que ses yeux se rétrécissent et que ses lèvres se pincent. Sa peau dorée et caramélisée se couvre de chair de poule quand un léger vent frais nous balaye, mais il ne bouge pas d'un millimètre. Son regard fixé droit sur moi me jauge comme s'il se demandait si j'allais attaquer.

Mon regard dérive sur ses tatouages, une geisha aux lèvres rouges comme le sang et un cerisier japonais sur ses bras. Ax aime peut-être me regarder de haut en bas, mais quand c'est moi qui le regarde, qui l'observe, il n'apprécie pas. Je comprends qu'il déteste être jugé, qu'il déteste que l'on se pose des questions sur lui.

Je m'en moque. Je ne permettrai à aucun de ces hommes de disposer de moi comme il le souhaite, que ce soit d'un simple regard ou d'un « poupée » ; je ne me laisserais pas faire. Et s'ils veulent jouer avec moi, ils ne seront pas les seuls à entrer dans la danse. Je sais me défendre.

Indy rejoint alors Ax tandis que la tension monte entre nous. Je m'autorise à respirer un peu mieux, sa présence apaisante m'apportant un peu de répit, mais j'ai quand même peur d'avoir vexé mon voisin. Je n'ai pas envie qu'un homme armé m'en veuille pour quoi que ce soit. Entre dévisager quelqu'un et le traiter d'impuissant, il y a une grosse barrière que je viens tout juste de faire voler en éclat. Oups.

– Tout va bien ? demande Indy, inquiet de ce silence entre nous.

Sa voix rauque fait courir un frisson d'excitation déplacé dans tout mon corps. Je tente de ne pas trop le regarder, mais je suis une femme faible. Très faible.

Ses cheveux châtons brillent de reflets dorés au soleil. Son beau visage aux traits virils est parfait et ses yeux, bleu clair, perçants, tendres... Je suis en extase devant ce dieu fait homme, grand, musclé

et parfaitement bien emballé dans son blouson de cuir noir et son jean moulant. N'a-t-il donc que des vêtements parfaits, dans son armoire ? Si seulement il s'habillait comme un clown, je pourrais au moins lui trouver un défaut et arrêter de fantasmer sur lui à chaque fois qu'il se trouve juste devant moi.

– Tout va bien. Je parlais juste un peu avec la poupée d'à côté, répond finalement Ax, avec un petit sourire en coin.

– Ne m'appelle pas comme ça ! Je te jure que je n'ai pas peur de toi, de River, York, des ZZ Tops ou de n'importe lequel d'entre vous. Je sais me défendre et je n'hésiterai pas à le faire si tu me provoques.

– Ax, qu'est-ce que tu lui as fait ? soupire Indy, indigné.

– Rien. Notre chère voisine s'est disputée avec River et York.

– Tu dois les éloigner d'elle. Ils ne devraient même pas être autorisés à entrer dans cette maison, bordel ! s'emporte-t-il.

– Pourquoi ? demandé-je.

– Parce que ce n'est pas le genre de mec que j'ai envie de voir, ni même d'entendre respirer, crache Indy. Des enfoirés qui ne s'en prennent qu'aux plus faibles et qui abusent d'eux. Enfants, femmes, personnes âgées. Ils me donnent envie de gerber. Et si seulement c'étaient les seuls.

– Désolé, mon pote, mais au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu es dans un gang. Pas dans les chœurs de ton église, le rabroue Ax.

– Ouais, mais ce n'est pas comme si j'avais le choix.

Indy tourne les talons et rentre à l'intérieur de la grande maison en claquant la moustiquaire de la porte arrière.

Je déglutis avec difficulté.

– Tes membres ne sont pas tous là de leur plein gré ?

– Si. Sauf Indy.

– Comment est-ce possible ?

– Ce n'est pas à moi de te conter cette histoire, Ebony.

Je hoche la tête puis je me mets à genoux pour m'occuper de mes plantes. Mon cœur bat si fort que j'ai du mal à me concentrer. Indy est dans ce gang contre son gré. Et il n'aime apparemment aucun de ces hommes qui l'entourent. Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que Ax le retient prisonnier ?

Je relève la tête, perturbée, cette question suspendue au bord des lèvres, mais il répond à ma grande surprise sans même que je n'aie le temps de la poser.

– Ce n'est pas ce que tu crois.

Ax dégage cette prestance écrasante qui m'intimide. Mais ce n'est rien en comparaison de la puissance qui éblouit son entourage. Ni même à côté de la virilité dont transpire chaque centimètre

carré de sa personne. Cependant, son arrogance gâche vraiment le tout.

– Arrête de me regarder comme ça, Ebony. Si tu as envie de moi, tu peux tout aussi bien demander.

Je rougis et ris comme une écolière prise en train de regarder son professeur.

– Désolée, mais si je te regarde, c'est parce que tu es en face de moi.

Avec un grand sourire, je lui fais un clin d'œil et il se baisse lentement pour être à ma hauteur.

– Tu es sûre que tu ne veux pas plus ?

– Absolument.

– Tu ne peux pas savoir comme je suis déçu, poupée.

D'un bond en arrière, il évite la motte de terre que je lui lance puis il repart en direction de sa maison.

– Et n'oublie pas notre rendez-vous de quatorze heures.

– Si tu continues à m'appeler « poupée », le seul rendez-vous que tu auras avec ma voiture, ce sera la photo d'elle que j'accrocherai à ta porte.

– Tu es dure en affaires.

– Au contraire, Ax. Je suis la tendresse incarnée. Après tout, je pourrais ne te laisser approcher de ma Pontiac qu'en te roulant dessus, et crois-moi, j'en ai vraiment envie.

Sur un éclat de rire, il disparaît chez lui et je peux enfin me concentrer sur mon jardinage.

Chapitre 5

Ebony

Aucune chance que j'oublie ce rendez-vous !

Après une douche pour ôter toute la terre de mes mains, mais aussi de mes cheveux, de mes jambes et de mon visage – oui, je suis une vraie gosse quand il s'agit de jouer avec la terre –, je passe près d'une heure à choisir ma tenue tout en parlant avec Soren au téléphone.

- Je n'ai pas envie que tu y ailles, râle-t-il pour la quarantième fois.
- Ce n'est pas mon problème.
- Ça le sera quand tu te retrouveras enterrée vivante sur une plage au Mexique.
- Tu exagères, Soren !

J'élimine d'office les minijupes que je vénère : je ne veux pas que ça ait l'air d'un plan drague. Et je ne veux pas non plus qu'Ax pense que je souhaite le chauffer, il est déjà bien assez arrogant comme ça. Les tenues trop classes feraient passer ce moment pour un entretien d'embauche et c'est hors de question. Les tenues d'intérieur ? Pire, elles sont toutes trop larges et dévoilent soit ma poitrine presque entièrement, soit la bande de peau sous mon nombril. J'aime être très à l'aise à la maison.

- Je me fais du souci pour toi. Ils habitent juste à côté ! Je ne comprends pas comment tu peux être aussi zen avec ces tarés qui viennent d'arriver.
- Ne parle pas comme ça ! Chacun a sa croix à porter.
- Ce sont des criminels !
- Je le sais, crois-moi, je le sais ! Mais tous ne sont pas mauvais. Et arrête, Soren, s'il te plaît. Je suis assez angoissée comme ça. N'en rajoute pas.

Je l'entends grogner pendant que je sors un simple débardeur blanc, avec de la dentelle sur le décolleté. Un short en jean, des sandalettes bleues et voilà, je suis prête. Autant faire tout simple. La température cet après-midi est bien montée et je tresse mes cheveux pour qu'ils ne me tombent pas dans les yeux.

Vers treize heures quarante-cinq, je raccroche avec Soren pour sortir retrouver mon autre voisin. Soren est à la fenêtre, l'air pas franchement ravi. Il me fixe d'un regard inquiet, les bras croisés et je soupire de désespoir. Son attitude paternaliste est adorable, quoique superflue.

Quand je tourne la tête vers chez Ax, je remarque qu'il est à la porte, avec Indy et... Mince, trois des pétasses moralisatrices.

Il y a Anja, la grande blonde trop bien fichue et habillée comme si elle allait témoigner à un

procès pour meurtre. Les perles à son cou brillent au soleil, tout comme les diamants à ses oreilles et à presque tous ses doigts. Elle bave littéralement devant les deux hommes. Beth, petite, âgée et toute sèche, secoue la tête et parle d'une voix aiguë et énervée. Puis Sandee, âgée elle aussi, mais ronde et bavant autant qu'Anja, est béate d'admiration. Toutes les trois ont les cheveux permanentés et tellement laqués qu'ils auraient défié n'importe quel ouragan.

Je m'approche, les pouces dans les poches, puis je lance un bonjour au groupe, mais seuls les deux hommes me répondent. Les pétasses moralisatrices m'ignorent toujours, sauf quand elles ont quelque chose à me reprocher.

Je me mets à l'ombre sous le porche, près d'Indy. Celui-ci me sourit et oh... Mon cœur loupe un battement. Le rouge me monte tout de suite aux joues et je ne sais même pas pourquoi. Durant un instant, je lui souris en retour et nos regards restent accrochés l'un à l'autre. La cavalcade dans ma poitrine est douloureuse. Incapable de soutenir son regard plus longtemps, je finis par détourner les yeux. Mes mains tremblent un peu, au fond de mes poches.

De l'autre côté d'Indy, Ax sourit en écoutant Beth se plaindre du bruit, de la saleté sur le trottoir et des prostituées qui ne sont pas assez habillées. Parce que tout le monde sait que c'était plus facile de faire le tapin en col roulé avec une salopette par-dessus.

– Écoutez, mesdames, je suis conscient de ne pas avoir été un bon voisin ces deux premiers jours. Laissez-moi juste le temps de m'installer, puis je vous promets d'être bien sage, les embobine Ax d'une voix douce comme du velours.

Son torse étant nu, deux des trois têtes de Cerbère sont tout à fait d'accord pour le laisser tranquille quelques jours supplémentaires. Le trop-plein de chair musclée a complètement chamboulé leurs cerveaux. Quant à Beth, je ne l'ai jamais vue comme ça. Toute bégayante et intimidée. Surtout quand Ax croise les bras derrière sa tête, faisant jouer ses biceps, ses abdominaux, ses muscles dont je ne connaissais pas les noms, ni même l'existence, jusqu'à présent et qu'il exhibe sans vergogne pour se faire mousser.

– Je... Euh... Oui, d'accord. Vous avez une semaine pour remettre de l'ordre, jeune homme.

– Une semaine, ronronne Anja, après, nous devons prendre des mesures strictes.

Apparemment, Ax est pour ces mesures. Il sourit davantage, lui fait un clin d'œil et Beth émet un petit bruit totalement ridicule. Puis elles me jettent toutes un regard inquisiteur qui me fait frissonner, avant de partir. Ces femmes peuvent être de véritables pestes et vous mettre toute la rue à dos. Et comme par hasard, elles me détestent pour une raison que j'ignore totalement. En me forçant un peu, je pourrais peut-être être vexée.

Ax regarde les trois femmes gesticuler en s'éloignant avant de prononcer quelques mots en espagnol.

– Comment appelle-t-on un homme qui aime les femmes très mûres ? demandé-je à Indy pour me moquer.

Celui-ci éclate de rire et me tapote l'épaule. Son contact me fait bouillir de l'intérieur et m'envoie voler dans les nuages. Il ne semble pas remarquer mon trouble, heureusement, et de façon totalement déplacée, je me rapproche un peu de lui. Je n'en ai vraiment conscience que lorsque mon épaule rencontre son torse dur et couvert d'un polo noir et moulant. Aussitôt, mon souffle se coupe et je vacille d'un pas en arrière, pour m'éloigner de lui.

– Booon... dis-je pour mettre fin à ce moment bizarre entre nous et que moi seule suis en train de vivre.

Je tends à Ax les clefs et son tee-shirt que j'ai lavé, séché, et repassé.

– Tu peux le mettre tout de suite, maintenant que tu n'as plus de mères de famille honnêtes à dévergonder, attaqué-je sans plus tarder.

– Oh ! Bon sang, tu ne mentais pas alors ! déclare Indy.

Je me tourne vers lui, interloquée.

– Je t'avais dit qu'elle m'autorisait à conduire la Pontiac, s'extasie Ax.

Avec un grand sourire d'enfant, il attrape le trousseau, enfle son tee-shirt puis court jusqu'à la voiture.

– Un vrai gamin, déclaré-je en le regardant faire.

– Et encore, tu ne le connais que depuis deux jours.

Avec Indy, nous descendons la longue allée à un pas traînant, comme si aucun de nous deux ne souhaitait que ce moment se termine. La maison d'Ax est plus en retrait que la mienne alors son bout de terrain avant est immense. Il est parsemé de quelques arbres sur le côté mais le plus impressionnant reste le nombre de motos garées sur l'herbe. Aujourd'hui près d'une vingtaine de Harley Davidson noires et brillantes se pavanent. Certaines avec des têtes de mort, d'autres avec des flammes, mais je repère tout de suite l'engin d'Indy. La moto de sport grossière, au milieu des lignes plus douces des Harley, dénote franchement.

– Ta moto est très différente de celle des autres, dis-je, tellement perspicace que j'ai envie de me claquer la main sur le front.

– Oh, tu parles de ce vieux scooter ?

J'éclate de rire si bien que je ne vois pas où je marche. Je glisse soudain sur une motte de terre boueuse et Indy me rattrape de justesse avant de passer son bras autour de mes épaules, étouffant mon rire au passage. Sa poigne est forte et virile, son toucher chaud et moi, je ne suis plus qu'une masse chaotique d'émotions et de sentiments contradictoires.

J'ai envie de m'éloigner de lui pour me protéger, pour que la distance émotionnelle qui nous détache encore cesse de se réduire aussi vite. Plus vite que les flammes ne dévoreraient du papier de soie. Mais d'un autre côté, je me sens bien, tout contre lui. Il est peut-être dangereux, il a peut-être

des addictions diverses et variées, mais mon cœur n'en a rien à faire. Il veut Indy. Et il désire se noyer dans ses yeux couleur lagon jusqu'à la fin des temps.

– Reste avec nous, tu veux ? souffle-t-il, les doigts sur la peau nue de mon épaule.

Il déglutit. Regarde ma chair pâle peinte du doré de sa main.

– Hum hum, je réponds.

Pour sûr que je veux rester avec lui. Toute la nuit même, s'il le faut.

J'essuie ma chaussure dans l'herbe avant de reprendre le chemin. Ax fait déjà ronronner le moteur quand nous arrivons près de lui. Il caresse le volant comme s'il s'agissait d'une jolie femme, et il a ouvert la fenêtre. Indy m'ouvre la porte côté passager et j'hésite un long moment. Près de cinq secondes entières en fait, qui passent comme autant d'années.

– Tu veux venir avec nous ? Tu pourras la conduire aussi, si tu veux, dis-je précipitamment.

Oh ! Bon sang ! J'ai l'impression de vendre mon corps, enfin, le corps de ma voiture, pour faire rester cet homme à mes côtés. Homme tellement séduisant sans même le vouloir... Ses yeux irradient d'une douceur telle que j'ai envie de le toucher. De porter la main à sa joue, de me perdre dans la masse de ses cheveux décoiffés et de... Mince, il faut que je me reprenne. Je ne peux pas me mettre à fricoter avec un gang, tout de même.

Oh ! Mon Dieu, c'est carrément ce que je suis en train de faire. Qu'est-ce qui me prend, à la fin ?

Comme Indy ne répond toujours pas et qu'au moins cinq autres secondes se sont écoulées, ma gêne prend des proportions astronomiques.

– Euh... Je... Si tu ne veux pas, ce n'est pas grave, me justifié-je en passant une main dans mes cheveux déjà décoiffés.

– Non, non, j'en serais ravi, en fait. Je ne m'attendais simplement pas à ce que tu m'autorises à conduire cette petite merveille. Je suis soufflé.

– Ce n'est que de la vieille taule.

– Bon, vous montez ou vous voulez rester ici toute la journée ? s'énerve Ax qui ne semble pas apprécier notre indécision.

– Je passe derrière, décrété-je avec un sourire.

Je m'installe au milieu et boucle la ceinture qui ne ceinture rien du tout. Elle est toute lâche et j'espère que les deux hommes ne conduiront pas comme des fous, ou je risque d'avoir quelques soucis de sécurité.

À mon plus grand étonnement, cependant, Ax roule tout en douceur. Comme s'il avait peur d'abîmer la Pontiac. Il serait presque mignon, concentré sur la route, un bras à la fenêtre pour laisser le vent sec et chaud lui caresser la peau.

Moi, je suis penchée vers l'avant, les coudes sur les genoux et je discute avec Indy, tourné vers moi. Nul doute que le pauvre aura un beau torticolis demain au réveil.

– D'où vient ton prénom, Indy ? m'enquiers-je, fascinée par ce sourire qui ne le quitte plus.

– D'Indiana. Et pas l'état, ce serait trop beau. Non, ça vient de l'équipe de base-ball, les Indiana Pacers. Mon père était fan. Ça a été un coup dur quand on a déménagé au Texas.

– Je suppose que ça n'a pas dû être facile à l'école avec les films...

– En fait, j'étais très populaire à l'école, alors jamais personne ne m'a dit un mot de travers.

– La chance, grommelé-je. Moi, je m'en suis pris plein la figure.

S'appeler Ebony, nom donné à une substance végétale presque noire, quand on a la peau toute blanche et les cheveux blonds, n'a pas été franchement facile à vivre.

– Tes parents ont le sens de l'humour, plaisante-t-il en tendant une main vers moi, pour effleurer très délicatement ma joue barrée d'une mèche de cheveux.

Ce contact me laisse subjuguée et rêveuse.

– Un peu trop, oui. Ils hésitaient avec Ivory et ils ont choisi de me pourrir l'enfance.

– Je suis sûr que ça n'a pas été si dur. Tu devais faire tourner toutes les têtes, non ? Tu n'avais pas une horde de petits mecs prêts à tabasser tout le monde pour toi ?

– Malheureusement, non. La chevalerie a disparu depuis plusieurs siècles, me lamenté-je.

– En chaque homme sommeille un chevalier qui ne demande qu'à sortir. Il te faut juste trouver le bon, Ebony.

Je ne sais plus quoi dire, après cela. Mes yeux brillent, plein d'étoiles, et mon cœur bat la chamade. Est-ce qu'un homme forcé de commettre des méfaits contre sa volonté peut être un chevalier ? Mon chevalier ? Quelque chose me dit que oui. Et quelque chose me dit, à cet instant, qu'il en a autant envie que moi.

Quand la voiture s'immobilise, Indy et moi sommes perdus et un peu surpris.

– Où sommes-nous ? dis-je en regardant par la fenêtre, pour ne voir que le désert.

Je me dis un instant qu'Ax va vraiment me tuer et m'enterrer quelque part sous cette vaste étendue de sable, avant de tourner la tête et de constater que nous sommes devant un *diner*. Ouf, il y aura au moins quelques témoins pour dire à Soren où se trouve mon corps.

– Nous sommes au meilleur café de la ville, m'apprend enfin Ax. Venez, j'offre la part de tarte du jour. Je me sens d'humeur généreuse.

Chapitre 6

Ax

L'odeur du désert sec et chaud m'aide à détendre chacun de mes nerfs. Je me sens troublé, et agité. En général, cela se solde toujours par une bagarre que j'aurais commencée, et qui se terminerait en sang, mais je ne peux pas me permettre cela dans cet endroit.

J'en ai plus qu'assez d'entendre Ebony et Indy flirter et je veux absolument couper court à leur conversation. La jalousie que je ressens à chaque fois que ces deux-là se regardent me perturbe. Je n'ai jamais éprouvé de sentiments pour une femme, entouré comme je le suis à longueur de temps par des idiots vénales et qui passent d'un motard à l'autre pour quelques billets glissés dans leur culotte. Mais Ebony m'étonne et me fait rire. Elle me prend au dépourvu à chacune de nos rencontres et je n'ai qu'elle en tête, depuis que je l'ai rencontrée. Avec ses grands airs de dame du monde qui couvent une jeune femme pleine de peps et de charme... Ses cheveux toujours décoiffés même quand ils sont attachés... Ses réflexions triviales, mais qui cachent une grande intelligence qu'elle ne veut pas étaler au grand jour. Ebony est complètement différente des femmes que je côtoie et elle est une distraction que je veux pour moi tout seul. Et Dieu sait à quel point j'ai besoin de me distraire. Penser à autre chose qu'à ma vie merdique m'aide à garder l'esprit relativement sain.

Je les emmène vers le petit *diner* vétuste avec son carrelage à damier et ses banquettes de cuir rouge. La décoration n'a jamais changé. Quand j'étais gosse, je grimpais sur les mêmes tabourets de bois alignés le long du bar, j'appuyais sur toutes les touches du juke-box près de l'entrée et bien sûr, il y avait toujours Maria pour préparer les meilleures tartes aux pommes du pays.

– Ax ! s'exclame aussitôt la vieille dame en se précipitant vers moi.

Ses cheveux blancs sont attachés sans qu'aucune mèche ne dépasse et dans son tablier rose, elle ressemble à un marshmallow.

Je l'embrasse rapidement et la présente ses amis.

– Il y a tellement longtemps que tu n'es pas venu ! J'ai pensé qu'il t'était arrivé quelque chose.

Maria me donne une tape sur le bras, fronçant ses sourcils épais dessinés au crayon noir, mais son sourire tendre et ses yeux pleins de larmes créent un contraste pour former un tableau plein d'émotions qui me serre le cœur.

Je sens la honte et le dégoût de moi-même reprendre les rênes de ma vie. Je suis pourtant habitué à me sentir tiraillé. Avec le gang, je dois détruire alors que tout ce que je veux, c'est construire. Ma vie, une maison, une famille.

– *Lo siento, Maria.* J’ai eu quelques problèmes, alors on a déménagé à Odessa. Je suis encore plus près d’ici, à présent.

– Tu aurais pu passer un petit coup de fil, quand même.

– Je sais. Je suis impardonnable.

Je baisse la tête et ferme les yeux.

– Ne dis pas tant de bêtises, mon petit. Allez, va t’asseoir ! J’arrive avec des milk-shakes pour toi et tes amis. Cette jeune fille m’a l’air de mourir de chaud.

Indy, Maria et moi nous nous tournons vers Ebony qui est toute rouge.

– Quoi ? Je ne suis pas habituée à tout ce soleil ! se défend-elle.

Et elle rougit davantage quand personne ne la quitte des yeux. Ses sourcils se froncent et ses lèvres se pincent. L’Ebony boudeuse que j’ai devant moi m’excite comme un fou. Elle est fouguese, et j’aime cela. Elle est sauvage, et j’adore cela.

Indy ne perd pas une miette du spectacle qu’elle nous offre non plus. La façon qu’elle a de relever le menton avec fierté, quand bien même ses yeux brillent de gêne, est tout simplement splendide. Je me passe une main sur le front pour chasser la fine pellicule de sueur dont il s’est recouvert en imaginant Ebony dans des positions dont elle ne connaît sûrement pas l’existence. Il faut que j’arrête de penser à elle de cette façon. Pas ici, en tout cas. Et pas en présence d’Indy et Maria, c’est déplacé, même pour moi.

Ouais, à qui est-ce que je veux faire croire cela ? La seule raison pour laquelle il me faut arrêter de fantasmer sur cette femme, c’est parce qu’au fond de moi, je suis sûr qu’elle est la seule au monde capable de pouvoir me briser le cœur.

– Ce n’est pas ma faute s’il fait si chaud quand même ! se reprend-elle en s’éventant de ses mains.

Les blondes, du moins celles comme Ebony qui ne sont pas décolorées, sont si faciles à faire rougir. Leur peau sensible et pâle signale la moindre de leurs émotions à la vue de tout le monde. Un désir soudain me prend au corps. J’ai envie de la presser contre moi et de lui glisser des paroles obscènes à l’oreille, pour le simple plaisir de la voir réagir. Il faut que je m’éloigne d’elle le plus vite possible mais pourtant, c’est elle qui fuit la première, et la voir s’éloigner me déplaît totalement.

En râlant, elle nous dépasse tous pour aller s’installer sur une banquette au milieu du *diner*. Elle boude un peu. Indy la suit et je me retrouve pris entre les bras de Maria qui dépose un baiser sur son front, quand personne ne nous regarde.

– Moi aussi, je t’aime, Maria, lui glissé-je tendrement.

Elle rit et disparaît dans l’arrière-cuisine.

En tant que leader des Ley Absoluta, je me dois de connaître mon environnement et d'être attentif à tout et à chaque instant de la journée. Chez Maria, se trouvent en ce moment mon petit groupe et, dans le fond du restaurant, quatre têtes dont je n'aperçois que les cheveux noirs. Une seule porte d'entrée et de sortie orne le bâtiment, donc il n'y a qu'une seule issue disponible en cas de problème. Frottant une jambe contre l'autre, mon esprit s'apaise en sentant l'acier de ses armes attachées à mes chevilles. Tout ira bien tant que j'aurai mes Zastava M57 sur moi.

Je m'installe sur la banquette, face à mes deux amis bien trop proches à mon goût. Leur rapprochement me noircit les idées. Tout naturellement, je tourne la tête vers la baie vitrée et observe les alentours. Situé sur une grande route et isolé du reste du monde, l'établissement de Maria semble être le dernier vestige d'humanité à des kilomètres et des kilomètres à la ronde. La bande de terre poussiéreuse à traverser pour atteindre la porte d'entrée dépose inlassablement une couverture de saleté sur le bas des vêtements, le carrelage jamais totalement propre et bien sûr, sur les véhicules.

Je regarde longuement la Pontiac noire désormais grise, garée au loin. La pauvre Ebony va devoir passer un temps fou à la laver. Pour mon plus grand plaisir, d'ailleurs. J'espère qu'elle le fera en bikini, juste devant chez moi. Et j'espère qu'il sera transparent.

Un pick-up vert est stationné près du groupe d'hommes au fond et face à eux, rien. Le néant. Le désert. Le paysage est plat et la végétation rare sous un ciel de plomb d'un bleu intense. Un peu comme un paysage d'après-guerre.

– Voilà, les enfants, claironne Maria en me faisant sortir de mes pensées.

Elle apporte trois parts de tarte aux pommes toutes fumantes avec de la chantilly et du chocolat fondu, ainsi que trois milk-shakes à la vanille.

– Merci, lance Ebony avec un grand sourire ravi.

Durant quelques secondes, Indy a les yeux qui brillent. Je sais que je ne suis pas en reste.

– De rien, jeune fille.

– Je crois qu'après 30 ans, le « jeune » devient abusif.

Maria rit en retournant au comptoir tandis qu'Ebony se met à jouer avec la paille de sa boisson. Du bout de la langue. De sa petite langue rose et humide. Avec Indy, nous la regardons comme si elle était en train de faire un strip-tease torride, mais Ebony ne voit rien. Ni le désir dans mon regard, ni la tendresse dans ceux de mon ami. Tout comme elle ne voit pas que nous sommes dangereux pour elle. Elle n'a pas peur. Est-ce de la stupidité ? De la gentillesse ? Un instinct de conservation qui lui ferait défaut ? Je n'en sais rien. Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle se brûlera les ailes en nous côtoyant et pourtant, cela ne m'incitera jamais à la repousser. Au contraire.

– Alors, c'est un endroit où vous venez souvent ? demande-t-elle quand le silence se fait gênant.

– Oui. Tous mes hommes passent ici au moins une fois par semaine, mais avec le démenagement, ça a été un peu difficile.

– Vous étiez où, avant ?

– Midland, Texas. On a eu des problèmes avec des flics corrompus et un autre gang, alors on a préféré bouger.

Ebony rougit comme si le fait de parler de nos méfaits la met mal à l'aise. C'est probablement le cas, si elle est un minimum intelligente.

– Quels genres de problèmes ? continue-t-elle.

Sa curiosité est piquante, sur ma peau. J'ai envie de lui faire peur mais je crains de la voir s'éloigner s'il m'arrivait de la pousser à bout.

– Disparitions, fusillades, saisies illégales, énuméré-je.

– Des hommes à toi ont disparu ? demande-t-elle en un souffle sec.

Ses jolies joues, toutes roses quelques secondes plus tôt, sont désormais pâles.

– Oui. Des membres de leur famille aussi.

– Mais vous les avez retrouvés, n'est-ce pas ?

Elle est si candide.

La main d'Indy presse doucement son épaule. Il ne la quitte pas des yeux. Je vois, je sens son besoin de s'approcher d'elle. Plus près. Toujours plus près. Ebony est une bouffée d'air frais, d'oxygène dont nous avons tous les deux besoin. Dont nous crevons d'envie de nous emparer.

Je ne lui réponds pas immédiatement, me contentant de perdre mon regard par la fenêtre poussiéreuse. Il n'y a rien de pire que les flics véreux. Les autres gangs, on peut s'en occuper à la loyale, lors d'une fusillade, par exemple. D'un règlement de compte aussi violent que nécessaire. Mais les flics sont intouchables. Si pourris soient-ils, si vous vous en prenez à l'un d'eux, tous ceux du pays vous tombent sur le dos et je ne suis pas du genre à laisser la haine parler pour moi. J'ai compris qu'il était plus intelligent de recommencer ma vie ailleurs. Et j'ai atterri à Odessa par le plus grand des hasards : un avis de vente pour la maison jetée au sol, délavée par les éléments, mais qui a attiré son attention. Comme un signe de Dieu. Le signe que je devais rencontrer Ebony, peut-être ?

– Et la police, pourquoi n'a-t-elle rien fait ? Pourquoi...

– Ebony, la coupé-je, tout n'est pas aussi simple que tu le penses. Les « gentils » peuvent s'avérer parfois plus cruels que les criminels. Des flics véreux qui enlèvent des enfants pour faire chanter des cartels, c'est dégueulasse. Même moi, je ne ferais pas quelque chose d'aussi horrible. Mais tu crois vraiment que leurs collègues bien droits dans leurs bottes vont les arrêter, au risque de mettre tous les policiers du pays dans la merde à cause d'accusations pareilles ? Non. Leur boulot, c'est d'arrêter les autres. Le reste, ils n'en ont rien à faire. De toute façon, le fils d'un dealer ou la petite fille d'un baron de la drogue ne sont pas considérés comme des pertes lourdes, pour eux. Ils dorment très bien la nuit, tu peux me croire sur parole.

D'habitude, je ne parle jamais de mon business avec qui que ce soit hormis mes hommes, mais je ressens ce besoin pressant de pousser la jeune femme dans ses retranchements. J'ai envie de voir comment elle réagit. Et la compassion qui s'affiche sur son visage me touche. En plein cœur. Je sais déjà qu'elle n'a pas peur de nous. Elle nous craint, certes, mais pas de la façon dont les gens normaux craignent les criminels. Même les trois frigides qui sont venues me voir tout à l'heure pour se plaindre étaient mortes de peur, malgré leurs regards hautains, dédaigneux et graveleux.

Ebony, elle, n'en a rien à faire de notre mode de vie. Elle a insulté deux enfants de Satan sans la moindre retenue, elle s'est moquée des membres de ma famille – mes motos – et elle est là, à manger avec nous dans une ambiance détendue. Le genre d'ambiance que je n'ai jamais connue avant.

Sortir avec mes hommes, c'est boire, fumer, sniffer, baiser et ça, peu importe l'endroit où nous allons. Parfois, je pars en virée avec Indy mais mon ami n'est pas comme moi. Il ne se drogue pas et ne se tape pas de femmes à tour de bras. Cependant, il aime une bonne bagarre à l'occasion. Jamais nous n'étions restés si longtemps sans nous fourrer dans les ennuis que durant ces trois minutes assis ici avec Ebony. Et quelque part, mon âme et mon esprit s'en trouvent reposés. Soulagés, même.

Ma vie, je ne l'ai pas choisie. Pas voulue non plus. Mais je fais avec. Je porte le poids de mes péchés comme autant de balles que je me prendrai tôt ou tard dans la tête. Et putain, ça fait du bien de retrouver un peu de normalité de temps en temps. Une sortie entre potes sans que l'un d'eux ne veuille me tuer pour prendre ma place. Une sortie toute simple pour profiter de la vie avant que celle-ci ne me fasse défaut. J'ai peut-être honte, mais je n'ai jamais eu d'ami à part Spider, et plus récemment, Indy. Et il n'est mon ami que parce qu'il est membre du gang contre sa volonté, et n'a donc aucune envie de me planter un couteau dans le dos. Dans ce monde, on se fait des alliés, ou des ennemis, mais tout le monde a un but en tête, des arrière-pensées, qui gangrènent chacune de ces relations construites sur ces bases malsaines. Et pour toutes ces raisons, je voudrais que ce petit passage au *diner* dure une éternité.

J'enfourne un morceau de tarte couverte de chantilly dans ma bouche et savoure la cannelle, le sucre roux, la chantilly toute douce. Ebony sourit en me voyant prendre du plaisir et elle goûte elle aussi à la tarte.

– C'est délicieux. Je suis tellement nulle en pâtisserie. Je n'ai que rarement l'occasion de déguster des merveilles pareilles.

– Je peux t'emmener ici quand tu veux, poupée, lui lancé-je d'un ton plein de sous-entendus.

Sous la table, elle me donne un coup de pied qui me broie le tibia.

Je grogne tandis qu'Indy glousse à son côté.

– Oh, tu as eu mal ? demande Ebony, penaude.

– Évidemment !

– Moi je n'ai rien senti, contre-t-elle avec un clin d'œil.

Et elle se remet à jouer avec la paille de son milk-shake. Les lèvres d'Ebony sont colorées d'un

rouge profond de la nuance des framboises en plein été. Elle n'est pas plus maquillée que cela et pourtant, je ne vois pas ce qu'elle aurait pu ajouter. Même sans son rouge à lèvres infernal, elle aurait été parfaite.

Indy termine sa part de tarte puis s'enfonce dans la banquette. D'une main, il porte la boisson vanillée à sa bouche et son autre bras s'étend nonchalamment sur le dossier derrière lui. Derrière eux, Ebony ne semble pas remarquer son rapprochement. Indy lui-même ne fait pas attention, mais je n'en perds pas une miette. Je vais devoir jouer le grand jeu pour la voisine si je veux la mettre dans mon lit. Je n'ai jamais été contre les défis et celui-là me met d'avance en joie. Je la veux, et je ne reculerai devant rien pour qu'elle m'accorde plus qu'un regard agacé.

– Tu sais, jamais aucune femme n'avait osé me frapper avant toi. En fait, rares sont ceux qui osent même me parler comme tu le fais, avoué-je.

Je me penche en avant, les deux coudes sur la table. Je sais que j'ai l'air d'un monstre et Ebony aurait dû être effrayée. Ou au moins m'accorder le respect que je souhaite obtenir. Qu'elle soit impressionnée par moi, ce n'est que la cerise sur le gâteau.

Au lieu de cela, elle me sourit. Je suis déstabilisé et je n'apprécie pas ce sentiment d'être tourné en ridicule. D'habitude, les femmes se jettent à son cou, bordel ! D'habitude, ce sont elles qui font tout pour moi. La menace dans ma voix, dans mon attitude, les soumet à toutes mes volontés.

– Il faut un début à tout, gros dur, rétorque-t-elle, espiègle. Quelqu'un pour te remettre à ta place de temps en temps.

– Oh ! Oui, je confirme qu'il en a besoin, approuve Indy, hilare.

– Je sais très bien où est ma place. Et tu devrais t'en souvenir aussi, mon pote, grogné-je avec un regard léthal en direction de cet homme.

Indy ne plaisante plus. Et la tension autour de la table monte dangereusement.

– Hé, pas de ça en ma présence, les gars ! Je vous préviens ! Si vous me forcez à jouer les arbitres, vous allez le regretter, nous menace Ebony.

Une mèche blonde lui tombe sur le front et elle la remet dans une barrette noire et brillante. Le moindre de ses gestes est délicat et attirant. Qu'elle remette ses cheveux en place ou qu'elle rie. Qu'elle cligne des yeux ou porte un peu de chantilly à ses lèvres rouges. Bon sang, j'ai l'impression qu'elle est la tentation incarnée. Le fruit défendu. La déesse pour laquelle je ne serai jamais assez bien.

– Tu ferais un bon dictateur, tu le sais ça, au moins ? dit Indy d'un ton qui se veut dur et qui coupe court à mes fantasmes.

Mais il ne parvient pas à se retenir de sourire, et la jeune femme est en admiration, à chaque fois que cela arrive.

- Oui, Indy. J'en ai tout à fait conscience. Toutes les femmes ont du pouvoir, que voulez-vous. Si on se laisse appeler le « sexe faible », c'est uniquement pour ne pas vous faire complexer, messieurs.
- Bois ton milk-shake et tais-toi, femme, déclaré-je en fronçant les sourcils.

Même si ces assertions me font rire, je ne peux pas la laisser se moquer sans la bousculer un peu.

Elle finit sa boisson dans un bruit de succion irrégulier à la fin du verre et alors qu'elle est sur le point d'ajouter quelque chose, son regard se perd derrière moi.

Les ennuis, je sais les flairer à des kilomètres et le visage livide d'Ebony ne me dit rien qui vaille. À côté d'elle, Indy la pousse dans le fond de la banquette avant de se tourner pour la masquer de son corps. Il redresse les épaules, mais n'esquisse aucun geste. Je tourne la tête vers l'allée centrale quand les quatre types du fond passent à côté de nous. Ils m'ont reconnu, bien sûr. Un à un, ils nous dévisagent et de leur main, ils forment un pistolet qu'ils pointent vers la tête d'Ebony. D'Indy. La mienne.

Je les reconnais aussi, évidemment. Les tatouages de ce gang forment deux serpents entrelacés. Et je grave dans ma mémoire le visage de chacun de ces hommes. Si j'avais été seul, j'aurais dégainé sans attendre une seule seconde, mais je ne peux pas risquer la vie d'une femme pour une vulgaire histoire d'honneur. Et pas de doute, le mien vient d'être bafoué. Ma rage bouillonne et les poings serrés sous la table, je me promets de retrouver ces raclures de la 16^e rue pour leur faire regretter leur comportement. Cet affront ne restera pas impuni, c'est sûr et certain.

Les hommes grimpent dans le pick-up vert sous des éclats de rire et démarrent en trombe, faisant voler la poussière derrière eux. Ils voulaient se prouver qu'ils pouvaient m'humilier. Leurs mères ne pourront même plus les reconnaître quand j'en aurai fini avec eux.

- Ebony, ça va ? demande Indy en lui caressant la joue.

La jeune femme semble sur le point de tomber dans les vapes. Elle se passe une main sur le front puis hoche la tête, décoiffant ses cheveux déjà bien emmêlés.

- Oui. Qui sont ces types ? Aucunes manières, franchement ! ricane-t-elle de façon nerveuse.
- Des petits malins qui ont de gros problèmes, balancé-je en faisant craquer mes articulations.
- Je trouve que nous méritons un autre milk-shake après toute cette agitation, souffle la jolie blonde.

Elle tremble légèrement et met les mains sous la table pour le cacher. Ebony tente d'avoir l'air dur et détaché, mais ses émotions se lisent sur son visage. Elle est terrorisée.

Indy, troublé par la détresse de la jeune femme, se penche vers elle et l'embrasse sur la joue. Quand il se lève pour aller commander auprès de Maria, je ne peux que remarquer à quel point elle a l'air heureuse de son geste. Je me sens mal. Je fixe mon regard sur elle tandis que les battements de mon cœur me brisent la poitrine.

- Quoi ? demande-t-elle en rougissant.
- Tu l’aimes bien ?
- Qui ?
- Indy.
- Il est sympa. Toi aussi.
- Tu n’as pas peur de nous ?
- Je devrais ?
- Honnêtement, oui.

Son visage se décompose.

- Tu me menaces, gros dur ?
- Non. Je ne te ferai pas de mal. Pas volontairement. Mais nous évoluons dans des mondes différents. Le mien est violent et je ne voudrais pas que tu y entres sans plus pouvoir en ressortir.
- Ne t’inquiète pas. Tant qu’il y a des portes, il y a toujours un moyen de s’échapper.
- Et si cette porte est fermée à clef ?
- Alors il ne reste qu’à l’enfoncer.

Je suis époustoufflé par la force de caractère de la jeune femme. Jamais je n’avais rencontré quelqu’un capable de voir la vie avec un tel optimisme et une telle passion. Et cette confiance qu’elle a envers les autres m’éblouit. Pourtant, c’est ce qu’elle a en elle-même qui est très attirant. Avec son corps voluptueux, invitant mes yeux à traîner ici et là, son regard perçant qui incite à boire ses paroles et sa voix douce et mélodieuse, je suis complètement harponné. Je ne sais simplement pas comment gérer cela.

- Et cette balade au fait, as-tu aimé conduire la Pontiac ? me demande-t-elle alors.
- Oui, c’était comme de rouler sur du coton.
- Hum, on voit que ce n’est pas toi qui paies le coton. Cette épave est un vrai gouffre en essence.
- Comment oses-tu parler d’elle de cette façon ?
- Elle ?

Ebony hausse ses sourcils fins et un sourire en coin s’étire sur ses lèvres parfaites. À ce moment, Indy revient et la jeune femme rougit en le regardant.

- Milk-shake au chocolat pour Mademoiselle. C’est Mademoiselle, hein ? Tu n’es pas mariée ?

Bien joué, Indy...

– Je suis célibataire. Mon métier ne me permet pas de sortir autant que je le voudrais. Non, je plaisante, j’aime trop rester à la maison pour lire et sortir n’est qu’un dernier ressort. Quand je n’ai plus le choix ou plus de nourriture. C’est pour ça que je suis toute seule et que ma mère est si désespérée.

– Eh bien, elle sera peut-être contente que des dizaines d’hommes commencent à défiler à côté de chez toi tous les jours.

Ebony éclate de rire à la blague d'Indy qui la regarde comme s'il voulait l'épouser. Bon sang... Je frotte mes chevilles l'une contre l'autre pour sentir l'acier froid de mes armes et tenter de me détendre. Je n'y parviens pas.

– Au fait, je ne vous ai pas demandé comment ça s'est passé avec les pétasses moralisatrices.

Ebony boit un peu de son milk-shake tandis que nous la regardons, étonnés.

– Les quoi ?

– Oh ! Mon Dieu ! Je voulais dire le Grand Comité pour la tranquillité du voisinage ! Je... Euh...

– Hé, bien ! Poupée, tu te révéles pleine de... surprises.

– Non, non, non, je n'étais pas censée dire ça devant qui que ce soit à part Soren. Bon sang ! Si elles l'apprennent, elles vont me pourrir la vie. Pitié, ne leur dites rien ! couine-t-elle en se tordant les mains.

Honnêtement, je me moque bien de son insulte.

– Qui est Soren ? demandé-je plutôt en bouillonnant. Ton petit ami ? Je croyais que tu étais célibataire.

– C'est le voisin d'en face, mon ami, rectifie-t-elle.

– Lui a droit de connaître ton bon côté et pas nous ?

– Mon bon côté ? Tu sous-entends que ce que je montre en ce moment est le mauvais, gros dur ?

– Non. Juste que tu es encore plus drôle quand tu dis ce genre de choses. Les grandes filles avec une vilaine bouche ont le don de me faire beaucoup d'effet.

Ebony me dévisage, les yeux écarquillés, les joues cramoisies. Oh ! Je suis presque sûr de lui avoir cloué le bec. J'attends quelques secondes et la vois chercher à répliquer, mais elle n'y arrive pas. C'est terriblement jouissif.

– C'est pour ça que tu t'entoures d'autant de prostituées ? Parce que leurs vilaines bouches t'aident à te mettre en condition ? lance-t-elle, me prenant au dépourvu.

Ouch, je suis loin de lui avoir cloué le bec, finalement.

– Jalouse, poupée ?

– Pour être jalouse, il faudrait que j'aie des sentiments pour toi, non ?

Double ouch...

– Tu me brises le cœur, Ebony.

– Je t'ai laissé conduire ma voiture, c'est la relation sexuelle la plus torride que j'aie eue avec un homme depuis des mois. Prends ça comme un gage d'amitié si ça peut recoller les morceaux de ton petit cœur.

Ebony sourit toujours, mais quelque chose me dit que la profondeur que je vois dans ses yeux en

cet instant reflète une vérité difficile pour elle, mais qu'elle n'a aucune honte à partager. Et j'accepte alors bien volontiers l'amitié de cette femme si particulière.

- Je suis touché, Eb. Je n'irais pas jusqu'à te proposer de conduire ma moto, mais si tu veux, je t'emmènerai faire un tour un jour, derrière moi. Ou bien je peux te libérer de ta période d'abstinence.
- On ne parle pas comme ça aux dames, Ax, gronde Indy.
- Quoi ? C'était chevaleresque, non ?
- Absolument pas ! rétorque Ebony en riant.

Elle semble avoir oublié l'incident avec les quatre idiots, car le pli soucieux de son front a disparu depuis quelques minutes. Cela me rend heureux, et un poids se soulève soudain de ma poitrine.

- Bon, et si on y allait ? J'ai hâte de conduire cette petite merveille de Pontiac Firebird, avoue Indy qui jubile sur la banquette.
- Ce n'est pas juste ! C'est moi qui ai gagné le droit de la conduire.
- Chacun son tour, les enfants. Au pire, je serai encore là demain.
- Tu ne travailles pas ? demande Indy.
- Si, à la maison. Je suis critique littéraire.
- Waouh ! Belle et intelligente...
- Si tu me complimentes juste pour pouvoir rouler plus souvent dans ma voiture, sache que ça marche très bien.
- Dans ce cas, je continuerai, mais un peu tous les jours pour que tu ne prennes pas la grosse tête.
- Tu perds des points, Indy...

Terminant son milk-shake au chocolat, Ebony tapote l'épaule de mon ami en lui soufflant un baiser. Elle sort son portefeuille rose et dépose quelques billets sur la table. Je la regarde, l'air étonné. Je n'ai pas l'habitude de faire payer les femmes. Pas par galanterie, non, mais simplement parce que j'ai toujours beaucoup d'argent sur moi et que les femmes avec lesquelles je traîne ne sont pas du genre à gagner des fortunes ou même à dépenser dans des milk-shakes. Sauf s'ils sont coupés à la coke. En fait, elles sont plutôt du genre à être rémunérées pour leurs services.

J'attrape le petit porte-monnaie rose et brillant et j'y range les billets d'Ebony.

- Si quelqu'un te voit avec ça entre les mains, tu vas avoir une drôle de réputation, se moque Indy.

Et c'est vrai. Je ris et rends son horreur rose bonbon à la jeune femme.

- Qu'est-ce que tu fais ? s'étonne-t-elle.
- Je t'ai dit que je t'invitais, non ?
- Tu n'avais pas vraiment le choix puisque tu nous as emmenés ici de force.
- C'est vrai. Bon, alors rends-moi les billets.
- Je croyais que tu m'invitais ? répond-elle avec un sourire innocent.

Je secoue la tête, lève les yeux au ciel et je vais payer auprès de Maria. Après une dernière bise

sur le front, nous sortons en claquant la porte derrière nous. Le vent s'est levé, envoyant des nuages de poussière rouge balayer la voiture.

– Alors Maria, c'est ta grand-mère ? demande Ebony en se tournant vers moi.

Mon sang ne fait qu'un tour. Je plaque la jeune femme contre la devanture, la prenant à la gorge tandis que le sang bat jusqu'à mes oreilles, me coupant du monde extérieur. La peau d'Ebony, chaude, se fait moite à mesure que ses yeux s'écarquillent et qu'elle cherche son souffle. La vision est à la fois effrayante, car je n'ai pas pour habitude de maltraiter les femmes, mais aussi terriblement agréable. Je suis cet homme, ce salaud qui détruit quiconque menace sa famille. Et j'y prendrais un plaisir plus que déplacé.

– Qui t'a dit ça ? Qui t'a parlé d'elle ?

Ebony est morte de peur et Indy se jette sur moi et me repousse si fort que je chute au sol. Je me relève d'un bond et fonce sur eux, mais le visage choqué de la jeune femme me fait retrouver mon sang-froid. Elle est si pâle, si perdue... Indy la protège de ma colère et se plaçant devant elle, prêt à en découdre de sa vie, s'il le faut. Il est lui aussi en rage et je sais que j'en suis la raison. J'ai blessé Ebony, et il risque fort de ne pas me le pardonner.

Durant un long moment, aucun de nous ne parle puis la tension retombe. Conscient que je ne veux plus aucun mal à la jeune femme, Indy recule un peu, mais me garde à l'œil.

Tel un fauve affamé, je m'avance vers Eb qui me dévisage avec un petit air supérieur. Elle aurait pu aller se cacher derrière Indy, mais elle ne bouge pas. Alors je la rejoins, je place les mains de chaque côté de sa tête et je me penche si près d'elle que je peux sentir l'odeur de chocolat sur ses lèvres charnues.

– Bordel, qui t'a parlé de ça, Ebony ? répété-je tout bas, ivre de colère.

– Personne. Bon sang ! Calme-toi, tu me fais peur ! grogne-t-elle entre ses dents, prête à me mordre, à me griffer, à me faire saigner si j'ose la toucher une nouvelle fois.

– Alors comment est-ce que tu le sais ?

– Ça se voit, c'est tout ! Vous avez le même regard.

– Ses yeux sont verts, les miens sont noisette.

– Vos yeux sont différents, pas vos regards. Cette façon de caresser le monde, d'analyser tout autour de vous. Et les traits de vos visages sont également identiques.

Indy me pousse à nouveau pour m'éloigner d'elle et enserre Ebony, la plaquant contre lui. Son dos à elle contre son torse à lui.

La jeune femme se détend un instant tout contre lui, puis elle porte les mains à sa gorge, là où mes doigts ont serré sa chair tendre et frêle un instant plus tôt.

– Putain, Ebony ! Ne redis plus jamais ça à haute voix. Je te jure que je te tuerais s'il arrivait quoi que ce soit à Maria, la menacé-je en me détournant d'elle.

- Pourquoi lui arriverait-il quelque chose ?
- Parce que les parents de chefs de gangs ne font pas long feu sur cette terre, Ebony.
- Je suis désolée, je ne pensais pas que c'était un secret ! Je te jure que je n'en parlerai à personne. Maria est une gentille femme et je ne veux pas lui faire de tort.
- Je le sais, soupiré-je. Écoute, je suis désolé de m'être emporté. C'était... mal.

Et c'est bien la première fois que je m'excuse d'avoir mal agi.

Face à moi, Indy me regarde avec une froideur que je ne lui ai jamais vue et cela, plus que toute autre chose, est blessant.

Nous retournons à la voiture dans un silence de plomb jusqu'à ce qu'Ebony détende l'ambiance.

- Je ne suis pas sûre que cette tarte aux pommes vaille vraiment les quinze kilos de poussière que je viens d'avaler. Oh ! Si, en fait, elle les vaut.
- Ravi qu'elle t'ait plu, réponds-je, heureux qu'elle ne m'en veuille pas trop pour son comportement.

Après tout, j'aurais mérité gifles, insultes, ou pire encore.

Ebony semble simplement consciente du fait que j'ai eu peur, très peur, pour Maria. Si qui que ce soit savait que nous avons un lien de parenté, elle serait torturée, éviscérée, battue à mort rien que pour me briser et cela, je ne peux pas l'envisager. Pas quand je me sens déjà responsable de l'état de ma mère.

- Tu sais quoi ? Même si elle était tombée sur ce sol tout sale, je crois que je l'aurais mangée quand même, continue-t-elle.
- Je ne sais pas si ça m'excite ou si ça me traumatise.
- Pourquoi ça t'exciterait, Ax ? glousse-t-elle.
- Si tu le fais comme je t'imagine, ce sera très sexy.

Ebony lève les yeux au ciel et donne les clefs à Indy qui la colle de si près que cela en est déplacé. Je m'assieds sur le siège passager, Ebony toujours sur le siège du milieu à l'arrière et penchée en avant. Oh ! Bon sang, je comprends pourquoi Indy a risqué de se déboîter les vertèbres en restant tourné vers elle tout le trajet. Dans cette position, le décolleté de la jeune femme est simplement mortel. Ravageur. Aguicheur. Incendiaire.

J'en ai le rouge aux joues et... bien plus encore. Dire que je pensais que les faux seins de mes filles étaient la plus belle chose que Dieu ait créée, je me suis fourvoyé en beauté. Rien ne surpasse le naturel, surtout quand ce naturel est généreux. Très généreux.

Chapitre 7

Ebony

La route du retour se fait dans une ambiance calme et détendue. Bon enfant. Je passe une main dans mes cheveux trempés de sueur et décide de les détacher tant ils sont désordonnés. Les mèches claires retombent sur mon visage et je les repousse d'une main avant de les coincer derrière mon oreille. Ax me regarde faire, comme si le spectacle était intéressant. Indy, quant à lui, me jette un coup d'œil dans le rétro, comme si la route n'était pas assez intéressante.

Dans la vieille Pontiac, la clim' n'existe pas. Toutes les fenêtres sont ouvertes pour créer un petit courant d'air frais et agréable. Et qui ramène inlassablement mes cheveux dans mon visage.

- Oh ! Ce n'est pas vrai, râlé-je.
- De toute façon, ils sont toujours en fouillis alors ne te donne pas cette peine.
- Merci, Ax, de me remonter le moral.

J'abandonne, laissant les mèches dans tous les sens me couvrir le front et les yeux.

- Et si tu crois que je ne vais pas voir que tu mates mes seins parce que j'ai les cheveux dans les yeux, tu te trompes.
- Hum, je n'y peux rien s'ils sont dans mon champ de vision.
- Si tu te tenais correctement sur ton siège, tu ne les verrais pas.
- Tu n'es pas drôle, dit-il en se retournant et en croisant les bras.

Et le voilà qui fait la tête à son tour. Un gangster qui boude ! Intérieurement, j'éclate de rire. Extérieurement aussi, d'ailleurs. Tant pis si je le vexe.

Quand Indy se gare devant chez moi, nous sortons de la voiture et j'avise ma carrosserie.

- Pfff ! Je vais devoir la laver, me plains-je.

La couche de poussière sur le noir habituellement brillant est plus épaisse que le fond de teint sur le visage de la fille pendue au cou de York à quelques mètres de nous.

J'attrape mes clefs qui tournoient au bout de l'index d'Indy puis je les embrasse tous les deux sur la joue, les prenant au dépourvu. Je traverse ensuite la route, mais Ax m'interpelle.

- Tu fais quoi ?
- C'est dimanche, je vais traîner.

Soren ouvre la porte avant même que je n'aie atteint son palier. Je m'engouffre chez lui en passant

sous son bras et je remarque qu’Ax et Indy regardent par ici sans bouger. Je ressors en soupirant et je les hèle.

– Vous voulez que je vous présente ?

Ils s’approchent, méfiants, et je vois bien que Soren est tendu.

– Qu’est-ce que tu fabriques ? me murmure-t-il en grognant.

– Tu verras que tu n’auras plus à t’inquiéter quand tu les connaîtras, me justifié-je.

– Arrête tes conneries ! Ce n’est pas parce que tu les connais que ça change quoi que ce soit. Ce sont toujours des criminels. Ils vont te découper en morceaux !

– Tu dramatises.

– Et toi, tu ne comprends pas. Ils sont dangereux ! Tu as vu les mecs qui traînent devant chez eux ? Certains sont des délinquants sexuels, Ebony ! Et toi, tu vas te promener avec eux comme ça ! J’espère au moins que tu avais une bombe lacrymogène sur toi. Et un poignard !

– Tu dramatises encore plus. Hé ! Les gars, dis-je tandis qu’ils se plantent devant nous. Indy, Ax, je vous présente Soren, mon meilleur ami. Quand je ne suis pas chez moi, je suis ici.

Le concert de grognements des trois hommes me fait rire sous cape. Ax tend la main vers Soren qui attend trois bonnes secondes avant de se lancer. La tension est presque à son comble, comme quand deux coqs se toisent. J’ai l’impression de me noyer dans une grosse flaque de testostérone. Ah, ces hommes...

Quand je vois le visage de Soren virer au rouge, je tape sur le bras d’Ax qui relâche mon voisin. Cet enfoiré l’a sûrement serré bien trop fort pour lui montrer qui est le maître. Idiots ! Tous autant qu’ils sont. La poignée de main d’Indy est cependant plus lâche et Soren soupire, ravi de ne pas se faire broyer les os une nouvelle fois.

– Alors, qu’est-ce que tu fais dans la vie, Soren ? demande Ax en insistant sur son prénom comme s’il lui brûlait la langue.

– Je suis docteur en médecine. Et toi ?

Non, il ne vient pas de dire ça ! Je le toise d’un regard noir et son sourire narquois me donne envie de lui mettre une claque.

– Je suis chef d’entreprise, se débrouille Ax. En quelque sorte.

– Ah oui ? Quel genre d’entreprise ?

Ax s’avance vers mon ami d’un air menaçant et je recule jusqu’à buter dans Indy. Il passe un bras autour de mes épaules en me souriant. Un sourire qui m’encourage à ne pas paniquer. C’est plus facile à dire qu’à faire. Pourtant, quand la chaleur de sa main se propage en moi, se met à me réchauffer tout entière, je me sens tout de suite plus détendue. Pour peu, je gémissais de bonheur face à sa façon de me surprotéger.

– Le genre dont tu ne veux pas entendre parler si tu tiens à la vie, menace alors Ax. Le genre qui

nécessite violence et armes. Qui te crée ennemis, ennuis et qui fait couler le sang tous les jours. Tu as toujours envie d'en savoir plus, Soren ? Parce que crois-moi, une fois que tu le sauras, tu entreras dans la partie. Et je ne pourrai pas garantir ta sécurité.

Le sourire d'Ax est franc et joueur, mais ses yeux restent froids. Aucun doute possible, il n'aime pas mon voisin. Et Soren ne l'aime pas non plus.

Mon meilleur ami recule sans répondre.

– Viens Ebony, j'ai des choses à te montrer.

À son tour de sourire à en dégoûter les deux autres.

Je secoue la tête en entrant chez lui. Cela me donne l'impression de devoir choisir mon camp, alors que tout ce que je veux, c'est de la pizza. J'espère qu'il en reste un peu au frigo, mais j'ai des doutes.

– À plus, les gars.

Je fais un signe en direction des deux tatoués puis Soren referme la porte.

– Ça ne va pas de les traiter de cette façon ? couiné-je aussitôt en le poussant. Je te les présente pour être gentille et tu joues les imbéciles. Même les pétasses moralisatrices ont été plus sympathiques !

– Il n'est pas question que je leur lèche les bottes juste parce qu'ils sont dangereux.

– Il n'est ni question de danger, ni de lécher des bottes, mais de politesse. Ils ne t'ont pas agressé, ils ne t'ont pas menacé. Ils n'ont rien fait qui doive t'alarmer et ce qu'il se passe chez eux ne nous concerne pas, tant qu'ils ne font de mal à personne.

– Ebony...

Soren soupire et pose les mains sur mes épaules. Il est si grand qu'il me dépasse de deux bonnes têtes, mais il est tout mince et ça compense largement l'effet imposant.

– Je ne veux plus que tu les voies, finit-il par ordonner.

Je ricane et le pousse pour aller m'installer dans son canapé en cuir.

– Tu n'es pas mon père. Et même si tu l'étais, je ne t'écouterai pas. Ils sont sympas et ça me fait du bien de voir des gens, de parler...

– Et moi, je ne compte pas ?

– Si, bien sûr ! Tu es mon seul ami et je t'aime de tout mon cœur. Mais ne sois pas jaloux. Je n'aurai jamais la même relation avec eux qu'avec toi. Et j'ai besoin de cette distraction. Tu sais à quel point j'aime mon boulot, mais j'ai 30 ans... et des poussières... et je crois qu'il est temps pour moi de laisser entrer les gens dans ma vie. Mon tee-shirt du « Front des Introvertis » et celui « Dégage, je lis » commencent à s'abîmer. Moi aussi.

– Ebony, pourquoi ne m’en as-tu jamais parlé ?

Je hausse les épaules sans oser le regarder.

Il me rejoint sur le canapé et je me tourne pour lui faire face, les genoux relevés. Il y pose les mains et me tapote doucement dans un geste réconfortant qui est véritablement inutile.

– Je ne savais pas que les gens me manquaient à ce point. Tu sais, je pense que je devrais commencer à travailler au bureau un peu plus souvent.

– Quoi ? Mais tu adores rester au calme pour bosser.

– Je sais, mais je me dis qu’un peu de stimulation intellectuelle ne me ferait pas de mal. Et sortir avec les collègues me manque.

– C’est toujours mieux que de sortir avec des criminels, grommèle-t-il en passant une main dans ses cheveux châtain bien peignés, mais dont certaines boucles rebiquent.

– On pourrait peut-être faire du covoiturage pour aller en ville. Ce serait sympa !

– Je te signale que moi aussi, je bosse à la maison. Mes recherches me prennent du temps et mon père n’a pas besoin de moi au cabinet. En plus, il est hors de question que je mette les pieds dans ton vieux tas de ferraille. Il n’a pas la clim’, il pollue et il tombe en rade tous les cinq kilomètres.

– C’est de la mauvaise foi.

Je commence à comprendre ce que les garçons ont ressenti quand j’ai insulté leurs motos. Ça fait mal !

Chapitre 8

Ebony

Le lundi matin est toujours difficile. C'est un peu le but de ce jour de nous faire sentir à quel point nous sommes humains. Les cheveux en pétard et toujours en chemise de nuit, je passe un petit gilet puis j'ouvre la porte d'entrée. Rien, ni personne à l'horizon. Je sors, faisant claquer mes tongs sur les dalles et je me précipite vers la boîte aux lettres. Deux colis... Je suis toute contente et je commence à les déballer directement depuis le bout de l'allée. Tellement perdue dans mon euphorie, je ne vois pas Ax arriver vers moi, dans son jean et son débardeur blanc, les mains dans les poches et souriant. Le temps que je lève les yeux vers lui et je suis piégée. Mince !

- Je savais bien que tu avais aimé m'accueillir en nuisette. J'y aurai droit tous les jours ? demande-t-il avec un sourire de star.
- Hum, je ne pense pas, non. Peut-être tous les lundis, quand je suis à peine réveillée, je ne te garantis rien.

Sa barbe naissante assombrit les traits déjà durs de son visage et dans ce débardeur tout propre, l'encre de ses tatouages semble encore plus sombre. Il a l'air d'avoir passé la nuit dehors à faire les quatre cents coups. Et la tache de sang séché que je remarque sur sa bottine noire me noue la gorge.

C'est peut-être de la confiture de fraises, après tout...

Mais je n'ai pas le loisir de m'appesantir sur cette découverte. Car bien sûr, le bruit d'une moto arrivant à toute vitesse me paralyse sur place. L'engin, une grosse cylindrée de sport brute et bruyante, porte un homme musclé, vêtu d'un jean et d'une veste en cuir. Quand il se gare et qu'il enlève son casque, dévoilant un Indy tout décoiffé, mon cœur loupe un battement. Puis un deuxième. Son sourire magnifique et révélant des dents blanches et parfaites me cloue sur place et une bouffée de chaleur me tombe dessus tout entière.

Je passe une main dans mes cheveux ébouriffés pour les dégager de mes yeux et pouvoir ainsi admirer la démarche virile de cet homme. Homme dont les yeux bleu clair sont rivés sur moi et me rendent si consciente de mon environnement que je sens la chair de poule se propager sur tout mon corps.

- Bonjour. Boss, la livraison est faite. Ebony, je crois que tu as oublié de t'habiller.

Apercevant les frissons qui courent sur mes bras, il doit penser que j'ai froid. Il ôte sa veste en cuir style bomber et la met sur mes épaules. Elle est toute chaude et sent bon comme lui. Un parfum de luxe, et l'odeur musquée et virile de sa peau pâle.

Je la ferme jusqu'en haut pour couvrir ma poitrine puis j'entreprends de déballer mes livres avec

dignité.

Oh ! Bon sang, je sautille de joie en retournant les ouvrages dans tous les sens à la recherche du moindre défaut. Parfaits. Ils sont parfaits.

– *Cinquante nuances de Grey* ? C'est quoi ? demande Ax en regardant mes réceptions.

Rougissante, je pose mon ouvrage de poésie par-dessus. J'ai lu ce livre en numérique, mais je le voulais en papier. Pour ma collection, quoi.

– Hum, c'est un livre de... photographies... en noir et blanc.

Je fouille le reste de ma boîte aux lettres et j'y attrape une enveloppe blanche sans nom, sans timbre, sans rien.

Mon cœur commence à battre avec force à mesure que mes peurs les plus viscérales refont surface. Une fine pellicule de sueur voile tout mon corps et je passe l'index sous le pli pour la décacheter. Mais je sais déjà ce que contient cette enveloppe. Un bout de papier plié en quatre. Des lettres calligraphiées en un petit poème.

Je laisse échapper tout l'air de mes poumons tandis que mes yeux se portent sur les vers.

*Les roses les plus rouges paraissent fades près de tes lèvres.
Les alcools les plus forts ne m'enivrent pas autant que toi.
Rien au monde ne pourra jamais faire baisser ma fièvre,
Si ce n'est de faire couler ton sang et d'emplir tes yeux d'effroi.*

Mes mains se sont mises à trembler et j'entends les garçons me parler, sauf que je n'écoute plus rien.

Ax m'arrache la feuille des mains et je hurle en me précipitant sur lui.

– Non ! Lâche ça ! le menacé-je. C'est personnel ! Tu n'as pas le droit de...

Mais trop tard, il a tout lu et passé la feuille à Indy. Ce dernier me regarde, pas sûr de ce qu'il doit faire. Je reconnais le doute dans ses yeux, la peur aussi en voyant les traits d'Ax se contracter de dégoût. Finalement, il lit les quatre lignes et pose la feuille sur la boîte aux lettres.

Son visage est pâle et sa colère palpable dans l'air, presque plus forte que celle d'Ax.

– Habille-toi, déclara-t-il, je t'emmène au commissariat.

– Pas question ! couiné-je, paniquée.

Je récupère mes deux livres, toujours tremblante, et je fourre la feuille entre eux, comme si le fait de ne plus la voir m'aiderait à oublier. À oublier que ce psychopathe, lui, ne m'a pas oubliée.

– Ebony, gronde Ax en m’attrapant par le poignet. On t’emmène, il n’y a pas à discuter.

Je récupère mon bras d’un geste vif qui les surprend tous les deux.

– Écoutez, vous vous trompez sur toute la ligne. Ce n’est qu’un gosse qui s’est amusé. Rien de plus. Je n’ai pas peur, je ne suis pas menacée...

– Tu plaisantes ? hurle Indy. On parle de faire couler ton sang dans cette lettre ! Tu devrais le prendre avec un peu plus de sérieux !

– Et toi avec un peu moins de gravité ! Je suis toujours en vie, après tout.

Sur ce, je tourne les talons et les laisse plantés près de ma boîte aux lettres. J’ai peur qu’ils ne m’emmènent vraiment au commissariat. Très peur, parce qu’alors, toutes ces menaces deviendraient bien réelles et je ne veux pas qu’elles le soient. De toute façon, j’ai déjà tenté d’en parler avec les autorités, la toute première fois que j’ai reçu un mot de ce genre. J’étais bouleversée. L’officier à qui j’ai parlé m’a clairement dit que je l’importunais avec des conneries pareilles. Je me suis sentie si bête d’avoir peur, d’avoir osé parler, que j’ai pleuré toute la nuit en serrant l’enveloppe dans mes mains. Depuis, je tente de faire comme si ce n’était rien. Parce que ce n’est rien. Vraiment. C’est cet homme qui me l’a dit.

Une fois à la maison, je dépose mes deux livres sur la table ronde à gauche de la porte d’entrée puis je prends la lettre, me dirige vers le buffet sous la fenêtre et je claque le bout de papier sur l’immense pile de poèmes et de menaces. Trois ans. Trois ans que je supporte ces horreurs sans jamais en avoir reparlé à personne et à présent, deux autres hommes sont au courant. Je me sens humiliée qu’ils aient découvert cela. Qu’ils aient lu ces choses sur moi.

Pourtant, je n’avais plus reçu de poèmes depuis quelques mois. Et voilà que ça recommence.

Juste au moment où j’ai décidé de reprendre ma vie en main...

Et merde !

Je tremble de partout. Ma respiration est saccadée. Je vais perdre le contrôle, le contrôle sur tout ce que j’ai bâti, je le sais. Cet inconnu me bousille tout entière.

Je sursaute quand j’entends soudain des coups frappés à ma porte. La poignée se tourne dans le vide, car elle est fermée à clef, mais je ne réponds pas. Chaque coup que les deux hommes portent au battant se répercute dans ma cage thoracique, avec autant de violence qu’un coup de poing en plein plexus solaire. Ils insistent fortement et moi, je me recroqueville dans mon coin, et je suis incapable de répondre. Pas plus quand ils m’appellent à travers la petite fenêtre de devant. Pas plus quand ils menacent de tout défoncer. Finalement, ils abandonnent la partie après dix minutes et je me sens alors tellement seule que je me mets à sangloter.

Dans un état de rage et de frustration que j’éprouve rarement, je décide de m’installer à table avec mon carnet et l’ouvrage que je dois lire aujourd’hui. Une romance historique riche qui aide à m’apaiser un soupçon. Stylo à la main, je prends des centaines de notes sur absolument tout. Les

personnages, les intrigues, les points positifs et négatifs de la trame, le style de l'auteur. Ce qu'elle a modifié par rapport à ses autres romances historiques, sa facilité à changer de registre par rapport à ses thrillers. Je lis et écris sans m'arrêter jusqu'au début d'après-midi où le bruit des voisins commence à me distraire. Et je n'ai pas envie d'être distraite, car cela me fait penser au fou qui m'envoie des mots doux-amers et ça m'angoisse. Cela réveille la petite fille en moi qui a peur de l'inconnu, des monstres sous le lit sauf que mon monstre est là, quelque part, dehors, à m'observer et à rêver de me tuer.

Un gosse... C'est juste un gosse qui s'amuse. J'essaie d'y croire. C'est ce que l'officier m'a dit pour me convaincre de rentrer chez moi. Plus le temps passe, plus j'arrive à me faire à cette idée avec facilité, mais aujourd'hui, je suis une telle boule de nerfs que je m'en trouve très touchée, et je ne parviens pas à faire refluer mon angoisse.

Des coups et des cris de femmes me parviennent depuis une heure tandis que la musique résonne dans le jardin des voisins. Bien sûr, ma baie vitrée est fermée et la clim' ronronne doucement, mais bon sang, sont-ils obligés de monter le son aussi fort ?

Tous mes nerfs sont douloureusement tendus, et à chaque fois que je perds le fil de mon récit, je m'agace davantage.

Je resserre les pans du blouson en cuir d'Indy que je n'ai pas quitté depuis qu'il me l'a donné, sauf pour me changer. Sa chaleur et son odeur me réconfortent et me donnent l'impression de ne pas être seule face à ces menaces.

Je me lève finalement pour aller à la fenêtre, incapable de continuer ma lecture. Là, j'attrape le téléphone et j'appuie longtemps sur la touche 1. Soren décroche dès la deuxième sonnerie.

- Salut.
- Salut à toi, cher voisin. Tu es à la maison ?
- En plein dans mes recherches, pourquoi ?
- Tu entends tout ce bruit ? Bon sang, je vais devenir folle !
- Énervée ? C'est rare. Tu as tes ragnagnas, c'est ça ?
- Ha, ha ! Une femme n'a pas le droit d'être énervée sans avoir ses règles, c'est ça ? Parce qu'on est toutes des hystériques, n'est-ce pas, docteur ?
- Du calme, Ebony, c'était juste une blague.
- Je sais, soupire-je. Excuse-moi. C'est juste qu'elle n'est pas drôle. La journée a mal commencé.
- Tu veux venir pour en parler ? J'ai justement reçu une caisse de Trebbiano d'Abruzzo, un petit vin blanc délicieux qui te fera oublier tous tes soucis.
- Je ne peux pas, j'ai du boulot et crois-moi, je paierai cher pour passer prendre un verre. Ou même deux ou trois bouteilles.
- Quand tu veux.

Soren écarte les rideaux de la fenêtre et nous nous faisons signe comme deux gosses coincés chez eux et avides de sorties.

– Tu peux me dire ce qui fait tout ce bruit chez les voisins ? J’en ai mal à la tête et je n’arrive plus à lire.

– Quatre ou cinq filles qui cognent sur la porte pour entrer. Elles n’ont pas l’air contentes et c’est fermé à clef.

– Ce n’est pas vrai ! Elles braillent depuis près d’une heure ! Ils ne peuvent pas simplement les laisser entrer ?

– D’habitude, c’est ouvert presque nuit et jour. Aujourd’hui, la porte a été fermée sans arrêt, aucun motard devant et les filles n’ont pas eu le droit d’entrer. Si tu veux mon avis, ils sont en train de faire des trucs pas nets. Peut-être qu’ils ont monté un labo de drogue dans la cave ou quelque chose comme ça.

– Ce n’est pas *Breaking Bad*, non plus. Ils en avaient sûrement marre de voir ces nanas et comme ce sont des hommes, ils sont trop lâches pour leur dire en face et ils attendent qu’elles comprennent toutes seules.

Soren éclate de rire, me faisant me rembrunir.

– Quoi ?

– Tu crois que des mecs cracheraient sur de la chair fraîche... Bon, pas si fraîche, et à leur goût ? Ebony, ce sont des hommes. Pire, ce sont des machos ! Avec leur cuir et leur façon de tripoter ces pauvres filles... Ils ne les laisseraient pas partir pour toute la coke du monde.

– Alors je n’ai plus qu’à aller leur demander de se calmer. Ma tête va exploser si elles ne la mettent pas en veilleuse.

Je raccroche puis j’ôte le blouson d’Indy. Je ne veux pas que qui que ce soit sache que je l’ai, que je me suis baignée dans son parfum et encore moins que de l’avoir sur moi m’a apaisée et rassurée. Je sors pour rejoindre les filles, serrant les pans de mon gilet jaune sur mon débardeur noir, pour mettre une barrière entre ce monde et moi.

Les femmes sont quatre, toutes blondes et minces, et elles ont l’air très en colère. Quand j’arrive vers elles, elles font toutes volte-face et laissent tranquille cette pauvre porte qui porte les marques de griffes de leurs faux ongles cassés. Même si elles ont l’air clean, leurs yeux brillants laissent présumer qu’elles ont bu un peu en attendant d’être reçues.

– Excusez-moi, dis-je, intimidée par la colère qui émane d’elles. Je suis en train de travailler à côté et comme vous faites beaucoup de bruit, j’ai du mal à me concentrer.

Aucune ne répond. Elles croisent les bras sur leurs poitrines dans leurs soutiens-gorges de couleur fluo. Avec leurs shorts miniatures, j’avais l’impression que le mien faisait office de pantacourt puisqu’il m’arrive au-dessus des genoux.

Toujours aucun mot. Au moins, mon message est délivré.

– Bon... Bonne journée, terminé-je, pas trop sûre de mon coup.

À peine ai-je le dos tourné qu’elles recommencent à hurler et à taper sur la porte. Je sens chacun

de mes nerfs, déjà tendu à l'extrême, exploser sous ma peau dans une salve de douleur piquante, et les larmes me montent aux yeux. Je ne comprends pas pourquoi je suis si énervée et prête à pleurer alors que ce n'est qu'un peu de bruit... Bon, d'accord, un bruit qui dure depuis des heures, un jour où je suis mal lunée, mais tout de même. D'habitude, je suis calme et rien ne me fait sortir de mes gonds.

Je rentre en claquant la porte et je me replonge dans ma lecture. Toutes les cinq lignes, je suis obligée de recommencer la phrase précédente parce que je lis sans lire. Les insultes fusent dans ma tête et après un cri de frustration qui me fait énormément de bien, je sors par-derrière pour voir Ax, Indy et quelques hommes en train de se marrer et de boire des bières.

Bordel, j'ai envie de les secouer comme des pruniers ! Je traverse mon jardin d'un pas lourd et menaçant, j'enjambe le parterre de fleurs en prenant garde à ne pas toucher le moindre pétale puis je me dirige vers Ax. Les hommes ont cessé de parler, mais sourient comme des imbéciles, ce qui me donne encore plus envie de les massacrer.

– Toi !

Je plante l'index dans son torse nu, sur une vague en noir et blanc barrée d'une carpe koï rouge. Il s'agit la reproduction de la *Grande Vague de Kanagawa*, un travail magnifique que le torse musclé d'Ax met délicieusement en valeur. Mais je suis trop tendue pour y prêter plus ample attention.

– Tu n'entends pas tes copines t'appeler depuis des heures ou quoi ? m'écrié-je.

– Si.

Il répond calmement, comme si cette situation l'amuse.

– Alors qu'est-ce que tu attends pour ouvrir, espèce d'idiot ? Elles gueulent depuis des heures et j'en ai plein le cul !

Dans mon dos, je sens Indy s'approcher.

– Si tu préfères, je peux te mettre des choses plus intéressantes dans le cul, plaisante-t-il.

Oh...

Je me tourne vers lui, le visage crispé par la colère, et je lui envoie mon poing en pleine mâchoire.

– Ne t'avise plus de me parler de cette façon. Et toi, va ouvrir cette putain de porte, dis-je en me tournant vers Ax avant de partir.

– Je crois que je suis amoureux, les gars, souffle Indy tandis que je rentre chez moi.

Ouais ben, il a des progrès à faire pour le montrer.

Mais au moins, les cris et les coups dans la porte ont cessé immédiatement.

Je passe à la cuisine en mode robot et je m'asperge d'eau avant de fondre en larmes, la tête sous le

robinet. Bon sang ! Je suis tellement effrayée par la petite lettre que j'ai reçue que toute ma journée tourne au vinaigre. Et rien à faire, la boule dans mon ventre devient de plus en plus grosse ; et non, je n'aurais jamais dû garder tout ça pour moi si longtemps. Qu'est-ce qui m'est passé par la tête ? J'aurais dû le dire au moins à Soren ! Il m'aurait dit quoi faire. Il m'aurait...

Non, je ne peux pas lui faire ça. Il s'inquiète déjà trop pour moi. Si je lui parlais des menaces que je reçois depuis trois ans, il ferait un arrêt cardiaque. Bon, il me donne tous les ans un cours sur les premiers secours à porter en cas d'urgence, mais j'ai toujours pris ça à la légère. Après tout, je suis toujours toute seule chez moi. Alors s'il faisait une crise cardiaque à mes pieds, je ne saurais même pas comment l'aider, puisque j'ai tout oublié de ce qu'il m'a dit.

Décidant de reprendre la lecture de ma romance cette nuit, je passe un tablier blanc à pois noirs avec un joli ruban de soie fuchsia et j'attrape le livre de recettes de grand-mère qu'on m'a livré, un peu plus tôt dans la journée. Par chance, j'ai été faire quelques courses samedi et j'ai donc de quoi faire à peu près... deux recettes. Les lasagnes du sud, épicées façon cajun ainsi qu'un coleslaw pour l'accompagner. Je commence par la salade pour qu'elle puisse reposer au frais quelque temps avant d'être dégustée. Je prépare ma sauce puis râpe mon chou et mes carottes avant d'assaisonner. J'essuie une larme vagabonde de temps en temps et même si j'adore cuisiner en musique, aujourd'hui, je ne me sens pas le cœur à chanter, ni même à danser. Une fois la salade prête, je remercie silencieusement les Néerlandais émigrés à New York et qui nous ont apporté cette salade succulente.

Je m'attaque ensuite aux lasagnes quand on sonne à la porte. Je baisse le gaz sous la sauce tomate puis je me lave les mains avant d'aller ouvrir.

Indy se trouve là, appuyé d'une main contre le mur et sa tête est baissée. Il porte un jean troué et un tee-shirt noir qui moule ses muscles, mais son attitude me fait étrangement mal. Depuis trois jours que je le connais, il a toujours été joyeux et taquin. Là, il semble plus triste qu'un libraire qui aurait perdu son livre préféré.

– Ebony, écoute, je voulais m'excuser pour tout à l'heure. J'ai agi comme un con et ça ne me ressemble pas de parler de cette façon, me dit-il d'une voix lourde d'émotions.

Toujours tête baissée, il me fait vraiment pitié. Et ma préparation restée sur le gaz commence à m'inquiéter. Je lui tapote l'épaule. Il m'a vexée tout à l'heure mais le fait qu'il vienne s'excuser est trop adorable. Je ne peux pas lui en vouloir plus longtemps.

– C'est oublié. Ne te mine pas pour ça.

Il relève enfin la tête, m'éblouissant de ses yeux graves et magnifiques puis il fait un pas vers moi, frottant son pouce contre ma joue.

– Tu as pleuré ? C'est à cause de moi ? Oh ! Mon Dieu, Ebony, je suis tellement navré !

– Non, non, l'arrêté-je, j'ai juste eu une journée désagréable, ce n'est pas à cause de toi.

Je vois bien qu'il sait à quoi je fais référence, mais il respecte mon choix et ne parle pas de la lettre. Cet homme est un véritable amour.

— Indy, je suis en train de cuisiner et je dois y retourner. Alors soit tu entres, soit tu sors, mais ne reste pas entre les deux.

Je retourne à la cuisine, terrifiée à l'idée que je lui aie proposé d'entrer chez moi. Je ne sais même pas pourquoi j'ai dit ça !

Bon si, je le sais. C'est parce que je veux passer du temps avec lui. Seule.

La porte se referme derrière moi et durant un instant, je crois qu'il est parti. Puis je l'entends me suivre d'un pas lent et ma déception se transforme immédiatement en une joie sans nom.

— Que prépares-tu ? s'enquiert-il dans mon dos.

Le simple fait de le savoir juste derrière moi m'excite et me plaît.

— Des lasagnes.

— Ça sent très bon. La dernière fois que j'en ai mangé, je devais avoir 8 ans. C'était le plat préféré de mon père et ma mère voulait lui faire plaisir. Malheureusement, il était malade et il n'a pas digéré. Après ça, il n'a plus jamais été capable de voir des lasagnes sans être nauséeux.

— Hum, merci pour cette charmante histoire...

Il rit et s'installe sur le tabouret de la grande table de cuisine. Je me remets à m'occuper de ma sauce, ajoutant le céleri et l'ail à l'oignon fondu et aux tomates fraîches que j'ai préparées.

— Je peux t'aider, peut-être ? demande-t-il, mal à l'aise de ne pas prêter main-forte.

J'espère sincèrement que s'il possède un tatouage, ce sont les mots « homme parfait » qui sont inscrits sur sa peau.

— Non, tout est déjà presque prêt. J'ai fait les pâtes, épicé la viande, préparé la sauce Alfredo. Il ne reste plus que la crème de tomate à cuire.

— Et tu fais souvent des portions aussi énormes pour toi toute seule ? sourit-il en avisant l'immense plat en verre que j'ai sorti, beurré et frotté avec de l'ail.

— En fait, je travaille sur un livre de recettes. Je dois chroniquer chacune d'elles pour mon patron alors je garde les mêmes quantités. Mais je mettrais tout au congélateur. Je n'ai pas envie de manger des lasagnes pendant les treize prochains jours. On ne sait jamais, je risquerais de devenir orange comme Garfield.

— Donc tu travailles là, en fait.

— Exactement. Sympa comme boulot, hein ?

— J'adore. J'aimerais moi aussi avoir un travail aussi sympa.

Une lueur de tristesse passe dans ses yeux sages et je m'avance vers lui pour lui prendre la main.

Nos yeux se portent sur nos doigts qui s'entremêlent et je déglutis avec difficulté. J'ai envie d'aller vers lui, mais la peur que m'inspire sa profession est inscrite en moi et brûle au fond de ma poitrine. Je ne sais rien de cet homme. Est-il dangereux ? Violent ? Non. Ce n'est pas possible.

– Pourquoi est-ce que tu travailles pour le gang si tu n'aimes pas ? ne puis-je m'empêcher de demander.

La honte que m'inspire ma curiosité est éteinte par son petit sourire en coin.

– Envie de me connaître, chère voisine ?

– Euh... Un peu... Enfin, oui, je veux dire, tu es ici, avec moi et je t'ai invité à manger ce soir alors...

– Tu m'as invité ? Quand ?

– À l'instant, décrété-je avec un grand sourire.

– J'en suis ravi. J'avais vraiment envie de passer un peu de temps seul avec toi. Sans aucun membre du gang pour nous tourner autour.

Oh ! Nous sommes sur la même longueur d'onde. Une onde très chaude, par ailleurs.

– Est-ce qu'ils te font peur ? demandé-je.

– Certains, oui. Ce ne sont pas tous des hommes bons.

– Et toi ?

– J'ai fait mon lot de conneries, bien sûr. On ne peut pas être membre de gang sans passer quelques tests.

– Et tu les as faits même si tu ne voulais pas ?

– Oui. Parce que c'était ma seule façon de sauver mon frère. Du temps où le père d'Ax était le chef, mon frère s'est attiré des ennuis en leur volant de l'argent. Il était leur comptable. Le père d'Ax a mis sa tête à prix et ils allaient le tuer, alors je leur ai proposé de travailler pour eux en échange de sa vie. Aussi longtemps qu'il le faudrait pour rembourser la dette.

– Mais le père d'Ax n'est plus le leader. Ax aurait pu te libérer, non ?

– Ça ne marche pas comme ça. S'il m'avait dit de me casser, ça aurait été comme de dire qu'on pouvait voler le gang sans représailles. Même si nous sommes amis, il ne peut pas faire ça. Ce serait un risque pour sa vie et pour celle de mon frère aussi, puisque tout ce qu'il a volé n'a pas encore été remboursé.

– Tu dois vraiment beaucoup aimer cet idiot.

– Mon frère ?

– Oui.

– Nous n'avions pas une bonne relation avant et maintenant, on ne se voit plus. Il a trop honte de la situation dans laquelle il m'a mise, alors il ne peut plus me faire face. Je sais juste qu'il a une jolie petite famille. J'aimerais tellement connaître ma nièce et mon neveu, mais je ne veux pas l'accabler.

– Pourquoi as-tu fait ça ? Enfin, je comprends, j'ai un frère et je ferais tout pour lui. Mais... devenir membre d'un gang... C'est tellement courageux !

– C'était la seule façon pour qu'il continue à vivre. Alors je l'ai fait. Je n'ai pas vraiment réfléchi.

– Comme tout à l'heure ?

Ce moment où il a parlé de mes fesses restera gravé dans la partie « choc » de mon cerveau.

– Exactement. Je ne suis qu’un homme, que veux-tu ! Le sexe faible dans toute sa gloire.

Je ris et j’ai un instant l’envie terrible de l’embrasser. Mes yeux tombent sur ses lèvres parfaites, mais je me retiens. Je ne sais même pas comment j’en suis capable, tant je ressens le besoin de le goûter.

Pour me détourner de ces pensées pernicieuses, je retourne près de la gazinière pour mélanger ma sauce qui est désormais prête. Je la goûte avant de proposer de faire de même à Indy. Il se poste à mes côtés et j’approche la cuillère en bois de sa bouche et mettant la main en coupe en dessous pour ne pas salir le sol. Mais je suis tellement troublée par Indy que je renverse moi-même le contenu sur ma main en tremblant légèrement. Il attrape mon poignet pour repousser la cuillère et d’un geste sensuel et délicat, il lèche la sauce à même ma paume.

Mon corps entier brûle d’un désir passionné et je repose la cuillère sans aucune douceur dans la casserole, avant de passer les bras à son cou dans un désir sauvage de l’embrasser. Et je le fais. Je suis incapable de me retenir une seconde supplémentaire.

Les lèvres d’Indy se soudent aux miennes avant que ses mains n’approfondissent notre étreinte et se mettent à courir dans mon dos. Je suis perdue dans la fièvre de l’instant. Je me gorge du plaisir qu’il me procure tandis que sa langue déguste la mienne avec expertise.

Ses doigts frôlent mes hanches, remontent dans le creux de mon dos. Redescendent, provoquant de délicieux frissons en moi, mais ils ne franchissent jamais la barrière pervers/prince charmant, restant juste au-dessus de mes fesses.

Mince, j’ai envie qu’il les touche moi ! C’est le genre de barrière que toute femme est heureuse de voir se briser en passant du statut « j’ai rencontré quelqu’un » au très officiel « je suis en couple », mais aujourd’hui, après cette journée vraiment horrible, j’ai besoin que mon corps et mon cœur se sentent un peu mieux.

Je passe alors les bras dans mon dos et je guide moi-même ses mains sur mon séant. Indy ouvre les yeux. J’ai un peu honte, mais toute ma gêne s’efface en voyant le plaisir au fond de ses beaux yeux. Il grogne tout contre ma bouche, agrippe mes fesses qu’il malaxe sans douceur. C’est délicieusement bon.

D’un commun accord silencieux, je saute dans ses bras tandis qu’il me pose sur la table, mon corps fermement plaqué contre le sien. Je faufile les mains sous son tee-shirt et je caresse son dos musclé, remontant petit à petit vers ses épaules. Sa peau est douce et il sent bon le mâle, si bien que plus rien d’autre ne compte pour moi, à part son odeur envoûtante, la profondeur de notre baiser, ses petits grognements sexy quand il presse son entrejambe dur contre moi. Il dénoue le nœud de mon tablier avant de m’en débarrasser et je sursaute quand mes doigts rencontrent la chair rugueuse d’une grande cicatrice entre ses omoplates.

Je me détache de lui et cligne des yeux, le cœur serré de douleur.

Indy sourit.

– La vie d’un criminel n’est pas tous les jours facile.

Je fronce les sourcils, entrouvre les lèvres puis les plaque à nouveau contre les siennes. Sa blessure me donne encore plus envie de lui. Sa vie est dangereuse, et qui sait ce qu’il adviendra de nous dans les heures à venir ? Je vais profiter moi-même à fond de ce que cette soirée m’offrira.

Sauf que j’ai un peu oublié que j’ai une préparation sur le feu.

Une odeur de cramé nous pique soudain les narines et quand nous tournons la tête vers la gazinière, un immense nuage de fumée blanche s’élève devant nous.

– Mince ! Ouvre la fenêtre, Indy ! m’écrié-je, paniquée.

Mais bien sûr, on n’y voit plus rien. J’éteins le gaz quand l’alarme incendie se déclenche. Un bruit strident nous vrille les oreilles tandis que je hurle en riant. Je me précipite moi-même vers la fenêtre que j’ouvre en grand et j’attrape mon gangster paumé par la main. Je le traîne au salon avant de fermer la porte de cuisine puis je nous fais sortir devant. Nous sommes hilares et la fumée qui s’échappe par la fenêtre ne fait que renforcer notre bonne humeur.

– Oh ! Je suis la pire cuisinière de l’humanité ! Un bel homme dans ma maison et j’en oublie même que j’étais censée faire à manger !

– Je suis plutôt satisfait de la distraction. Je crois même ne jamais avoir été aussi bien traité de toute ma vie. Une proposition de repas et les lèvres délicieuses d’une femme, c’est tout ce dont j’avais toujours rêvé.

Je le bouscule légèrement, mais sa taquinerie me rend euphorique.

Un Ax en colère sort alors de chez lui pour nous rejoindre et balance un sac à dos noir aux pieds d’Indy.

– Qu’est-ce que tu fous ? Tu as du boulot ! gronde-t-il de façon si féroce que je me tends, mal à l’aise.

Les poings serrés du chef me font reculer d’un pas et sa façon de frotter son pied contre sa cheville me gèle le sang car cela soulève un peu le bas de son jean pour dévoiler un holster et le canon d’une arme brillante.

Ax attrape Indy par le col avant de le bousculer loin de moi. Ce dernier lève les mains en signe de reddition, ou peut-être pour prouver à Ax qu’il ne va pas répliquer, je n’en sais rien. Indy est pris au piège. Il est forcé d’obéir à mon voisin, parce que c’est la vie de son frère qui pèse dans la balance.

Il me lance un regard triste et déçu, mais je lui souris. Je comprends sa position.

– Tu préfères peut-être continuer à t’amuser plutôt que de faire ce pour quoi tu es ici ? l’accable Ax, dont les sous-entendus sont pleins de violence.

– Non, boss.

– Alors bouge-toi !

Ax est clairement défoncé. Je le vois à la façon dont ses pupilles sont dilatées et dont ses mains tremblent. À cet instant, je le sais capable de perdre toute retenue et rien ne me fait plus peur que de le voir passer ses nerfs sur Indy. Heureusement, ce dernier sait comment se comporter. Il garde les yeux rivés au sol, et parle doucement pour ne pas énerver le voisin.

– Tout de suite, boss.

Ax tourne les talons, mais la bonne ambiance est retombée comme un soufflé trop vite sorti du four. Au moins, ma cuisine ne fume plus.

Indy me raccompagne sur le perron et dépose un léger baiser sur mes lèvres. J’ai tellement envie de l’approfondir, mais la menace qui plane sur lui me rend complètement folle.

– Je suis désolé. Pour ça et pour tout à l’heure. Et pour ne pas pouvoir manger avec toi ce soir. Je terminerai sûrement tard.

– Pas grave, je t’apporterai une part de lasagnes chez Ax.

– Merci.

Nouveau baiser léger. Je crois que je ne pourrai jamais m’en lasser. Le bonheur fait palpiter mon petit cœur de femme.

Je lui rends sa veste en cuir que j’attrape à la patère, et il sourit.

– Elle porte ton odeur. J’aime beaucoup ça.

– Et moi, j’ai adoré avoir la tienne sur le dos, réponds-je.

Quand il me quitte enfin, enfilant son blouson et son sac à dos avant d’enfourcher sa moto, je ne peux m’empêcher d’être triste.

Indy fait gronder le moteur de sa moto violemment et me jette un dernier regard. Hum, il est carrément sexy ! Au moins, le spectacle me remonte un peu le moral.

Je retourne à l’intérieur, les jambes en coton, le cœur en fleur et les yeux brillants du souvenir de ses lèvres chaudes contre les miennes. Je pose les doigts sur ma bouche et je glousse toute seule en fermant la fenêtre. D’un seul coup, j’ai envie de musique. De danser. De chanter. D’un seul coup, mon angoisse et mes peurs ne sont plus que des ombres reléguées au fin fond de mon esprit, recouvertes par le souvenir d’Indy entre mes bras.

Et j'ai envie de vivre du bon côté de la vie.

Je jette ma sauce à la poubelle avant de la recommencer et de terminer mon plat. Quarante minutes au four plus tard, je découpe deux grosses parts que je mets dans des barquettes en alu, avant de placer deux parts de salade dans un récipient en plastique, le tout dans un sac puis je vais frapper chez mon nouveau voisin.

– Ouais ? me lance-t-il en ouvrant la porte, l'air agacé par ma présence.

Apparemment, il est un peu plus alerte que tout à l'heure. Mais toujours de mauvaise humeur.

– J'avais promis à Indy des lasagnes et de la salade.

– Tu me prends pour son maître d'hôtel ? crache-t-il en voulant refermer la porte.

Je la bloque du pied et je lui souris. Son regard noisette se fait suspicieux, mais il arrête de me repousser.

– J'en ai aussi apporté pour toi.

Ses yeux s'écarquillent et sa bouche forme un « o » parfait.

– Et pour moi, poupée, qu'est-ce que tu as ? demande River en arrivant derrière Ax.

– Rien qui te plairait, réponds-je, blasée.

Il passe une main tatouée de têtes de mort sur son crâne chauve et il sourit.

– T'es sûre ? Montre toujours... On ne sait jamais.

J'interroge Ax du regard. Il semble s'amuser de la situation. Après tout, c'est River qui l'a cherché. Je franchis le seuil de la porte, tends les sacs à Ax et River avance une main vers moi pour me caresser. Il pue la clope et l'alcool, et il renifle sans arrêt. Avant même qu'il ne me touche, j'attrape moi-même son bras avant de me retourner et de le faire passer par-dessus mon dos. Il touche le sol de carrelage beige dans un bruit sourd puis grogne. M'insulte. Me menace, le tout en étant toujours par terre. J'ai aussi peur de lui que d'une petite souris minuscule avec un ruban rose autour du cou.

Mes vieux cours de krav-maga ne m'ont jamais été utiles jusqu'à aujourd'hui. Je suis ravie, cela valait bien la fortune que j'ai dépensée en autodéfense.

– Je t'avais dit que tu n'aimerais pas, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, insisté-je auprès du motard.

Ax est hilare et doit se tenir à la porte pour rester debout. Les quelques autres hommes qui ont assisté au spectacle ne sont pas mieux. Il y a trois hommes d'âge mûr avec une barbe grisonnante, tous vêtus de cuir et deux hommes plus jeunes, d'origine mexicaine qui fument, adossés au mur avec

une fille à chaque bras. Ils sont tous hilares.

Je jette un petit coup d'œil discret à la maison. L'entrée débouche directement sur une salle à manger immense avec une grande table blanche au milieu. Dans le fond, on aperçoit des canapés, mais le tout est très dénudé, sans décoration ni fioriture. En même temps, ils viennent tout juste de s'installer.

Je pose les mains sur les paquets que tient Ax, en lui donnant les instructions.

– Là, ce sont deux coleslaws à mettre au frigo. Là, les lasagnes. Tu peux manger ta part tout de suite si tu le souhaites, elles sont chaudes. Celle d'Indy va au frigo jusqu'à ce qu'il rentre.

Ax se penche vers moi et dépose un baiser sur ma joue. Je deviens si rouge que j'en ai honte. Son geste m'a prise au dépourvu et je le trouve adorable. C'est le plus doux des « mercis » que j'aie reçus.

– Au fait, Ebony...

Ax prend un ton mielleux qui me fait plisser les yeux. Il me pousse doucement dehors et referme la porte sur nous. Nous sommes désormais seuls sur le perron et je passe une main dans mes cheveux emmêlés, les ôtant de mon visage.

– J'ai acheté et lu un ebook ce matin.

J'ai envie de lui dire que je suis étonnée qu'il sache lire, mais je ne veux pas pousser le bouchon. Et puis, je suis curieuse.

– Ah bon ? Tu as pris quoi ? demandé-je immédiatement.

Je suis toute guillerette et je meurs déjà d'envie d'en discuter avec lui. *Oliver Twist* ? *Le Seigneur des Anneaux* ? Je suis au taquet pour tout et n'importe quoi.

– *Cinquante nuances de Grey*, déclare-t-il avec une mine incendiaire.

Oh... Mon... Dieu... On m'a perdue là.

– Tu as...

– Oui. Je pensais que c'était de la photographie en noir et blanc, comme tu me l'as dit, mais en fait, c'est beaucoup mieux. Et encore une fois, tu me cloues sur place, Eb. Alors tu aimes ça, les attaches ? Les fessées ? susurre-t-il en se penchant vers moi.

Oh... Mon... Dieu...

– Ce n'est qu'un livre... Et je l'ai apprécié pour l'histoire d'amour, surtout ! me défends-je.

Oh... Mon... Dieu...

Ax ricane.

– Mais bien sûr ! Je dois dire qu’avec les fesses de déesse que tu as, ça doit être quelque chose de te mettre la fessée.

Je recule d’un pas, cette conversation devient vraiment gênante.

– Merci pour le compliment, mais si tu parles de mes fesses encore une fois, je vais devoir te mettre un coup de bombe lacrymogène dans la figure. Je crois que je vais rentrer, maintenant, terminé-je en tentant de rester digne.

– Tu es sûre ? Parce que j’ai de la corde qui traîne quelque part dans un tiroir... J’ai aussi des rubans pour tes jolis yeux et mes mains sont toutes prêtes pour toi.

Il le fait exprès pour m’embêter, je le sais. Parce que ses yeux ne sont que malice. Il n’y a rien de sexuel ou de pervers dans ce qu’il dit. Il veut me taquiner. Et ça fonctionne trop bien. Je suis rouge de honte, des pieds à la tête.

– Alors, tu veux rentrer avec moi ? continue-t-il.

– Non merci. Et va manger tes lasagnes. Tu auras un rapport à me faire dessus. Et tu as intérêt à aimer, sinon, tu vas avoir affaire à moi !

– Hum, en fait c’est toi qui aimes fesser et attacher les autres. Ça me va aussi !

Je grogne et retourne à la maison d’un pas rapide, ne respirant à nouveau que lorsque je claque la porte.

Après avoir avalé mon repas et rédigé ma fiche de présentation pour le magazine, avec une belle photo de mon plat et toutes mes annotations, je vais prendre ma douche et je me couche.

La nuit est calme, pour une fois. La chambre fraîche et moi, je suis heureuse. Parce qu’Indy s’accroche à mes dernières pensées avant que je ne plonge dans le sommeil.

Chapitre 9

Ebony

Un bip me réveille en sursaut. Puis un deuxième.

Je cherche d'où il vient et d'où provient cette lumière ignoble. J'ai l'impression qu'il fait plein soleil dans la chambre et mes yeux sont explosés.

Est-ce que les petits hommes verts sont arrivés pour m'enlever ? Est-ce qu'il y a eu une explosion nucléaire ?

Non, j'ai simplement reçu un SMS.

Je décide d'oublier ce bruit et de me rendormir, la tête sous l'oreiller, quand le téléphone bipe à nouveau.

– Crotte, grommelé-je avec désespoir.

Je rampe comme un phoque sur la banquise, étends le bras et j'attrape ce fichu bazar trop lumineux que j'ai envie de balancer par la fenêtre.

Deux heures du matin.

Quel imbécile peut bien m'écrire à cette heure mortelle ?

Numéro inconnu.

En repensant à la lettre de menace, mon cœur se met à tambouriner et mon sang à chauffer. Ma gorge se noue si fort que j'ai du mal à inspirer.

Je repousse la couette sur mes jambes nues. Ma respiration est rauque et ma tête tourne légèrement. Je sens les perles de transpiration rouler dans mon dos tandis que je me force à être courageuse.

Et j'ouvre le premier message.

[Ax dit que tes lasagnes sont délicieuses
et qu'il en mangerait tous les jours s'il le pouvait.]

Idiot !

La vague de soulagement qui me submerge me donne envie de pleurer.

Deuxième message :

[Tes lasagnes étaient merveilleuses et
je regrette de ne pas avoir pu les déguster
en ta délicieuse compagnie...]

Euh, je veux dire : tes lasagnes
étaient délicieuses et je regrette
de ne pas avoir pu les déguster
en ta merveilleuse compagnie.]

Double idiot. Je glousse en effleurant mon écran du doigt.

Troisième message :

[Tu fais quoi demain ?]

Je réponds en soupirant :

[Tu parles d'aujourd'hui mardi
ou de demain, demain ?]

Indy m'écrit dans la seconde :

[Aujourd'hui]

Avec un sourire, je tapote sur mon clavier tactile :

[Je dors.]

Et j'éteins mon téléphone.

Je replonge dans un sommeil immédiat, non sans faire des rêves étranges. Des rêves qui continuent notre baiser avec Indy – si ma sauce n'avait pas brûlé. Il y a longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien en présence d'une autre personne. La dernière fois, c'était avec Soren. On a accroché tout de suite et notre amitié a pris des dimensions épiques lors de soirées karaoké, soirées sushis ou soirées œnologie.

Mais avec Indy, c'est différent. Il est doux, mais solide. Gentil, mais piquant, et son regard me fait fondre. Je crois que mes sentiments pour lui sont beaucoup plus profonds, confus et brûlants. Cela devrait me faire peur, alors que ça ne fait que m'exalter.

Au petit matin, quand le réveil sonne, mes rêves se dissipent lentement et ma poitrine se serre. Passer la nuit avec Indy a été génial, même s'il n'est pas au courant, et je ne sais pas ce qui m'arrive, mais l'attirance que je ressens pour lui me fait perdre la tête.

J'ouvre les rideaux et la fenêtre pour laisser entrer l'air matinal déjà un peu chaud puis je me lave

et m'habille. Une simple robe avec un bustier noir et sous la poitrine, un tissu violet et fleuri. J'enfile une paire de sandalettes noires, passe les doigts dans mes cheveux puis je vais prendre mon petit déjeuner. Un bol de céréales, un jus de fruit et le temps que je mette de l'ordre dans mes papiers, le facteur est passé. Je sors en trotinant et je récupère un unique colis. Quelle déception ! Alors que je m'apprête à l'ouvrir, Ax arrive et s'appuie sur ma boîte aux lettres.

– Tu me guettes, hein ? Tu fais exprès de sortir en même temps que moi tous les matins ?

– Oui. Et avec l'espoir que tu sois encore en nuisette. Loupé pour aujourd'hui, répond-il un peu triste.

– Pauvre chéri.

– C'est vrai. Si tu veux me faire plaisir, tu sais ce qu'il te reste à faire.

– C'est dommage, mais je ne veux pas te faire plaisir.

Je lui tapote l'épaule et j'avise la moto d'Indy sur la pelouse.

– Indy est là ? demandé-je comme si de rien n'était.

– À l'intérieur.

Le colis sous le bras, je ronge mon frein et me dirige vers chez Ax d'un pas abominablement lent.

– Qu'est-ce que tu fais ? s'enquiert-il, étonné.

– J'ai des comptes à régler.

– Tu vas encore mettre un de mes hommes à terre, poupée ?

– Toi, si tu m'appelles encore comme ça, ris-je.

– C'est moins drôle quand tu n'es pas énervée.

– J'en suis presque flattée.

Arrivée à la porte, Ax me rejoint. Je n'ose pas entrer chez lui comme chez Soren, sans frapper ou hurler que j'arrive. Après tout, il se passe des trucs pas très nets dans cette maison.

– Je peux entrer pour voir Indy ?

Il me semble plus sage de demander l'autorisation.

– Bien sûr. Il est sûrement dans une des chambres dans le couloir de droite.

Je sens mon visage pâlir et ma gorge se nouer. Je tourne la tête et vois quelques filles en train de se prélasser contre des motards. Il en manque au moins deux.

– OK. Je... Je ne vais pas le déranger, hein ?

Ma voix se casse sur la fin.

– Non. Mais dépêche-toi ! Dans quelques minutes, le reste du groupe arrive et il va se passer des choses. Des choses que je ne veux pas que tu voies. Et d'autres que tu n'as pas envie de voir.

Prise de panique, j'entre et me précipite vers le couloir qu'il m'indique. Il y a trois portes. La première est une petite salle de bains avec toilettes. Arrivée à la deuxième, mon cœur bat de plus en plus fort. Je prie pour ne pas trouver Indy au lit avec une des blondes du groupe et j'en tremble même de peur.

Je frappe. Rien. Aucun son ne me parvient.

J'ouvre légèrement la porte et découvre une salle de sport vide de monde. Les baies vitrées donnent sur le jardin à droite de la maison et de la musique s'élève d'une chaîne rouge à ma gauche. Je vais éteindre l'appareil avant de me diriger vers la dernière porte. Je frappe à nouveau et j'entends gémir à l'intérieur. Les ressorts d'un matelas grincent. Mon pouls n'est plus qu'une cavalcade douloureuse et au fond de moi, je sais que mon cœur risque de se briser d'un instant à l'autre.

J'entrebâille la porte et laisse échapper un hoquet de surprise. Il fait tout noir à l'intérieur. Je n'y vois rien du tout, du moins tant que mes yeux ne sont pas habitués à l'obscurité. Les ressorts grincent à nouveau. Le bruit est douloureux, dans ma poitrine.

Pitié, faites qu'il soit seul !

La lumière du soleil, qui inonde le couloir, se déverse peu à peu dans la chambre, à mesure que j'ouvre la porte.

– Qui est là ? soupire la voix d'Indy, dont la fatigue est évidente.

– C'est... moi...

Je suis sûre qu'il ne va pas reconnaître ma voix et je pense un instant partir en courant, mais il me répond aussitôt.

– Ebony ? Qu'est-ce que tu fais là ? s'étonne-t-il.

Je le vois se redresser, mais le reste du lit est toujours plongé dans l'obscurité.

– Je voulais juste te parler, m'excusé-je.

– Entre. J'étais en train de dormir.

Il se lève alors, ouvre la fenêtre de la baie vitrée et le volet à claire-voie pour créer une douce lumière. Je ferme la porte derrière moi et avance jusqu'à lui avant de poser mon colis au bout du lit. Indy est retourné se coucher et porte juste un caleçon noir pour tout vêtement. Et son corps est un véritable régal pour mes yeux.

Le soulagement que je ressens à ne pas voir de femme allongée nue près de lui me surprend autant qu'il me fait frissonner de plaisir. J'essaie de ne pas trop le lorgner, mais c'est impossible. Et son sourire charmeur me dévoile qu'il sait exactement contre quoi je lutte. Je m'assieds à ses pieds tandis qu'il se redresse et s'appuie contre la tête de lit.

Sur son torse, une immense tête de mort de profil et portant une coiffe d'Indien fume une cigarette dont la fumée s'élève entre ses pectoraux. Sur son biceps droit, un arbre celtique avec de grandes racines ondoyantes est ancré sur sa peau.

– Tu voulais me dire quelque chose ? s'amuse-t-il en me voyant muette d'admiration.

Mon regard retourne à ses yeux pleins de malice.

– En fait, je voulais t'engueuler pour m'avoir réveillée cette nuit, mais puisque je viens de te réveiller moi-même, on peut dire que c'est match nul.

Indy étire ses longs bras au-dessus de sa tête, ses jambes vers moi et j'en profite pour le regarder encore, je ne peux plus m'en passer. Aucune personne saine d'esprit ne peut se lasser d'un spectacle aussi exceptionnel.

Ses muscles semblent faits de marbre, et dans son caleçon au tissu fin, je comprends qu'il est... Grand Dieu... vraiment bien proportionné.

– Tu habites ici aussi ? demandé-je avant de me mettre à baver.

– Non, mais il y a des chambres libres, lorsqu'on rentre tard des missions qu'Ax nous confie.

– Tu es rentré tard ?

Bien vu, Sherlock.

– Quand je t'ai écrit, je venais juste d'arriver et de me précipiter sur tes lasagnes. Tu ne sais pas à quel point ça m'a réchauffé le cœur après la nuit merdique que je venais de passer !

Indy grimace et je remarque à ce moment-là seulement qu'il a une blessure derrière l'épaule droite. Un bout de pansement dépasse sur le devant.

J'écarquille les yeux et m'approche de lui. Je suis désormais assise à son côté. Sa chaleur m'envahit et combat le froid de la peur que je ressens.

Je le fais se pencher en avant mais il m'arrête et m'attrape les deux poignets. Avant de glisser ses mains dans les miennes et de les embrasser tendrement.

– Je vais bien. Juste une bagarre, me rassure-t-il.

– Mais...

– Je t'assure !

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

– J'ai fait une livraison dans un quartier un peu trop chaud. J'ai été accueilli par un camé qui ne tenait même plus debout, mais par contre, pour poignarder les gens, il n'avait pas son pareil.

Mes doigts se crispent sur sa peau.

Mon cœur bat toujours aussi fort qu'avant d'entrer ici, sauf que maintenant, c'est de peur pour lui. Mais aussi de passion. Ses beaux yeux se portent sur mes lèvres et je le laisse approcher de lui-même. Il pose une main sur mon visage, l'autre sur mes épaules nues, et il me fait basculer sur le lit. Je ris et l'enlace tendrement tandis que ses doigts glissent sur mes bras, mes flancs. Il remonte légèrement ma robe avant de caresser mes fesses et je roule sur lui, plus pleine de désir que jamais.

J'aime sentir sa peau nue contre la mienne, bien qu'elle soit couverte un minimum par cette robe. Au creux de mon ventre, un millier de petites bulles explosent les unes après les autres. J'ai envie de lui.

Je me redresse un peu. Mon décolleté le fascine.

Le rouge aux joues, je ferme les yeux tandis que ses doigts explorent la chair de mon buste.

– Ebony, tu me rends fou, me murmure-t-il en embrassant mon cou, ses mains remontant vers ma poitrine.

Mon bustier est serré, bien en place. Une véritable armure infranchissable.

Je me redresse davantage sur lui, assise sur la bosse savoureuse dans son caleçon ; et le sourire aux lèvres, je plaque les mains sur son torse pour l'immobiliser.

– Toi aussi, tu me rends folle, avoué-je d'une voix agacée.

Je saute hors du lit et je récupère mon colis au bout de la couette.

– Folle de rage. Si tu t'avises encore de me réveiller à deux heures du matin, ça ira mal pour toi.

Je quitte la chambre sans un regard en arrière, mais avec un immense sourire aux lèvres.

Je l'entends râler et me rejoindre en courant, mais je suis déjà arrivée au salon. Indy, dans son caleçon dévoilant tout de ses envies du moment, ne paraît pas s'offusquer que les quelques hommes présents nous regardent de travers. Moi non plus, mais mes joues ne pensent pas la même chose.

– Au fait, comment as-tu eu mon numéro de téléphone ? l'interrogé-je avant de sortir.

– Spider.

Indy fait un signe de tête en direction d'un homme qui tapote sur un ordinateur à la vitesse de la lumière. Il est assis à la table de salon et de longs cheveux noirs lui tombent sur les épaules. Il lève la tête en entendant son prénom et me fait un petit signe que je lui rends. Spider a une toile tatouée dans le cou et qui déborde un peu sur sa joue gauche. Et bien sûr, des centaines d'araignées tatouées sur les bras se disputent la place. Ses yeux sont d'un marron riche et sombre qui donne de l'intensité à son regard malgré son air doux.

– Notre as de l'informatique. Il m'a un peu aidé à trouver ce que je cherchais, avoue Indy.

– Mais ne t’en fais pas, mademoiselle, je n’ai pas été fouiller tes dossiers pour voir tes photos de nu, je suis un gentleman, me rassure-t-il.

Je tue Indy du regard, plus rouge que jamais avant de sortir de chez Ax comme une furie. Il me rattrape sur le perron et m’enlace de force pour que je ne bouge plus.

– C’était une blague. Ne le prends pas mal, il a juste cherché ton numéro de portable en fouillant dans les dossiers des télécoms avec ton nom et ton prénom.

– Ouais... De toute façon, je n’ai pas de photo de moi nue sur mon téléphone.

Je me détends et le laisse me serrer contre lui. C’est chaud, agréable et je suis tout heureuse, maintenant. Je le sens dur, qui se frotte contre moi et mon propre désir s’élève doucement, porté par les mouvements langoureux de son bassin.

Ses mains glissent le long de mes bras. Avec lenteur. Le geste est sage, bien que je le ressente comme une caresse érotique.

– Et sur ton ordinateur ? demande-t-il en embrassant mon cou tandis que je bascule la tête en arrière.

Son souffle chaud et agréable me berce tendrement. Mon souffle à moi, par contre, est erratique.

– Non plus.

– Il va falloir remédier à cela, alors. Je peux t’aider si tu veux...

– L’espoir fait vivre, mon petit. Et je peux t’assurer que tu vivras très vieux.

Il rit et ses bras desserrent ma poitrine pour me tourner vers lui.

– Que fais-tu aujourd’hui ?

– Ce matin, boulot et cet après-midi, je vais aller faire quelques courses pour une nouvelle recette, lui apprends-je.

– Je peux t’accompagner, si tu veux.

– Toi, tu as envie de conduire la Pontiac, ris-je.

– Si je te dis que c’est parce que j’ai très envie de passer du temps avec toi, c’est mieux ?

– Si j’avais su qu’il fallait une vieille bagnole pour qu’un homme veuille aller au supermarché...

Je lève les yeux au ciel et je l’embrasse sur la joue.

– Passe me chercher à quinze heures, ordonné-je.

– Si j’arrive plus tôt, j’aurai une récompense ?

– Si tu me coupes dans ma lecture, ta seule récompense sera de voir le dragon qui sommeille en moi.

– Quinze heures, c’est noté.

Riant tous les deux, nos chemins se séparent pour les quelques heures à venir.

Je file au jardin directement en rentrant pour avancer dans mon dernier contemporain du moment. Une histoire de vie brisée, de destin malheureux, et je prends des tas de notes sur les tournures poétiques de l’auteur, sur sa philosophie et ses passages les plus poignants pour agrémenter mon article. Totalement plongée dans mon livre, j’en oublie, et j’ai terriblement honte, mon rendez-vous avec Indy.

À 14 h 59, mon téléphone vibre et je lis le SMS qui me prévient qu’il est prêt. Je me lève d’un bond, pose mon livre sur la chaise longue et cours dans ma chambre pour passer des vêtements plus présentables que mon pantalon d’intérieur et mon tee-shirt détendu. J’enfile donc un legging noir, une tunique à carreaux bleus et mes ballerines noires. Mes cheveux étant ce qu’ils sont, je ne prends même pas la peine de les coiffer. Je fixe simplement ma mèche avec l’une de mes deux mille barrettes – la chance faisant que celle-ci, je l’ai retrouvée – puis je sors sur le perron.

Indy m’attend bien sagement assis sur les marches et je m’assieds à côté de lui. Je me tourne, le sourire aux lèvres, et il se penche vers moi pour m’embrasser. Je reste figée une seconde avant de lui rendre la monnaie de sa pièce.

– C’était long, déclare-t-il.

– Qu’est-ce qui était long ?

– D’attendre notre rendez-vous. J’ai eu envie de te rejoindre toutes les cinq minutes depuis que l’on s’est quittés.

Il embrasse ma joue, mon cou. Je m’accroche à sa veste en cuir, le corps en feu et l’esprit léger. Ses baisers sont plus chauds que le soleil du Sud, plus envoûtants que les ruelles de La Nouvelle-Orléans et Seigneur, c’est un homme si correct que je prie en vain pour qu’il descende sur ma poitrine parée d’un décolleté sage, mais qui ne demande qu’à être approfondi. Il n’en fait rien.

– Et te voir paresser sur ta chaise longue, c’était vraiment très sexy, ajoute-t-il avec un air affamé.

– Tu plaisantes ? J’étais en jogging et...

– Et ton pull pendait sur ton épaule nue, et ta façon de remettre tes cheveux derrière ton oreille était adorable. Et sexy.

– Tu m’as observée longtemps ? Parce que c’est un peu louche.

– Juste quelques minutes. Après, j’ai été obligé de travailler un peu. Et puis si j’étais resté plus longtemps à te regarder, j’aurais fini par te rejoindre et par te kidnapper.

– Me kidnapper ? Et tu m’aurais emmenée où ?

– Je ne sais pas... Je crois que j’aurais aimé aller jusqu’à l’océan Pacifique, te faire voir mon côté du monde.

– Tu sais qu’il y a au moins quinze heures de route et qu’on a tous les deux un emploi ?

– Oui. C’est pour ça que j’ai arrêté de te mater. Pour ne pas faire de bêtise.

Je ris en remontant l’allée pour me diriger vers la voiture, mais Indy reste assis sur les marches. Je me retourne, suspicieuse.

– Tu viens ?

– Attends, je te regarde marcher. J’aurais préféré que tes belles fesses ne soient pas masquées par ta chemise de bûcheron, mais bon...

Choquée, je me précipite sur lui pour le pousser, mais il m’attrape à la taille, se relève et me fait décoller du sol.

– Tu n’es qu’un idiot ! Je ne vais quand même pas aller faire des courses habillée comme pour le bal de promo.

– Ça ne veut pas dire que tu dois porter la nappe de ta grand-mère sur le dos.

Son sourire est taquin et ses yeux, rieurs. Ça ne m’empêche pas de le frapper au thorax avant de retourner chez moi pour me changer, le laissant seul à la porte. J’enfile un jean slim moulant et foncé, un cache-cœur noir indécent puis une paire d’escarpins à hauts talons et à lanières rouges. Un peu de rouge à lèvres, du mascara et je redescends. Indy n’en revient pas. Il me regarde à présent avec la bouche ouverte et un regard enflammé et pétillant.

– Tu n’étais pas obligée, bégaye-t-il. Tu étais très bien comme tu étais. J’ai été un peu mufle.

– Un peu ?

– Beaucoup ?

– À la folie. Mais maintenant, on peut aller faire les courses. Avec cette tenue, je vais sûrement récolter quelques numéros de téléphone et qui sait, je trouverai peut-être l’homme de ma vie.

D’un seul coup, le pauvre est tout blanc.

– Ce n’est pas très beau de me punir de cette façon.

– Quoi ? Tu voulais que je sois mieux habillée, et c’est le genre de tenue qui plaît aux hommes. Je le sais grâce à des années de rendez-vous plus ou moins ratés. Ceci, monsieur...

Je fais un tour sur moi-même. Lentement.

– Est la tenue idéale. Pare-chocs avant et arrière dégagés, maquillage léger mais visible, et les fameux talons rouges qui font baver ces messieurs. Tu voulais que je sois mieux habillée ? J’espère que tu es servi.

– Oh ! Aucun homme n’osera s’approcher de toi, je te le garantis. Je ne vais pas te laisser m’échapper si facilement, grogne-t-il, sérieux.

Je lui tends les clefs de la Pontiac du bout du doigt et je le regarde m’approcher avec une grâce féline et une lueur sauvage dans le regard. Sa carrure d’athlète et sa façon de marcher, à la fois leste et dominatrice, me font l’effet d’un coup de feu à bout portant. Je suis à la fois excitée par la beauté du spectacle et terrorisée par la force de cette puissance en mouvement. Son attitude me hurle « tu m’appartiens ». Son regard me supplie d’un « embrasse-moi » muet.

Indy attrape le trousseau en plantant un baiser vorace sur mes lèvres. Je reste figée à son côté. Même si je suis agréablement flattée par sa jalousie, je ne suis pas sûre de vouloir savoir jusqu’où il veut aller.

Et finalement, comme il l'a si bien prédit, aucun homme n'ose m'approcher pendant que nous faisons les courses. Pas parce qu'il les a menacés, pas parce qu'il a joué du couteau devant eux, mais simplement parce qu'il ne m'a pas quittée d'une semelle. Jouant avec moi dans les rayons. Me regardant avec tellement de tendresse qu'il n'aurait pas été plus clair sur ses intentions s'il avait marqué son territoire à mes pieds.

Je me retrouve donc à pousser le caddy dans les rayons avec lui littéralement sur le dos. Il a posé les deux mains sur les miennes et son torse est collé à moi. J'ai du mal à marcher parce que ses pieds butent dans les miens et je ris tant que tout le monde se retourne sur nous. De temps à autre, il embrasse mon cou, faisant presque se pâmer les caissières. Ou il tire sur le nœud qui ferme mon cache-cœur, faisant rougir les hommes que nous croisons. J'ai beau lui dire d'arrêter, il est intenable. Il remplit le caddy de confiseries que je passe mon temps à remettre en rayon et je suis sûre que c'est juste pour me voir me pencher qu'il fait cela. Cet homme est une vraie calamité !

Finalement, après une heure et demie, je finis par rejoindre le rayon librairie pour pouvoir me détendre un peu. Je suis forte. Je suis même trop forte, car je ressorts sans aucun nouveau livre et je peux entendre jusqu'ici ma « pile à lire » soupirer de soulagement.

Nous rentrons chez moi où je prépare des pains à hamburgers. Pendant qu'ils gonflent, je nous fais passer au salon où nous nous prélassons dans les bras l'un de l'autre. Cette proximité a quelque chose de naturel. J'ai mis un peu de musique d'ambiance, allumé des bougies parce que le temps est orageux et que les nuages noirs qui s'amoncellent au-dessus de la ville ont assombri la maison. Et j'ai allumé le chauffage parce que bien que native du Vermont, je suis une frileuse. Me voyant grelotter, Indy attrape le plaid mauve derrière nous et il nous emmitoufle dedans, formant un cocon chaleureux autour de nous, avant que l'on ne s'allonge dans le sofa. Je m'agrippe à son tee-shirt moulant avant de remonter les doigts vers son tatouage dévoilé par son tee-shirt.

- Pourquoi as-tu un arbre celtique tatoué sur le bras ? demandé-je, curieuse de sa vie.
- Ma mère est écossaise. Je voulais quelque chose pour me la rappeler.
- Te la rappeler ?
- Oui. Depuis que je suis dans le gang, mes parents ont coupé les ponts, répond-il avec émotion.
- Mais pourquoi ? C'est...

Je suis révoltée. Outrée !

Indy m'embrasse quand je sens mon visage virer au rouge sous l'effet de la colère et d'un seul coup, elle s'envole pour ne laisser qu'un bonheur agréable au fond de ma poitrine.

- Ils ne savent pas, m'explique Indy. Ils ne savent pas que j'y suis pour sauver mon frère et ils ne savent pas qu'il était leur comptable.
- Mais...
- Non, je ne leur dirai pas parce que de toute façon, j'aurais dû couper les ponts moi-même pour ne pas les mettre en danger.

Indy est seul au monde. Plus de famille à laquelle s'accrocher, pour avoir un soutien moral ou même un peu de réconfort. Je passe un bras autour de ses épaules et de mon autre main, je caresse son biceps dur. J'ai mal pour lui. Je me sens mal pour lui.

– Ne t'inquiète pas pour moi. Je vois le trouble dans tes yeux, tu sais.

– Je n'aime pas toute cette situation. Ce n'est pas juste !

– Mais tu sais quoi ? Maintenant, je t'ai, toi. Et je ne vais pas te lâcher parce que tu es mon petit rayon de soleil.

Je ris et je pose la tête sur son torse.

– Et ton tatouage bizarre avec une tête de mort et une coiffe d'Indien, il représente quoi ?

– Ça, c'était dans ma période dépressive et stone. Il ne veut absolument rien dire.

J'éclate de rire, puis je comprends qu'il vient de m'avouer un passé trop sombre pour son sourire.

– Stone ? Est-ce que tu... te drogues encore ? l'interrogé-je.

– Non ! Et surtout pas avec les saloperies d'Ax. Trop dangereux.

– Il vend des drogues dures ?

– Ouais, et coupées avec tout et n'importe quoi.

– Tu n'es pas du genre à tester la marchandise ?

– Tu as vu les autres quand ils sont défoncés. Tu as vu comment Ax réagit à la moindre contrariété quand il s'est shooté. Je ne veux pas ressembler à ça. Et encore, Ax n'est pas accro, mais d'autres types sont de vraies épaves et crois-moi, quand tu dois faire une livraison et que tu n'es même pas capable de voir ou sentir quand les choses vont mal tourner, tu finis sous terre plus vite que tu ne le voudrais.

– Je ne veux pas que tu sois tué ! couiné-je en me rendant compte que même pour de simples livraisons, le danger est partout. Je ne veux pas que tu sois blessé !

– Ce sont les risques du métier, Ebony.

Je l'étreins fort puis je le regarde dans les yeux. Il a l'air calme et paisible, tout contre moi. J'aimerais que l'on puisse rester ici pour l'éternité.

Sans cesser d'admirer son visage aux traits virils, une question me vient soudain à l'esprit et bien sûr, je rougis.

– Et ces femmes qui sont toujours avec vous... commencé-je.

Comment poser ma question ? Comment lui demander...

– Je ne fréquente pas les prostituées et je ne l'ai jamais fait, si c'est ce que tu veux savoir, rit-il.

Je ris, gênée, mais je suis vraiment soulagée. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point cette question me taraudait avant de sentir le nœud se dénouer dans mon ventre.

- Rassurée ?
- Un peu.

Après quelques minutes supplémentaires à parler de nous, Indy se penche vers moi mais je l'évite. D'humeur joueuse, je m'allonge sur le dos et il grimpe sur moi de façon agile, me couvrant de son corps dur.

Son bassin frotte contre le mien. Je suis... Je suis en manque de tendresse, et j'ai besoin de la sienne. Mes lèvres s'entrouvrent pour laisser échapper ma respiration brusque tandis que mon corps entier s'embrase sous la tension de son regard.

Les yeux d'Indy se baissent un instant vers ma bouche.

Je ne le laisse pas languir une seconde supplémentaire.

Avec délicatesse, je l'attire à moi, passant mes mains sur sa nuque, mes jambes autour de lui, et tout mon corps se couvre d'étincelles de joie qui brillent et explosent en moi tandis que je l'embrasse. Sa main dans mes cheveux descend dans mon cou puis sur ma poitrine où elle se faufile sous le tissu léger de mon haut. Je me cambre sous lui, incapable de contrôler mes réactions, ou de dompter le plaisir qu'il me procure. Je râle, halète, alors qu'il me caresse et m'embrasse. Son corps qui se frotte doucement contre le mien éveille mes envies les plus torrides. Je n'ai pas été aussi intime avec un homme depuis si longtemps, mais cela ne me dérange pas, parce que le fait de redécouvrir toutes ces sensations avec Indy, c'est tout simplement parfait. Sa langue est habile, ses doigts sont experts et moi, je suis entièrement, délicieusement, totalement à sa merci.

Un murmure se faufile à mes oreilles.

– Ebony, souffle-t-il.

J'ouvre les yeux. Il fait de même. Son regard est plein de danger et de charme. Le mélange est beau, troublant, et me donne encore plus envie de lui. Comprenant mon désir, son bassin se colle très fort contre le mien, et je ne peux retenir un gémissement. Cela le fait trembler légèrement. Comme il est beau, avec toute cette passion qui s'inscrit sur ses traits parfaits.

Le son de nos vêtements qui se frottent, qui se touchent, est presque aussi excitant que le bruit de nos souffles dans le calme ambiant. Les flammes des bougies ne vacillent que lorsque nous bougeons un peu, et cette obscurité, cette quiétude, ce silence, qui nous entoure alors que nous sommes tous les deux si embrasés et déchaînés à l'intérieur rend notre envie encore plus pressante.

Cependant, mon minuteur de cuisine n'est pas d'avis à nous laisser tranquilles. Il commence à biper sans s'arrêter, brisant l'instant présent et me faisant soupirer de désespoir.

– Reste, laisse-le faire, murmure Indy tout contre ma poitrine.

Il a soulevé mon cache-cœur, dévoilant mon soutien-gorge noir, et ses lèvres se pressent,

affamées, sur ma peau trop sensible. Un long soupir chaud s'échappe de ma gorge, et mes doigts se perdent dans ses cheveux doux. Je les caresse quelques secondes mais ce bip strident, mince alors, c'est insupportable. Je me tortille sous son corps d'acier puis je me lève pour passer à la cuisine.

Indy, délaissé sur le canapé, se frotte la poitrine, comme si son cœur battait trop fort et que c'en était douloureux.

J'allume la lumière, j'éteins le minuteur puis je commence à façonner les petits pains pour les mettre au four. Indy me rejoint et s'assoit à la table, la tête posée sur ses poings serrés. Il a l'air de trouver la situation drôle, jusqu'à ce que ce soit au tour de mon téléphone de biper.

Un message de Soren qui me dit de le rejoindre pour une soirée de films d'horreur.

Je lui dis que je suis occupée, et sa réponse déçue me fait lever les yeux au ciel. Ces hommes !

— Qui est-ce ? m'interroge Indy, curieux.

Je suis presque sûre qu'il se doute de ma réponse, car ses yeux sont rivés à la fenêtre, de sorte qu'il doit voir, de l'autre côté de la rue, la petite maison de mon voisin dont les lumières éclairent les fenêtres.

— Soren.

Indy se redresse sur sa chaise et d'un seul coup, son expression se fait ombrageuse.

— Quoi ? dis-je en haussant les épaules.

— Qu'est-ce qu'il y a exactement entre vous ?

— Jaloux ?

— De ce gringalet ?

Je hausse les sourcils.

— Ouais, complètement !

— Nous sommes liés par les liens sacrés du vélo d'appartement, souris-je.

— Et c'est sérieux ?

— Absolument. Nous nous sommes vus en sueur, dans des vêtements trop larges et multicolores. Ça soude une amitié à tout jamais.

— Et à part ça ?

— À part ça ? Eh bien, on se parle tous les jours ou presque. On se fait des soirées cinéma. On boit pas mal et on parle de nos métiers à longueur de temps. Il me raconte des trucs tout dégoûtants sur des maladies horribles, et je lui raconte de long en large les livres que je lis, avec tous les spoilers, pour étancher mon besoin de me confier.

— J'aimerais avoir tout ça avec toi, lâche-t-il, de but en blanc.

Mon cerveau se met sur pause et d'un seul coup, je ne trouve plus sa jalousie drôle ou ridicule.

D'un seul coup, j'ai même très envie de me lancer dans cette nouvelle relation à corps perdu.

– Je crois que j'aimerais assez aussi, réponds-je en baissant les yeux. Sauf pour le vélo d'appartement. Tu ne peux tout simplement pas me voir dans mon jogging fluo des années quatre-vingt. Le charme de notre relation serait brisé à tout jamais.

– Ne t'en fais pas, je connais toutes sortes de sports qu'on peut faire sans que tu aies besoin de vêtements multicolores. Sans que tu aies besoin de vêtements tout court, en fait.

– Dis-m'en plus, murmuré-je en accrochant mon tablier autour de ma taille.

Il se lève, s'approche de moi avec une lenteur sensuelle. Je m'appuie contre le plan de travail et je lève la tête pour rencontrer son regard quand il est tout contre moi. Il murmure à mon oreille ces choses qu'il a envie de me faire. Ces choses qui me font vibrer d'impatience et de désir. Ses mains... Sa langue... Sa bouche... Il ne m'épargne aucun détail sur ce qu'il en ferait.

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ? me demande-t-il une fois son explication terminée.

– Je pense que j'ai très envie de me mettre au sport, gloussé-je en m'éventant de ma main.

Son estomac gronde alors dangereusement et je ris parce que vraiment, le romantisme vient tout juste de mourir dans cette cuisine, ce soir. RIP, romantisme. RIP.

Je sors du réfrigérateur la salade, les tomates, le fromage que j'ai préparés tout à l'heure. Les oignons caramélisés sont déjà prêts et la sauce trône sur la table. Je fais cuire les petits pains comme indiqué dans le livre de recettes de grand-mère, avec un mélange de graines sur le dessus et je prépare les steaks hachés à point. Indy dévore deux hamburgers en un temps record. J'avale avec peine mon premier, qui est vraiment gigantesque, et après avoir tout remis en ordre, j'ouvre la fenêtre de la cuisine pour aérer un peu.

La musique s'élève de chez Ax et s'infiltré jusqu'à nous. Je me tourne vers Indy qui s'est mis à danser comme... un canard. Ou plutôt un héron. Sur une chanson techno-électro ringarde qui colle très peu avec ses mouvements. J'hésite un instant entre éclater de rire ou pleurer tant mes yeux souffrent de cette vision horrible. Finalement, mon jogging fluo paraît bien fade à côté de cette démonstration ridicule.

– Il y a une fête à côté ? m'enquiers-je en le regardant s'éclater sans aucune gêne.

– Il y a toujours une fête, à côté, rétorque-t-il, soudain sérieux.

Il me dévisage comme s'il savait ce que j'allais demander, et cela semble ne pas lui plaire.

– J'aimerais que tu m'y emmènes, demandé-je alors.

Je ne suis pas sûre qu'une fête de gang soit l'endroit idéal pour terminer la soirée, mais j'ai envie d'en découvrir un peu plus sur lui et si je dois fréquenter la maison du voisin pour cela, alors je suis plus que prête.

– Non.

Son ton est ferme, et sa réponse catégorique.

Je sens soudain son côté surprotecteur prendre le dessus et cela me touche beaucoup. Pourtant, il est temps pour moi de découvrir qui sont vraiment ces nouveaux voisins, et je suis persuadée que c'est le moment idéal pour cela.

– Indy, soit tu m'y emmènes, soit j'y vais toute seule.

Je pose les poings sur mes hanches. En réalité, jamais je n'irais là-bas sans être fermement accrochée à son bras. Je crois même que j'ai un tout petit peu peur. Mais j'ai terriblement envie de savoir ce qu'il se passe chez Ax, car c'est là qu'est Indy le plus souvent et je sais que si je lui demande de me raconter ces instants de sa vie, il me cachera des choses.

– Ebony, ce n'est pas une bonne idée. Ces hommes sont violents.

– Oui, et tu les fréquentes tous les jours !

– Je vois que tu as déjà pris ta décision, grommèle-t-il.

– Allez, juste pour quelques minutes, s'il te plaît. Ensuite, on rentre.

Je souris. Je crois que c'est à ce moment-là qu'il cède définitivement.

On sort dans la nuit tombante. Il est près de vingt-deux heures, mais l'orage en préparation assombrit nettement l'atmosphère malgré l'air lourd. Indy pose un bras sur mes épaules et j'accroche moi-même l'index à l'un des pans de son jean. On traverse l'allée d'Ax et il nous fait pénétrer dans la pire débauche que je n'aie jamais vue de toute ma vie. Même les fêtes estudiantines auxquelles j'ai assisté étaient softs comparées à... ça !

La musique, trop forte et soudainement brutale, me vrille les tympans et durant quelques secondes, je ne peux faire autrement que de regarder la scène sous mes yeux. Je n'arrive pas à croire ce que je vois. Les lumières tantôt vives, tantôt tamisées, créent un contraste saisissant avec d'un côté, des motards à moitié nus en train de sniffer de la coke à même la table et de l'autre, une piste de danse malsaine. De nombreuses prostituées sont présentes, peu vêtues et déjà bien éméchées. Elles lèchent les résidus de poudre blanche que les motards laissent derrière eux. Contre le mur de gauche, tout près de moi, River prend une femme avec frénésie et Indy pâlit lorsqu'il voit à quel point je me sens mal au milieu de cette tristesse.

Il me dit quelque chose à l'oreille, mais je ne comprends rien.

– Tu veux partir ? répète-t-il.

– Non !

Je veux en savoir plus. Je veux... Je n'en sais rien.

Un type grand et musclé arrive alors droit vers nous et attrape Indy par son tee-shirt.

Ils se parlent. Se hurlent dessus mais je ne saisis aucun des mots qu'ils s'échangent.

Indy me pousse doucement, discrètement derrière lui, et l'inconnu, éméché, montre du doigt une pièce derrière lui, à l'autre bout de la maison.

Mon motard se tourne vers moi une fois que l'autre est parti, et il pose les mains sur mon visage.

– Je dois régler un souci rapidement. Je reviens dans une minute, mais, Ebony, par pitié, ne bouge pas d'ici. Reste près de la foule. D'accord ?

Je hoche la tête. Et il disparaît.

Je veux le suivre, m'accrocher à son bras pour qu'il ne me laisse pas au milieu de cette débauche, mais la foule en train de danser langoureusement se referme sur lui. Je m'avance un peu, tentant de ne pas me faire agripper par ces mains moites qui se tendent vers moi, et une fois à l'orée du salon, je me retrouve tout près d'Ax.

Je suis choquée. Il est en train de coucher avec une femme à même la table à manger, à l'autre bout de l'endroit où ses hommes se droguent. Mes yeux s'écarquillent et une boule prend naissance au creux de ma gorge. Il a l'air d'être ivre et Ax ivre me fait peur.

La femme est blonde, comme à peu près toutes celles qui sont présentes ce soir. Totalement nue, elle pousse des cris lascifs en se faisant reluquer par tous les hommes autour d'eux. Ax est torse nu, les yeux fermés et son pantalon traîne à mes pieds. Je suis dégoûtée. Complètement écœurée et je cherche Indy du regard dans la foule. J'ai envie de me barrer d'ici. J'aurais dû écouter les conseils de mon motard. Dès qu'il reviendra, nous retournerons au calme à la maison.

Quand la femme pousse un petit cri perçant, je sursaute et regarde dans sa direction.

Ax a le regard fixé sur moi. Ses pupilles sont dilatées, ses yeux sont injectés de sang et il continue à me scruter sans plus s'arrêter et en butant contre sa compagne de plus en plus vite. Je me sens si gênée que mes mains en tremblent.

Je recule bêtement, désireuse de ne plus voir ce spectacle, et je rentre dans quelqu'un. Deux mains se posent sur mes épaules et me forcent à me retourner. Je me retrouve devant York, un sourire mauvais sur ses lèvres qui enserrant un joint presque entièrement fumé.

– Tu es venue t'amuser ? crie-t-il par-dessus la musique.

– Non. Je suis avec Indy. On allait partir, hurlé-je pour me faire entendre.

Pour qu'il comprenne bien que je suis accompagnée, et loin d'être une gazelle blessée au milieu des lions.

Il regarde autour de lui. Sourit.

Je déglutis avec difficulté.

– Je suis sûr qu’il ne verra aucun mal au fait que je t’emprunte.

Il me souffle sa fumée au visage avant de jeter le mégot de sa cigarette au sol et de l’écraser sous sa santiag noire.

– Lui, je ne sais pas, mais moi j’en vois. Lâche-moi, maintenant.

– Pas question.

Il enfonce ses doigts dans mes épaules, me faisant hurler de douleur, mais mon cri se perd dans la musique trop forte. Je me retourne dans l’espoir d’avoir un peu d’aide de la part d’Ax, mais il a disparu.

York, dont la carrure est plus qu’impressionnante, ôte son tee-shirt noir et troué et me pousse vers le petit couloir désert derrière moi. Je tombe au sol violemment, mais il me relève de lui-même dans la foulée, si bien que je n’ai même pas le temps de dire à cet abruti de me laisser tranquille. Et qu’il va regretter amèrement d’avoir posé les mains sur moi.

Il m’entraîne plus loin dans le couloir. Là où il n’y a personne. Vraiment personne. Même si je sais que je peux me débarrasser de lui facilement, une légère panique commence à m’êtreindre, me laissant incapable de crier ou d’analyser correctement la situation. Jusqu’à ce que les mains de York me claquent les fesses. Merci à lui, cela me réveille et la tigresse en moi prend les commandes de mon corps.

Je commence à me débattre et à lui mettre des gifles au visage. Un coup de poing en pleine mâchoire. Et quand mes ongles éraflent son cou, faisant couler le sang le long d’un fusil tatoué, il grogne et me pousse à nouveau. Mon dos se fracasse sur la surface dure du mur, mes poumons sont vidés de leur air et mes yeux se ferment, me laissant dans le noir le plus complet quelques secondes.

Lorsque York me soulève et me plaque contre une porte et que la poignée me rentre dans les reins, je suis à nouveau étourdie, mais je dois me reprendre. Je vais lui montrer de quoi une femme est capable, à ce minable.

– Lâche-moi, répété-je en le fusillant du regard. Si tu n’ôtes pas tes sales pattes de raclure de mon corps tout de suite, tu vas le regretter.

Il ne quitte plus son sourire. Je n’ai pas peur de lui. Je n’ai peur d’aucun de ces hommes, mais je commence à en avoir marre de cette musique. Sérieusement, elle me donne mal à la tête et ça me met en rogne.

Dans mon dos, la porte s’ouvre à la volée, et je recule, déséquilibrée tandis que York m’attrape l’arrière de la nuque pour m’embrasser. Je hurle en tournant la tête, plus pour exprimer ma frustration qu’autre chose. Bon sang, s’il me fait entrer dans cette chambre...

Mais il n’est plus question de cela maintenant, parce que c’est Ax qui a ouvert et qui regarde le spectacle.

– Boss, lâche York en perdant son sourire. On s’amusait, c’est tout.

Ax ne prend pas la peine de réfléchir. Il saute à la gorge de York sans attendre une seconde de plus et il commence à le rouer de coups. Le bruit glauque des cris étouffés par le sang me retourne les tripes.

– Ax, arrête, grogné-je en me jetant dans la mêlée.

Je n’ai pas envie qu’il se blesse ou qu’il... le tue. Parce qu’à la façon dont ses poings s’abattent avec violence et acharnement sur son visage, York ne s’en sortira jamais. Son sang vole partout sur les murs blancs et je finis par attraper les deux poings d’Ax puis je le force à me regarder en posant une main sur son visage avec douceur.

– Ça suffit, maintenant, ordonné-je.

Ax serre ma main dans la sienne et pose l’autre sur ma taille pour me rapprocher de lui.

– Ebony, il voulait...

– Je sais ce qu’il voulait et crois-moi, il s’en serait mordu les doigts s’il ne m’avait pas lâchée dans la seconde.

Il fronce les sourcils, le souffle court, puis baisse les yeux. Ce grand idiot voulait me protéger de façon héroïque, et je l’en remercie. Mais il n’avait pas besoin de s’embourber dans les ennuis pour cela.

Derrière nous, j’entends Indy jurer et il nous aide, Ax et moi, à nous relever.

– Qu’est-ce qu’il s’est passé, bon sang ? panique-t-il.

– Ramène-la, gronde simplement Ax.

Sans un mot de plus, il retourne dans la chambre où sa copine l’attend, étendue en travers du lit et en train de triper. Je me tourne vers Indy qui a une main sur mon épaule tandis que de l’autre, il essuie les gouttelettes de sang sur mon visage.

– Je suis désolé, se confond-il en excuses.

– Je veux rentrer chez moi.

Je pose la tête sur son torse et il embrasse mes cheveux en pagaille.

– Je suis terriblement désolé, répète-t-il. Je n’aurais jamais dû t’amener ici, quand bien même tu m’aurais supplié à genoux. Je ne viens pas souvent aux fêtes parce que justement, je sais que ça dégénère, mais je me suis dit que ce serait peut-être différent, cette fois. Je n’ai pas réfléchi.

Il grogne, puis regarde le corps de York étendu par terre, inerte. L’une de ses mains plonge dans la poche de son jean et je suis presque sûre qu’il se saisit du couteau à cran d’arrêt qu’il cache.

– C’est ma faute, soupiré-je en l’entraînant un peu plus loin, de peur qu’il n’égorge York.

Son regard est si plein de haine, de colère, que je suis certaine qu’il va le faire.

– Indy... couiné-je.

– Non ! lâche-t-il soudain. Non, ce n’est pas de ta faute, allons ! Je t’ai laissée seule, bon sang. Ce type qui est venu me parler, c’est l’un des fournisseurs d’Ax, et comme je suis son second et qu’il était sur le point de faire un carnage, j’ai dû aller le calmer. Merde, est-ce que tu es blessée ? hoquète-t-il soudain.

– Je vais bien. Tu es parti à peine quelques secondes.

Je le rassure en caressant doucement sa nuque.

J’ai mal au dos et la peau un peu brûlante, mais si je le lui dis, je sais que York ne passera pas la nuit.

– Je ne te retrouvais plus, Ebony. Putain, j’ai eu tellement peur ! souffle-t-il en glissant les mains dans mes cheveux.

Indy prend une grande inspiration, et penche la tête en arrière pour regarder le plafond.

– J’ai eu peur, avoue-t-il enfin comme si c’était une faiblesse.

Je lui prends la main et il m’emmène jusqu’à mon perron. Je veux le faire entrer chez moi, mais il reste sur les marches sans bouger davantage. Un peu plus haute que lui, je penche la tête sur le côté, et pose les mains sur son visage. Sa barbe naissante est rêche contre la peau tendre de mes paumes.

– J’aimerais qu’on soit tout le temps rien que tous les deux, sourit-il avec tendresse, son angoisse à présent oubliée.

Je m’apprête à répliquer lorsque son téléphone bipe au fond de sa poche. Il lit son message, et grogne bruyamment.

– Je dois partir. Est-ce que ça va aller ? me demande-t-il avec gravité.

– Tu as du boulot ? soupiré-je, déçue.

– Oui. Ax m’a préparé un truc à livrer.

– Un truc ?

– Oui. Tu ne veux pas savoir de quoi il s’agit. Je m’inquiète pour toi, cependant, après ce qu’il vient de se passer...

– Il ne s’est rien passé, Indy. York pensait qu’il aurait pu s’amuser avec moi ; moi, je pense que son entrejambe aurait passé un sale quart d’heure. Je sais me défendre. Tout ce que je souhaite, c’est que tu restes avec moi cette nuit.

Je baisse les yeux, gênée de ma proposition, et Indy ferme les siens en frottant sa joue contre la mienne. L’intimité de son geste me surprend et me plaît.

– J’aimerais, Ebony. Je ne veux pas partir... J’ai envie...

Il m’embrasse avec tendresse avant de gémir.

– Je sais. Fais attention, dis-je en guise d’au revoir.

Je ne veux pas l’accabler en lui disant que moi aussi, j’ai envie de plus.

Il me souhaite bonne nuit avant d’enfourcher sa moto et de disparaître dans l’obscurité.

Déçue, je vais me coucher sans même passer par la case pyjama. Je me contente d’une douche puis je mets ma culotte de coton noir et un débardeur de la même couleur. Je m’endors rapidement, mais une étrange sensation me fait froncer les sourcils juste avant que je ne plonge dans les rêves.

L’orage se déchaîne en plein milieu de la nuit.

Je me réveille en sursaut, haletante et perdue. Il est quatre heures du matin. La pluie bat les fenêtres avec une force incroyable et...

– Mon livre ! hurlé-je.

Je me lève en vitesse et je crache un long « non » durant tout mon périple dans les escaliers. Arrivée en bas, le carrelage froid me donne un coup de fouet, mais ce n’est rien comparé à la pluie glaciale qui s’abat sur moi une fois dehors.

Je cours jusqu’à la chaise longue en glissant sur l’herbe détrempée. C’est un véritable déluge, ici-bas. La lumière de la tonnelle chez Ax éclaire tout mon jardin et je le remercie silencieusement d’avoir des ampoules aussi puissantes. Peut-être que je pourrais sauver mon livre plus vite.

Mouais, dans mes rêves.

Arrivée devant l’endroit où mon précieux est censé être en train de mourir, je ne vois rien. Rien du tout.

– Oh non, non, non !

Qu’est-ce qui est pire qu’un livre noyé ? Un livre emporté par le chien du voisin et dévoré comme une minable pantoufle en moumoute.

Je tombe à genoux, regarde sous la chaise au cas où il aurait plongé pour se cacher. Oui, je suis ce genre de fille. Idéaliste et candide jusqu’au bout.

– C’est ça que tu cherches ? hurle alors une voix derrière moi.

Trempée, frigorifiée, dépitée, je me redresse et me tourne vers un Ax tenant un livre entre les mains. *Mon livre.*

Chapitre 10

Ax

La fête s'est terminée une heure plus tôt, mais j'ai passé le plus clair de mon temps au lit à cuver ma bière et à redescendre sur terre. Aussi, quand j'ai les idées un peu plus claires, je fonce au fond du jardin, sous la tonnelle pour un peu de calme et surtout, pour préparer mes armes pour la vente de demain. Sous un grand drap blanc que je soulève doucement, des dizaines de fusils d'assaut et d'armes de poing rares et précieux se battent la place. Je commence à les nettoyer les uns après les autres, démontant, remontant avec précision tant je suis expert dans le domaine. L'acier froid glisse entre mes mains. La sensation est exquise.

Mon téléphone bipe quand je saisis un couteau de chasse cranté et fait sur mesure pour une main de femme. Je lis le message à plusieurs reprises, tout en passant le pouce sur la lame ultra-tranchante. Indy m'indique dans son texto qu'il a terminé sa mission sans problème et qu'il est rentré dormir.

Je me sens aussitôt tiraillé et énervé. Honteux, même. Plus Indy passe de temps avec Ebony, plus je tente de l'éloigner d'elle en l'envoyant sur des missions dangereuses. Mortellement dangereuses. Je ne peux pas m'en empêcher. En éliminant la concurrence, j'arriverai mieux à mes fins avec elle.

Pourtant, je suis rassuré qu'il soit finalement sain et sauf et je remercie les dieux quand mon ami me prévient à chaque fois qu'il rentre sans avoir eu de difficultés lors de sa livraison. Quel genre d'homme cela fait-il de moi ? Je ne comprends pas moi-même. Indy est mon ami. Mon meilleur et seul ami et pourtant, je n'hésite pas à mettre sa vie en danger simplement par jalousie. S'il mourait... Je ne sais même pas si je pourrais me le pardonner. Ebony elle-même ne pourrait plus me regarder en face. Si elle savait ce que je fais... Je me dégoûte tous les jours un peu plus.

Sans que je ne puisse m'en empêcher, mon regard se porte sur la petite maison de la voisine. Tout est éteint. Elle dort sûrement à cette heure-ci. Dommage, j'aurais bien voulu lui parler un peu. Rien que pour la remercier de ne pas m'avoir laissé massacrer York. Tuer mes propres membres n'est pas très bien vu. Certes, mes hommes doivent me craindre. Mais pas avoir envie de m'abattre dans son sommeil en représailles.

Je frissonne. Pas de peur à cause de ces hommes : à cause de ce qu'ils pourraient faire à cette femme. Enfin, tout le monde sait qu'elle est sous la protection d'Indy, à l'heure qu'il est. Et je serai le premier à l'épauler si l'un d'eux ne fait que l'effleurer.

Je ferme les yeux un instant, avant de les rouvrir. Je dois me concentrer. Et cesser de penser à elle.

La lumière vive qui se diffuse sous la tonnelle caresse les abords du jardin d'Ebony, dont la chaise longue sur laquelle est posé un livre épais, abandonné. Je sens un sourire se dessiner sur mes

lèvres. Cette femme et ses livres, merde, c'est sexy en plus d'être mignon.

Dans mon dos, River, les frères Merk et Spider arrivent. Les deux frères s'installent au bout de la table, posant un énorme sac de sport contenant de la coke et de l'herbe qu'ils doivent mettre en sachet pour la revente. Spider et River s'installent à côté de moi pour nettoyer les armes et les disposer dans différents sacs.

Quand des gouttes de pluie commencent à tomber, je me lève, traverse le jardin et pénètre sur le terrain d'Ebony. J'attrape son livre, le retourne entre mes mains. Il est lourd, fait près de huit cents pages et il est assez dangereux pour assommer un motard énervé.

Qu'est-ce que je dois faire ? Laisser le bouquin sur place parce que, honnêtement, je n'en ai rien à foutre ? Ou le récupérer pour le mettre à l'abri et faire plaisir à la jeune femme ?

Je regarde un instant les baies vitrées obscurcies, imaginant sans peine Ebony déambuler en petite tenue, le bouquin à la main, plongée dans sa lecture tout en faisant le ménage.

C'est peut-être con, mais je n'ai pas envie qu'elle soit triste pour son stupide livre, alors je le rapporte sous la tonnelle avant que l'averse ne se précipite. Je mets le livre au bout de la table, sur un sachet transparent qui a contenu des pilules d'ecstasy puis je reprends mon boulot pour occuper mon esprit en pleine tourmente. J'aiguise les lames à ma disposition, me laissant bercer par le son chantant de l'acier contre l'acier. Je prépare précieusement les cargaisons d'armes qu'on m'a commandées. De leur côté, les hommes pèsent la came et la mettent soigneusement en sachets.

Puis deux femmes arrivent dans mon champ de vision au même moment. Diamond, dans son bikini jaune qui court jusqu'à nous en criant à cause de la fraîcheur des gouttes de pluie. Elle va se poster directement sur les genoux de Red, sûrement à la recherche d'une dose contre quelques minutes de plaisir.

Puis Ebony.

Mon cœur se serre. Je ne fais que penser à Indy qui risque sa vie tous les jours pour son frère, et qui mérite d'être heureux à côté d'elle. Mais moi aussi, je le mérite, bordel.

Mon cœur se serre davantage. J'ai l'impression de les trahir tous les deux.

Ebony qui se précipite vers sa chaise longue me donne envie. Et Ebony qui se met à quatre pattes dans sa minuscule, minuscule culotte échancrée pour chercher son livre me fait rougir. Ses fesses charnues et blanches incitent mon cœur à battre un peu trop fort et font pulser mon sang dans différents endroits de mon anatomie. Endroits qui auraient bien aimé faire plus ample connaissance avec ce qu'il y a sous ce bout de tissu.

– Bordel de Dieu, soupire Spider à côté de moi.

River se passe une main sur la mâchoire et je me lève. Si elle reste dans cette position une

seconde de plus, je vais sûrement faire une attaque cardiaque. J'attrape le livre à côté de moi et la hèle.

– C'est ça que tu cherches ? crié-je pour couvrir le bruit de la pluie et du tonnerre qui gronde au loin, éclairant le ciel de zébrures blanchâtres de temps à autre.

Ebony se relève doucement, inquiète, et se tourne vers nous. La pluie ruisselle sur son corps harmonieux, collant le tissu de son débardeur fin à sa poitrine, et bordel, quand elle se dirige vers nous, j'ai l'impression que le monde a cessé de tourner.

Elle s'arrête à un pas de moi et relève la tête. Ses yeux magnifiques et brillants me scrutant avec une telle intensité qu'elle aurait pu voir mon âme si j'en avais une.

Honnêtement, je pourrais dire qu'elle est canon. Que c'est une putain de bombe sculpturale. Mais tout ce qui me vient à l'esprit quand je regarde Ebony, c'est qu'elle est belle. Tout simplement. Belle.

Ses cheveux blonds trempés dont les mèches collent à ses joues mettent en valeur la pâleur de son teint et la profondeur de ses yeux. Ses seins, presque à nu sous ce petit bout de tissu ridicule, sont fermes et durs sous la fraîcheur matinale. Et elle reste là à me regarder tandis que moi, j'imagine son corps sans ces vêtements ennuyants.

– Tu vas me le donner, oui ou merde ? déclare-t-elle en fronçant ses sourcils pâles.

Je vois ses lèvres trembler de froid, sa peau se couvrir de chair de poule. Puis j'avise le livre, pas très sûr de vouloir le lui donner, pas très sûr de vouloir la voir partir. Indy n'est pas là, j'aurais tout le loisir de la... bousculer... sans qu'elle pense à lui, non ?

– Je ne sais pas, déclaré-je d'une voix amusée.

– Comment ça, tu ne sais pas ?

Elle monte tout de suite sur ses grands chevaux, une main sur sa hanche, prête à s'énervier contre moi. J'adore ça.

– Je ne sais pas, c'est tout. Tu n'as pas vraiment l'air très contente que je l'aie récupéré, ce bouquin, après tout.

– Ax, il est quatre heures du matin, j'ai froid, je suis trempée, alors si tu veux le garder, dis-le et je rentrerai. Pas la peine de jouer les imbéciles.

Je me renfrogne.

Je vois à présent à quel point elle a l'air fatigué. Ses yeux sont cernés et elle dodeline légèrement. Au fond, je suis sûr que si elle est aussi crevée, c'est qu'elle s'inquiète énormément pour Indy. Cela me rend furieux.

Je finis cependant par mettre le livre dans le sac plastique transparent présent sur la table, et je le

lui tends. Son sourire est la plus agréable des récompenses.

- Merci beaucoup. Je suis... Je ne sais même pas. J'ai cru qu'il était mort et tu l'as sauvé !
- De rien, réponds-je en gloussant.

Elle pose alors la main sur mon bras et lance :

- Ax...

Ses yeux se tournent discrètement sur le côté. Tous mes hommes la regardent, fascinés, excités. La voisine est un interdit tentant à leurs yeux. Et l'interdit, ça les attire.

Elle toussote et m'attire un peu plus loin, consciente d'être épiée avec attention.

- Ax, reprend-elle tout bas pour que je sois le seul à l'entendre. Tu es mon ami.

Elle sourit à nouveau, et sa déclaration me cause un choc brutal. Douloureux. Un ami. Mon cœur implose dans ma poitrine et pourtant, je me sens ému. Cette femme me fait confiance. À moi.

Je me passe une main sur la mâchoire. *Dios mío*, ma culpabilité me brûle les entrailles.

- Indy va bien, lâché-je alors qu'elle me regarde avec intensité.

Aussitôt, son expression s'adoucit, ses lèvres tremblent et elle presse son ouvrage contre sa poitrine. Ses yeux s'humidifient légèrement tandis qu'elle hoche la tête. C'est peut-être à ce moment-là que je comprends qu'elle l'aime. Lui. Et pas moi. Mais mon esprit ne l'accepte pas, oh non, il n'en est pas question.

- Maintenant, retourne te coucher que je puisse voir un peu ces fesses que tu nous montres.

Ebony me frappe à l'épaule et tourne les talons. C'est en regardant son arrière-train digne des fantasmes masculins les plus chauds que je me rends compte qu'elle est encore plus incroyable que je ne le pensais. Car à l'arrière de sa cuisse gauche est tatouée une montre à gousset dont la chaîne forme un cœur de mailles et derrière la droite, c'est écrit : « Devine quelle heure il est ? » Mes hommes le remarquent également et sous un concert de grognements, je l'interpelle une dernière fois.

- Ebony ?
- Oui ?

Elle se retourne à moitié.

- Alors, quelle heure il est ?
- Il est toujours l'heure pour aimer, quelque part dans le monde.

Serrant son livre contre sa poitrine, elle repart chez elle et je tombe sur la chaise la plus proche. Toujours l'heure pour aimer... C'est vrai. Tellement vrai.

- Eh bien, quelle nana ! lance Spider à mon côté, en se passant une main dans ses longs cheveux noirs. Indy est un putain de chanceux.
- Ouais. Un putain de chanceux.

Au petit matin, je fais charger les armes dans un camion conduit par River et avec dix de mes hommes, je prends la route en direction du sud de la ville. La formation en V qui escorte le camion est impressionnante et dangereuse. Ils portent tous sur eux de nombreuses armes et moi, en tête, j'ai mon Desert Eagle coincé dans mon jean, et son poids lourd ainsi que le froid glacial du métal me rassurent.

Le camion contient près de cent mille dollars en drogues dures et le triple en armement. C'est pour cela que nous sommes partis si tôt ce matin, pour éviter le trafic et être sûrs de pouvoir protéger notre marchandise en cas de problème.

Rapidement, nous atteignons le hangar où a lieu le rendez-vous.

Le camion s'arrête devant la grande porte de métal et les motos se postent tout autour. Chacun des dix motards descend, dégaine et se met dos au camion pour en protéger le contenu en cas d'assaut. Leurs regards balayent les alentours à la recherche du moindre problème, du moindre signe de piège. La tension est à son comble et malgré l'air plutôt frais après l'orage, j'ai chaud. Je suis en sueur sous mon blouson de cuir.

Comme d'habitude, l'adrénaline coule à flots dans mes veines, mon cœur tambourine contre mes côtes et j'adore cette sensation de panique qui m'étreint avant chaque rendez-vous.

Je frappe du poing contre le métal de la porte et je recule. Doucement, dans un grincement paresseux, la grille épaisse commence à se relever sur un vaste entrepôt presque désert. Au milieu, une table et une chaise sur laquelle un homme est assis. Dans un costume de luxe noir, avec une cravate du même bleu clair que ses yeux, il se lève et avance vers moi, talonné par deux montagnes de muscles armées jusqu'aux dents. L'homme a les cheveux plaqués vers l'arrière par une tonne de gel et un sourire aussi amical que celui d'un caïman.

– Faites entrer le camion, ordonne-t-il avec un accent d'Europe de l'Est.

Je fais signe à River qui n'a pas coupé le moteur. Il entre doucement, escorté par tous mes hommes dont les armes pointent désormais vers le sol. Le bruit du camion me plonge dans un état de stress rarement atteint, et l'odeur de gazole me prend au nez.

– Je veux voir la marchandise, déclare aussitôt mon contact.

Dans le fond de l'entrepôt, près d'une deuxième porte, une limousine noire et rutilante attend, le coffre ouvert. J'estime qu'elle abrite quatre ou cinq personnes à en juger par les suspensions au ras du sol. Un peu plus loin, une camionnette de livraison servira de couverture pour cacher la marchandise qu'il va acheter.

– Le pognon d’abord, déclaré-je d’une voix loin d’être aimable.

Mon accent espagnol ressort un peu, témoin de mon état d’angoisse et d’excitation.

– J’ai bien peur que ça ne soit pas possible.

– J’ai bien peur que tu n’aies pas le choix.

Dans mon dos, je peux sentir la tension monter dans les rangs. Je peux entendre la sueur rouler le long des tempes, entendre les respirations se faire plus lourdes.

– Ivan, tu me montres le fric, je te montre ta marchandise et tout se passe bien, grogné-je, agacé.

Il rit.

– Vous, les Américains, vous pensez être les rois du monde.

Il secoue la tête et m’attrape à la gorge. Je le laisse faire. Pour le moment seulement. Dans trois secondes, cependant, je lui trancherai la gorge s’il a toujours les mains sur moi.

– Je ne suis pas américain, réponds-je tranquillement.

Cet homme veut me montrer qu’il en a une plus grosse, mais je n’en ai rien à foutre de sa taille. Je veux simplement procéder à cet échange et me barrer au plus vite de cet endroit miteux. Et puis, de toute façon, je sais que je suis le plus gâté par la nature.

– Tu es quoi, alors ?

Avec son accent étrange, je ne comprends qu’un mot sur deux. Heureusement, ce sont les mots importants.

– Mexicain.

En réalité, je suis né aux États-Unis et mon père était américain, mais je ne veux pas du moindre lien avec cet homme. Je suis mexicain, car ma mère est originaire de ce pays. Point barre.

Ivan me lâche une seconde avant que je ne sorte mon poignard, et il fait signe à ses gorilles qui apportent deux valises provenant du coffre de la limousine, avant de les ouvrir.

– Quatre cent mille dollars. Montre-moi la marchandise, maintenant. Ce petit jeu commence à m’énerver.

Je vais ouvrir l’arrière du camion, Ivan sur les talons. Je grimpe à l’intérieur et tends une main à l’homme pour l’aider à monter. Il ouvre chacune des caisses et mon homologue européen touche les armes du bout des doigts avec une tendresse toute particulière pour les kalachnikovs.

– Magnifiques. Quel plaisir de faire affaire avec toi, Aksel.

– Tom, Lenny, appelé-je d’une voix dure, déchargez les caisses.

Le camion se vide peu à peu et je m’engouffre au fond près de la caisse contenant les drogues dures. Elle est beaucoup plus petite que les autres, mais la marchandise est d’autant plus importante pour Ivan puisqu’il l’utilise pour payer ses informateurs.

Au loin, le bruit grondant d’une moto sportive me parvient aux oreilles et mon excitation meurt dans ma poitrine. Je flaire les ennuis à plein nez.

En un clin d’œil, Ivan qui se trouve près de moi a dégainé son silencieux. Je pose une main sur son bras pour le baisser, mais mon angoisse est telle que j’en ai mal au ventre. Qu’est-ce qu’Indy fiche ici ? Il veut tous nous faire tuer ou quoi ? Il n’est pas censé être là. Bordel, il n’est pas censé se pointer à ce putain de rendez-vous !

La moto déboule dans un grondement ralenti, s’engouffre dans l’entrepôt et s’arrête, soulevant un nuage de poussière. Indy balance son casque sur le côté en descendant.

– On a été doublé, hurle-t-il.

Et au moment où il grimpe dans le camion pour me rejoindre, un énorme bruit suivi de coups de feu nous surprend tous. La porte du fond a été défoncée. J’attrape Indy par le col de son blouson tandis qu’Ivan pose la pointe de son silencieux sur la tempe de mon ami.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? hurlé-je.

– Je passais dans le coin pour voir si tout allait bien et j’ai surpris Red et Derek en train d’échanger des documents avec les Philippins. Je suis venu ici directement ! Putain, je pensais qu’il était déjà trop tard !

Indy doit crier pour se faire entendre tandis que l’anarchie règne dans l’entrepôt. Des cris, des coups de feu, plus de cris, plus de coups de feu. Une balle heurte la carlingue du camion et passe juste au-dessus de nos têtes. Aucun de nous ne bouge. La tension est à son comble.

Ivan est aussi dangereux que moi et tous les trois, nous sommes bien trop nerveux pour laisser passer le moindre geste menaçant. Red fait partie de mes hommes depuis de nombreuses années, Derek appartient à Ivan et les Philippins, bon sang, ils veulent tout rafler !

D’un signe de tête de l’Européen, nous nous dirigeons tous en même temps vers la sortie du camion. Je dégaine mon Desert Eagle, Ivan pointe son silencieux droit devant lui tandis qu’Indy récupère l’un des fusils à pompe dans une caisse déjà sortie, et le charge avec adresse.

Le bruit déchire l’atmosphère tendue entre nous, mais c’est le fait qu’il soit de plus en plus faible qui me dégoûte. Cela signifie que mes hommes sont forcément à terre. Ou pire. Et les derniers coups de feu, je les ressens comme s’ils résonnaient directement à mes oreilles, me vrillant le cerveau et obscurcissant ma vision. Pourtant, je ne peux pas me permettre de me laisser emporter. Pas quand la vie de mes hommes est en danger.

C'est à moi de mettre fin au massacre, même si je dois me retrouver six pieds sous terre à la fin. Je suis le chef et le seul à régler les problèmes dans ce putain de gang.

Tous les trois, nous sautons en même temps au bas du camion, faisant s'élever la poussière sous nos chaussures. Nous avisons la situation en une seule seconde et je grogne.

Là dehors, c'est l'hécatombe. Mais à nous trois, nous surprenons l'ennemi qui ne voit rien venir. Je fais feu sur tous les hommes de Yao, le leader de l'Underground, une mafia philippine ultra-violente qui fait dans le trafic d'êtres humains. La puissance de mon arme fait exploser chairs, os et boîtes crâniennes, et voir mes hommes au sol ne me donne que plus de rage pour abattre ces traîtres. Les cris qui fusent dans tout le hangar ne sont rien en comparaison de ceux qui résonnent en moi. Je n'ai aucune pitié pour ces enfoirés. Ils peuvent supplier, pleurer, rire ou me cracher au visage, ils finiront tous entre quatre planches.

N'ayant nulle part où se cacher, c'est face à face que je massacre les traîtres. Une balle dans le genou pour leur faire perdre l'équilibre et les empêcher de tirer. L'autre en pleine tête, en les regardant dans les yeux pour graver à jamais leur peur en moi.

Mais dans mon dos, personne n'est là pour s'assurer que tout va bien.

Je me raidis en sentant une balle frôler mon bras. Je fais volte-face et tire sans même regarder qui je vise.

– Pas Indy, me murmuré-je à moi-même.

Je peux faire face à la trahison d'un membre que je déteste, mais pas à celle de mon meilleur ami. Pour autant, si ce doit être lui qui reçoit cette balle, je prendrai un plaisir certain à lui faire regretter son geste avant qu'il ne meure.

Je suis cependant plus que soulagé de voir que ce n'est qu'une petite vermine qui a été touchée. En plein dans l'épaule. Son arme a volé loin de lui et il rampe pour la récupérer. Mais c'est trop tard. Je marche vers ma victime, déterminé. La sueur qui roule sur mes tempes dans la chaleur torride de ce cercueil de tôles me brûle les yeux. À moins que ce ne soit les larmes à peine contenues pour tous mes frères d'armes dont je dois enjamber les corps pour atteindre ma cible.

L'homme à la peau dorée s'est mis à trembler, son sang s'écoulant sur le sol poussiéreux et chaud. Je m'accroupis à côté de lui et pose le genou sur son épaule blessée. Son hurlement est comme une douce musique à mes oreilles, et j'en profite pour enfoncer le canon de mon arme dans la bouche du Philippin.

– Comment t'appelles-tu ? demandé-je, ma voix si rauque que je ne la reconnais pas.

L'homme répond, mais je ne suis pas capable de comprendre le moindre mot.

J'enfonce mon canon un peu plus loin dans la gorge du traître, et répète ma question.

– Comment t’appelles-tu ?

Le Philippin a du mal à respirer, encore plus à parler. Et il panique, et panique et je jouis intérieurement.

– Est-ce que tu as de la famille ?

Soulagé, l’homme hoche la tête, pensant être épargné s’il joue correctement ses cartes. Il a tellement tort.

– Si tu ne me dis pas comment tu t’appelles, je trouverai chaque membre de ta famille et je les torturerai avant de les massacrer, les uns après les autres.

Je mens. Je ne suis pas ce genre d’homme. Je ne punis que les coupables. Mais je les punis sévèrement.

L’homme se met à dire son prénom, encore et encore, et je secoue la tête, ne comprenant pas le moindre mot.

– Je m’impatiente.

Je soupire de façon exagérée, puis fixe l’homme droit dans les yeux, souris et tire.

La rage et l’excitation coulent dans ses veines comme un poison qui ferait de moi l’homme sans foi ni loi qui me révolse.

Je me redresse lentement, et hume le parfum métallique dans l’air. Autour de moi, il n’y a plus aucun bruit. Plus aucun Philippin n’est debout.

Je me tourne pour voir où Ivan et Indy en sont. Ivan est au sol et se tient l’épaule et Indy... Non !

Mon cœur se serre et mon souffle se coupe.

Indy est agenouillé dans la poussière, les mains derrière la tête et Red, le traître de mon gang, pointe son arme sur lui. L’homme est petit, mais robuste. Les cheveux grisonnants, une immense barbe qui traîne sur son ventre rebondi. La veste en jean élimée sur son tee-shirt Harley Davidson a l’air de lui tenir très chaud, car il transpire à grosses gouttes. À moins que ce ne soit parce qu’il est un salopard de première qui ne perd rien pour attendre.

– Jette ton arme, Ax, dit-il en se tournant vers moi. La partie est terminée et c’est moi qui remporte le gros lot.

– Red, réfléchis bien à ce que tu vas faire. Je ne te donnerai pas deux chances de t’en sortir, le menacé-je, un sourire sur le visage.

Ce dernier part d’un rire gras qui se coupe net. Il reporte son attention sur moi et dans ses yeux, je vois le défi et la haine.

– Je t’ai offert un toit et un boulot. Pourquoi nous as-tu trahis ?

– Désolé... Non, en fait, je ne suis pas désolé. C’est la vie, mon pauvre. Les rois sont décapités, les empereurs sont empoisonnés. Qu’est-ce que tu es, Ax ? Notre roi, ou notre empereur ?

– En fait, je pensais être le président.

Derrière Red, Ivan rampe lentement avant de lui asséner un coup dans le genou qui le déstabilise. Indy plonge sur le côté et j’explose le crâne de Red avec toutes les balles qu’il reste dans mon chargeur. J’y mets ma haine, ma colère et ma peur. La peur d’avoir pensé une petite seconde qu’Indy n’allait pas s’en sortir.

Après cela, le bilan est rapide et sombre. Ivan et moi concluons notre affaire et repartons chacun avec trois morts dans nos rangs. Je me sens soulagé que la plupart de mes hommes ne soient seulement blessés, mais la mort de mes trois amis, frères, camarades, m’a troublé. Et heureusement, putain, heureusement qu’Indy nous a prévenus juste avant sinon, les Philippins nous auraient tous massacrés !

Aujourd’hui, il a sauvé la vie de nombreuses personnes, dont la mienne. Malgré le fait que je le mette en danger. Le pire, c’est que c’est un homme intelligent. Il a compris depuis longtemps ma jalousie envers sa relation avec Eb et il sait très bien que je le pousse dans des situations périlleuses uniquement par mesquinerie.

Je sais qu’il le fait sans protester simplement pour sauver son frère. Il n’a pas peur de mourir. Au fond de moi, je comprends pourquoi Ebony l’aime autant. Il est loyal, franc, honnête et courageux, tout ce que je ne suis pas.

Nous rentrons à la maison dans une ambiance morne et lourde.

Les morts ont été laissés sur place, la police prévenue anonymement. Les hommes blessés et leurs motos ont été chargés dans le camion, et je fais la route seul à l’avant, Indy à l’arrière du convoi avant de rejoindre ma propriété. Ma maison. Ce qui est censé être mon lieu de travail autant que mon havre de paix.

La paix que je n’arrive toujours pas à trouver.

Les jours qui suivent cette débâcle, mes hommes et moi n’avons fait que dormir et nous morfondre. Et quatre jours plus tard, aux funérailles, le seul rayon de soleil que je vois, c’est Ebony arrivant dans un tailleur noir tout simple, la tristesse peinte sur ses jolis traits. Parce que, même si elle ne connaît pas ces hommes morts pour moi, elle partage notre peine. Pour de vrai. La mienne et celle d’Indy aussi qui lui a raconté tout ce qui s’est passé.

Ebony a pleuré avec nous. Elle a soutenu mes hommes en leur offrant à manger et en les aidant à écrire leurs derniers hommages. Elle a passé des heures avec eux, écoutant, notant, corrigeant leurs brouillons pleins de mots peïnés. Elle a été tout simplement parfaite.

Et de la voir arriver au bras d’Indy est à la fois douloureux et rassurant. Douloureux, car mes

sentiments pour la jeune femme ne font que se raffermir. Rassurant, car j'ai l'impression que les membres de ma famille viennent tout juste d'arriver. Et j'aime ma famille. Plus que tout au monde.

Les hommages se déroulent dans un mélange d'émotions fortes et percutantes, sous une pluie fine et un ciel gris. L'eau lave les cercueils surmontés de fleurs. Elle s'infiltre sous nos vêtements, mais pour ma part, je ne ressens rien d'autre que cette jalousie qui me pousse à me rapprocher d'Ebony. Les familles de mes hommes pleurent, les membres du gang prient, mais moi, je ne vois que cette femme.

– J'ai oublié le bonheur, la paix a déserté mon âme ! Et j'ai dit : « Toute mon assurance a disparu avec l'espoir qui me venait du Seigneur. » Revenir sur la misère où je m'égare, c'est de l'amertume et du poison ! Sans trêve, mon âme y revient, et je la sens défaillir. Mais voici que je rappelle en mon cœur ce qui fait mon espérance : les bontés du Seigneur ne sont pas épuisées, ses miséricordes ne sont pas finies ; elles se renouvellent chaque matin, car sa fidélité est inlassable. Je me dis : « Le Seigneur est mon partage, c'est pourquoi j'espère en lui. » Le Seigneur est bon pour qui se tourne vers lui, pour celui qui le recherche. C'est une bonne chose d'attendre en silence le secours du Seigneur.

Et j'ai honte de la vouloir alors que je suis entouré de tombes tristes. De la vouloir maintenant alors que je suis supposé rendre hommage à mes frères. Et j'ai honte de la désirer alors qu'elle est avec mon meilleur ami. Le seul que je n'ai jamais eu.

– Et toi, va jusqu'à la fin. Tu te reposeras, puis tu te tiendras debout pour recevoir ta part à la fin des jours.

Le prêtre est humble et parle d'une voix forte. Pourtant, rien de ce qu'il dit n'arrive à me consoler. Puis nous rentrons à la maison et Indy disparaît chez Ebony qui lui a préparé un repas chaud. Je ne sais comment surmonter ce nouveau drame.

Chapitre 11

Ebony

Une semaine est passée depuis notre dernier dîner avec Indy et je ne l'ai plus revu. Après l'enterrement, j'ai passé des heures à le serrer contre moi de peur qu'il ne lui arrive un jour la même chose. Sa tête contre ma poitrine. Ses bras me serrant fort. J'ai eu autant besoin de lui que lui de moi.

Je ne sais pas pourquoi il a disparu. Je pense que peut-être, il s'est rendu compte que la dangerosité de son métier ne lui laisse pas le loisir de me côtoyer. Ou peut-être qu'il n'a simplement plus envie de me voir.

Dans tous les cas, j'en suis bouleversée.

J'ai pleuré les premiers jours, mais désormais, je me suis fait une raison. Avec lui, c'est fini.

Ax, par contre, est toujours là. Il m'embête tous les jours à la boîte aux lettres et cela me fait sourire au moins une fois dans la journée. Heureusement que je l'ai. C'est bien le seul à vouloir me faire sourire, d'ailleurs. Soren, lui, est bien trop content qu'Indy m'ait abandonnée pour chercher à comprendre ma tristesse. Ses « tu es mieux sans lui » me brisent davantage le cœur, parce que c'est faux. Je ne suis pas mieux sans lui.

J'ai reçu deux nouvelles lettres de mon harceleur, ce que j'ai réussi à cacher à Ax, et mon moral est tombé bien bas. J'ai tenté d'envoyer un ou deux... Bon d'accord, une bonne dizaine de messages à Indy, mais il n'a jamais répondu. J'en ai déduit que nous n'étions plus rien, lui et moi.

Depuis, je passe toutes mes soirées à déprimer chez Soren sans réussir à lui dire que j'ai peur de mon poète psychopathe ou que le fait de ne plus voir Indy me coupe le souffle.

Lui, il ne voit rien de mon trouble. Il me sert son vin, me parle de ses recherches et me fait parler de livres, comme toujours. Mais mon cœur n'y est pas.

Le mercredi matin, je décide d'aller au bureau pour y travailler. J'ai besoin de changer d'air, de voir mes collègues et je passe donc quelques heures à mettre mes chroniques en page en étant interrompue toutes les dix minutes par des conversations rigolotes. C'est simplement génial.

J'ai passé la journée à rire et à boire du café dans une ambiance détendue. Tous les employés de L&L adorent leur boulot et cela se ressent dans l'atmosphère gaie de la boîte. Et même avec toutes ces interruptions, tout le monde fait son travail et des heures supplémentaires sans s'en rendre compte. C'est un véritable Eldorado. Je suis consciente que ce genre d'ambiance est rare, mais ici, il y a tout ce qu'un salarié rêve d'avoir.

En sortant de l'immeuble à la fin de la journée, je décide de passer dans un magasin de décoration pour acheter un petit quelque chose à Ax. Il est installé depuis près d'un mois désormais, mais sa maison reste toujours vide de décoration. J'erre un long moment dans un immense magasin sans que rien ne me tente.

Qu'est-ce qu'un homme, chef de gang, probablement millionnaire, pourrait vouloir chez lui ? Un vase ? Nul. Un tapis ? Pour rouler un cadavre dedans... Je ne veux pas être complice ! Une plante peut-être ? Mouais, il a déjà du mal à s'occuper de lui, se rasant uniquement quand c'est vraiment nécessaire. Je ne veux pas qu'il tue un être innocent comme une fougère. C'est donc râpé pour un chaton.

Mais au fond du magasin, mon œil est attiré par le cadeau idéal. Un maneki-neko, petit chat porte-bonheur japonais. Avec ses deux pattes blanches en l'air et son sourire mignon, je sais que c'est ce qu'il me faut. J'ai bien vu que les tatouages d'Ax ont tous un rapport avec le Japon. Alors j'en ai conclu qu'il aimait ce pays.

Je retourne le chat entre mes mains pour voir s'il n'est pas ébréché, mais il est parfait. Il a un collier rouge avec un grelot doré, les yeux clos, et ce que j'aime par-dessus tout, c'est le côté porte-bonheur. Pour Ax, Indy, mais aussi pour Spider. Je les aime bien, malgré leurs défauts. Je les aime bien, et j'angoisse pour eux malgré moi parce que je sais qu'ils côtoient le danger tous les jours.

Je fais emballer mon cadeau puis je traverse la ville à pied pour me rendre au parking. Le plus grand parking de cette petite ville est situé en périphérie, mais je suis obligée de m'y garer, car les places au centre-ville sont plus rares que les licornes multicolores et à l'heure où je suis arrivée, celui de L&L était plein.

Alors que je marche sur l'avenue principale, une silhouette familière apparaît devant moi, juste sous le nez. Je me fige et tente de voir s'il s'agit bien d'Indy en l'observant attentivement. Grand, musclé, avec son blouson en cuir et ses cheveux brillants. Pas de doute, c'est lui ! Je le hèle timidement, sans savoir si j'ai envie de l'embrasser ou de le frapper, mais il ne m'entend pas.

Alors, comme n'importe quelle femme (cinglée) le ferait, je décide de le suivre pour pouvoir le rattraper dans un endroit moins bondé. Il tourne dans une ruelle près de ma destination et s'engouffre dans un garage encore ouvert à cette heure tardive. Le sol est taché de noir et des voitures en pièces détachées s'entassent dans les coins. Une couche épaisse de poussière cohabite avec des insectes morts et des odeurs agressives d'huiles de moteur.

– Indy ? appelé-je d'une voix faible en croisant les bras sur ma poitrine.

Si je me suis sentie à l'aise dans mes vêtements toute la journée, j'ai désormais l'impression de clignoter comme un sapin de Noël au milieu de cette crasse et de ces calendriers de femmes peu vêtues. Pour peu qu'elles soient vêtues, en fait. Je porte un pantalon slim moulant avec des talons vertigineux et un chemisier beige transparent avec un soutien-gorge bustier noir en dessous. Là où ce garage crie « danger », moi, je hurle « luxe ». Non que mes vêtements soient particulièrement chers,

non, mais ce quartier est clairement à l'abandon et frôle la pauvreté extrême.

Je fais un tour sur moi-même, tentant de repérer Indy et au moment où je m'apprête à quitter cet endroit qui me donne la chair de poule, un homme débarque. Il est grand et musclé, dans le genre bodybuildé. Son crâne rasé est couvert de tatouages et il arbore un bouc négligé et... un immense couteau pointé vers moi.

Je recule, sachant pertinemment qu'avec mes talons, je ne pourrai jamais prendre mes jambes à mon cou et il m'attrape alors par l'arrière de la tête avant de me coller sa lame contre la gorge.

Oh ! Mon Dieu, je vais me faire tuer dans un garage sordide par un néonazi féroce et tout sale !

– Qu'est-ce que tu fous ici, pétasse ? grogne-t-il en agrippant mes mèches en désordre.

Il presse son arme un peu plus fort contre ma peau, si bien que je ne peux plus parler.

– Tu es sourde, en plus ?

Sa lame descend lentement le long de ma gorge puis sur mon buste. Je suis figée de terreur, incapable de bouger. Me battre contre n'importe qui, sans la menace d'une arme, m'est facile. Mais je ne peux rien faire contre l'acier pressé près de mon cœur. Mes mains sont gelées et serrent le maneki-neko contre mon ventre.

Pitié, porte-moi chance, petit chat, pitié !

Et les doigts noirs de crasse de mon agresseur resserrent leur prise sur ma nuque, me faisant grimacer de douleur.

– Lâche-la tout de suite ! hurle une voix derrière lui.

Indy arrive et attrape l'homme par le cuir de son gilet sans manches. Il le fait dégager de mon champ de vision en moins d'une seconde, mais la tension dans le garage ne fait que grimper et brûler. Je me plaque au mur, affolée parce que maintenant, Indy est lui aussi en danger.

– Tu connais les règles mieux que nous, Indy, déclare l'inconnu. Et ce n'est pas parce que c'est une nana que ça change quoi que ce soit. Les curieux, on les bute. Surtout quand ce sont des journalistes.

– Elle n'est pas journaliste, se radoucit le motard en me regardant avec tendresse.

Mon cœur fond dans ma poitrine. Je n'ai alors plus vraiment envie de le frapper.

– Comment le sais-tu ?

– Je le sais parce que c'est *ma* nana.

Moi, je suis perdue, là...

Indy me tire à lui et me soulève avant de me poser sur la table poussiéreuse derrière moi. J'ai conscience que mon futur est en train de se jouer en ce moment même alors j'enroule les jambes autour de sa taille et je me frotte à lui en gémissant bruyamment sous ses baisers torrides. Il faut que ce crétin y croie. Je ne veux pas qu'il me découpe en rondelles dans le fond de son garage miteux.

La langue chaude d'Indy se glisse dans ma bouche quand je halète contre lui et je le laisse s'inviter en moi, me bousculer, me presser jusqu'à me faire tourner la tête, à bout de souffle. Son étreinte m'a tant manquée que je tente de graver dans ma mémoire ces instants qui seront probablement éphémères.

Indy sent bon le cuir et le parfum de luxe. Ses mains, grandes et chaudes, me pressent les cuisses comme pour se délester de son désir le plus violent qui soit. J'aime le sentir contre moi. J'aime me nourrir des petits gémissements qu'il pousse, lui aussi, quand je lui mordille la lèvre inférieure. Ou quand mes griffes s'enfoncent dans ses fesses musclées mises en valeur dans ce jean moulant.

L'homme derrière lui se met à rire et pose la main sur l'épaule d'Indy, le forçant à me lâcher. Il se recule un peu, son regard grave et brillant plongé dans le mien. Ses mains ne me quittent pas, non, mais les miennes retombent de chaque côté de mon corps.

– Tu fais dans les poules de luxe, maintenant ? se moque l'inconnu.

– N'oublie pas à qui tu parles, mec, grogne Indy, cette insulte à mon encontre le mettant en colère.

Un vent polaire s'abat sur nous tandis que les yeux du néonazi s'écarchillent. Indy s'écarte de moi et je saute de la table avant de rouler des hanches jusqu'à lui et de m'accrocher à son bras musclé telle une vendeuse de charmes désespérée.

– Je ne l'oublie pas, non. Je ne l'oublie pas.

La menace qui pèse dans ces mots n'a rien de subtil, mais Indy semble s'en amuser.

– Fais ton boulot, je repasse dans quelques jours. Et n'oublie pas qu'Ax ne pardonne pas deux fois, menace le motard.

Indy pose la main sur mes fesses et les frotte avec vigueur pour me dépoussiérer. Il a l'air de beaucoup trop aimer cette situation. Je glousse fausement, les traits toujours crispés puis il me pousse dehors. Une fois la ruelle dépassée, sa main remonte sagement vers mes épaules et il me colle à lui, me prenant au creux de son bras.

Je marche sans savoir où nous allons, ni même sans voir le monde. Tout ce qui me reste en tête, c'est cette lame contre ma gorge et la tension qui ne veut pas me quitter. L'adrénaline retombe dans mon corps, mille questions se bousculent dans mon esprit mais c'est cette peur froide et sans nom qui menace de jaillir de mes yeux en larmes lourdes. Je tente de les ravalier. C'est difficile. Je ne veux pas paraître faible et fragile.

Nous nous arrêtons finalement au milieu d'une autre rue et Indy me tourne vers lui avec

délicatesse.

– Ebony ?

Je lève les yeux et j'attends.

– Tu vas bien ? demande-t-il, inquiet.

Je secoue la tête. Dans tous les sens. Je ne sais pas moi-même si c'est un oui ou un non.

– Qu'est-ce que tu faisais là-bas, bon sang ? Ça ne te suffit pas de traîner avec notre gang, il faut que tu ailles le faire chez les autres, maintenant ? me reproche-t-il.

– Non ! m'offusqué-je. Bien sûr que non ! J'allais juste rentrer à la maison et je t'ai vu. Je t'ai appelé, mais tu n'as pas entendu et je voulais te dire bonjour... Je ne pensais pas... Je ne savais pas !

– Ebony...

Il soupire, m'agrippe la taille sans prévenir, pour me presser contre lui, et il m'embrasse avec autant de fougue que dans le garage. Mais cette fois, je n'ai plus peur de rien.

– Toi aussi, tu m'as manqué, murmure-t-il contre ma bouche, avant de m'embrasser une seconde fois, avec plus de passion, encore.

Et quand il a fini, je le repousse violemment et croise les bras.

– Tu aurais pu venir me le dire plus tôt, lui reproché-je.

Indy soupire de tristesse, et se passe la main dans ses cheveux. Il a l'air épuisé. Je ne le remarque que maintenant, et j'ai envie d'effacer cette peine de son beau visage.

– Je ne pouvais pas, m'explique-t-il. J'étais en mission pour Ax et je n'avais pas le droit d'avoir de contact avec l'extérieur. Je voulais te prévenir avant de partir, mais je n'ai pas eu le temps... Ax... Il n'est pas toujours aussi sympa qu'avec toi.

– Il n'est jamais sympa avec moi. Il ne fait que m'embêter, boudé-je.

Je range le maneki-neko dans mon sac à main puis je passe les doigts sur mes yeux fermés.

– J'ai reçu tes messages, au fait, me dit-il. Tous, sans exception. Tu ne peux pas savoir comme ça m'a tué de ne pas pouvoir t'écrire, de mon côté. J'ai senti la tristesse dans tes derniers mots, j'ai senti... Seigneur, Ebony, j'ai compris que tu t'effaçais et je te jure que je n'ai jamais eu aussi mal de toute ma vie, mais si qui que ce soit avait récupéré mon téléphone, je ne pouvais pas les laisser penser que tu tenais la plus grande place dans ma vie, car tu aurais été en danger. Mais je veux que tu saches que toi aussi, tu m'as manqué. À en crever.

Je ne peux m'empêcher de sourire, de rougir et mes mains se mettent à trembler. Je m'approche de lui, timidement, et sans même réfléchir davantage, je me jette dans ses bras et je le serre contre moi.

Oh, mon cœur ne palpite plus que pour lui !

– Tu sais, j’étais en Californie il y a encore quelques heures, me dit-il. Je viens juste de rentrer en ville et quand j’ai su que je pouvais enfin revenir, je n’ai fait que penser à toi.

– Vraiment ? murmuré-je, bien trop émue.

Je me détache un peu de lui pour admirer ses traits fatigués, mais toujours aussi bruts et masculins. Indy est beau quand il sourit, beau quand il est inquiet. Il est la perfection incarnée.

Ses mains caressent mon visage, repoussent mes cheveux et il avance d’un minuscule millimètre qui permet à nos corps de se rencontrer à nouveau. Il me relève la tête pour que je croise son regard bleu clair qui m’a tant manqué. J’enlace sa taille ferme en passant sous son blouson et je sens sa chaleur s’infiltrer en moi.

Je n’aurais jamais cru pouvoir un jour ressentir autant de bonheur, mais de savoir qu’il est de retour dans ma vie me met en joie.

– J’allais venir te voir dès la fin de mon rendez-vous avec ces crétins du garage, m’apprend Indy.

– C’est vrai ?

– Oui.

– Je ne sais pas si je te crois. Moi, je pense que d’abord, tu aurais été voir ma voiture et je serais passée en second.

Il rit et fourre la main dans sa poche.

– Tiens, je t’ai rapporté ça. C’est trois fois rien, mais quand je l’ai vue, j’ai pensé à toi.

Il me tend une petite boîte de velours noir que j’attrape d’une main fébrile.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Ouvre et tu le sauras.

J’ouvre la boîte, le souffle coupé. Elle contient une magnifique bague en argent dont les coraux sculptés entourent une opale dans plusieurs tons de bleu iridescent.

– C’est magnifique ! Oh, tu n’aurais jamais dû ! C’est...

Ma voix se casse.

– Le bleu représente l’océan, m’apprend-il doucement, pour ne pas me brusquer, tant mes sentiments sont en fouillis. J’aurais aimé que tu puisses le voir, toi aussi. Au coucher du soleil, c’était magnifique. Les couleurs flamboyantes qui se reflètent dans l’eau m’ont fait penser à toi. Tu es sublime, tu illumines ma vie, et je me sens mal, quand je dois m’éloigner de toi.

– Oh... Indy !

J'ai les larmes aux yeux. Quelle fille je suis !

Je sors le bijou de son écrin et Indy l'attrape pour le passer à mon majeur. Elle a la taille parfaite.

– Selon certaines médecines traditionnelles chinoises, le majeur contient un méridien énergétique qui est directement relié...

Son index glisse le long de mon majeur, de ma main, de mon bras. Il roule sur mon épaule, entre mes seins et se fixe à cet endroit. Tout au long de son chemin, ma peau s'est couverte de frissons, son doigt laissant une empreinte chaude sur moi, en moi.

– ... au cœur.

– C'est pour ça que tu as choisi de le mettre à ce doigt ?

– Oui. Je veux être au plus près de ton cœur à chaque instant du jour et de la nuit.

– Mais tu y es déjà, Indy.

Et il m'offre un baiser digne d'un film hollywoodien.

Il me renverse dans ses bras avant de prendre mes lèvres en otage. Quelques personnes passent à ce moment-là dans la ruelle étroite et nous huent, applaudissent. Si seulement elles savaient à quel point Indy embrasse comme un dieu...

Bon sang, je n'ai jamais autant aimé l'Écosse qu'aujourd'hui !

Lorsqu'il me relève, ravi, je suis à bout de souffle et de petites étoiles scintillantes brillent devant mes yeux.

– J'ai failli mourir étouffée, mais ça valait le coup, décrété-je.

Il pose la main sur ma taille en riant et nous fait avancer dans la rue. Elle est calme, charmante et d'être là avec lui, c'est un rêve. J'ai l'impression que nous formons un vrai couple. Loin d'Ax, plus rien ne peut nous atteindre.

Indy, visiblement à l'aise, penche un peu la tête et frotte sa joue contre mes cheveux. « Tu m'as manqué ». Il ne prononce pas ces mots, mais chacun de ses gestes semble le hurler, de ses doigts agrippés à ma taille, jusqu'à sa façon de me dévisager avec bonheur.

– Je te raccompagne chez toi, propose-t-il quand nous émergeons sur la voie principale.

– Pas besoin, je suis venue en voiture. Je suis garée au parking en périphérie, lui expliqué-je.

– Alors je te raccompagne à ta voiture.

– Tu n'es pas obligé.

– Je sais, mais je suis garé là-bas aussi. Je voulais juste faire semblant d'être un gentleman.

Je lève les yeux au ciel, amusée.

– Tu n’as pas trouvé de place en ville pour ton scooter ?

– Retire ce que tu viens de dire, femme ! Ou je t’emmène sur ma monture pour te montrer à quel point elle force le respect.

– Un jour, peut-être. Mais pour aujourd’hui, ce ne sera pas possible. Je dois voir Soren dans trente minutes.

– Soren ? Le voisin ? Qu’est-ce que tu fiches avec lui ? grogne Indy.

Sa jalousie me plaît. J’ai passé des jours à angoisser à cause de lui, c’est à présent à son tour de souffrir un peu !

– Encore jaloux ? me moqué-je.

– Complètement !

– C’est moche.

– Je m’en fous.

– Il est comme mon frère. On pourrait se retrouver nus dans le même lit qu’il ne se passerait rien.

Jamais je ne me déshabillerais devant Soren mais c’est juste histoire de lui prouver à quel point il n’y a rien entre nous.

– Ebony, dis-moi que tu n’as pas l’intention de dormir dans le même lit que lui ? Et nue ? s’indigne mon motard.

Son ton outré et son expression choquée sont hilarants, cela dit.

– Absolument pas. Mais bon, qui sait de quoi une femme célibataire peut avoir envie à l’aube de ses trente ans, hein ? Nous avons des besoins, comme tout le monde.

– Célibataire ?

Indy me presse plus près de lui, encore.

Arrivés à ma voiture, je m’adosse à la portière et il m’emprisonne entre ses bras.

– Tu n’es pas célibataire.

Il se penche pour m’offrir un léger baiser.

– Ah bon ?

– Non.

Puis un deuxième.

– Et qui est l’heureux élu, alors ?

– Moi. Depuis quelque temps déjà. Tu le sais, n’est-ce pas ? Tu le sais... ?

Et un dernier.

– Non, réponds-je en toute sincérité. Ce n’était pas vraiment très clair avant et quand tu es parti, j’ai pensé qu’il n’y avait jamais rien eu.

Je baisse les yeux. Il se peut que cela m’ait particulièrement chamboulée, ce soir plus qu’un autre, et je pense que j’ai peut-être fait une bêtise en sortant du boulot.

– Au fait, tu as eu le temps de consulter ton téléphone, aujourd’hui ? lui demandé-je, inquiète.
– Non, j’ai passé tout mon temps sur la route pour revenir le plus vite possible.
– Hum, quand tu allumeras ton téléphone, il se peut que tu reçoives un bon nombre de messages vocaux désespérés. Ne les écoute pas.

Je le pousse et monte dans ma Pontiac avant d’ouvrir la fenêtre. Il fait une chaleur étouffante dans cette boîte de conserve, c’est l’enfer.

– Je les écouterai tous un par un et plusieurs fois, rit Indy. J’espère que tu as pensé aux photos coquines, aussi.
– Mais bien sûr ! Tout ce que tu risques de découvrir de moi, ce sont des insultes que tu ne dois même pas connaître et qui te feraient pâlir de gêne. Prends-en conscience avant d’entendre mes messages. Et évite de le faire à proximité d’enfants, si tu le peux.

Je démarre en faisant crisser les pneus sur le revêtement rouge du parking puis je mets mes lunettes de soleil quand j’en sors. Les feux passent tous au vert à mon arrivée et je mets en route la musique. J’ai fait installer un lecteur CD pour les fois où j’ai beaucoup de route à faire. Pour les fêtes de Noël, je vais toujours chez mes parents dans le Vermont et c’est le seul moment de l’année où je vois mon frère. Mais conduire des heures en étant obligée de chanter toute seule pour passer le temps, c’est vraiment déprimant. Au moins, avec mes disques, je peux faire des duos avec mes chanteurs préférés.

Je m’élance sur la grande route toute droite et déserte, une main à la fenêtre quand un grondement sourd me fait sursauter. J’avise Indy dans le rétroviseur, sur sa moto aux lignes dynamiques. Il me dépasse à une vitesse presque deux fois la limite autorisée en me jetant un regard brûlant derrière la visière transparente de son casque.

Indy est de retour. Mon humeur maussade, elle, s’est envolée.

Le temps de me garer un peu plus bas dans la rue, une réunion de motards se déroule sur la pelouse en souffrance d’Ax. Indy discute avec Spider et ils rient ensemble. Ax parle avec River et deux autres balaises trop vieux pour leurs pantalons de cuir moulants. Mais quand je remonte la rue, j’ai l’impression d’être nue sous leurs regards perçants.

Ils n’ont jamais vu de femme ou quoi ?

Indy me fait un signe de la main et je m’approche de lui. Mon chemisier transparent me donne soudain l’impression d’être trop... transparent quand tous ces hommes me parcourent du regard. En travaillant presque uniquement avec des femmes, je n’ai pas de problèmes vestimentaires la plupart

du temps. Mais avec ces nouveaux voisins plus qu'étranges, il va falloir que je me fasse une raison.

Quand j'arrive près de mon homme, il se place derrière moi et m'enlace en embrassant mon cou. Quelques huées s'élèvent autour de nous et je sais que je suis rouge comme une tomate, mais le regard tendre de Spider me détend. Lui, au moins, il ne me regarde pas comme un quatre-heures potentiel.

Spider est un homme mince et assez petit par rapport à ses camarades, ce qui reste tout de même une taille honnête. Je devine aisément les muscles effilés sous ses vêtements larges. Il est très pâle et l'encre foncée de ses tatouages ressort davantage ainsi. Ses cheveux, noirs et longs, sont noués n'importe comment et son regard noisette perçant lui donne des airs de mafioso. Il est mignon, dans le genre étrange.

– Tu vas travailler dans cette tenue ? demande River en s'approchant.

– Oui, pourquoi ?

– Je ne sais pas. Si tu veux faire le trottoir, tu peux aussi bien rester avec nous, on paie mieux.

Je serre les poings, prête à les lui enfoncer dans la gorge.

– Non, je ne fais pas le trottoir et si je le faisais, je le préférerais nettement à toi.

– C'est qu'elle a des griffes, ta nana, Indy.

– Et moi, j'ai un flingue. Si tu lui manques encore une seule fois de respect, toi aussi tu finiras sur le trottoir. Avec la tête éclatée, rétorque-t-il d'une voix grondante qui se répercute dans ma poitrine.

Indy me serre si fort contre lui que sa chaleur m'étouffe. Me plaît.

– Calme-toi, lui dis-je, d'un ton doux pour l'inciter à se détendre.

J'aime mes vêtements comme ils sont et je n'ai pas honte de les porter. La seule chose qui m'agace, c'est que ça excite ces animaux. Et je préfère nettement mettre des vêtements moins transparents et passer inaperçu que de voir leurs regards lubriques sur moi.

– Moi, j'aime beaucoup ce que tu portes, murmure Indy à mon oreille. Et si un seul d'entre vous continue à la regarder de cette façon, je vous jure que je vous le ferai payer ! râle mon homme à l'intention des autres.

Je m'agrippe à son bras et y enfonce les ongles pour qu'il arrête de les menacer. J'ai chaud, je suis angoissée. Je ne sais pas comment fonctionnent les choses entre eux, mais je suis à peu près certaine que de menacer ces enfants de Satan ne va rien arranger du tout. Je ne veux pas qu'il lui arrive de malheurs alors qu'il est enfin de retour !

– Indy, je crois que je vais rentrer. J'ai un repas à préparer. Tu veux m'aider ? lui proposé-je d'une voix troublée.

Il dévisage un à un les hommes présents et ceux-ci le défient du regard. La tension semble grimper

sans s'arrêter.

– Ça suffit, les mecs, grogne Ax qui se lance dans la partie. Si l'un d'entre vous touche à la voisine, j'aiderai Indy à vous buter. Maintenant, retournez à vos occupations. Je ne vous paie pas pour mater les nanas dans les rues.

Les hommes retournent dans la grande maison et j'en profite, maintenant que nous ne sommes plus que quatre avec Spider et Ax, pour retirer le petit paquet rose de mon sac à main.

Je le tends à Ax qui écarquille les yeux.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ton cadeau de pendaison de crémaillère.

– C'est rose ! s'offusque-t-il.

– Le papier cadeau, ça se jette à la poubelle, gros dur. À moins que tu ne veuilles le garder pour ta collection ?

Spider ricane et récolte un coup de coude dans les côtes.

Ax déchire le papier cadeau avec précaution. J'ai l'impression qu'il n'a jamais fait ces gestes de sa vie et cela m'attriste. Il sort le petit chat blanc et son visage pâlit avant de se colorer d'un rouge profond.

– Un maneki-neko ! C'est... le plus beau cadeau que j'aie jamais eu de ma vie, Ebony !

– Ne dis pas ça... rougis-je.

– Je t'assure !

Il se jette sur moi et me serre si fort contre lui que je manque d'air rapidement.

– Comment as-tu su ? Comment savais-tu...

– Tes tatouages. Disons qu'ils m'ont un peu guidée pour le choix du présent. C'est un porte-bonheur.

– Je le sais.

– Va lui trouver une place maintenant, dis-je avec le sourire.

Ax m'embrasse sur la joue et court chez lui avant de disparaître.

– Et pour moi, tu as aussi un cadeau ? demande Indy à mon oreille.

– Tout dépendra de la façon dont notre soirée va se dérouler, réponds-je avec un sourire charmeur.

Chapitre 12

Ebony

La semaine a été longue. Je suis allée au bureau tous les jours donc j'ai passé moins de temps avec Soren. Me sentant coupable, j'ai passé presque tous les soirs chez lui sous le regard furieux d'Ax qui doit se poser mille questions. Tant pis pour lui, ma vie privée ne le regarde pas.

Indy a encore été investi d'une nouvelle mission mystérieuse, depuis le jour même de son retour, et je commence à croire qu'Ax veut à tout prix l'éloigner.

Le samedi, cependant, le sourire me revient. Je me réveille de bonne heure au bruit d'un moteur de moto. Et je reconnais ce moteur entre mille. Indy est enfin revenu. Après un passage éclair de deux secondes dans la salle de bains pour voir si ma tête n'est pas trop horrible, je descends les marches quatre à quatre et j'ouvre la porte à la volée. Indy est en train de ranger son casque sous son siège et il se tourne vers moi dès que je mets un pied sur le perron. Je porte une nuisette noire très sage et à cette heure-ci un samedi, personne ne traîne dehors. Je suis sauvée.

Je marche vers lui, le sourire aux lèvres et il remonte lui-même le chemin pour me rejoindre. Il est terriblement sexy, avec sa démarche lourde et virile, ses cheveux dans tous les sens et son regard incendiaire.

D'un coup d'œil très lourd de promesses, il me détaille rapidement de haut en bas, avant de se passer une main sur la mâchoire. Son envie de moi s'inscrit sur chaque trait de son visage, dans chaque étoile s'allumant dans ses yeux.

- Déjà debout ? demande-t-il en me prenant dans ses bras.
- Tu connais Ivan Pavlov ? rétorqué-je.
- C'était un scientifique, non ?
- Oui. Il a travaillé sur le conditionnement.
- Et toi, tu dois écrire une critique de son dernier livre alors tu es réveillée à huit heures un samedi ?
- Non, j'ai entendu ta moto alors je suis sortie pour te voir. Je suis conditionnée. Moto = Indy, Indy = câlin.

Il gémit et soupire un peu, amusé.

- Si tu veux, on peut retourner se coucher, me propose-t-il d'une voix pleine de délicieuses promesses.

Je gémis mon approbation tandis que la chaleur et le désir s'éveillent en moi. Il me prend la main et dépose un baiser sur mes lèvres. Il est presque aussi angoissé que moi pour ce qui ressemble fort à

notre « première fois » ensemble, et c'en est drôle. Après tout, nous n'avons encore rien fait, à notre plus grand désespoir. À chaque fois qu'il met les pieds chez moi, Ax l'appelle pour l'envoyer quelque part. Cette fois, il faut que ce soit la bonne !

Déjà, une douce tension s'élève dans le bas de mon ventre, et j'ai hâte qu'Indy la fasse redescendre. Mes joues se couvrent d'un rouge profond en pensant à ses doigts glissés dans ma culotte et Indy semble savoir à quoi je pense, car ses lèvres s'entrouvrent sur un souffle trop fort.

– Qu'est-ce que vous faites ?

Je me fige, et justement, la voix glaciale d'Ax nous fait sursauter. Il se tient à quelques mètres de nous, les yeux rivés sur nos doigts entrelacés. J'ai peur. Je ne veux pas qu'il m'enlève à nouveau Indy.

– Salut, boss. Je viens de rentrer alors j'allais me reposer, lui répond mon motard.

– Tu as encore du boulot.

– J'ai bossé toute la nuit. Je n'arrête plus depuis presque vingt heures. Je ne pourrai pas continuer à ce rythme, proteste-t-il, agacé.

Ax semble en colère et je sais qu'il est jaloux. Il est jaloux du temps qu'Indy passe avec moi, peut-être aussi de la relation que nous essayons de construire. Il faut absolument qu'il se calme.

– Ax, dis-je d'une voix douce, pourquoi est-ce que tu es en colère ?

– Je ne suis pas en colère, rétorque-t-il en me lançant un regard froid comme le givre.

– Alors pourquoi est-ce que ton front est plein de rides ? Ne me dis pas que tu viens d'avoir 60 ans, je ne te croirai pas.

Il soupire et passe la main sur ses yeux.

– Pas d'humeur, c'est tout. Indy, tu peux te reposer. J'ai abusé ces derniers temps. J'envoie River te relever.

– D'accord.

– Et Ebony, je suis étonné de te voir dehors en nuisette sans un livre sous le bras. Tu te relâches, on dirait.

Je glousse et me précipite à la maison pour aller chercher les clefs de la boîte aux lettres.

Évidemment, avec le retour d'Indy, j'ai totalement oublié la boîte aux lettres. Je pourrais en avoir honte, mais je crois que mon motard a complètement détrôné mon amour pour la lecture. Enfin, pas de beaucoup, tout de même.

Comme d'habitude, j'ai reçu un livre. Et aussi une nouvelle lettre.

Je la cache sous le colis, comme si de rien n'était, mais au fond de moi, la peur me taillade les entrailles. J'ai froid. Je suis gelée et je regarde partout autour de moi pour voir si quelqu'un de

louche erre dans les parages. Quand un téléphone sonne près de moi, je manque de hurler tant je suis surprise.

– Fais chier, grommelle Indy. Je dois y aller...

Intérieurement, je pleure de déception tant j'ai besoin de lui en cette seconde. Je me sens tellement nerveuse et abattue par cette nouvelle lettre... Si peu en sécurité quand il n'est pas près de moi. Je vis un cauchemar dont personne ne connaît les conséquences et que je n'arrive pas à effacer de ma mémoire tous les matins au réveil.

Je recule d'un pas pour rentrer chez moi, dégoûtée.

Ax me fait un signe de tête pour me dire au revoir. Je vois bien qu'il est content qu'Indy doive repartir. Mais pas de façon mesquine. Ce n'est que sa jalousie qui ressort.

Bah, il se fera à l'idée.

Indy range son téléphone dans sa poche puis m'attrape entre ses bras forts avant de m'embrasser avec cette sorte de possession qui me met totalement à l'aise alors que j'aurais dû en être révoltée. Mais c'est trop bon pour que je m'en offusque. À chaque seconde passée entre ses bras, je me sens invincible et libre. Et je n'ai qu'une envie, c'est de l'attirer chez moi et de le forcer à rester à coups de chantage pas très catholique.

– Je suis désolé, Ebony. Crois-moi, je préférerais mille fois rester avec toi, mais je ne peux pas énerver ces hommes qui m'attendent.

Je devine que c'est encore un coup monté signé Ax.

Mon estomac se noue. Flirter avec le danger est excitant. Mais quand ce danger devient trop réel, trop palpable, tout le glamour disparaît soudain.

– Je comprends. Reviens vite. Et fais attention, surtout, lui murmuré-je, suppliante.

Après un dernier baiser, il repart sur sa moto pétaradante et moi, je rentre pour ouvrir la lettre.

Mienne.

C'est le mot que je te ferai hurler au cœur de la nuit.

Mienne.

C'est le mot que je te ferai scander à la lueur d'une bougie.

Mienne.

C'est le mot que je graverai au couteau,

Dans ta chair, comme sur ton tombeau.

Je plie la feuille en deux avant de la ranger dans le tiroir d'une main tremblante. La pile est haute et témoigne nettement de la fascination de cet homme pour moi. Je n'ai lu chacun de ces mots qu'une seule et unique fois, mais je me souviens de ces vers comme s'il s'agissait des poèmes de mon auteur

préférée. Chaque menace, chaque image macabre est incrustée dans ma tête et j'ai souvent fait des cauchemars à cause de cela. Pourtant, c'est la première fois que l'inconnu m'envoie des lettres de façon aussi répétitive et je suis certaine qu'il commence à devenir fou. Enfin, encore plus fou. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour qu'il choisisse tel ou tel moment pour me harceler ? Porter un certain type de vêtements ? Le croiser par inadvertance ? Ou est-ce que son cerveau malade est juste sens dessus dessous ?

Mais surtout, est-ce que je ne devrais pas parler à Indy et Ax de ces lettres ? Leur demander de me conduire au commissariat comme ils me l'ont déjà proposé ? Parce que oui, je me sens en danger. Et non, je ne trouve pas la force d'affronter cette situation toute seule.

Je décide de me remettre à mon livre de cuisine pour réaliser deux recettes aujourd'hui. Après des courses rapides, j'invite Soren à venir déguster avec moi ce que j'ai préparé. Un jambalaya bien épicé ainsi qu'une *key lime pie*, la tarte au citron vert typiquement américaine.

Mon esprit s'allège un peu de toute la tension tandis que je pense à mon travail.

– Alors, comment ça se passe au bureau en ce moment ? Je ne te vois plus jamais, se plaint mon ami.

Soren se penche vers son assiette qu'il dévore à une vitesse affolante.

– Ça se passe à merveille. Ça fait du bien de bouger un peu même si je regrette de ne plus pouvoir passer autant de temps avec toi.

– On a nos soirées, c'est déjà pas mal, répond-il avec un grand sourire chaleureux.

– C'est vrai. Mais ça me manque de ne plus entendre parler de tes recherches pendant des heures.

– Tu te moques ? C'est petit...

– Non, je t'assure ! Je trouve ça intéressant. Même si je ne comprends pas tout, j'adore voir à quel point tu es passionné par tes recherches et dès qu'on aura un peu plus de temps et moins de trois verres de vin dans le nez, tu auras intérêt à me faire un topo complet. Je veux tout savoir des MST.

Soren éclate de rire avant de débarrasser son assiette et de m'embrasser sur la tempe.

– Je nous sers deux parts de tarte. On peut peut-être aller manger au salon ? demande-t-il.

– Pas de souci.

Nous nous installons sur le canapé avec nos verres et nos assiettes à dessert pleines.

– Et les voisins, ils n'ont pas encore essayé de te faire avaler des boulettes de cocaïne ?

– Pas encore, raillé-je.

– Et quand est-ce que tu commences à te promener dehors en bikini fluo ?

– Soren ! hurlé-je en lui balançant un coussin.

– Quoi ? Ce n'est pas moi qui gère la mode dans le gang. Je pense que si tu veux te faire accepter par ces dames, tu vas devoir t'y mettre aussi. Au moins, tu es déjà blonde. Il ne te manquera pas grand-chose pour leur ressembler.

– À part cinq kilos de khôl, de fond de teint et de rouge à lèvres ?
– Et des faux ongles. Et une attitude un peu plus bravache. Tu es trop sympa pour le moment.
– Je peux m’entraîner à être méchante sur toi si tu veux, râlé-je.
– Hum, non merci. Je t’ai déjà vue t’en prendre aux petits vieux du quartier, je ne veux pas être ta prochaine victime.
– Hein ? Quoi ? Mais c’est eux qui avaient commencé !
– Oui, c’est ce qu’on dit.
– Je te le jure ! Et ce n’est pas parce qu’ils sont vieux qu’ils ne sont pas fourbes et méchants. Les Lasting sont de vrais démons !
– Ils sont adorables. Comme tous les petits vieux, nie Soren.
– Alors je te mets au défi d’aller chercher une boîte de cookies dans le placard et d’essayer de leur vendre pour le compte d’une œuvre de charité.

C’est carrément l’alcool qui parle, là.

– D’accord ! D’accord ! approuve Soren en hochant la tête.

Il se lève d’un bond, son immense carcasse mince vacillant légèrement.

– Tu es bourré, gloussé-je.
– Pas autant que toi.
– C’est bien vrai.

Il ouvre tous les placards de ma cuisine avant de brandir un vieux paquet de crackers.

– Ha ! Ha ! déclare-t-il avec un sourire immense sur ses lèvres fines.
– Ce ne sont pas des cookies ! Et ce paquet de crackers est entamé depuis au moins sept ans.

Je l’attrape et le lance vers la poubelle. Il ricoche sur le mur avant de s’ouvrir et de tomber par terre.

Je hausse les épaules puis je grimpe à genoux sur le plan de travail pour attraper les cookies sur la plus haute étagère. Je les ai rangés là pour ne pas être tentée et surtout, pour que dans mes grands moments de flemme, je n’aie pas envie de faire de l’escalade pour aller attraper ces rondelles de calories ambulantes.

Soren réceptionne le paquet de cookies tout chocolat avant de m’aider à descendre de là-haut.

– C’est parti, ma petite dame. Tu vas bien voir que les Lasting sont adorables et mignons comme tout.

Mais mon cher ami déchanté bien vite, pour mon plus grand délice. Lorsque monsieur Lasting ouvre la porte, Soren prend son air le plus grave et le plus profond, comme si le monde allait partir en vrille dans les secondes à venir.

– Bonjour, monsieur Lasting. Je m’excuse d’avance de vous déranger mais...

– Pourquoi tu t’excuses, grande dinde ? Si tu ne voulais pas venir me faire chier, fallait pas frapper à la porte.

Soren pâlit et recule d’un pas.

– Je suis désolé, mais je vends ces cookies pour les écoliers...

– Je m’en fous.

Le ton de monsieur Lasting est rêche et colérique.

– Si je n’ai pas eu de gosses, c’est pour ne pas être emmerdé. Et ce n’est pas pour que ceux des autres viennent me casser les pieds comme toi et tes gamins.

– C’est important, vous savez.

– Tu sais ce que je trouve important, moi ? C’est d’être au calme.

Sur ce, monsieur Lasting attrape son balai et commence à abattre le manche sur Soren. Celui-ci fait un grand bond en arrière et redescend l’allée à reculons, les bras levés devant lui.

– Monsieur Lasting, je vous en prie, nous sommes tous civilisés.

– Les petits délinquants dans ton genre, je les connais.

Il continue à frapper Soren qui n’ose pas intercepter le balai. Madame Lasting sort à son tour, un pulvérisateur à la main. Elle se dirige vers Soren et commence à l’asperger d’eau en le traitant de tous les noms. Morte de rire comme je suis, je regarde le spectacle jusqu’à m’effondrer au sol tant je ne tiens plus debout. Quand je vois les deux vieux diaboliques se précipiter vers moi à près de trois mètres à l’heure, je me redresse et cours en direction de chez moi, Soren sur les talons.

– Bordel de merde ! Je n’avais jamais eu aussi peur de ma vie ! déclare-t-il en reprenant son souffle. Tu avais raison, ils sont carrément déchaînés.

– Et encore, ils ne t’ont pas lancé des pommes. Je te jure que ça fait un mal de chien !

– Pourquoi tu avais été les voir à la base ?

– Ils avaient perdu leurs clefs de voiture dans leur allée et je les leur ai rapportées.

Soren grommelle quelques grossièretés avant d’aller se chercher un nouveau morceau de tarte.

– Il me faut du réconfort et ce dessert est parfait pour ça, ronchonne-t-il.

– La prochaine fois, tu me croiras sur parole. Ça t’évitera de dévaliser mon frigo.

– Mais j’aime le dévaliser. Il y a toujours de meilleures choses que dans le mien.

– En même temps, les grains de raisin poilus et les bouts de fromage rabougris, ce n’est pas très appétissant. Si tu faisais les courses avec moi, tu aurais aussi de quoi te faire de bons petits plats.

– Trop de boulot, baragouine-t-il, la bouche pleine. Et c’est plus rapide de venir jusqu’ici ou de commander un truc au resto chinois, voire à la pizzeria.

– Tu es pire qu’un ado.

– Pire, oui. Je suis un jeune délinquant qui agresse le troisième âge à coups de cookies au

chocolat. Un gros dur, quoi. Les mecs d'à côté n'ont qu'à bien se tenir.

Mais ils ne se tiennent pas bien du tout. Loin de là. Et le lundi matin, quand je suis réveillée à six heures par la musique, je décide de passer cette journée loin de mon domicile, à travailler aux bureaux de L&L pour un maximum de calme.

Chapitre 13

Ebony

Quand je sors pour aller récupérer mon courrier, je suis déjà habillée de mon tailleur noir avec chemise blanche et un ruban rouge en guise de cravate. Mes talons sont d'un grenat plus foncé que mon nœud et j'ai dégagé mon front de mes cheveux à l'aide d'une barrette. Ma mallette est lourde de livres et de mes dossiers écrits à la main. Heureusement, j'ai aussi ma clef USB avec ce que j'ai mis en page pour les recettes. Cela m'évite dix kilos supplémentaires au bout des bras.

Je pose ma mallette au pied de la boîte aux lettres puis m'apprête à l'ouvrir quand je vois Ax sortir de chez lui, torse nu dans la chaleur matinale. Ses mains sont enfoncées dans les poches de son jean et son sourire craquant me fait sourire à mon tour. J'en fais tomber mes clefs.

Je me baisse pour les ramasser et lorsque je me relève, il est déjà là. Son torse parfait porte à merveille la vague incrustée dans sa chair, en nuances de bleu et gris, et la carpe koï rouge vif donne une touche de couleur tout en descendant vers le creux de sa hanche comme si elle voulait glisser sous son jean. Je détourne les yeux en vitesse et je toussote.

- Salut, voisin.
- Trois.
- Quoi ? demandé-je.

Je me fige en attrapant mon courrier et je le regarde de travers. Qu'est-ce qu'il raconte ? Pourtant, il n'a pas l'air stone ce matin.

- Je parie sur trois livres reçus.
- Raté, il n'y en a que deux.

Je serre mes deux colis dans mes bras, cachant une nouvelle lettre mais Ax attrape le tout.

- Qu'est-ce que tu fais ? couiné-je.

Spider nous rejoint, l'air exténué et dit quelques mots à l'oreille d'Ax. Ses longs cheveux noirs sont détachés et masquent tous ses tatouages arachnéens.

- Je m'en occupe dans deux minutes, lui répond-il.
- Salut, Ebony.
- Salut, Spider.

J'essaye de faire comme si de rien n'était devant lui. Comme si Ax ne m'angoissait pas à retourner mon courrier, mais je sens mon sang bouillir dans mes veines.

– Ebony... soupire-t-il.

Ax me tend les deux livres que je lui arrache presque des mains avant de plonger sur lui pour reprendre ma lettre. Je suis à bout de nerfs. Je ne peux plus supporter rien ni personne. Il a franchi la limite en glissant un doigt sous l'enveloppe pour la décacheter et je ne veux pas souffrir la honte de ce qu'il lira sur ce torchon ridicule.

Je remonte mon allée à grandes enjambées pour aller la ranger avec les autres. Je suis furieuse qu'Ax se permette de toucher à mes affaires, mais surtout, qu'il me fasse sortir du fin cercle de protection que j'ai minutieusement tracé autour de moi. Ce cercle me permet de ne pas trop m'inquiéter des lettres et de les oublier à vitesse grand V autant que possible, du moins.

– Ebony, bordel ! Il faut qu'on parle de ces lettres ! Tu crois que je ne sais pas combien tu en as reçu ?

Il m'attrape à nouveau quand j'arrive au porche et je fais volte-face, rougissante. Sa main autour de mon poignet est douce et du bout du pouce, il caresse mes veines, là où il peut sentir mon cœur battre à toute vitesse.

Je baisse les yeux et serre les mâchoires. Pourquoi est-ce que j'ai honte qu'il sache ? Et pourquoi est-ce que je me sens aussi mal à chaque fois que je reçois un poème ? Ce ne sont que des mots. Et il ne m'est jamais rien arrivé. Sauf que... sauf que ces lettres pénètrent directement mon intimité, me donnant l'impression d'être observée, de ne plus être en sécurité à l'intérieur de ma propre maison. Elles brisent mes défenses les unes après les autres, me laissant un peu plus fragile à chaque fois.

– Eh oui, je sais toujours quand tu en reçois. Tu crois vraiment que tu arrives bien à les cacher ?

– Je le croyais, oui, bafouillé-je.

– Tu as raison. Tu les cachais bien et je ne les ai jamais vues. Mais tu sais comment je m'en rends compte ? Tes yeux se voilent de peur et ton teint rosé devient si blanc que je crois que tu vas t'évanouir. Mais le pire, Ebony, c'est qu'à chaque fois, tu gardes tout pour toi. La peur, la suspicion, tu essaies de faire comme si de rien n'était, mais ce n'est pas le cas.

– Tout ça ne te concerne pas, Ax. Laisse-moi gérer mes problèmes toute seule.

Je me dégage puis je rentre pour jeter cette fichue lettre, sans l'ouvrir, avec toutes les autres. Je ne les ai même pas entendus, mais Spider et Ax sont entrés derrière moi.

Ax me rejoint et avise les dizaines de poèmes envahissant le tiroir.

– Bon sang, grogne-t-il.

Il fourre la main dans les feuilles pliées avec soin, mais je referme le tiroir, lui écrasant presque les doigts.

– Spider.

Un seul mot et l'homme se jette sur moi. Il m'enserme les bras et la taille et Ax en profite pour sortir tous les poèmes et les poser sur la table. Je me mets à me débattre et à hurler, mais la poigne de Spider est trop forte.

– Ax, arrête ! Je t'en supplie ! Ne fais pas ça ! C'est ma vie privée ! Ne fais pas ça, tu n'as pas le droit !

Ma voix se brise sur tous les mots et je vois bien qu'Ax n'est pas heureux d'agir comme il le fait. Ce n'est pas de la curiosité. Il veut m'aider. Mais j'ai trop honte de tout cela pour le laisser faire.

Il attrape quelques lettres au hasard qu'il se met à lire toujours sous mes hurlements. Ses sourcils sont froncés et son dégoût, flagrant.

– De quand date celle-là ? exige-t-il de savoir.

Il me lit quelques lignes qui résonnent en moi tant mes cauchemars ont été violents, quand je l'ai reçue.

– L'année dernière. Vers Noël, avoué-je.

J'arrête de me débattre et Spider me lâche en s'excusant. Je lui pardonne, bien sûr. Il n'est là que pour m'aider.

– Et celle-ci ?

À nouveau, Ax a choisi une lettre dure et ignoble.

– Mai de cette année.

Il me pose d'autres questions, lit d'autres poèmes.

– Qu'est-ce que toutes ces lettres ont en commun, Ebony ?

– Elles sont morbides. Et dérangeantes.

– Tu dois voir au-delà. Tu es critique littéraire, fais marcher les rouages de ton cerveau d'intello.

Spider pose une main sur mon épaule. Nous deux, nous fonctionnons de la même façon. Lui avec les ordinateurs et les réseaux, moi avec les livres.

– Il doit y avoir un point commun. Un déclencheur qui fait qu'il t'envoie ces lettres à un certain moment et pas à un autre, lance mon voisin avec pertinence.

Je ferme les yeux et les deux hommes se rapprochent de moi, comme pour me dire que je suis en sécurité. Et je me sens effectivement en sécurité, à cet instant. Et oui, mon esprit analytique se remet en marche et je sais. Je sais pourquoi ces lettres me sont envoyées à certaines périodes uniquement.

– En couple, soufflé-je. Je ne les reçois que lorsque je suis engagée dans une relation avec un

homme.

J'attrape des lettres au hasard et je les relis avec un œil nouveau. Jalousie, haine, désir de possession. L'homme qui m'envoie ces mots devient violent et énervé lorsque je suis en couple. Mes relations précédentes n'ont duré que quelques jours, mais avec Indy, cela dure depuis des semaines, c'est pour cela qu'il ne s'arrête plus depuis quelque temps. Et la toute première lettre... Je saisis le bout de papier plié en deux. Elle date du jour où Soren et moi avons fait notre première sortie officielle entre meilleurs amis, deux ans après notre première rencontre. On était tous les deux asociaux et nous échangeions peu, jusqu'à ce fameux jour où il m'a invitée au cinéma.

– En couple, répété-je, hébétée.

Ou plutôt, à chaque fois qu'un homme s'intéresse à moi, de quelque façon que ce soit vu que je ne suis jamais sortie avec Soren en tant que tel.

– Alors tu es vraiment avec Indy ? demande Spider. Merde, quel chanceux !

– Je suppose que je dois dire merci ?

Il sourit, faisant bouger la toile tatouée dans son cou.

– Ebony, déclare Ax d'un ton ferme. Je vais t'emmener au poste de police. Maintenant.

– Je te l'ai déjà dit, c'est non. Cet homme se sent menacé par mes petits amis, mais c'est son problème. Il ne fera rien tant que je serai en couple, non ? Et quand je suis célibataire, je n'ai aucune nouvelle de lui. Donc voilà, problème résolu.

– Mais ces lettres sont violentes. Et crois-moi, je sais ce que c'est que la violence.

– Je te crois, mais...

Ax attrape l'enveloppe du jour encore cachetée, déchire le bout et lit le poème.

*Par une nuit d'été où tu sommeillais,
Dans tes rêves je me suis glissé.
Je sais le sang et la douleur
Que je t'y inflige avec douceur.
Mais un jour, ils ne seront plus chimères.
Je viendrai et je planterai ma colère
En profondeur
Dans ton pauvre cœur.
Et lorsqu'il cessera de pulser,
Je serai alors délivré.*

– Je connais des gens, Ebony. Des policiers qui sont en dehors du système, qui se battent avec les mêmes règles que les miennes. Ils pourraient trouver ce type et le faire enfermer pour des dizaines d'années. Tu serais tranquille. Tu ne serais plus terrorisée.

– Je ne suis pas...

– Arrête de mentir. Tu peux peut-être cacher des bouts de papier au fond de tes poches, mais ton

visage est trop expressif pour masquer des choses aussi graves.

– Je te remercie, Ax. De tout mon cœur ! Ton soutien est important pour moi. Mais je n'irai pas aussi loin. Je ne peux pas.

Je quitte la maison, les laissant tous les deux en plan puis je récupère ma mallette au pied de la boîte aux lettres et je conduis jusqu'au boulot. Aller voir la police, c'est simplement impossible parce que j'ai déjà dû faire preuve de beaucoup de courage pour le faire une fois, et on m'a ri au nez. Et puis ce qui me fait vraiment peur, c'est que ce fou apprenne que je l'ai dénoncé et qu'il passe aux choses sérieuses.

À mon sens, tant que je jouerais le jeu de la peur, il ne me fera rien. Après tout, cela fait presque quatre ans qu'il me menace, mais il n'est jamais passé à l'acte. Je ne veux pas décupler sa folie en le dénonçant, je ne veux pas déclencher les représailles alors qu'il ne m'a jamais fait de mal... physiquement.

Mon état de stress intense est balayé par un courant d'air chaud lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrent à mon étage chez L&L. Les petites abeilles littéraires butinent d'un ordinateur à l'autre en riant et une délicieuse odeur de café embaume l'atmosphère.

Je dépose mes affaires à mon bureau face à celui de Leigh puis je vais me servir une tasse que je sirote adossée au comptoir du petit recoin « salon de thé ». Il y a quelques fauteuils en cuir rouge, une table ronde et des meubles où ranger la vaisselle ainsi qu'un évier avec un robinet immense. Le tout est éclairé par des fenêtres hautes et larges qui suffisent à tout l'étage. J'apporte ma tasse au bureau puis je commence à taper mes notes pour les différents articles que j'écris. L'ambiance studieuse m'aide à me concentrer et ce café est tellement bon que je vais me servir une deuxième tasse à peine une heure après mon arrivée.

Je prépare une nouvelle cafetière pour les collègues, qui m'applaudissent quand je leur dis qu'il est prêt. Leigh vient alors près de moi et pose une de ses cuisses sur mon bureau. Elle porte un jean bleu clair très moulant qui met en valeur ses formes rondes, ainsi qu'un chemisier rose pâle à fleurs blanches. Ses cheveux blonds coupés court sont dressés dans tous les sens et elle porte au cou un collier avec un cœur qui descend sur sa poitrine. Elle touche sans arrêt ce bijou qui lui vient de son petit ami, un mec un peu louche, mais qui la regarde comme si elle était la déesse de l'amour. Il y a quelque temps encore, je ne comprenais pas ce qu'une femme aussi belle et intelligente faisait avec un homme qui, clairement, n'est pas quelqu'un de bien, même si Leigh ne m'a jamais raconté leur histoire. Aujourd'hui, en revanche, je conçois tout à fait que l'on puisse s'éprendre d'hommes qui ne font pas forcément que le bien autour d'eux. Je sais qu'Indy a été amené à commettre des actes vraiment monstrueux, barbares et pourtant, je l'aime. Je l'aime comme il est, pour qui il est, avec ses cicatrices et ses devoirs envers d'autres monstres.

– Alors, tu avances bien ? demande Leigh en buvant une gorgée de paradis liquide.

– J'ai presque fini de retaper mon article sur la revue littéraire. Ensuite, je m'occupe des recettes pour le magazine.

– Tu as de la chance d'avoir eu ce livre de cuisine. Moi, je suis empêtrée dans la romance

philosophique que j'ai reçue et qu'est-ce que je m'ennuie !

J'éclate de rire en m'affalant dans mon fauteuil.

– Une romance philosophique ? Bon sang, Lewis ne t'a pas ratée !

– Le pire, c'est que je l'ai supplié pour l'avoir ! Sur le coup, ça me semblait être une bonne idée et puis après dix pages, j'avais simplement envie de me taper la tête contre un mur. Jusqu'à m'évanouir.

– Tu le sauras pour la prochaine fois.

– Oh ! Oui, on ne m'y reprendra plus. Il m'a fallu presque deux heures pour lire vingt pages hier. Jake était dans tous ses états, il avait prévu une soirée romantique.

Une soirée romantique ? Finalement, il n'est peut-être pas aussi mauvais que ça. En même temps, si je ne le juge que sur son physique aussi... Après tout, Ax est chef de gang et il est sexy.

– Ça fait longtemps que vous êtes ensemble, avec Jake ? l'interrogé-je.

– Quatre ans, hier, sourit-elle, rêveuse.

– Et tu l'as rencontré comment ?

Quoi ? La curiosité est un vilain défaut, certes, mais pas pire qu'un autre.

– En prison.

Je m'étouffe dans mon café et Leigh rit de ce rire clair et haut qui lui est propre. Ses joues rondes se sont colorées de rouge et ses petites lèvres charnues s'incurvent en un sourire mutin.

– Désolée, tu m'as prise au dépourvu, m'excusé-je.

– Je sais bien que vous le voyez toutes comme un moins-que-rien et ça me fait de la peine, tu sais. C'est un homme bien. Il a fait des erreurs, mais maintenant, il fait tout pour se faire pardonner.

– Leigh... Je suis désolée...

Je prends sa main dans la mienne et la serre.

– Je suis coupable d'avoir eu ce genre de pensées et je sais que c'est mesquin et stupide.

– Hum.

– Parle-moi de votre rencontre. Dis-moi ce qui te plaît chez lui.

Ce n'est plus de la curiosité, mais juste le désir d'une amie de connaître un peu mieux la personne qui partage sa vie.

– J'ai donné des cours de littérature en prison durant un an et c'est là-bas que j'ai rencontré Jake. Il venait toujours à mon cours, il participait, faisait des analyses incroyables des textes que je proposais et il a commencé à m'écrire des lettres pour me parler un peu plus des ouvrages qu'il avait lus. Ses lettres, Ebony, elles faisaient parfois cinquante pages et je les dévorais toute la nuit ! J'ai commencé à lui répondre et on a philosophé sur les auteurs français, allemands, espagnols durant des

mois. On n'avait pas vraiment le droit de se parler de façon intime à la prison, mais un jour, il m'a dit qu'il sortait le lendemain et qu'il était triste de ne plus pouvoir suivre mes cours alors je lui ai proposé un café. J'ai été le chercher moi-même parce qu'il n'avait personne d'autre. Sa famille l'avait laissé tomber après le braquage. Et j'ai fait la chose la plus folle de toute ma vie. Je lui ai proposé de venir dormir chez moi, dans la chambre d'amis. Il n'a jamais vu la couleur de ces murs...

Elle rougit et je comprends qu'ils ont été directement dans sa chambre à elle. Son histoire est très belle et j'ai les larmes aux yeux. Jake fait environ un mètre quatre-vingt. Il est très mince et tatoué, même au visage. Ses cheveux sont mi-longs et toujours mal coiffés – style Kurt Cobain – et Leigh, elle, est petite et ronde. Toujours bien habillée, toujours le sourire aux lèvres. Ce couple n'aurait pas pu être plus différent et pourtant, j'ai ressenti tout leur amour à travers ces quelques mots. J'en suis bouleversée.

– Tu ne vas pas pleurer, Ebony ?

– Non, non...

Elle me tend un mouchoir et je l'en remercie.

– Tu es du genre à fondre en larmes aux mariages, je me trompe ? se moque-t-elle.

– C'est pour ça que je ne me maquille plus quand j'y suis invitée. Je finis toujours par ressembler à un raton laveur drogué.

– Je suis sûre que ce n'est pas si terrible.

– Quand tu m'inviteras à ton mariage, tu verras. Le Joker, à côté, est bien maquillé.

– Et ton mariage à toi, hein ? Je t'ai vue l'autre jour en ville avec un homme. Vous sembliez très proches.

Oh ! Elle a vu Indy qui me raccompagnait à ma voiture.

– C'est mon petit ami, dis-je avec un grand sourire et une fierté sincère. Mais ça ne fait pas longtemps. À peine deux mois. D'ailleurs, je ne sais même pas où il habite.

– Chaque chose en son temps.

Leigh attrape ma tasse vide et elle nous sert à chacune une nouvelle rasade de café avant de se remettre au boulot. Le reste de la journée passe à une vitesse affolante. Je décide de laisser ma mallette au bureau puisque j'ai l'intention de revenir demain, vendredi.

Quand je me lève, je sens tout de suite que quelque chose cloche. Et ce quelque chose n'est autre que sept tasses de café sur une journée. Et pas les petites tasses de la reine d'Angleterre, non, des gros mugs de la taille de l'ego d'Ax. C'est dire !

Je marche jusqu'à ma voiture au pas de course. Je suis à nouveau garée en périphérie de la ville, car je suis arrivée trop tard au boulot pour trouver une place chez L&L. Dans mes mains, je n'arrête pas d'agiter mes clefs et mon souffle est saccadé. Trop de café, j'ai bu trop de café. Je mets la musique à fond dans la Pontiac puis je roule jusque chez moi en chantant à tue-tête.

La rue est déserte alors je trouve une place juste devant ma maison. Je descends puis cours jusqu'à la chambre pour me changer. Je passe un tee-shirt gris tout simple, un short court blanc et mes petites baskets noires puis je trotte pour redescendre les escaliers. Je vais boire un grand verre d'eau et je cours autour de mon plan de travail en riant. Je suis survoltée. Je fais deux fois le tour du quartier en joggant et lorsque je repasse dans la rue, une dizaine de motos sont garées sur la pelouse d'Ax.

Seuls Spider et Indy sont dehors, en train de discuter. Je cours vers eux à grandes enjambées. Indy se tourne vers moi, sourire aux lèvres et je lui saute dans les bras tandis qu'il me fait tourner.

– Salut toi, dit-il avant de m'embrasser.

– Salut, réponds-je essoufflée, une fois mes lèvres libérées. Je cours. J'ai trop d'énergie à dépenser. Je vais jusqu'à l'étang au bout de la rue.

– Je te rejoins dans quelques minutes, murmure-t-il à mon oreille.

– D'accord, crié-je, à présent éloignée de lui.

Je reprends ma course puis je m'engage sur le petit chemin de terre qui mène au point d'eau. Les arbres créent de l'ombre fraîche et agréable tandis qu'à chaque nouvelle foulée, mon esprit se calme et une sensation de bien-être m'enveloppe de la tête aux pieds. Les reflets orangés du soleil couchant se reflètent sur l'étang en nuances ambrées magnifiques. Les cygnes et les grèbes nagent lentement et de temps à autre, un écureuil remonte sur son arbre juste devant moi. Le calme règne, ici. Je suis le seul être humain sur ce petit îlot de nature.

Lorsque je reviens à mon point de départ, Indy n'est toujours pas là. Un deuxième tour me rend de course plus sereine, mais je commence à être épuisée. Au troisième, je repère la moto de mon homme garée près d'un banc au niveau de l'entrée du parc. J'accélère et allonge mes foulées jusqu'à la rejoindre. Mais il n'est nulle part en vue. Je fais un tour sur moi-même et l'appelle.

– Indy ?

Aucune réponse. J'avance vers le point d'eau, les poings sur les hanches.

– Indy ?

Mon angoisse se propage lorsque je remarque le calme plat qui règne autour de moi. Plus aucun oiseau ne chante, plus aucun rongeur ne fouille le sol. Qu'est-ce qu'il s'est passé, ici ? J'ai mis dix minutes pour faire le tour de l'étang. En dix minutes, il peut se produire beaucoup de choses, surtout quand on est membre d'un gang. Indy a pu se faire battre à mort et jeter au fond du lac. Enlever... Oh mon Dieu, il...

– Indy ? hurlé-je à nouveau en tournant sur moi-même.

J'avance vers le saule pleureur dont les branches tombantes caressent la surface de l'eau. Soudain, un bras sort du feuillage épais et me tire en avant. Je sursaute de peur et lorsque je me retrouve à couvert sous le saule, devant un Indy tout sourire, mon couinement se transforme en rire.

- Bon sang, tu m’as fait peur ! Pourquoi te caches-tu ici, idiot ?
- Pour ça.

Il m’embrasse. Un baiser torride qui fait accélérer mon pouls et qui fait naître la chaleur idéale entre mes cuisses. Je l’attrape par le tee-shirt pour le coller à moi tandis que je m’adosse au tronc blanc de l’arbre. Notre baiser se fait plus doux, puis à nouveau torride et les mains d’Indy se glissent sous mon tee-shirt gris.

- Ce short te va à ravir, Ebony. Je ne pouvais plus en détacher les yeux quand tu t’éloignais dans la rue.
- C’est mon short que tu regardais, ou mes fesses ?
- Tes fesses. Et ces deux ravissants tatouages qui m’excitent...

Il grogne et passe les mains à l’arrière de mes jambes, me clouant au tronc avec une force brutale et grisante.

- Alors, dis-moi, Ebony, quelle heure est-il là, tout de suite ?

Je plonge les yeux dans les siens un instant. La tension charnelle entre nous est chaude et envoûtante.

- L’heure de me prouver que je suis ta petite amie, le mets-je au défi.

Indy attrape le bas de mon tee-shirt et le relève doucement, dévoilant mon ventre, mes côtes. Juste sous mes seins, il s’arrête et me regarda dans les yeux. Je hoche la tête pour lui signifier mon accord, et ses yeux se baissent avant qu’il ne dévoile ma poitrine. Son regard se fait brûlant. Ses mains agrippent le tissu de mon haut et il embrasse mon cou, juste sous mon oreille. Ses doigts se posent, délicats et légers, sur la soie transparente de mon soutien-gorge et il me caresse d’une façon si sensuelle et érotique que mon corps se meurt de ne pas l’avoir en lui.

- C’est bon, comme ça ? demande-t-il dans un murmure excitant.

Je ferme les yeux et bascule la tête en arrière.

- Oui.

Il arrête. Ses mains descendent sur ma taille et il se penche en avant, me léchant à travers la soie blanche. Sa langue est habile et m’enflamme de bas en haut. Il crée de petits cercles, suçote ma peau tendre puis passe à l’autre.

- Et comme ça ? souffle-t-il.
- Oh ! Oui, gémis-je.

Mes mains fondent sur son torse avant de rejoindre l’avant de son jean. Il grogne et se presse contre moi, frottant la bosse dure et suave au creux de mes paumes. Je me cambre, faisant ressortir

ma poitrine quand je sens ses dents jouer avec.

– Et là ?

– C’est... parfait, murmuré-je. Parfait.

Je suis en train de mourir de plaisir sous ses assauts délicieux. Indy sait comment faire jouir une femme. Oh oui ! Il le sait très bien. Sa main droite descend un peu plus bas et se faufile sous mon short, sous ma culotte. Je tremble un peu, incapable de brider ce désir fiévreux qu’il me procure.

– Bordel, Ebony.

Je suis plus que prête pour lui et j’en rougis de honte.

– Désolée ! Désolée...

– Pourquoi ? Pour être si délicieusement mouillée ?

– Hum...

– C’est parfait, Ebony. Tellement parfait. Quand j’aurai fini de te faire gémir, je t’allongerai sur l’herbe et je te prendrai sauvagement jusqu’à ce que tu hurles de bonheur. C’est ce que tu veux ?

– Oui...

Bon sang, oui ! C’est ce que je veux et je le veux plusieurs fois.

Son doigt se fraie un chemin jusqu’au centre de mon plaisir tandis que sa bouche est toujours occupée sur ma poitrine. J’ai chaud. Je suis trempée de sueur et plus encore. Mais je veux plus que tout qu’il s’allonge sur moi et que sa chaleur à lui me fasse oublier tout de mon existence jusqu’à ce qu’il ne reste plus que son nom sur ma langue et son goût sur mes lèvres.

Les mains tremblantes, je saisis le bouton de son jean et au moment de le défaire, le bruit des feuilles qui bruissent me fait sursauter.

– Alors, alors, les jeunes...

Un policier vient de s’engouffrer sous l’arbre et Indy jure en baissant mon tee-shirt à la vitesse de l’éclair.

– Je vais devoir vous mettre une contravention pour cette moto dans le parc. Les véhicules à moteur sont interdits ici, déclare l’inconnu qui nous a rejoint.

Tous les deux rouges de gêne, Indy et moi faisons face à l’officier, un homme d’âge mûr au léger embonpoint et aux cheveux gris. Il mâchouille un bâton de réglisse, faisant un bruit pas possible. Il pointe sa lampe torche sur nous, car la lumière du soleil a beaucoup décliné. Les rayons de la lampe balayent nos deux corps, comme s’il voulait voir si nous sommes armés. Dans ma tenue minimaliste, je n’ai pas vraiment d’endroit où dissimuler une arme, mais je suis certaine qu’Indy en possède deux ou trois. J’ai déjà touché à son Glock par inadvertance plusieurs fois et le métal froid m’a à chaque fois effrayée. Je ne suis pas une adepte des armes, mais je comprends pourquoi Indy doit en porter

sur lui. Cependant, je n'ai pas envie qu'il ait des ennuis avec la police et encore moins envie de me faire embarquer parce que mon homme en a.

– Pas si jeunes que ça en fait, dit le policier en nous parcourant des yeux.

Son regard se durcit quand il comprend qu'il n'a pas affaire à deux étudiants en train de fricoter et l'une de ses mains se porte sur son pistolet à impulsion électrique.

Je me sens soudain très nerveuse et Indy me serre contre lui.

Mais je suis une femme. Je sais y faire avec les hommes dans n'importe quelle situation.

– Quoi ? Vous insinuez que je suis vieille ? m'indigné-je.

Je m'avance d'un pas vers le policier qui écarquille les yeux.

– J'ai des rides, c'est ça ?

Je porte les mains aux coins de mes yeux, je tâtonne et j'exagère quelques sanglots de peur.

– Quel âge me donnez-vous, officier ? Soyez honnête ?

– Madame...

Je hoquette sous le choc et masque mes yeux en geignant.

– Madaaaaaaame ? Madaaaaaaame ? Je n'ai pas encore l'âge pour du « madaaaaaaame » !

– Mademoiselle, se rattrape le policier, Mademoiselle, je suis désolé, je vous en prie ! Reprenez-vous !

Il me touche l'épaule et je redouble de pleurs.

– Écoutez, monsieur, je vous épargne la contravention. Ramenez cette jeune femme chez elle et ne vous avisez plus d'entrer ici à moto, d'accord ?

– Bien, officier.

Le policier disparaît plus vite que la lumière. Ces hommes, tous des lâches.

Je continue à sangloter quelques minutes puis j'ôte les mains de devant mes yeux.

– Tu sais, j'aurais pu la payer, cette amende, déclare Indy, amusé.

Je pouffe de rire.

– Je sais. Mais ça aurait été moins marrant.

C'est bien connu, les hommes ont peur des pleurs des femmes. C'est dans leurs gènes.

– Bon, allez, je te ramène, Ebony. Notre petit moment romantique vient de tomber à l’eau.

Je fais la moue et lui prends la main.

– Dommage. J’en attendais beaucoup de toi, tu sais.

– Ça tombe bien, dans environ deux minutes trente, nous serons juste devant chez toi et dans deux minutes trente-neuf, nous serons dans ton lit.

Il grimpe sur la moto et m’aide à m’installer derrière lui.

– C’est très...

– Excitant ? conclut-il.

– Oui.

– Tu n’as encore rien vu.

Il met son casque, fait gronder l’engin et démarre si vite que je pousse un cri. Je l’enlace fermement et le laisse nous ramener à la maison. Même si le trajet est très court, la sensation de liberté à chevaucher est incroyable. La puissance, la vitesse, la brutalité de la conduite sont également très excitantes. Le vrombissement du moteur tue tout le bruit alentour, l’odeur forte du cuir qui couvre le dos d’Indy et contre lequel ma joue repose me donne envie de lui, plus que de n’importe quoi d’autre au monde. Et cette proximité que nous avons, ma poitrine pressée contre lui, mes jambes tout contre les siennes. Je n’ai jamais pensé que conduire une moto pouvait être sexy jusqu’à ce que je rencontre Indy. Et je n’avais jamais pensé qu’être à l’arrière pouvait être aussi merveilleux jusqu’à ce qu’il m’emmène. Je m’en retrouve exaltée, aguichée. J’ai envie de lui tout de suite et à même cette Suzuki diabolique.

Arrivés devant chez Ax, j’avise une quinzaine de motards qui enfourchent les Harley et Ax arrive vers nous, le visage fermé. Nous descendons et mon homme passe un bras possessif autour de mes épaules.

– Indy, on doit partir. Tout de suite, ordonne mon voisin.

Ax lui donne deux gros calibres qu’il place dans son dos, sous la ceinture de son jean. L’air commence à se faire rare autour de moi.

– Qu’est-ce qui se passe ? demandé-je en haletant.

– Ils arrivent, répond Ax.

– Qui ?

– Les propriétaires du quartier. Quand un gang s’installe quelque part sans demander l’autorisation, ça crée des conflits. Et je n’ai pas demandé l’autorisation. Je ne savais pas que ce quartier jouxtait celui sous la domination russe.

– Mais...

– Ebony, on doit partir tout de suite, me coupe-t-il.

Indy dévisage Ax qui lui fait un signe de tête. Il m’emmène sous mon perron et dépose un léger

baiser sur mes lèvres.

– Indy, j’ai peur ! Pourquoi ne restez-vous pas ici ? Pourquoi aller chercher... les ennuis ? Reste avec moi. Je t’en prie !

– Tu ne comprends pas, Eb, me dit-il doucement en caressant ma joue. Ils arrivent. Ici. Ils vont fusiller tout le quartier si on ne bouge pas. Si on part, c’est parce qu’Ax veut les entraîner dans un endroit désert pour qu’aucun civil ne soit blessé. On doit revendiquer ce territoire. Je sais que ça a l’air dangereux et ridicule, et crois-moi, ça l’est. Mais c’est la loi dans ce monde. Et je ne les laisserai pas arriver jusqu’à toi.

Il m’embrasse à nouveau et part. Il ne se retourne pas, mais je le suis des yeux jusqu’à ce qu’il tourne au loin. Le bruit infernal des motos s’estompe tandis que mes larmes coulent à flots. Les hommes roulent à une vitesse folle sans se soucier des voitures qui arrivent face à eux. À l’arrière de leurs blousons, hormis celui d’Indy, est écrit « Ley Absoluta ». La loi absolue. Ma gorge se noue et je passe une main sur mes yeux pour effacer ce cauchemar incrusté dans ma mémoire. Mais c’est impossible.

Je rentre à la maison pour prendre une douche, mais mon esprit ne pense qu’à Indy.

Bon sang, il a deux armes dans le dos... D’autres sur lui... Et rien d’autre pour le protéger ! S’il se fait tirer dessus... S’il lui arrive quoi que ce soit... Pourquoi est-ce qu’ils ont de la coke, mais pas de gilets pare-balles ? Bordel, pourquoi est-ce qu’ils ont des prostituées dans leur jardin, et rien pour se protéger en cas de problème ?

Durant près d’une heure, je ne fais que tourner en rond en priant pour qu’Indy revienne, mais la maison d’Ax reste désespérément calme. Je sors et traverse la rue pour m’engouffrer chez Soren. Je suis nerveuse, paniquée et le premier verre de vin qu’il m’offre me calme à peine.

– Ebony, qu’est-ce qui t’arrive ? demande mon ami, inquiet

– C’est Ax. Et Indy.

– Quoi ? Ils t’ont fait du mal ?

D’un seul coup, Soren est tout rouge, prêt à aller leur régler leur compte.

– Non, ils sont partis.

Soren hausse les sourcils.

– Ils ont déménagé ?

– Non, Soren.

Je me plante devant lui et il pose ses mains sur mes épaules en un geste rassurant qui ne fait que m’énerver. Je me dégage et reprends mes cent pas de son salon à la cuisine. Je serre contre ma poitrine le gilet que j’ai enfilé avant de sortir, à la place de mon tee-shirt de sport. Je suis morte de froid. Et d’inquiétude.

– Il va y avoir une fusillade. Ils vont être impliqués dans une fusillade, avoué-je en me mordant la lèvre inférieure.

– Oh ! Mon Dieu. As-tu appelé la police ?

– Non ! Je n’y ai même pas pensé ! Et je ne sais pas où ils sont. J’ai peur. Peur qu’il leur arrive quelque chose.

– Ce sont des criminels, Ebony. Il leur arrivera forcément quelque chose un jour, réplique-t-il doucement.

– Soren ! J’ai besoin que tu m’aides, pas que tu m’enfonces ! Tu es mon ami, oui ou merde ?

Il soupire et attrape une boîte dans le tiroir à couverts.

– Tiens, prends deux gélules, ça t’aidera à te calmer.

– Tu es sûr ? m’étonné-je.

– Je suis médecin ou plombier ?

– Médecin, grommelé-je.

Je prends les gélules et Soren me conduit au canapé avec la bouteille de vin entamée. Il me sert un autre verre et la rougeur sombre du liquide me fait penser à du sang. Beaucoup de sang. Indy... Pitié, pitié, pitié, il ne peut pas être blessé ! Ou... pire...

– Je peux boire de l’alcool malgré les cachets que tu m’as donnés ? m’inquiété-je à un moment.

– Oui, pas de problème. Ce ne sont pas vraiment des médicaments. C’est plus de l’homéopathie.

– Oh !

Je ne pose pas plus de questions et je sirote mon verre au rythme de la musique classique en fond sonore. Peu à peu, mon corps se détend et mon esprit s’apaise. J’ai l’impression d’être stone et l’alcool n’arrange pas les choses.

– Tes gélules marchent du tonnerre. Je me sens mieux que jamais, baragouiné-je.

Un éclat de rire sort de ma bouche sans que je ne puisse l’en empêcher ou même le contrôler. Pourtant, je n’ai pas envie de rire. Je suis triste à cause d’Indy. Et j’ai aussi un peu peur pour Ax, mais c’est comme si mon esprit était tiraillé. D’un côté, l’envie de rire et même de danser. De l’autre, une infinie tristesse qui se creuse un chemin dans ma poitrine sans s’arrêter, si profonde et noire qu’elle me fait mal. J’ai l’impression qu’on me frappe la poitrine avec un marteau-piqueur et je gémis. Je gémis de douleur et je me lève, mais je vacille.

– Soren...

Il se précipite vers moi et me prend dans ses bras.

– Je crois que l’alcool avec les cachets, ce n’était pas une bonne idée.

– Ne t’inquiète pas, c’est normal d’avoir un peu la tête qui tourne, me rassure-t-il.

– Et la douleur ?

– Quelle douleur ?

– Celle à l'intérieur.

Je plaque le poing sur mon cœur et je fronce les sourcils.

– Ça fait très mal.

– Tu as mal pour eux, n'est-ce pas, Ebony ? soupire Soren.

– Oui.

– Et ça a des répercussions physiques.

– Oui.

– Pourquoi ? Pourquoi te soucier de ces criminels ?

– Parce que même s'ils ont fait des choses horribles, au fond, ils sont bons. Parfois, on n'a simplement pas le choix, Soren.

– Tu parles comme si tu savais ce que ça fait.

– Je le sais parce que je les connais suffisamment pour voir que cette vie ne leur plaît pas.

– Je te pensais plus intelligente que ça.

– Et moi, je te pensais mon ami.

Je me dégage de son étreinte et je me dirige d'un pas décidé vers la porte pour rentrer chez moi, mais Soren me rattrape par le poignet et me tire violemment vers lui.

– Ebony, ne pars pas, je suis désolé. C'est juste que tu passes de plus en plus de temps avec eux et j'ai l'impression que tu m'abandonnes. Je suis jaloux. C'est très moche et ça me dégoûte, mais tu me manques. Tu es ma meilleure amie. Et j'ai l'impression que tu me quittes.

– Soren, c'est faux et tu le sais ! Je suis venue presque tous les soirs de la semaine.

– C'est parce qu'Indy n'était pas là, n'est-ce pas ?

– Non, pas du tout ! C'est parce que je le voulais.

– C'est vrai ? insiste-t-il.

– Évidemment.

– Pourquoi ne travailles-tu plus chez toi, Ebony ? Pourquoi pars-tu tout le temps ?

Je soupire à mon tour et je vais m'installer dans le canapé, en tailleur.

– J'ai besoin de changer d'air. Je suis stressée en ce moment.

Je ne peux pas lui parler de mes lettres de menace. Je n'y arrive tout simplement pas. Je l'aime et je ne veux pas qu'il s'inquiète davantage pour moi.

– Et sortir, voir mes collègues me fait du bien.

– Mais tu adores travailler chez toi.

Sauf que chez moi, je ne me sens plus tellement en sécurité.

– J'aime tout autant aller au bureau. Et là-bas, ils ont le meilleur café de la planète. Je te jure Soren, un jour, je t'y emmènerai et tu goûteras cette merveille.

– J'ai hâte.

– En plus, toutes mes collègues sont super mignonnes et intelligentes, elles te plairont. Tu trouveras peut-être la femme de ta vie !

Les mots se bousculent dans ma tête et dans ma bouche. Je ne suis pas sûre d’avoir réussi à tous les sortir, car Soren est hilare.

Je finis mon verre de vin et il m’en sert un autre.

– Non, non, ce n’est pas raisonnable. Demain, je bosse...

– Tu resteras chez toi pour faire tes articles. Bois. Ce vin coûte une fortune, tu ne veux quand même pas qu’il finisse au fond de l’évier ?

Je grogne et descends mon verre. Puis un autre encore. Je ne sais même pas pourquoi, car je n’ai pas envie de vin. Il est écœurant et ma douleur intérieure est de plus en plus profonde.

Les murs commencent à bouger tout seuls autour de moi et Soren est trouble.

– Merde.

– Quoi ?

Sa voix est déformée et je me lève pour faire quelque chose. Mais quoi ? Je ne me souviens plus de rien.

Il me fait me rasseoir et finalement, je sombre dans le sommeil.

Chapitre 14

Ebony

Quand je me réveille le lendemain matin, j'ai la pire gueule de bois de l'histoire de l'univers. Je me sens mal, mal dans ma peau, mal dans ma tête et affolée car je n'ai toujours pas de nouvelles d'Indy. Je me redresse, seule dans le canapé et je vois que mon gilet noir est complètement ouvert, dévoilant mon soutien-gorge. Le cœur battant, je vérifie mes jambes et ouf, j'ai toujours mon jean et il est boutonné. Merde, qu'est-ce qui s'est passé, ici ?

De nombreuses bouteilles d'alcool vides traînent sur la table et il n'y a qu'un seul verre. Soren n'a pas bu, hier ? C'est étrange.

Je me lève, mon cerveau cognant dans ma tête m'incite à me rasseoir, mais j'ai du boulot.

Je veux reboutonner mon gilet, cependant, les boutons sont trop petits et je suis trop à côté de la plaque. J'en ferme deux au niveau de ma poitrine, de travers en plus, et je sors. L'air est déjà chaud, mais je suis gelée.

Quelque chose ne va pas, je n'arrive cependant pas à mettre le doigt sur le problème.

En face, je vois Ax me fixer depuis son perron. Il a l'air furieux. Au moins, il est en vie. J'en suis soulagée. C'est que je me suis fait du mouron, pour cet idiot si cher à mon cœur !

Malgré moi, je scrute la rue au cas où Indy soit là, également, mais il n'y a que mon voisin.

Je sais de quoi j'ai l'air. J'ai l'air de sortir d'une nuit de folie chez mon ami d'en face et j'en ai honte. Je n'aurais pas dû dormir sur ce canapé, me bourrer la gueule alors qu'Indy était en danger et surtout, je n'aurais pas dû sortir débraillée comme je le suis. Je ne veux pas passer pour une dépravée alors que mes voisins, que mon homme ont risqué leur vie pour protéger le quartier.

Le rouge aux joues, je baisse les yeux et j'entreprends de rentrer chez moi. C'est difficile. Le sol bouge de travers et mes jambes tremblent tellement que j'ai l'impression de m'écrouler.

Je me sens vraiment malade et je suis certaine que les gélules de Soren n'auraient jamais dû être prises avec autant de vin. Pour un médecin, il a fait une sacrée boulette ! Mais bon, peut-être qu'il voulait simplement que je pense à autre chose. Je ne peux pas lui en vouloir, j'ai été exécrable avec lui la nuit dernière.

Une fois sur mon trottoir, Ax me rejoint d'un pas rapide et lourd, et me bouscule violemment. Je manque de tomber et je me rattrape de justesse à la boîte aux lettres.

– Ça ne va pas, bon sang ! hurlé-je.

Aïe, ma tête est sur le point d’exploser ! Il faut que je me calme avant de m’évanouir, tant la douleur est lancinante.

Je le pousse à mon tour. Il ne bouge même pas, c’est injuste !

– Il t’a cherchée, cette nuit. Pour te rassurer, grogne Ax, ivre de rage.

Je ne l’ai jamais vu dans un état pareil. Je sais qu’il parle d’Indy et j’ai encore plus honte de mon état actuel.

– Moi aussi, je t’ai cherchée, finit-il par dire.

– Je suis désolée, je...

– Je n’en ai rien à faire de tes excuses. Tu te prends pour qui, hein ? Tu crois que tu peux te foutre de nous comme ça ? Il ferait tout, pour toi. Je ferais tout, pour toi. Et qu’est-ce que tu fais une fois que nous avons le dos tourné ? Tu vas de vautrer dans la fange avec ce connard qui passe ses journées à mater par la fenêtre juste pour pouvoir apercevoir une pute de temps en temps ! C’est ça qui te plaît, Ebony ? Ce type ? Mais je vais te dire, tu n’es rien, tu le sais ça ? Rien du tout.

Les yeux d’Ax sont rougis et il pue le cannabis à plein nez. Sa colère est compréhensible, bien sûr. Il a dû angoisser, hier. Il a peut-être même perdu d’autres hommes, et j’aimerais pouvoir le rassurer un peu, mais tout ce qu’il voit à cet instant, en moi, c’est la femme qui a trompé son ami. Or, c’est totalement faux ! Il faut que je parvienne à le lui faire comprendre.

– Calme-toi, lui dis-je doucement.

Je lève la main pour prendre la sienne, mais il recule d’un pas, dégoûté par mon toucher.

– Tu n’as pas à nous traiter comme tu le fais. Tu te crois meilleure que nous peut-être ? Intelligente ? Mais quand on est une fille comme toi, on ne va pas voir ailleurs. Tu penses qu’un autre homme pourrait vouloir de toi ? De ça ?

Il fait un signe de tête pour me désigner tout entière.

Mince, ça commence à mal tourner. Je ne sais pas trop ce qu’il signifie par-là, mais je n’ai pas envie de m’attarder pour le savoir. Sa colère est contagieuse et se déverse dans ma poitrine. Il est injuste, et je n’ai pas à tolérer ses petits caprices simplement parce qu’il joue les caïds. Je n’ai pas décidé de son sort, il l’a choisi lui-même. Qu’il assume un peu !

Je remonte mon perron au pas de course et je m’engouffre chez moi, mais Ax me suit et retient la porte du bout de sa botte en cuir. Une vague de terreur m’étreint le ventre.

Il me regarde de haut en bas, un sourire méprisant sur les lèvres.

– Tu me dégoûtes. Physiquement, tu es trop grosse. Et mentalement, tu n’es qu’une pauvre conne. Tu n’as rien pour toi et je ne comprends même pas comment Indy a pu s’intéresser à ça. J’espère que tu t’es bien éclatée, avec le débile d’en face. Peut-être que lui, il a des idéaux un peu plus bas que la moyenne, c’est pour ça qu’il te colle au cul sans arrêt.

Je suis tellement bouleversée par ses mots que je ne peux plus fermer la porte. J’aurais voulu. J’aurais dû la claquer et lui péter le nez dessus. D’autant qu’à présent, plusieurs hommes sont rassemblés sur la pelouse et nous observent en buvant de la bière.

Je vois les lèvres d’Ax bouger, j’entends les insultes fuser à mesure que ses grimaces s’intensifient. Il prend du plaisir à m’humilier. Beaucoup de plaisir. Et ses hommes, derrière lui, sont consternés par son comportement. J’aimerais que l’un d’eux intervienne et l’éloigne de moi. J’aimerais que l’un d’eux fasse cesser cette mise à mort qui me bouleverse et me tue à petit feu.

– Tu peux bien jouer les intellos, mais dans le fond, tu n’es pas mieux que les putes qui viennent chez moi, version large. Enfin, il en faut pour tous les goûts. Après tout, le boudin, ça se mange aussi.

Seigneur ! Est-ce qu’il vient de me passer à tabac ou sont-ce ses mots qui me font aussi mal ? Mon cœur bat lourdement. Dans ma gorge, il m’étouffe doucement.

Mes yeux sont pleins de larmes mais je tente de les avaler pour ne pas exciter le prédateur qui n’attend probablement que de les voir couler.

– Eh bien alors, poupée, tu n’as rien à dire pour ta défense ? se moque-t-il, une fois qu’il en a terminé avec moi.

Son sourire narquois est aussi mauvais que moqueur. Mais moi, je suis morte à l’intérieur. Brisée.

Finalement, Ax décampe et je peux enfin fermer la porte. Je me dirige vers la cuisine, enragée. J’ai la haine de ne pas avoir été capable de le gifler, de répliquer ou même de lui arracher la langue. La haine qu’il m’ait parlé de cette façon et je suis vraiment très énervée parce que d’un seul coup, je me sens... salie.

Je me sers un verre d’eau que je serre entre mes doigts à en avoir mal. Mon cœur bat fort et mes oreilles bourdonnent des mots qu’Ax m’a hurlé. Je crois que je suis au bout du rouleau.

Quelqu’un frappe à l’entrée et je me dirige vers la porte d’un pas décidé. Je l’ouvre à la volée, certaine d’y trouver Ax, et je balance mon verre d’eau à la figure... d’Indy.

– Oh ! Mon Dieu !

Je me délite un peu plus.

Il entre et ferme derrière lui.

– Ebony...

– Tu as tout entendu, c'est ça ? sangloté-je, incapable de faire face à l'avanie.

– Oui, soupire-t-il. Je me suis précipité vers Ax pour le faire taire, mais River, York et Max m'ont retenu. Je te jure que je l'aurais tué, s'ils m'avaient laissé approcher. Je l'aurais tué, Ebony, lâche-t-il d'une voix dure.

Je me moque de ce qu'il a à dire, je ne peux plus le regarder en face, tant je me sens sale.

– Sors d'ici.

– Non.

– Sors, hurlé-je.

Mais il me serre dans ses bras et je pleure en enfonçant les ongles dans mon ventre. L'eau froide qui ruisselle de son visage me coule dans le cou et m'aide à calmer la colère qui me brûle les veines.

Jamais je ne me suis trouvée horrible. Certes, je ne suis pas un mannequin. Je ne suis même pas mince. Mais j'ai toujours accepté mon physique comme il est. Je me trouve féminine, belle et confiante, je n'ai pas besoin d'étiquettes supplémentaires pour être moi-même.

Et en quelques secondes, j'ai été anéantie. Pas parce qu'on m'a insultée ouvertement. Non. Mais parce qu'un *ami* m'a insultée ouvertement.

– Je reste, Eb. Je reste ici, avec toi. Et j'ai apporté le repas aussi. Des nouilles, des crevettes, des nems. Je me suis douté que tu allais mal, et quand nous sommes rentrés et que je ne t'ai pas retrouvée, j'ai deviné que tu avais passé du temps avec Soren pour tenter de te détendre un peu. Mais je dois être honnête, je n'en pouvais plus, d'attendre ton retour, alors je comptais bien venir te chercher et t'embrasser jusqu'à ce que le souffle nous manque. Et je me suis dit que, quitte à te garder près de moi pour les heures à venir, il faudrait bien nous nourrir un peu.

Il sourit, et frotte son visage contre ma joue. Ses gestes sont tendres, délicats, comme pour m'aider à apaiser la piqûre acide qui me tiraille la peau.

– Mais il n'est que huit heures du matin ! réponds-je.

– Il est presque treize heures, en fait.

– Seigneur...

J'ai complètement perdu la tête. Ce que Soren m'a fait prendre m'a retourné le cerveau.

– Je te jure que je n'ai fait que dormir ! J'étais tellement stressée ! déclaré-je soudainement.

Je tremble et j'ai peur que lui aussi ne parte en courant pour ne plus jamais me revoir.

– Tu n'as pas à te justifier, répond doucement Indy.

Alors pourquoi est-ce que j'en ressens le besoin ? Oh, je le sais, c'est parce que je ne

supporterais pas qu'Indy me quitte. Il est trop important pour moi. Trop.

– Et j'ai été chez Soren pour essayer de penser à autre chose, lancé-je à toute vitesse. J'avais peur ! Peur pour toi et pour Ax. J'étais terrorisée.

– Tout va bien, Ebony, tout va bien. Je suis là. Je n'ai pas été blessé. Allons manger un peu. Tu es toute pâle et tu n'as pas l'air d'aller bien.

Il caresse mes cheveux, mes joues. La douceur dont il fait preuve à mon égard me réchauffe doucement le cœur et calme ses battements douloureux.

– Je ne veux pas manger, murmuré-je en baissant les yeux.

Les ongles toujours plantés dans mon ventre, je m'extirpe de son étreinte et je me dévisage dans le miroir au-dessus du meuble de l'entrée de longues minutes. Indy pose ses sachets sur la table basse du salon et vient me rejoindre. Il se met derrière moi, prend mes mains dans les siennes et m'embrasse dans le cou.

– Tu es terriblement sexy, avoue-t-il, les yeux pleins de désir.

Ses mains remontent sur mon ventre nu, entre les pans écartés de mon gilet et il ôte les deux boutons qui masquent ma poitrine.

Je hoquette de surprise, un peu de gêne. Mes joues se colorent tout de suite de rouge tandis que la dentelle de mon sous-vêtement dévoile tout de moi. Des milliers de frissons me parcourent ; c'est la douceur de ses gestes qui me ravit, me berce.

– Et intelligente.

Il fait tomber mon vêtement au sol puis fait glisser les bretelles de mon soutien-gorge sur mes bras. Ses doigts glissent sur mes épaules.

– Et douce.

Il les embrasse toutes les deux et me retourne entre ses bras pour me faire face.

– Tu es une femme merveilleuse et ne laisse personne te dire le contraire, surtout pas Ax. D'abord parce qu'il est jaloux. Ensuite, parce qu'il n'a jamais su parler aux femmes. Et surtout parce qu'il ne pensait pas un mot de ce qu'il a dit.

– Le mal est fait. C'est trop tard.

– Je le sais. Laisse-moi le défaire, Ebony. Laisse-moi te montrer à quel point tu es excitante. Belle. Sublime, même.

Le souffle court, les yeux pleins de désir, Indy gronde sans s'en rendre compte, enragé à cause d'Ax, excité grâce à moi. Le son se réverbère dans ma poitrine, puis dans le bas de mon ventre.

Indy me conduit jusqu'au canapé puis m'ôte mon jean et mes talons. Je suis en sous-vêtements devant lui pour la toute première fois et je me sens terriblement vulnérable.

– Regarde-moi, ordonne-t-il doucement.

Je lève lentement les yeux, je croise son regard et d'un seul coup, ma gêne et mon trouble s'effacent. Le regard d'Indy posé sur moi n'a aucune trace de violence ou de dégoût. Il m'adore tout simplement comme je suis, et cela me rassure, et me soulage.

Ne voulant pas être la seule dans cette tenue, je lui fais enlever sa veste en cuir si sexy et d'un geste gauche et pressé, j'ôte son tee-shirt noir avant de le balancer à travers la pièce. Indy ne peut s'empêcher de me toucher, de me caresser. Le visage, la poitrine, le dos, les fesses. Ses mains découvrent mon corps avec plaisir. Sans se presser. Il en a rêvé depuis si longtemps. Je le laisse faire, ma chair se couvrant de frissons tenus à chaque effleurement.

Les lèvres entrouvertes, je tente de garder mon calme quand tout ce que je souhaite au monde, c'est de faire l'amour avec cet homme.

À mon tour, je pose les mains sur lui, sur son torse sculptural et j'effleure son tatouage et la cicatrice qui se déploie le long de son ventre. Elle est blanche et date d'il y a longtemps, mais elle est si longue et large que je ne peux que ressentir la douleur qu'elle a dû lui causer.

Mon souffle se coupe et je lève les yeux vers les siens, pleins d'étoiles. J'ai mal pour lui. Il le sait. Il se sent. Et il m'embrasse pour me faire oublier cette douleur qui tournoie dans mon ventre. Ses lèvres sont douces contre les miennes. Sa langue est chaude contre la mienne. Je me perds un instant au creux de ses bras puis je remets les pieds sur terre.

– Déshabille-toi, ordonné-je, impatiente. J'ai envie de toi, Indy.

– Seigneur, murmure-t-il en souriant.

Il se débarrasse de ses chaussures et de son jean. Il ne reste que son caleçon qui masque très mal son excitation.

– Allonge-toi. Je vais m'occuper de toi, lance-t-il d'une voix de charmeur.

Hum, ces quelques mots sont une promesse de plaisir que je sais déjà parfait. Je m'exécute. Étendue de tout mon long sur le canapé, je relève la jambe gauche pour le laisser s'installer entre mes cuisses, son membre chaud pressé contre moi. Il s'appuie sur les coudes et me regarde avant de sourire. J'enlace son cou de mes bras pour le presser contre moi et l'embrasser et il se laisse faire. Sa bouche est chaude, sa langue est taquine et bon sang, son parfum me fait tourner la tête.

– Indy, murmuré-je quand notre baiser se rompt. Promets-moi de ne pas me briser le cœur.

Je ne plaisante qu'à moitié.

– Je te le promets, Ebony. Je te le jure.

– Encore.

– Je te jure que je ne te briserai pas le cœur. Jamais. Tu es importante pour moi.

– Est-ce que tu m'aimes ?

– Je... Je ne peux pas dire ces choses-là. Pas avec la voie que j'aie choisie. Pas en sachant que je peux mourir chaque soir que Dieu fait.

– Alors justement, pourquoi ne pas vivre ta vie à fond si tu as peur de mourir tous les jours ?

– Pour ne pas faire souffrir les personnes auxquelles je tiens.

– Alors tu m'aimes, puisque tu ne veux pas me faire souffrir ?

– Oui. Mais je ne peux pas te le dire. J'aimerais pouvoir Ebony, j'aimerais même te l'écrire, te le chanter, le faire tatouer sur ma peau. Mais le dire, c'est un peu comme jouer avec le feu. Rien de bon n'arrive jamais aux gens comme nous. Ax, Spider, moi. Rien de bon. Et dire qu'on est heureux, c'est faire un pied de nez à la vie et je ne veux pas que ma vie s'arrête maintenant que je t'ai trouvée. Alors je ne peux pas dire ces mots que tu attends. Et je ne veux pas que tu les prononces. On porte la poisse, tu sais. On vit avec la mort à nos trousses. Tant qu'on ne dit rien, tout va bien.

– Tu es trop superstitieux. Mais je respecte ton choix. Dis-moi seulement que tu les penses, ces mots.

– Oui, je les pense. Et toi ?

– Je les pense aussi. Maintenant, montre-le-moi.

Indy grogne et nous fait rouler et tomber du canapé. On atterrit sur le tapis et je ris tandis qu'il embrasse ma poitrine et mon soutien-gorge. Sa langue joue avec ma peau. Ses dents attaquent chaque atome de mon self-control. Je vais bientôt céder. Le renverser sur le sol. Et le chevaucher jusqu'à ce qu'il jouisse en moi.

Je tourne la tête et ses lèvres se perdent dans mon cou, me faisant gémir avec ferveur. Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, une paire de bottes noires se trouve dans mon champ de vision et je hurle de peur.

– Désolé, déclare Ax qui se trouve à présent près de nous.

Je me lève d'un bond et place un coussin sur ma poitrine pour qu'il ne me voie pas.

– Sors.

– Écoute, Ebony, je suis venu pour m'excuser. Je t'ai dit des horreurs que je ne pensais pas et je suis désolé. Tellement désolé !

– Je ne veux pas de tes excuses, Aksel.

– Allez, Eb ! Fais un effort, s'il te plaît. Tu ne sais pas à quel point le fait de faire des excuses est rare pour moi.

– Alors peut-être que tu devrais changer d'attitude. Et de personnalité. Maintenant, sors !

– Ebony...

– Non ! Tu crois qu'il te suffit de venir ici et de t'excuser pour que j'aie mieux ? Tes mots m'ont blessée, Aksel. Ils m'ont blessée parce que je pensais que tu étais mon ami, parce que j'avais confiance en toi et tu as brisé cette confiance comme tu as brisé tout le respect que j'avais pour moi.

Et pour toi.

– Je t'en prie, ne le prends pas de cette façon...

– Je le prends comme tu me l'as donné. Comme un coup de poing dans la figure. Quand on humilie les gens, il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils soient comme neufs quelques minutes après. Et tu m'as humiliée.

– Je suis désolé.

– Je m'en moque. Pars, Aksel. Tu n'es plus le bienvenu ici.

Indy m'enlace pour me soutenir et fixe son patron avec gêne.

– Boss, tu devrais rentrer chez toi. Tu n'as pas l'air bien.

– Ouais.

Il sort et arrivé à la porte, il se tourne vers moi. Il fronce les sourcils, toise Indy avec méchanceté puis il rougit.

– Ebony, avant que je parte, tu devrais savoir qu'Indy est marié.

Je me fige avant de me tourner lentement vers l'homme qui vient de me faire un serment. Celui de ne pas me briser le cœur. Et pourtant, il tombe en ruine dans ma poitrine. En miettes. Il se consume et brûle, brûle, brûle jusqu'à ce que seule la douleur de cette révélation ne me reste.

– Je peux tout t'expliquer, murmure ce dernier, décomposé.

Je ricane. Les phrases qui commencent de cette façon finissent toujours mal. Ce n'est pas un « non, c'est faux ». Donc ça veut dire que c'est un « oui, je suis marié ».

– Dégage. Barrez-vous. Tous les deux ! hurlé-je à pleins poumons.

Je bouscule Indy qui riposte et m'attrape pour me coller à lui.

– Ebony, laisse-moi t'expliquer.

– Dégage, dégage !

Je ne peux plus m'arrêter de hurler. J'attrape au hasard une lampe que je lance vers Aksel à la porte. Celle-ci vole et explose sur le porche. J'attrape ensuite un vase et Indy recule et sort. Les deux hommes sont désormais dans l'allée devant ma maison. Je leur lance le vase, puis un autre en les insultant comme une furie.

– Dégagez de chez moi !

Et là, Indy se jette sur Aksel et le cloue au sol avant de se mettre à le cogner. Ils se rouent de coups tandis que Soren sort de chez lui et court vers moi. Il m'attrape dans ses bras et me fait rentrer.

– Ebony, hé, je suis là, tout va bien.

J'éclate en sanglots dans ses bras pendant qu'il caresse mes cheveux.

– Je les déteste. Je les déteste, Soren.

– Ebony, murmure-t-il à mon oreille, maintenant que tu t'es débarrassée d'eux, tu es tranquille.

Il caresse mes épaules et je me rends alors compte que je suis en sous-vêtements. Je veux aller me couvrir, mais ses mains se plaquent sur ma poitrine à m'en faire mal.

– Soren, arrête ! m'étouffé-je, indignée.

– Tu es mienne, maintenant. Mienne, râle-t-il brutalement.

– Soren ?

Ma gorge se fait sèche et mes yeux s'écarchillent. Non, ça ne peut pas être lui.

– Mienne, dit-il une dernière fois avant de sortir un mouchoir blanc de sa poche et de le plaquer sur ma bouche.

En quelques secondes, mon esprit s'embrume tandis qu'une odeur chimique asphyxie mes poumons. Je lutte. Tente de m'extraire d'entre ses bras. Il plaque sa main plus fort sur mon visage, si bien que j'ai l'impression qu'il va me briser les os. Et je tombe finalement entre ses bras, toute molle et incapable de hurler, de protester ou même de le repousser.

Chapitre 15

Ebony

Je me réveille en sueur, frigorifiée et percluse de douleurs. Je ne sais plus où je suis, mais en ouvrant les yeux en grand, je reconnais peu à peu les murs fleuris de ma chambre et la coiffeuse au grand miroir face au lit. Mais mon soulagement est de courte durée. Lorsque je veux ôter les cheveux de mon visage, je remarque que mes mains sont attachées aux barreaux du lit. Et crier ? Un bâillon sur ma bouche m'en empêche quand bien même j'ai envie de hurler jusqu'à vider mes poumons de tout leur air. Je le fais. Le bruit est si faible que c'est risible.

Le pire, c'est que je porte une robe vieillotte que je ne connais pas et que je ne sens plus mes sous-vêtements.

Je me mets à couiner et à gigoter pour me libérer, mais je n'arrive pas à me détacher. La panique m'assaille. Seules mes jambes sont libres et elles bougent dans le vide... Je ne suis rien de plus qu'une marionnette dont les fils sont mes liens.

Alors je hurle à nouveau. Avec un peu de chance, quelqu'un m'entendra. Entendra ces murmures effrayés emprisonnés sur mes lèvres.

D'ailleurs, des pas lourds retentissent enfin dans le couloir et quand Soren apparaît, je suis soulagée.

Il va me sauver...

Avant d'être horrifiée.

C'est lui qui m'a attachée !

Bon sang, c'est lui, le taré qui m'écrit des poèmes morbides et qui m'a enfermée ici. Non, non, non !

J'ai des milliers de questions à lui poser. Des envies de meurtre. Et je ne comprends rien à rien, ça m'angoisse.

– Oh, ma petite femme est réveillée. Comment te sens-tu ce matin, mon amour ? J'ai appelé le boulot pour leur dire que tu étais malade, m'apprend-il.

Oh ! Mon Dieu...

Respirer est devenu compliqué. Je relève la tête pour le regarder, même si la position est

douloureuse. Je veux lui dire de me relâcher, mais ce satané bâillon est trop serré.

Et mes cris se fanent quand je le vois enlever ses vêtements un à un. Tranquillement. Il les plie soigneusement, les pose sur la commode. Puis il grimpe sur moi. Lentement.

C'est un rêve. Il ne peut pas en être autrement. Parce que si c'était la réalité, je ne serais pas là, incapable de bouger, incapable de reconnaître ce qu'il se passe réellement.

Ma respiration, déjà difficile, se fait presque impossible. Le tissu contre ma bouche se faufile entre mes lèvres sous mes hurlements sourds et des sons étranglés réussissent à s'échapper.

– Chut, tout va bien. N'aie pas peur, Ebony, je ne te veux aucun mal, m'apprend Soren en caressant ma joue humide de larmes.

Je rue pour le repousser, mais il est trop tard, il est déjà là.

Et Soren, mon meilleur ami depuis cinq ans, un des hommes en qui j'ai le plus confiance en ce monde, abuse de moi de la pire façon qui puisse exister.

Durant les quelques minutes où dure cette horreur, je ne pleure pas. J'arrête même de hurler et pourtant, la douleur est intense et rêche. La brûlure que je ressens entre mes cuisses me donne l'impression d'être déchirée de l'intérieur et mon cœur se compresse à chaque fois que Soren ouvre la bouche.

Je ne l'écoute pas, je suis incapable d'entendre autre chose que les battements sourds dans ma poitrine. Je veux simplement qu'elle explose pour ne plus exister. Je suis incapable de me rappeler qui je suis parce que c'est plus facile, ainsi, d'être sa victime.

Quand il a terminé, il se redresse et s'allonge à mes côtés. Je sens le liquide chaud couler entre mes cuisses et j'ai envie de vomir. De vomir et de mourir. Pour ne plus rien sentir. Ni mon corps ni le sien. Ni la douleur ni la honte. Ni la colère ni la haine.

– C'était parfait, mon amour. Je savais que ça valait le coup d'attendre mais pour tout te dire, je commençais à ne plus en pouvoir.

– Salaud.

Mon commentaire est étouffé par mon bâillon.

– Ah, je vois. Je vais t'enlever ce truc si tu promets de ne pas hurler.

Il peut aller se faire foutre. Mais avant, j'ai des questions.

Je hoche donc la tête. Je me sens détachée de mon corps. Étrangère à l'intérieur de ma propre chambre, de ma propre maison. De ma propre vie.

Il me débarrasse du bout de tissu et caresse mes cheveux, mais je me dégage d'un coup de tête.

- Pourquoi fais-tu ça, Soren ? lâché-je immédiatement.
- Quoi ?
- M’attacher, me droguer... m’envoyer ces poèmes ignobles !
- Tu n’as pas apprécié mes vers ? Toi, la critique littéraire ? Je pensais pourtant te faire plaisir.
- Tu es mauvais en poésie, mon pauvre. Et mauvais en tout.

Il se redresse et me gifle, mais je souris.

- Tu es un minable, Soren. Minable, minable, minable.
- Ta gueule, bordel ! Ferme ta gueule ! hurle-t-il avant de se reprendre avec douceur. Et voilà, notre première dispute de couple. C’est excitant.

Ses cheveux sont décoiffés et son regard brillant. Je ne reconnais plus le Soren que j’ai fréquenté si longtemps. Si souvent. Celui-ci semble illuminé, à la dérive. Il raconte n’importe quoi... Vraiment, il me terrifie.

- Nous ne sommes pas un couple.
- Mais si, ma belle. Je nous ai mariés cette nuit. Tu es mienne, maintenant. Jusqu’à ce que la mort nous sépare.

Prise de panique, je me mets à hurler. Fort. En y mettant tout mon cœur dans l’espoir que quelqu’un, n’importe qui, entende et vienne à mon secours.

- Qu’est-ce que tu fais ?

Son poing s’abat sur ma mâchoire, me coupant le souffle et d’un geste brutal, il enfonce le bâillon dans ma bouche. Cet homme est un véritable fou. Comment ai-je fait pour ne pas m’en rendre compte avant ? Comment ai-je pu le laisser entrer dans ma vie sans rien faire ?

Soren me tourne le dos et s’endort alors que la nuit commence à tomber.

Quand le soleil monte dans le ciel dominical, je n’ai pas fermé l’œil une seule seconde. Des coups frappés à la porte réveillent Soren qui enfle son pantalon à la hâte avant de dévaler les escaliers, torse nu. Il ouvre et je reconnais immédiatement Ax et Indy. Bon sang, il faut qu’ils entrent. Qu’ils viennent me sauver. Il faut qu’ils comprennent !

Je m’agite, dans l’espoir de faire du bruit parce que le tissu dans ma bouche me donne envie de vomir, me dessèche la langue et m’empêche de crier.

- Où est Ebony ?

La voix d’Indy, chaude et vibrante, me retourne les pensées.

- Elle ne veut pas vous voir.

Si, je veux vous voir ! Pitié, venez, entrez et sauvez-moi !

- Bouge de là, connard, on a des choses à lui dire, grogne mon motard.
- Tu n’entreras pas dans cette maison tant qu’elle ne t’y autorisera pas.

Je vous y autorise ! Pitié, pitié, venez me chercher !

- S’il te plaît, nous avons des excuses à lui présenter, dit Ax d’un ton humble.

Pour la première fois, je suis dévastée qu’il ne s’impose pas. Notre dispute lui a effectivement remis les pendules à l’heure, à mon plus grand regret.

- Ebony ? hurle soudainement Indy à travers la maison.

Son cri est déchirant et suppliant, à la fois profond, dévastateur et dévasté.

Indy ! Je suis là ! Pitié, viens ! J’ai besoin de toi !

Je tire sur mes liens comme une folle, me brûlant la peau mais rien n’y fait, je suis prisonnière. Mes poignets sont en feu, mes hurlements étouffés et peu à peu, mon espoir d’être secourue se fissure. Les larmes roulent sur mes tempes pour s’échouer dans mes cheveux à mesure que je prends conscience de la situation. Je terminerai sûrement ma vie ici, dans ce lit. Attachée. Et meurtrie par un homme en qui j’avais confiance.

- Ebony, s’il te plaît, viens nous parler !

Est-ce que je dois continuer à me débattre ? Continuer à me déchirer la peau alors qu’aucun bruit ne peut leur indiquer que je suis ici... ?

- Ebony, on a des choses à te dire ! Ne nous laisse pas tomber ! implore Indy.
- Eh bien, je crois que sa réponse est claire, se moque mon geôlier.

Soren referme la porte avant de remonter et de se déshabiller.

Non, pas encore ! Je secoue la tête et serre les jambes l’une contre l’autre.

Lorsqu’il s’approche, je tente de le repousser d’un coup de pied, mais il m’attrape la cheville et m’écarte les jambes dans une salve de douleur humiliante. Son corps est froid et répugnant et j’ai l’impression d’être poignardée à chaque fois qu’il se force un passage en moi. Son souffle chaud sur mon visage me dégoûte. L’expression satisfaite de ses traits me donne envie de le tuer de mes mains nues. Et son regard, si plein de plaisir et de noirceur... Bon sang, je veux lui crever les yeux avec les ongles.

Je me débats, mais cela attise son plaisir et alors, j’arrête de lutter. Je ne veux pas qu’il prenne son pied avec moi. Je ne veux pas que ce qu’il me fait subir lui fasse autant plaisir.

Quand il a terminé, il s'installe à côté de moi et se met à me réciter chacun des poèmes qu'il a écrits. Tous plus morbides et sanglants les uns que les autres. Je l'écoute à peine, mon cerveau ne butant que sur les mots les plus durs.

Mon corps, lui, est comme mort. Mon esprit ne va pas tarder à suivre.

Entendre Ax et Indy abandonner si rapidement m'a simplement anéantie.

En pleine après-midi le dimanche ou... un autre jour peut-être ? Je réussis à m'endormir quand Soren quitte la chambre pour descendre au salon. Son absence est devenue signe de sécurité pour moi.

Et quand il n'est pas là, je peux enfin souffler. Remarquer ces choses qui me dérangent. Un couteau. Des gélules et des bouteilles d'alcool vides. Les chiffres du réveil qui sont détraqués, car ils indiquent des jours que je n'ai pas vu passer. Du sang sur ma chemise de nuit blanche. D'où vient-il ? Et cette douleur entre mes cuisses un peu plus forte à chaque minute.

Mon Dieu, qu'est-ce qu'il m'a fait ? Qu'est-ce que mon ami m'a fait ?

Chapitre 16

Ax

Je descends les marches en marbre du grand escalier et je vais me préparer un bol de céréales dans la cuisine. Mon humeur est maussade depuis des jours et c'est uniquement ma faute. Parce que j'ai fait le con. J'ai insulté la personne la plus brillante que je connaisse. Et ce n'est pas qu'intellectuel. La lumière qu'Ebony a fait entrer dans ma vie me fait me sentir bien. Différent. Mieux, en fait, que je ne l'ai jamais été. Et j'ai réussi à détruire cela. Je suis comme mon père, au final, à m'en prendre aux femmes, même si ce n'est pas à coups de poing.

Je me suis longtemps cru prêt à tout pour avoir Ebony. Ou du moins, pour qu'elle et Indy rompent brutalement. Et éventer le vilain petit secret de mon ami a été jouissif durant les quelques secondes où les mots sont sortis de ma bouche. Oh ! *Dios mío*, j'ai gardé cette carte pour le cas où les choses deviendraient sérieuses entre eux et j'ai presque joui en l'abattant sur Ebony. Presque. Parce que rares sont les personnes que je chéris et leur faire du mal m'a finalement blessé, également, ce qui m'a fait comprendre à quel point j'ai été monstrueux.

Comment ai-je pu penser que détruire leur bonheur me rendrait heureux ? J'ai cru être moi aussi amoureux d'elle alors que c'était faux. Je m'en rends compte à présent, mais il est trop tard. Ce que j'éprouvais pour la jeune femme était simplement la plus belle forme d'amitié possible et étant peu habitué à cela, je n'ai pas su le reconnaître. Ni même le gérer.

Quand je l'ai insultée, j'ai fait couler ses larmes et c'est une partie de mon âme qui s'est envolée avec elles. Quand je l'ai séparée d'Indy, c'est son cœur que j'ai brisé et le mien s'est arrêté de battre dans la foulée. Il est trop tard, à présent, pour réparer mes erreurs. Trop tard.

Et aujourd'hui, il ne me reste plus rien.

Elle m'a quitté.

Elle me déteste

Bien sûr, Indy est toujours là, lui, mais il n'a pas le choix. Il a encore le devoir de protéger son frère en me côtoyant, mais son amitié, je l'ai perdue aussi.

Le pire, c'est qu'il n'est plus que l'ombre de lui-même depuis qu'il a été largué et dans un sens, je m'en veux terriblement, car j'ai gâché le bonheur de mes deux amis dans le but égoïste qu'ils soient aussi malheureux que moi. Je devrais être content qu'Ebony soit désormais libre, mais je n'y arrive pas. Avoir atteint mon but ne me rend que plus dégoûté de moi-même et savoir Ebony triste et enfermée chez elle ne me réjouit pas.

Alors je vais réparer les pots cassés. Je m'en fais le serment.

Je me positionne à la fenêtre. C'est lundi, le soleil brille et le facteur ne va pas tarder à passer, ce qui veut dire qu'Ebony va sortir récupérer ses livres. Personne ne l'a vue depuis des jours et cela me manque de ne plus taquiner la jeune femme. J'ai hâte de la revoir. Hâte de lui parler. Et Indy aussi. Il se met derrière moi et observe la rue à son tour. Je sais qu'il crève d'envie de la prendre dans ses bras, et cela assombrit son regard un peu plus fort tous les jours.

Quand le facteur est en vue, nous sortons tous les deux presque en courant. Je récupère une seule lettre et lorsque le facteur sort trois colis pour la voisine, nous éclatons de rire.

Pourtant, elle n'est nulle part en vue et ce simple constat fait trembler Indy.

Il ne m'a pas parlé depuis que nous nous sommes battus et l'atmosphère est malsaine entre nous.

Le facteur tente de mettre les ouvrages dans la boîte aux lettres, mais apparemment, elle est pleine.

– Je peux vous donner ça pour la petite dame ? demande l'homme avec un accent texan prononcé.

– Bien sûr.

Indy attrape les trois paquets en fronçant les sourcils puis nous observons tous les deux le facteur s'éloigner.

– Ce n'est pas normal. Sa boîte aux lettres est pleine, ça ne lui ressemble pas, lancé-je, gêné.

– En même temps, on ne l'a pas loupée. On n'a pas été correct avec elle, alors si elle a perdu goût à tout ce qu'elle aimait, c'est un peu notre faute, rétorque Indy, amer.

– On devrait à nouveau essayer de lui parler. Elle est peut-être malade ?

Il hoche la tête, l'air grave.

Nous marchons jusqu'au perron avant de frapper à la porte. C'est encore ce connard de Soren qui ouvre. Cet homme me dégoûte jusqu'au plus profond de mon être, mais je ne sais pas pourquoi. Quelque chose dans son regard vide. Dans son sourire fourbe. Je sais reconnaître les prédateurs pour en être un moi-même. Et le fait qu'il soit là, torse nu, chez Ebony, est écœurant. Indy pâlit et serre les poings. Moi, je tente de calmer ma propre colère.

Soren a investi la maison de la voisine depuis l'incident. Je le sais car je l'observe. Il ne rentre que très rarement chez lui, pour ressortir l'instant d'après avec des vêtements de rechange ou des conserves de nourriture. Je me dis alors que j'aurais dû profiter plus tôt d'une de ses sorties pour aller voir Eb. Est-ce que Soren aide la jeune femme à faire le deuil de sa relation avec Indy ? Bordel, est-ce que cet enfoiré a profité de sa faiblesse pour la séduire ?

– Où est Ebony ? demande Indy d'une voix pleine de rage.

– Au lit.

La respiration d'Indy se fait plus forte. Soren sourit comme un roi.

– On veut la voir.

– Mais elle, elle ne veut pas. Elle ne veut plus jamais avoir affaire à vous. Vous êtes des parasites, des moins-que-rien, des criminels. Et elle voudrait vous voir morts. Les merdes comme vous ne méritent pas les femmes comme elle. Vous auriez dû le savoir avant de vous lancer, ça ne vous a apporté que la honte d'être largués comme les deux abrutis que vous êtes.

Indy balance les colis par terre et s'avance vers Soren, les poings levés. Je l'arrête juste à temps, avec difficulté, tandis que le gringalet recule dans la maison, les lèvres tremblantes.

Je sais qu'Ebony ne nous pardonnerait jamais si nous touchions à un seul cheveu de cet idiot. Mais j'ai tout de même envie de l'écorcher vif, de lui faire payer son sourire narquois, et de le battre à mort.

– Fais gaffe à ce que tu dis, Soren, susurré-je. Les parasites ont toujours raison de leur hôte.

J'attrape Indy par le col de son blouson, et malgré son désir violent de frapper cet homme, je le tire en arrière pour le faire sortir. Je retourne à la maison, le traînant derrière moi malgré les protestations de mon ami. Dans mon malheur, j'ai de la chance qu'Indy m'ait pardonné ma faute, la révélation de son mariage, car il se sent coupable d'avoir caché un si lourd secret à Ebony. Du moins, d'avoir caché une partie de la vérité. Pour autant, je sais que rien ne sera plus jamais pareil entre nous. Il ne m'en veut peut-être pas pour avoir parlé à Ebony, mais il m'en veut de ma trahison à son égard. L'amitié est une chose si fragile qu'elle me fait peur, car je sais que je suis le genre d'homme à tout briser sur mon passage.

– On doit faire quelque chose, hurle Indy dès que je referme la porte. Je ne peux pas laisser ce connard me voler la femme que j'aime !

Il se prend le visage entre les mains puis se frotte la poitrine. Je sais qu'il a mal. Qu'il souffre comme un fou, mais je réalise seulement maintenant la raison du pourquoi.

Oh ! Bordel, je me rends tout simplement compte que j'ai fait une énorme erreur. J'ai bien vu la douleur dans les yeux d'Indy quand Ebony l'a mis à la porte, mais je ne pensais pas que ses sentiments envers elle étaient si profonds. Ni que mon ami oserait prononcer à nouveau le mot « aimer ». Pas après ce que sa femme lui a fait subir.

Je me sens mal, et misérable. Je me sens... indigne de ces gens qui m'entouraient et m'aimaient.

– Indy, écoute, retournons là-bas, soufflé-je, désespéré.

– Mais elle ne veut pas nous voir !

– Je m'en moque. Allons-y. Elle ne va pas bien. Quand on lui dira la vérité, elle ne pourra qu'aller mieux. Et peut-être qu'elle te pardonnera. Je sais que j'ai déconné et que moi, elle ne me fera pas de cadeau. Mais l'un de nous deux peut l'aider à aller mieux, alors il faut qu'on force le passage.

– Mais ça fait des jours et... Et je n'en peux plus, putain, il faut que je la voie ! Tu as raison, on la

forcera à nous écouter s'il le faut, mais je ne peux plus supporter qu'elle se laisse dépérir à cause de nous.

Nous retournons chez Ebony. Cette fois, Indy ne frappa pas à la porte, il se contente d'ouvrir avec douceur et nous nous introduisons dans la petite maison. Le bas est vide et le désordre règne. C'est étrange. Quelque chose ne va pas, je le sens, et Indy aussi. Nous nous regardons, désarmés. Une lampe est renversée et brisée sur le sol. La couche de poussière sur tous les meubles et les assiettes empilées, pleines de nourriture, rendent les lieux presque insalubres. Tout comme l'odeur qui règne ici. La maison semble avoir perdu son âme et un sentiment étrange naît au fond de mon cœur.

La peur.

D'un regard échangé, nous montons à l'étage sans faire le moindre bruit. Une seule porte est ouverte et nous allons jusqu'à elle. Le couloir est petit, à peine quelques mètres de longueur, mais il semble s'étendre sur des dizaines de kilomètres tant l'effroi nous étreint.

Nous nous arrêtons tous les deux sur le seuil, et regardons dans la chambre.

Nous nous figeons en voyant Soren nu, de dos, en train de faire l'amour à Ebony.

Je sens qu'Indy, à mon côté, est anéanti.

Il est pâle, si pâle que j'ai l'impression qu'il va s'effondrer sur le parquet mais...

Mais quelque chose ne va pas, vraiment pas, dans cette scène. Et c'est cela qui nous fait rester sur place à regarder ce qu'il se passe vraiment.

Soren parle, mais Ebony ne répond pas.

Soren bouge, mais Ebony est figée.

— Mon amour, pourquoi est-ce que tu pleures ? demande-t-il durement.

Seuls les ressorts du lit qui grincent lui répondent.

— Est-ce que tu as mal ? Tu ne devrais pas avoir mal. Les femmes n'ont pas mal quand leur mari les aime.

Silence.

Je tourne la tête vers Indy. Nous sommes tous les deux sous le choc. Les pleurs ? Un mariage ? Et... du sang ? Partout sur les draps. Soren a complètement perdu les pédales ou quoi ?

— Peut-être que tes liens sont trop serrés, alors ? continue-t-il.

Il ne nous en faut pas plus pour comprendre la situation. Nous nous précipitons dans la chambre et

attrapons Soren par les épaules avant de le jeter au sol. Et putain, mon cœur se serre si fort dans ma poitrine que je laisse échapper un gémissement de douleur.

Ebony semble morte. Elle est morte ? Elle ne bouge pas. Elle est si pâle que sa peau se confond avec les draps. Seules ses larmes qui coulent nous indiquent qu'elle est toujours en vie. Ses mains, attachées au-dessus de sa tête sont jointes comme si elle priait et la robe blanche qu'elle porte est relevée jusque sous sa poitrine, dévoilant son corps ensanglanté.

Sa mâchoire est bleuie par les coups et son regard vide me fait hurler de rage.

Indy se jette sur elle pour la libérer de ses liens en lui disant mille fois d'affilée qu'il est désolé, qu'il l'aime, qu'il a peur, qu'il regrette.

Moi, je me jette sur Soren. Je commence à le cogner quand il tente de se relever. Et plus il bouge, plus je le cogne fort. La rage que je déverse dans chaque coup me rend un peu plus fou, mais en même temps, cela me calme. Oui, j'aime cela. Frapper à en perdre la raison. Jusqu'à oublier les conneries que j'ai faites. Et oublier qu'à cause de lui, une femme bien a été blessée.

Indy a détaché Ebony à présent, mais moi, j'ai un homme à tuer. Mes coups s'abattent sur le visage et le corps de Soren. Et le sang coule tellement que je ne vois plus la couleur de sa peau.

Allongé au sol, inerte, l'homme respire encore.

Je ne le tolérerai pas.

La douleur me vrille le poing à chaque coup que je porte mais je ne peux pas le laisser en vie. Pas après ce qu'il a fait à l'une des femmes les plus fortes que j'aie jamais rencontrée.

Je pose le genou sur la poitrine de Soren qui commence à étouffer. Alors j'appuie plus fort. Mes mains se portent à son cou frêle que je me mets à serrer jusqu'à en trembler. Dans ma tête, plus aucune pensée logique ne naît. Il n'y a que la rage, la peur, et une putain d'envie de tuer, massacrer, exterminer.

Dans mon dos, j'entends Indy appeler les urgences et je reste au sol, le souffle court quand les yeux de Soren, injectés de sang, se ferment. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je ne peux pas tuer Soren. Non... Cet homme va passer le reste de sa vie en prison, tabassé par les autres détenus, je m'en assurerai. Ce sera bien plus drôle que de le tuer directement. Et je me ferai un plaisir de payer une fortune pour que les pires raclures soient enfermées avec lui, dans une cellule minuscule et pour longtemps.

Je lâche prise, les mains tremblantes, même si je n'en ai pas envie.

Enfin, je lève les yeux vers mes deux amis. Indy tient Ebony dans ses bras en pleurant. Il est assis au bord du lit et la berce d'avant en arrière en s'excusant. La jeune femme semble toujours aussi morte. Sa tête penche en arrière, ses yeux fixent un point perdu à l'horizon de sa vision. Ses bras et

ses jambes pendent, lâches, dans le vide.

Ce spectacle me fend l'âme. Tout est de ma faute. Si je n'avais pas...

Pourquoi est-ce que je gâche toujours tout ? Le bonheur des autres, même le mien.

La relation que j'ai eue avec Ebony, même si elle n'était pas celle que j'aurais souhaitée, me convenait parfaitement. Et je l'ai détruite. Comme j'ai détruit Indy. Parce que je suis égoïste et lâche et mauvais.

Sur le matelas drapé de blanc, une immense tache rouge s'épanouit, tout comme sur le jean d'Indy. La chemise de nuit d'Ebony est toujours relevée et son ventre pâle est rougi de traces écarlates, mais je n'arrive pas à voir la moindre blessure. Qu'est-ce qu'il s'est passé ici, dans cette chambre ? Quelles horreurs a-t-elle dû subir de la part de cet homme que j'exècre ?

Quand les sirènes de police et d'ambulances se font entendre, Indy se lève doucement pour ne pas brusquer la jeune femme et il porte Ebony au rez-de-chaussée. Je lui ouvre la porte et ils sortent tandis que des hommes en uniforme se précipitent vers moi. Je suis dans un brouillard épais et je n'entends rien de ce qu'on me demande. Des hommes se meuvent autour de moi, près de moi. Ils posent des dizaines de questions, mais tout ce que j'entends, c'est ma propre respiration, mêlée de râles de douleur. La douleur d'avoir anéanti une femme innocente.

Chez moi, j'aperçois mes motards tous sortis pour regarder la scène. Ils portent leur main sur leur cœur en pensant qu'Ebony est morte et même les secours le croient. Elle est si pâle et immobile. Et personne ne s'occupe d'elle, malgré le fait qu'Indy leur hurle de se bouger... Peut-être que le corps peut produire des larmes dans la mort... Peut-être qu'elle est bel et bien morte et que j'ai rêvé sa poitrine se soulevant un soupçon. Peut-être...

Je m'écroule à genoux et hurle en me prenant la tête entre les mains. Tout ceci n'est qu'un cauchemar, un affreux cauchemar, ça ne peut pas être vrai. Je lève les yeux et regarde autour de moi. Indy, lui aussi, est dans le même brouillard. Il ne parle plus, se contente de serrer Ebony contre lui, debout au milieu de la foule de policiers et d'ambulanciers qui tentent d'attirer son attention.

Bordel, son sang s'égoutte sur le sol, formant une mare écarlate, et personne, pas un seul secouriste ne la soigne !

Je vois mon ami en train de s'énerver. Je le connais. Trop bien. Dans les secondes à venir, il va faire une grosse bêtise et dégainer son arme pour forcer les secouristes à soigner Ebony. Je ne peux pas le laisser faire cela, alors qu'elle aura besoin de lui dans les jours à venir.

Je reprends donc les commandes de mon corps. Je le dois. Pour Ebony. Parce que je suis sûr et certain qu'elle n'est pas morte. Non. Elle est forte et fière, et c'est pour cela que je la sais en vie.

J'accoste un jeune policier et celui-ci recule d'un pas lorsque mes yeux reprennent leur lueur ardente.

– Notre amie est blessée, dis-je d’un ton fort, il faut l’emmener à l’hôpital tout de suite.

Le policier ne perd pas une seconde et bouscule ses collègues en arrivant près d’Ebony. Il lance ses ordres aux secouristes et à Indy. Celui-ci est incapable de lâcher la jeune femme et lorsqu’on la lui retire de force, il se met à hurler. Deux secouristes l’immobilisent avant de lui parler pour le calmer, mais il tremble de tout son corps. S’il pense la même chose que moi, alors il se sent probablement coupable pour ce qui est arrivé. Et la sensation de mourir à petit feu doit également lui brûler la poitrine.

Des hommes se penchent sur Ebony, désormais allongée sur un brancard, et lorsqu’ils comprennent qu’elle est vraiment en vie, ils se hâtent de la mettre sous respiration artificielle avant de la couvrir d’une couverture chauffante. Puis elle disparaît avec eux dans le véhicule jaune.

Indy reste figé un instant, avant de s’élancer après elle et de sauter dans l’ambulance pour être à ses côtés. Les sirènes se mettent en marche, tout comme le véhicule et en un instant, ils sont partis.

Je suis désormais seul, et cela me blesse.

– Que s’est-il passé, monsieur ? Pourquoi êtes-vous couvert de sang ?

Le jeune policier qui m’interroge semble nerveux et inexpérimenté. Il sait déjà probablement que je suis un meurtrier. Un homme de la pire espèce. Mais je n’ai pas de temps à perdre avec les conneries du gang. Aujourd’hui, je vais faire quelque chose de bien. Aujourd’hui, je vais dénoncer un coupable au lieu de faire justice moi-même comme avec mon père. Je vais enfin être un homme bien.

– Soren... Le voisin d’en face... Je l’ai surpris avec Ebony. Au lit.

Merde, mes pensées partent dans tous les sens. Il faut que je me ressaisisse.

– Alors vous l’avez tué ? demande l’homme face à moi.

Le policier joue avec son arme à feu dans son holster.

– Elle était attachée. Bâillonnée. Et il la violait, craché-je en serrant les poings. Je l’ai frappé. Frappé jusqu’à ce que je n’en puisse plus. Il est en haut, dans la chambre. Mais il n’est pas mort, je l’ai simplement immobilisé.

Le policier demande une unité scientifique et va inspecter la maison pendant qu’un autre flic me retient. Je ne suis pas menotté, mais je sais qu’au moindre geste de travers, ils vont s’en donner à cœur joie. À moins que les gars ne me défendent et ne créent une fusillade juste ici.

Je souris. Ces salauds en seraient bien capables.

Mais alors que les gyrophares des véhicules projettent une lumière blafarde devant la jolie maison d’Ebony, cela me semble plus que déplacé d’arborer mon sourire mauvais. Je soupire. Effacer les

images sanglantes que j'ai en tête ne servirait à rien car elles resteront gravées en moi jusqu'à la fin de ma vie. Tout comme je revois chaque soir le crâne défoncé de ma mère gisant dans une flaque de sang sur le sol d'une chambre de motel. Mon père affalé dans un fauteuil et qui boit une bière sans même s'inquiéter d'elle. Et les murs que j'ai repeints de sang à force de le frapper jusqu'à ce qu'il cesse de respirer.

Je n'ai pas revu ma mère depuis des années. Elle a peur de moi. Elle m'a vu tuer son mari et ses souvenirs étant complètement confus, elle me prend pour un meurtrier. Peut-être pense-t-elle aussi que c'est moi qui l'ai frappée et qui lui ai provoqué l'horrible cicatrice sur sa tempe défoncée. Je ne le saurai jamais, car pour son bien, je l'ai abandonnée dans le meilleur institut de soins du Texas. Mais je ne ferai pas la même chose avec Ebony. Je réparerai ses sentiments envers moi, envers Indy. Et envers elle-même.

Quand le policier revient de la scène de crime, il envoie d'autres ambulanciers à l'intérieur et me pose d'autres questions avant de me laisser partir pour l'hôpital. Soren est en vie et les flics ont sûrement corroboré mes déclarations. Pour autant, le voir sortir menotté, le visage tuméfié, mais le sourire aux lèvres me fait presque regretter ma clémence. Oh, comme il va souffrir en prison ! Tous les jours. Je lui ferai regretter la torture infligée à Ebony.

Quand je suis libre de partir, je grimpe sur ma Harley et démarre en trombe pour arriver en un temps record sur le parking des urgences. Le vent qui a fouetté ma peau m'a remis les idées en place, faisant disparaître le brouillard épais né du choc. J'entre et parcours la foule du regard dans la salle d'attente. Des mères avec leurs enfants, des personnes âgées, des hommes d'affaires se côtoient sur un pied d'égalité, tous là dans l'attente d'une bonne nouvelle. Il y a beaucoup de monde aujourd'hui, mais une seule personne attire mon attention. Un homme grand, en blouson en cuir et au cœur brisé. Je rejoins Indy et m'installe sur le siège vide à côté de lui.

- Qu'est-ce qu'ils ont dit ? l'interrogé-je immédiatement.
- D'attendre ici.
- Mais à propos d'Ebony ?
- Rien. Ils n'ont rien dit. Ils doivent lui faire passer des examens, je ne sais pas moi. Je...

Indy s'effondre, la tête entre les mains, et je me sens l'homme le plus misérable de cette planète.

Nous patientons dans la salle emplie de larmes et de tristesse durant quelques heures, à tourner en rond. À écouter les prières de mères de famille et à plonger dans l'angoisse qui point en nous.

– Allons la retrouver, dit soudain Indy qui est pâle et dont les yeux injectés de sang semblent hagards.

Nous nous levons et parcourons les urgences tandis que des médecins et des infirmières courent un peu partout. Arrivés à un comptoir, nous interpellons un infirmier en tenue rose. Il nous regarde à peine, trop occupé à prendre des notes dans un dossier. C'est une chance pour nous qu'il ne soit pas attentif.

– Où se trouve Ebony Miller ? demande Indy, d’une voix forte, comme s’il reprenait vie rien qu’en sachant qu’il va la voir.

– Elle a été conduite en chambre 259 pour un examen, leur répondit-il.

– Merci.

Derrière nous se trouve la chambre 138. Nous nous dirigeons donc vers l’ascenseur et montons au deuxième étage. Après un dédale infini de couloirs et de cris de patients, nous parvenons à la chambre indiquée. Tous les rideaux du mur de verre sont fermés, aussi nous nous asseyons sur un banc en face de celle-ci. L’odeur chimique de désinfectant commence à me donner la nausée, mais ce n’est rien comparé aux divers scénarios qui se forment dans nos esprits et qui tous se terminent par un cœur s’arrêtant de battre. Le cœur d’Ebony. Dans ce lit d’hôpital où elle repose probablement.

Les minutes passent, puis les heures et enfin, une jeune infirmière ouvre les rideaux avant de sortir de la pièce. Indy et moi nous levons d’un bond et la stoppons quand elle veut partir. Infirmière Pond. C’est le nom sur le badge de sa tunique rose.

– Excusez-moi, dit doucement Indy, vous pouvez nous dire comment va Ebony ?

– Je n’ai pas le droit de parler des patients.

La jeune femme a dans les 30 ans. Elle est de taille moyenne, ronde, et l’angoisse se lit dans ses yeux, ce qui inquiète davantage mon ami. Sa peau foncée met en valeur le bleu de ses yeux saisissants et ses cheveux noirs descendent en une longue tresse sur l’une de ses épaules.

– Mais nous sommes ses amis, insiste-t-il.

– Je suis désolée, seule la famille a le droit de savoir.

Elle repart, mais je la retiens par le poignet.

– S’il vous plaît, c’est nous qui l’avons trouvée...

À ce moment, l’infirmière semble remarquer le sang qui macule nos mains et notre visage. Elle soupire et nous regarde chacun notre tour.

– Elle va mal. Très mal. Elle ne parle presque plus et elle souffre beaucoup. Ses lésions sont profondes et...

– Des lésions ? l’interrompt Indy, ivre de rage et de désespoir.

– Elle a été poignardée à de multiples reprises.

Poignardée...

– Elle ne va pas mourir, n’est-ce pas ? demande Indy dont la voix s’est brisée.

– Non. Mais elle est dans une sorte de bulle qui l’aide à faire face. Elle a été agressée sauvagement par quelqu’un en qui elle avait toute confiance. Si elle arrive à s’en remettre psychologiquement, ce ne sera pas sans aide.

– Est-ce qu’on peut aller la voir, alors ?

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Elle a ... J'en ai déjà trop dit, je suis désolée.

– Qu'est-ce qu'elle a ? Je vous en prie, dites-le-nous, la supplie Indy.

– Elle a mal réagi à la présence du médecin et du policier qui sont venus la voir. Je crois qu'il vaut mieux qu'elle ne soit pas en présence d'hommes durant au moins quelques heures. Le temps qu'elle reprenne ses esprits. Elle a été opérée en urgence à son arrivée ici, mais elle va probablement devoir y retourner sous peu. J'espère que vous arriverez à la rassurer quand elle ira mieux.

Nous approuvons tous les deux et retournons nous asseoir face à la chambre d'Ebony. Indy n'ose pas lever les yeux du sol. Il semble sur le point de s'écrouler et de mourir. Moi, je la regarde. Ebony est allongée sur le dos, sans bouger. Toujours aussi pâle. Toujours aussi inerte. Si je ne voyais pas sa poitrine se soulever à un rythme lent et régulier, j'irais vérifier si son poulx bat encore.

Après que la journée entière s'est écoulée, Ebony finit par nous tourner le dos et elle se recroqueville dans le lit. Ses cheveux blonds éparpillés sur l'oreiller ressemblent à des fils d'or que j'ai envie de caresser pour l'apaiser. Il est près de deux heures du matin à présent. Il va bientôt falloir que je retourne auprès de mes hommes. Je me lève, imité par Indy qui n'est plus qu'une coquille vide, et nous osons enfin pénétrer dans la chambre d'Ebony.

Indy ne semble reprendre vie que lorsqu'il est près d'elle. Il se précipite vers le lit, se baisse et pose la main sur la sienne. Ebony esquisse un mouvement de recul. Elle se recroqueville davantage et ferme les yeux avant de se couvrir le visage.

– Ebony, on ne te veut aucun mal. On est juste là pour s'excuser, lui dit-il doucement, si doucement que je l'entends à peine.

La respiration de la jeune femme est de plus en plus forte et de petits couinements s'échappent de ses lèvres. J'attrape mon ami par le bras pour le faire sortir, mais il se débat et retourne auprès d'elle.

– Ebony, je t'en prie, écoute-moi. Je suis désolé. Je m'excuse pour tout le mal que je t'ai causé. Je m'excuserai jusqu'à ce que tu me pardonnes, d'accord ? souffle-t-il, les mains jointes devant lui.

– Indy, on lui fait peur, lui lancé-je avec tristesse.

Il le sait. Il s'en rend compte évidemment, et je crois que cela le brise une nouvelle fois. Combien de fois va-t-il encore s'effondrer ? La vie ne lui fait aucun cadeau. Ne l'a jamais fait. Ne le fera peut-être jamais.

Je l'attrape à nouveau, mais cette fois, mon ami ne proteste pas. Il regarde la jeune femme, effrayée comme un petit animal sauvage pris au piège, et il donne un violent coup de pied dans la chaise face au lit. Ebony hurle et une infirmière accourt aussitôt.

Elle nous fait sortir de la chambre sans ménagement avant d'administrer un liquide transparent à notre voisine dont le cri meurt en quelques secondes. Elle se calme. Les bips de la machine également. Puis elle s'endort.

- Sortez de cet hôpital avant que je n'appelle la sécurité, nous ordonne la femme.
- Mais elle... proteste Indy.
- Elle a besoin de repos, pas de deux idiots qui lui font peur. Maintenant, partez.

À contrecœur, et avec un dernier regard vers Ebony qui semble paisible à présent, nous rentrons chez nous.

Chapitre 17

Ebony

Je suis allongée dans ce lit depuis des jours, semble-t-il. J'ai complètement perdu la notion du temps. Je dors mal quand j'arrive à m'endormir de moi-même, sans l'aide des médicaments. Cauchemar sur cauchemar, je me réveille ensuite en sueur avec un cri coincé dans le fond de la gorge, qui me brûle la bouche. La lumière du couloir allumée en permanence m'aide souvent à me rappeler où je suis. À l'hôpital. En sécurité.

Alors, je me laisse retomber sur le lit et je ne bouge plus de la journée. Les yeux ouverts sur le plafond.

Ma seule constante est la présence d'Indy, de l'autre côté de la paroi de verre qui nous sépare, et le fait qu'il soit là pour moi, même si je refuse de lui parler, m'aide. Parfois, il part durant une ou deux heures et ma force vole en éclats. Je pleure en douce, sous la couverture, jusqu'à ce qu'il finisse par revenir, les cheveux mouillés et les yeux humides de doutes. Je lui accorde à peine un regard par jour, mais cela semble suffire à l'apaiser. Il est parti il y a quelques secondes, justement. J'en tremble.

Mon corps est souffrance. Il brûle de l'intérieur, gèle à l'extérieur. Même mon esprit a encore parfois du mal à assimiler ce qu'il s'est passé.

L'infirmière Pond vient me voir presque toutes les heures pour s'assurer que je vais bien. Une psychologue passe tous les jours, mais je n'arrive pas à ouvrir la bouche en sa présence. Je ne peux pas parler de ce qu'il s'est passé avec Soren. Comme si ma langue était tranchée à chaque fois que je voulais prononcer le moindre mot de cette affaire. Ou son prénom.

Une matinée, la policière brune qui m'a tenu la main lors de mon examen revient me voir. Je ne me souviens pas tellement de mes premières heures dans cet hôpital, juste qu'elle me répétait inlassablement « Ce n'est qu'une procédure de routine. Tout se passera bien. Tout ira bien maintenant. »

Elle attrape la chaise en bois qu'elle pose près de mon lit et s'installe dessus. Je tourne la tête vers elle et j'esquisse un sourire factice pour la rassurer, mais elle n'est pas dupe. Son visage enfantin et ses traits délicats me mettent en confiance. Elle a la peau pâle et des yeux pleins de vie, remarquables quand je sais les miens éteints.

– Est-ce que vous vous sentez prête à rentrer chez vous, mademoiselle Miller ? me demande-t-elle.

Je hoche la tête.

– C’est moi qui vous raccompagnerai. Je vous ai noté mon numéro de téléphone personnel sur ma carte professionnelle et j’aimerais que vous m’appeliez si vous avez le moindre problème. Peur de quelque chose, de quelqu’un. N’importe quoi.

Je hoche à nouveau la tête.

– Votre agresseur... Votre voisin, il est en prison. Il ne pourra plus vous faire de mal.

Je ferme les yeux et acquiesce. C’est devenu ma nouvelle façon de communiquer, car je ne parle que très rarement. Le souvenir du bâillon sec et rêche dans ma bouche me donne toujours des sueurs froides et des nausées.

– Nous avons trouvé les lettres et c’est bien lui qui les a écrites. Il n’a pas masqué ses traces. Vraiment pas. Nous détenons suffisamment de preuves accablantes pour le laisser enfermé durant des années. Sa psychologue a aussi été interrogée et elle va être écrouée pour mise en danger de la vie d’autrui. Durant ses séances avec elle, il avait bien dit qu’il s’en prendrait à vous. Plusieurs fois, même. Il était obsédé par tout ce qui vous touchait de près ou de loin, et ce, depuis des années.

Mon cœur bat à tout rompre en découvrant ce qu’elle me dit. Soren allait chez une psychologue ? Il était malade à ce point ? Et elle l’a laissé en liberté ? La bile brûlante me remonte à la gorge et je tente de me redresser dans le lit quand une salve de douleur me déchire le bas-ventre. Je halète et l’inspectrice se lève d’un bond pour se pencher sur moi et me calmer. Elle appuie sur le bouton pour relever le lit et j’évite son regard tant j’ai honte.

– Pourquoi n’ai-je rien vu avant ? Pourquoi ? murmuré-je.

Ma voix est éraillée. Elle contient toute ma faiblesse, mais aussi mes doutes et mes craintes. Je me déteste à cet instant. Je déteste cette femme dont le corps n’est plus le sien, dont l’esprit est torturé et je répugne à cette solitude qui me gèle et me vide.

– Parce qu’il cachait bien son jeu, tout simplement. Ses parents non plus ne savaient pas à quel point il était malade. Il les a bernés. Il a vécu de l’argent qu’ils lui versaient durant longtemps, leur disant qu’il était agoraphobe et qu’il ne pouvait pas sortir de chez lui. Ce n’était qu’un affabulateur. Il s’est inventé des histoires, s’est perdu dedans. Et vous, vous étiez le centre de sa vie.

– Mais il est médecin ! Pourquoi n’a-t-il pas constaté avant qu’il était malade ? Pourquoi n’a-t-il rien fait pour se protéger ?

– Il n’était pas docteur, il a menti, Ebony. Sur tout, tout le temps et à tout le monde.

Nous restons un long moment sans parler. Le silence est apaisant après tous les cris que j’ai entendus dans la nuit. Mes cris.

– Quand vous vous sentirez prête, je vous ramènerai chez vous.

– Je suis prête, inspectrice, mens-je.

Je tourne sa carte entre mes doigts et je caresse les lettres bombées. Elle s’appelle Annabel

Hyson. Grande, élancée avec de longs cheveux noirs attachés en queue de cheval. Ses yeux bleu clair bordés de doré m'apaisent autant que la douceur dans sa voix. Et je sais qu'elle a été là pour moi tous les jours, à me tenir la main avant que les médecins ne m'endorment. À me rassurer quand tout se mélangeait dans ma tête. Combien de jours ai-je perdus ? Je ne le sais pas. Mais je sais que tant que l'inspectrice Hyson est près de moi, je ne peux que m'en sortir.

Je me lève du lit et passe à la salle de bains pour me laver, m'habiller puis nous prenons la route tranquillement. Dehors, il fait calme. Beau. Le ciel est d'un bleu profond et le soleil brille derrière nous. Les gens flânent sans se soucier de la vie. Le vent souffle, léger et doux, sans se soucier de *nos* vies.

Les paysages défilent par la fenêtre sans que je n'arrive à m'y accrocher. C'est un rêve. Ou un cauchemar. Non ? Parce que ça ne peut pas être la réalité. Je ne peux pas sortir du Townright Hospital en me souvenant à peine de ce qui m'est arrivé. En sachant que rien ne sera plus pareil désormais. Qu'est-ce qui va se passer pour moi, maintenant ?

– Vous allez bien ? demande l'inspectrice Hyson en me tirant de mes pensées.

– Oui, oui.

– Vous savez, une fois chez vous, il vous faudra avoir du soutien. Vos voisins se sont fait beaucoup de souci pour vous et tous vos collègues sont passés vous voir, mais vous étiez ailleurs. Ils sont fous d'inquiétude et ils s'en veulent tellement de ce qu'il s'est passé. Ils se sentent coupables de ne pas être passés vous voir quand Soren leur a dit que vous étiez malade. De ne pas vous avoir tirée de ses griffes.

Je regarde défiler les trottoirs de bitume pour éviter de penser à tout cela. Ils se sentent coupables ? Eh bien, moi aussi. Pour ne pas avoir su plus tôt que Soren était un fou. Pour l'avoir laissé entrer dans ma vie. Mais pire, pour ne pas avoir autorisé Ax et Indy à m'aider avec les lettres quand ils me l'ont proposé.

Arrivée devant chez moi, je suis incapable d'esquisser le moindre geste. D'attraper ne serait-ce que la poignée de la portière de la voiture.

La porte de Soren est scellée d'un ruban jaune où mon regard reste accroché de longues minutes. Puis je tourne la tête. Ax, Indy, Spider et d'autres personnes sont devant chez mes voisins. Voir tous ces hommes me fait perdre pied un peu plus. Je ne me sens pas en sécurité. Je ne me sens pas à l'aise. J'ai mal. Partout.

– Mademoiselle Miller, tout va bien se passer. Ils sont là pour vous, vous savez. Ils s'inquiétaient. Et ils s'inquiètent toujours.

Je hoche la tête et détourne les yeux pour fixer ma porte d'entrée. Elle semble tellement loin. Inatteignable.

– Quand vous serez prête, nous sortirons.

– Je suis prête.

Non. Non, je ne suis pas prête. Je ne suis pas prête...

La jeune femme sort de la voiture, fait le tour et vient m'ouvrir. Je défais ma ceinture de sécurité. La sangle noire glisse le long de ma poitrine, de mon cou, comme les mains de Soren l'ont fait tant de fois. Je ravale ma bile et je mets les pieds dehors. Ma tête tourne et la sueur perle sur mon front et coule dans mes yeux. J'ai l'impression que chaque geste que j'esquisse est d'une lenteur exaspérante. Paralysante.

– Je ne vais pas y arriver, murmuré-je en vacillant.

Indy, Ax et Spider s'approchent, effrayés en me voyant basculer, et se retrouvent dans mon champ de vision. Je panique un peu plus. L'inspectrice Hyson les fait reculer d'un geste autoritaire, puis elle me soutient sur toute la longueur de mon allée et jusqu'à ce que je sois chez moi.

Quand je marche, j'ai mal. C'est psychologique, non ?

Je suis agrippée à son bras et je ne peux plus le lâcher parce que je sais que je tomberais à genoux une fois son soutien envolé.

Quand je suis en sécurité à l'intérieur de la maison, je colle mon dos contre la porte en observant mon environnement comme si c'était la première fois que je le voyais. Tous mes tiroirs sont ouverts, leur contenu étalé un peu partout sur les meubles. Des coussins traînent au sol, de la poussière et des traces de pas sur le carrelage salissent mon intérieur. Mon univers entier est chamboulé.

Annabel me lâche quelques minutes puis revient vers moi avec un verre d'eau que je bois d'une traite. La fraîcheur du liquide apaise la brûlure dans ma gorge, mais pas le choc de ma maison mise à sac.

– Je suis désolée pour tout ça, me dit la jeune femme. On a fouillé la maison pour trouver des preuves de la présence de Soren ici et on n'a pas vraiment rangé derrière nous.

– Pas grave, murmuré-je.

– Est-ce que vous avez besoin de quoi que ce soit ?

– Non. Je vous remercie. Pour tout.

– Ce n'est rien. Vous allez bien, Ebony ?

Combien de fois m'a-t-elle posé cette question ces derniers jours ?

– Oui. Inspectrice...

– Appelez-moi par mon prénom, ce sera plus simple.

– Annabel, combien de temps suis-je restée à l'hôpital ? J'ai un peu perdu la notion du temps.

– Treize jours.

Mon Dieu...

– Vous avez été gravement blessée et traumatisée par Soren, c'est normal que vous soyez restée si

longtemps.

L'infirmière Pond m'a raconté ce qu'il s'était passé, je lui ai même demandé des détails, pour reconstituer les faits. Mais j'oublie tout aussitôt, comme si mon esprit n'était pas capable d'assumer ce qui s'est passé.

Je me décale de la porte pour laisser Annabel sortir, mais avant, elle pose une carte de visite sur la tablette à l'entrée de la maison. C'est au moins la troisième qu'elle me donne.

– Prenez soin de vous, Ebony Miller. Et n'hésitez pas à appeler si vous avez besoin d'aide.

Je hoche la tête et je laisse la jeune femme sortir de chez moi avant de refermer et de pousser tous les verrous possibles et imaginables.

Me retrouver seule ici alors que les derniers moments que j'aie passés dans cette maison étaient cauchemardesques m'angoisse tant que je m'adosse une nouvelle fois à la porte et me laisse tomber sur le sol sale.

Après quelques minutes, on toque et je sursaute, mais je fais la morte et n'ouvre à personne. Dehors, Ax et Indy me supplient de leur parler, de les écouter, mais je suis incapable de les laisser m'approcher. Je me bouche les oreilles des deux mains et je commence à marmonner, à parler sans même savoir ce que je dis. Je veux simplement qu'ils arrêtent de parler, je ne veux plus les entendre.

La nuit finit par tomber et avec elle, le reste de mes cauchemars s'abattent sur moi. Chaque mouvement des rayons de lune, d'une beauté surnaturelle, fait danser les ombres des arbres sur la pelouse. Debout, devant la baie vitrée, je les regarde, je les crains comme si elles allaient prendre vie et venir me dévorer.

Incapable de dormir, j'allume la lumière puis j'entreprends de ranger la maison. Juste le rez-de-chaussée.

Les premiers rayons du soleil arrivent sans que je m'en rende compte et je passe encore les heures suivantes à ramasser, jeter, aspirer. Satisfaite de mon travail, je m'allonge sur le canapé et je me mets à fixer le plafond. La douleur entre mes cuisses est toujours présente et me rappelle à chaque instant ce qui est arrivé. L'horreur que j'ai vécue. La façon dont mon corps et mon esprit se sont disloqués pour me permettre de tenir le coup.

Je suis forte.

Et faible à la fois.

Je sais que les infirmières et les docteurs m'ont dit de nombreuses fois que j'étais une survivante. Qu'il y a eu des atrocités commises dans cette chambre que je ne peux plus voir. Mais je ne me souviens de rien. Cela m'effraie. Mais je suis tout de même soulagée de ne pas pouvoir me le rappeler. Les médecins m'ont opérée, je ne sais pas pourquoi. Ils m'ont prescrit des médicaments que

je prends sans savoir à quoi ils servent. Et l'inspectrice Hyson m'a raconté le déroulement des événements, du jour où j'ai jeté Ax et Indy dehors jusqu'à celui où ils m'ont sauvée. Mais rien, je ne me souviens de rien.

Peut-être qu'un jour, un déclic se fera en moi et tout me tombera dessus pour m'écraser et m'étouffer. En attendant, je chéris ce flou, ce brouillard dans mon esprit.

Je ferme les yeux lorsque le sommeil me rattrape. Mon corps est mort, allongé sur le canapé. Je ne peux plus bouger et je ne pense à rien d'autre qu'à la trahison de Soren. Aussi, lorsque mes paupières fermées me plongent dans le noir, durant une seconde, je me sens bien. Une seule, petite, minuscule seconde avant que tout se peigne en rouge. Avant que je ne manque de m'étouffer tant j'ai l'impression qu'un chiffon est enfoncé dans ma gorge. L'impression qu'un poids me comprime douloureusement la poitrine. Et les cris dans ma tête, et la douleur dans mon ventre, mon cœur, entre mes jambes me fait mourir de peur.

Un long sanglot étranglé s'échappe de mes lèvres et j'ouvre les yeux à nouveau. Je fixe le plafond. C'est bien la seule chose qu'il me reste à faire, car je ne suis plus capable de trouver le sommeil. Ni la paix.

Chapitre 18

Ebony

Une nouvelle journée passe où je me tords de douleur dans le canapé. Je suis éreintée, psychologiquement, physiquement, mais il m'est impossible de dormir. Je n'y arrive tout simplement plus. Et j'ai l'impression que mes blessures se rouvrent à chaque mouvement, me faisant revivre les moments passés avec Soren.

Je passe une main sur les marques rosées autour de mes poignets, puis sur les bleus pâles sur mes joues. Ma lèvre fendue est désormais complètement guérie. J'ai envie de me mettre à travailler, mais rien que de penser à mes collègues me donne la nausée. Ils m'ont apporté des fleurs à l'hôpital, ils m'ont parlé et caressé le front, mais je n'ai jamais été capable de les regarder dans les yeux, ni même de leur répondre. Je suis dans mon monde désormais, un monde peuplé de cauchemars que je dois supporter seule pour ne pas accabler les autres. Je ne veux pas qu'on me plaigne, qu'on me protège. Je veux rester seule et ne plus jamais sortir de cette maison.

Après une énième fois à me retourner sans trouver la position idéale pour souffrir le moins possible, une douleur aiguë dans le bas de mon ventre me fait pleurer et j'étouffe un cri dans mon coussin duveteux. J'ai l'impression d'être poignardée par des échardes de glace. Je glisse une main sous mon pantalon de jogging, dans ma culotte et je la ressors aussitôt. Elle est couverte de sang.

– Putain !

Je panique. Les larmes aux yeux, je monte à l'étage en tremblant et sans même jeter un regard à ma chambre, je fonce dans la salle de bains au bout du couloir. Je ferme la porte à clef puis je m'assieds sur le carrelage blanc de la douche avant de mettre l'eau en route. Le froid me fouette les épaules avant que le chaud ne les relaxe. Un filet de sang s'écoule et je hurle ma frustration d'être aussi fragile et stupide.

Pourquoi ne me suis-je jamais rendu compte que Soren était dangereux ? Et dérangé ?

C'est ma faute si j'ai été abusée. Maltraitée. Rien que de ma faute. Stupide, stupide, stupide.

J'aurais dû écouter Ax et aller voir la police quand il me l'a proposé. Je n'aurais jamais dû laisser une simple lettre me détruire et un homme me faire ce qu'il m'a fait.

Je reste sous la douche jusqu'à ce que l'eau soit de nouveau froide puis je sors. Les saignements se sont arrêtés, mais pas ma terreur. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Qu'est-ce qu'on m'a fait ?

La nuit tombe après une nouvelle journée exécrationnelle et je tourne en rond.

Je n'ai rien mangé depuis ma sortie de l'hôpital, mais deux bouteilles de vin vides trônent sur la table. Il ne me reste qu'une bouteille de bourbon et une de vodka. Je me sers un verre de chaque, que je bois d'un trait. La chaleur et l'engourdissement me font du bien. Presque autant de bien que les analgésiques que je dois prendre.

Et ils me donnent le courage d'affronter ce que je veux faire.

Vers deux heures du matin, j'attrape un gilet que j'enfile sur mes épaules puis je prends les clefs de chez Soren, pendues au porte-clefs. Il avait celles de chez moi, j'avais celles de chez lui. Voilà jusqu'où allaient notre confiance mutuelle et notre amitié. Aujourd'hui, il n'en reste que des cendres.

Je descends les marches du perron pieds nus et je jette un œil chez Ax. De la lumière filtre des fenêtres. Une musique douce s'élève jusqu'au-dehors, mais seules deux motos sont garées devant chez lui. La sienne et celle d'Indy.

Mon cœur se comprime dans ma poitrine.

Je pose le poing serré sur mon ventre douloureux et je ferme les yeux.

Aucun d'eux n'a vraiment mérité mon amitié et pourtant, ils l'ont tous eu dans la journée où je les ai rencontrés. Qu'est-ce que cela dit sur moi ?

Naïve. Idiote. Stupide.

Naïve. Idiote. Stupide.

Naïve. Idiote. Stupide.

Brisée.

Je marche jusque chez Soren et je décachette le ruban de police avant d'entrer dans la maison lugubre et sombre. Je vais jusqu'au salon en mode robot, me rappelant toutes les fois où je suis venue ici, où nous avons ri et chanté et bu. Où je lui ai offert mon amitié, mon amour, ma confiance. Un amour certes platonique mais tout aussi fort que celui que j'ai ressenti ces dernières semaines pour Indy.

Plus rien ne subsiste.

J'allume la petite lampe posée sur une table près du canapé. Devant moi s'étend l'immense mur rempli de livres. Les livres de médecine de Soren. Ils sont tous reliés de cuir marron et doré, mais ne portent aucun titre.

Certains sont dans des cartons de police, mais il y en a tellement encore ! Il les a accumulés petit à petit depuis que je le connais. D'ailleurs, près de la bibliothèque trône fièrement son diplôme de médecine.

S'il n'a pas été médecin, s'il n'a pas vraiment eu ce diplôme, alors tous ces livres, que sont-ils au juste ?

J'attrape l'un d'eux au hasard et je l'ouvre.

Il contient des centaines et des centaines de lignes où seul mon prénom est écrit. Dans un sursaut d'horreur, je le lâche par terre et il se referme. J'ouvre un deuxième, un troisième, un quinzième livre.

Ebony. Ebony. Ebony. Ebony. Ebony...

À l'infini.

Je me mets à fouiller frénétiquement tous les tiroirs du salon et je découvre tour à tour des revues pour homme spécialisées dans les déviances, des notes qu'il prenait lui-même sur moi, sur lui, sur nous. Des centaines d'autres poèmes se trouvent dans un dossier avec le sigle de la police et au milieu de la table de salon, un appareil photo que je n'ai jamais vu. Il est dans un sac transparent scellé et à travers le sachet, j'allume l'appareil.

Il contient une vingtaine de photos de moi la dernière nuit où j'ai dormi ici. Quand il m'a droguée, du moins, c'est ce que je crois. L'alcool et les médicaments qu'il m'a donnés n'ont pas fait bon ménage. Quelle idiote j'ai été, de le laisser me servir ce vin en même temps que les gélules. J'aurais dû réfléchir, j'aurais dû dire non. Tout ce que j'y ai vu à ce moment, c'était un moyen d'échapper à mon angoisse de savoir Indy dehors face à la mort. Et qu'est-ce que j'ai récolté ? De me retrouver face à ma propre mort.

Sur les photos, mon gilet est ouvert, dévoilant mon soutien-gorge et je me sens à nouveau honteuse et stupide. Ce jour-là, cette nuit-là, j'aurais dû savoir. Me rendre compte de quelque chose.

Ces clichés sont dégradants. Moches. Crus. Je suis allongée sur le canapé, un bras dans le vide, l'autre au-dessus de ma tête. Mes cheveux couvrent mon visage et sur mon ventre, je vois l'ombre de Soren en train de prendre les photos.

J'éteins l'appareil.

Durant un instant, j'ai envie de brûler toute cette maison tant j'ai la rage. La brûler avec moi dedans. La fatigue me rattrape dans la seconde et je me sens si lasse. Encore plus lorsque je vois le portrait de Soren et moi, détendus, accroché sur le mur à ma gauche. Je m'avance vers le cadre, les larmes aux yeux.

— Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu fait ça ?

D'un seul coup, la vie est trop lourde, trop difficile à supporter. Je sens la douleur cuisante entre mes jambes se réveiller et avec elle, la déception. Les déceptions que j'ai accumulées ces derniers jours. C'est dur.

Mon frère est en Europe, mes parents voyagent tranquillement dans le pays et je ne veux pas les déranger. Mes collègues et mes patrons ont assez de soucis comme ça sans que je ne les appelle pour me plaindre. Il ne reste que moi. Et je n'en peux plus.

Je me précipite dans la cuisine et ouvre le tiroir où Soren a pris les gélules qu'il m'a données. Il ne contient que quelques couverts, mais le tiroir semble énorme par rapport à la place qu'il y a. Je tâte les bords et trouve deux petites encoches. J'y glisse les doigts et je soulève pour découvrir un double fond. Là-dessous, des dizaines de boîtes de médicaments, principalement des antidépresseurs et des somnifères se battent la place. J'éclate de rire. Bon sang, c'est exactement ce qu'il me faut.

J'attrape une boîte de chaque puis je remets en place tout ce que j'ai dérangé. Je ressors vers trois heures, refermant la porte à clef, et je traverse la rue pour rejoindre la sécurité de mon domicile.

Ax se tient sous son porche éclairé de sa demeure, en train de fumer tranquillement, et me regarde. Perspicace comme il est, il a sûrement deviné que c'était moi, chez Soren. La lumière en pleine nuit m'a trahie. Il se dirige alors vers moi au moment où j'atteins le trottoir et prise de panique, je me mets à courir.

– Ebony, attends ! m'appelle-t-il.

Je le vois se rapprocher et un cri déchirant remonte dans ma gorge sans que je ne puisse le laisser échapper. La sueur roule dans mon dos et j'ai tellement chaud que des points lumineux se mettent à danser devant mes yeux.

Mais Ax ne m'atteint jamais. Je m'engouffre chez moi et verrouille la porte avant de m'effondrer sur le sol.

Pourquoi me sens-je si peu en sécurité dehors ? Et avec ces hommes ? Peut-être parce qu'ils ont tous contribué à leur manière à me détruire à petit feu.

Dépitée, je vais m'affaler sur le canapé avec ma bouteille de bourbon et mes pilules. Il faut que je dorme. Je ne peux pas continuer ainsi. Mes yeux me brûlent, mon cerveau est en vrac et mes membres peuvent à peine me supporter tant ils sont lourds.

J'avale deux antidépresseurs et deux somnifères avec une lampée d'alcool puis je m'allonge correctement.

L'obscurité m'effraie toujours autant et je m'emmitoufle dans un plaid tout chaud. Je fixe le plafond. Sans bouger. Mes yeux sont lourds de sommeil, mais refusent de se fermer. Mon corps est meurtri de fatigue, mais refuse de lâcher prise. Le tic-tac de l'horloge est le seul bruit qui retentit dans la maison et il me plonge chaque seconde un peu plus dans l'angoisse.

Quatre heures.

Cinq heures.

Six heures.

Les premières lueurs de l'aube.

Je n'en peux plus.

Je suis lessivée, démoralisée, seule.

Seule comme jamais je ne l'ai été.

Seule et terrifiée.

Et perdue.

Chapitre 19

Ebony

J'avais trois hommes dans ma vie.

L'un m'a humiliée et insultée. Il a détruit la confiance que j'avais en chacun de nous deux. Une confiance que nous avons construite sur des bases bancales, mais solides. Une confiance qui m'avait fait plaisanter avec lui, qui m'avait fait découvrir un homme avec ses forces et ses faiblesses, tout comme je lui avais exposé mes propres forces et mes propres faiblesses. Un homme qui a été l'un des seuls à savoir que j'étais harcelée. Il a voulu me protéger en me conduisant au commissariat alors que deux semaines plus tôt, il avait menacé de me tuer pour protéger sa grand-mère. Cet homme, je l'ai respecté pour avoir réagi si viscéralement face à une menace possible et il ne m'a jamais effrayée sauf ce fameux jour où j'ai vu la haine dans ses yeux.

Le deuxième m'a trompée et m'a brisé le cœur en tant de morceaux que je ne pourrais jamais le reconstruire totalement. Il l'a brisé alors même qu'il m'avait juré qu'il ne le ferait pas. C'est un homme que j'ai aimé rapidement, complètement et douloureusement. Je l'ai cru bon, gentil, respectueux, mais il a joué avec moi. Il s'est servi de moi. Pour passer le temps ? Pour s'amuser un peu ? Pour quoi, au juste ? Je ne le saurai jamais.

Et le troisième...

Le troisième m'a trahie de la plus ignoble manière qui soit. Il s'est immiscé dans ma vie, il m'a souri, m'a embrassée, m'a parlé de ses passions sans que jamais rien n'ait été vrai. Il m'a menti si souvent que je ne sais plus rien de lui. Et il m'a massacrée, corps et âme. Il a abusé de moi physiquement, mentalement. Il a fait de moi une étrangère dans mon propre corps et dans ma propre vie.

J'avais trois hommes dans ma vie, et chacun d'eux m'a piétinée, traumatisée et brisée. Chacun d'eux.

Je me lève et j'ouvre la baie vitrée pour sortir dans le jardin.

Tout est éteint chez Ax. Lumière, musique. C'est rare. Le calme me fait du bien. Il m'apaise. Me reconforte.

Dehors, la lumière du jour point à peine. L'atmosphère est calme, rendue paisible grâce au petit banc de brouillard qui recouvre l'herbe froide et humide. Et aucun son ne filtre jusqu'ici. Pas le moindre oiseau ne chante. Pas la moindre voiture ne passe dans la rue.

Je me dirige vers la chaise longue au milieu du jardin. Elle est surmontée de mon parasol écru

pour plus d'intimité et moins de soleil, mais aujourd'hui, je me fiche de l'un comme de l'autre. Je titube jusqu'au fauteuil avant de m'y affaler.

Je suis au fond du gouffre. Je veux simplement dormir. Dormir longtemps et sans cauchemars. Simple, non ?

Alors pourquoi est-ce que je n'y arrive pas ?

Je prends deux nouveaux somnifères et j'attends.

Rien.

Dormir. Dormir. Dormir. J'ai besoin de dormir. Ces pensées sombres et troubles et dérangeantes qui menacent de me rendre folle commencent à me terroriser. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à oublier ma douleur ? Ma peur ?

Deux autres cachets et une nouvelle lampée d'alcool.

Rien.

Je pleure. Je pleure toutes les larmes de mon corps pour avoir enfin le repos que je mérite et oublier ces scènes qui me reviennent sans cesse en tête. Soren. Sur moi. Me faisant du mal. Tellement de mal. Je veux oublier tout. Tout et pour toujours. Oublier mes cris étouffés par le bâillon, mais qui résonnent et vibrent en moi. Les paroles de Soren qui me dit tantôt que je suis belle, tantôt qu'il va me tuer. Je veux oublier son regard extatique quand il monte sur moi, totalement nu, et qu'il me force à écarter les jambes.

Je prends une poignée de somnifères supplémentaires puis je bois. Et je répète l'opération.

Il faut que je dorme. Maintenant. Tout de suite. Il le faut.

Au moment où je veux porter la bouteille à ma bouche, elle me glisse entre les doigts et tombe dans l'herbe dans un bruit mat. Mon corps ne réagit plus. Il est engourdi. Mais il tremble. Du moins, j'en ai l'impression. C'est étrange. Mon rythme cardiaque augmente et me bousille la poitrine. C'est douloureux, mais pas autant que le fait de ne plus réussir à faire entrer assez d'air dans mes poumons.

Je m'agrippe aux bras du fauteuil pour me calmer, mais peu à peu, le noir se fait enfin dans mon esprit. Et autour de moi.

Et qu'est-ce que c'est bon !

J'en ris. J'en ris, j'en pleure. Je n'arrive plus à m'arrêter de faire l'un comme l'autre jusqu'à ce que je tombe dans... le sommeil ? La mort ?

Ça m'est égal.

Je vais enfin pouvoir me reposer.

Chapitre 20

Ax

Je pense sans arrêt au regard vide d'Ebony lorsque je l'ai trouvée dans sa chambre. À son regard terrifié la nuit dernière, dans la rue. À son regard d'une infinie tristesse lorsque je l'ai insultée violemment. Jamais je n'ai été du genre galant ou chevaleresque comme Indy, mais je suis tout de même le genre de type à penser qu'une femme n'est pas faite pour supporter ce genre d'émotions. Une femme doit être bien traitée et protégée. Une femme ne devrait pleurer que de joie.

Malheureusement, j'ai tout fait de travers. Jamais de ma vie je n'avais fait de mal à une personne qui m'est aussi chère, et cela me bouleverse.

Je me lève aux aurores et m'installe dans la cuisine sans un bruit. La maison est dans un état exécrable et j'aurais eu honte si je n'avais pas d'autres préoccupations pour le moment. Le tic-tac de l'horloge s'accroche à mes nerfs pour les griffer, la nuit recule lentement pour laisser place à un ciel qui sera une nouvelle fois bleu, sans le moindre défaut. Les journées se succèdent, sans que je ne retrouve le sourire. Ou l'envie même d'être heureux.

Au comptoir du centre de la pièce, je rejoins Indy qui y est accoudé, la tête dans mains. Il ne quitte plus ma maison, par facilité pour aller à l'hôpital et désormais, pour être plus près d'Ebony, même si elle nous repousse toujours.

– Ça ne va pas marcher, lâche-t-il, l'air sombre.

Depuis que nous avons retrouvé la voisine en sang, il a changé. Dans ses yeux, je ne vois plus que de la colère, de l'amertume et une envie profonde de tuer, de massacrer. Et je sais qui est la cible de sa rage.

Je soupire. Indy est pessimiste et il a raison de l'être. Nous sommes tous les deux témoins dans le procès de Soren, mais puisque nous sommes membres de gang, la partie adverse jouera là-dessus pour nous décrédibiliser et ça risque de porter préjudice à toute l'affaire.

Je n'arrive pas à y croire. Quand l'avocate d'Ebony nous a annoncé cela, Indy est devenu si violent qu'il a fait peur à cette femme. Je crois qu'au fond de lui, il se pense coupable d'avoir forcé Soren à dévoiler son jeu. Ce connard s'est faufilé dans la brèche que nous avons creusée dans la vie d'Ebony, et il l'a détruite de l'intérieur. Le fil d'événements que j'ai moi-même enclenchés a mené à cela. Moi aussi, je m'en veux. Je m'en voudrai toute ma vie.

– Qu'il soit condamné ou non, il ne sortira jamais de cette prison ! grondé-je.

Et j'en suis persuadé. Parce qu'il n'y a que deux issues possibles à la vie de Soren, désormais. Il

sera enfermé dans une prison de haute sécurité en tant que coupable et dans ce cas, je payerai les pires criminels enfermés à ses côtés pour lui faire vivre un enfer. Et si les jurés n'ont ne serait-ce que le moindre doute et que le verdict risque de lui être favorable, alors je le ferai tuer dès qu'il remettra un pied là-bas en attendant sa libération. Être chef de gang, cela vous aide à avoir toutes sortes de relations, dans toutes sortes de milieux. Et je n'ai jamais été aussi heureux d'être une telle raclure.

– Je vais aller la voir. Je resterai devant sa porte toute la journée, mais il faut que je lui parle, Ax. Je n'en peux plus. Je veux qu'elle sache qu'elle peut compter sur moi, même dans un moment aussi difficile, et que je ne la laisserai pas tomber, murmure Indy, épuisé.

Dehors, il se met à pleuvoir, la pluie se fracassant contre les fenêtres. Tous les deux, nous levons la tête et en même temps, et apercevons alors le bout des pieds d'Ebony sur sa chaise de lecture.

– Qu'est-ce qu'elle fait dehors à cette heure-ci ? Elle va être malade, s'inquiète Indy.

Il ne fait pas vraiment froid dehors. C'est même le contraire. Mais l'eau de la pluie est gelée et ça ne doit pas être agréable à ressentir.

– Et pourquoi est-ce qu'elle ne bouge pas ? continue mon ami.

Indy saute de sa chaise, nerveux et sort. Il se dirige droit sur Ebony, en hurlant son prénom avec un désespoir dans la voix qui me rend triste, et je lui emboîte le pas. Nous enjambons le petit parterre de fleurs en prenant garde à ne pas les piétiner puis nous nous plantons devant la jeune femme.

Au début, je pense qu'elle est seulement endormie.

Mais quand Indy commence à paniquer et à ramasser une petite boîte orangée au sol, je comprends. Je comprends qu'Ebony a mis fin à ses jours.

Incapable de bouger, je continue à la fixer, l'horreur et le choc se succédant en moi.

Son visage aux traits fins est plus pâle que jamais. Sa peau... livide... semble plus fragile que du papier de soie. Des cernes noirs descendent jusqu'à ses pommettes et lui donnent l'air malade et ses yeux... Bordel, ses yeux mi-clos et ternes me retournent les tripes douloureusement.

Indy attrape délicatement Ebony dans ses bras, l'allonge sur l'herbe et prend son pouls au niveau de sa gorge. Il a l'air d'espérer. Espérer que je me trompe.

Les mains tremblantes, il caresse délicatement la gorge de la jeune femme avant de me jeter un regard rempli de tant d'émotions que je n'arrive même pas à les distinguer les unes des autres.

– Putain, son cœur bat. Il bat ! hurle-t-il. J'en suis sûr ! Ax, va appeler les secours, bouge-toi !

Sans perdre une seconde, je me dirige vers la maison et compose le numéro des urgences. Quand je reviens, Indy est en train d'enfoncer les doigts dans la gorge d'Ebony.

- Qu'est-ce que tu fous, bordel ? m'étonné-je.
- Je lui vide l'estomac ! Je ne veux pas qu'il soit trop tard, tu comprends ?
- Mais tu ne sais même pas si c'est bon pour elle ! Et si ça empirait la situation ?

Il n'écoute plus. Ebony est prise de convulsion et ses yeux s'ouvrent en grand. Elle vide le contenu de son estomac sur le gazon et à part quelques cachets et un liquide trouble, il ne contient rien. Est-ce qu'elle se laisse mourir depuis des jours ? Et cette odeur d'alcool... Je frissonne d'horreur.

- Ebony, mon amour, pourquoi as-tu fait ça ? Parle-moi, s'il te plaît.

Indy la prend sur elle, tremblante et perdue, et il lui caresse les cheveux. La berce. Embrasse son front, ses joues, comme s'il voulait se gorger d'elle. Comme s'il voulait lui faire comprendre qu'il l'aime plus que tout au monde.

Elle émet un gémissement de douleur en se tenant le ventre, et son regard se lève doucement vers celui d'Indy. Elle prononce tendrement son prénom, comme si elle pensait que c'était la dernière fois qu'elle le ferait. Elle tremble. Pleure. Et il lui répond à l'oreille, si bien que je n'entends pas ce qu'il prononce, mais je sais que cela apaise la jeune femme. Je le vois. Elle l'aime, et en agissant comme je l'ai fait, j'ai peut-être contribué à détruire le bonheur des deux personnes qui me sont le plus chères.

Indy embrasse une nouvelle fois le front d'Ebony en murmurant des mots d'amour, puis elle perd connaissance. Son visage est toujours aussi pâle. Et cela me rend malade.

Je m'accroupis près de mes amis et je prends les mains d'Ebony entre les miennes. Elles sont gelées tandis que les miennes sont brûlantes du doute et de la peur. Je la sens les serrer de façon infime, et j'ai alors l'intime conviction qu'elle se battra jusqu'au bout pour s'en sortir.

Après quelques minutes d'attente et d'angoisse, deux secouristes débarquent dans le jardin. Je leur explique la situation avant qu'ils ne disparaissent avec le corps inerte de la jeune femme sur un brancard.

À nouveau, nous nous retrouvons tous les deux à l'hôpital pour l'une des seules femmes au monde que nous aimons.

Dans la salle d'attente, Indy est assis sur l'un des bancs de plastique blanc, près d'une fausse plante. La tête entre les mains, le visage fermé, il a l'air si mal en point que je me sens monstrueux.

- Je suis désolé. Ce que j'ai fait... Ce que j'ai dit... commencé-je, parce que je me rends compte que depuis que j'ai déconné, je n'ai pas pris le temps de m'excuser auprès de lui.

Indy lève doucement les yeux vers moi et la dureté dans son regard semble s'effacer doucement.

- Non, c'est ma faute, je n'aurais jamais dû lui cacher si longtemps que j'étais marié. J'aurais dû lui en parler, elle aurait compris. Je le sais. Je voulais juste avoir quelque chose de bien. La seule

chose de bien dans ma vie. C'était elle. Quand je la vois, je l'aime. Quand je l'entends, je l'aime. Quand elle me souriait, je l'aimais encore plus, mais elle n'a plus souri depuis des semaines et c'est à cause de nous.

Je me sens responsable. Je *suis* responsable.

Je sais que ce qui a conduit Soren chez Ebony ce fameux jour, c'est d'entendre ses cris quand elle nous a chassés de chez elle. C'est la haine de la jeune femme envers moi, sa colère envers Indy. Ses hurlements ont amené le loup chez elle, ont fait sortir le monstre du placard. Et à cause de moi, elle a subi les violences les plus ignobles.

Elle a baissé les bras. Elle a tenté de mettre fin à ses jours et si je suis coupable de la mort de beaucoup d'hommes mauvais, c'est la première fois que je suis responsable de la déchéance d'une personne aussi magique qu'Ebony. Une femme qui d'un simple sourire a fait fondre mon cœur, comme celui de mon meilleur ami. Une femme qui, par sa bonne humeur et sa légèreté, a réussi à me faire voir la vie sous un jour où tout n'est pas noir. Et elle ne mérite certainement pas d'avoir été traitée comme elle l'a été.

Lorsque l'infirmière Pond, qui avait aidé Ebony la première fois, passe près de nous, je l'interpelle et elle vient nous faire face. C'est une femme de petite taille, avec un embonpoint qu'elle porte très bien. Ses cheveux sont noirs et tressés sur le côté et ses yeux perçants nous font comprendre qu'elle se souvient de nous.

– Comment va Ebony ? demande Indy de but en blanc.

Je sais que les personnes comme cette femme n'oublient pas le nom de leurs patients. Sa passion pour son métier est littéralement gravée sur ses traits soucieux.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé, bon sang ? rétorque-t-elle. Vous deviez veiller sur elle. Vous deviez l'aider !

– Elle nous a rejetés, déclare Indy d'un ton plat, sans quitter sa position abattue.

– On lui a fait un lavage d'estomac et il n'y aura pas de conséquences graves. Mais ce n'est pas passé loin, soupire la jeune femme.

– Est-ce qu'on peut la voir ?

– Attendez encore quelques heures. Elle dort et je pense qu'elle ne l'a pas fait depuis très longtemps.

– Elle va mal, n'est-ce pas ? Elle... commence Indy.

– Elle a fait un déni. Elle a rejeté tout ce qu'il lui était arrivé, mais ses insomnies l'ont plongée dans une sorte de cercle vicieux où tout ce qu'elle avait vécu a assombri ses pensées.

– Mais maintenant, elle dort, alors elle va aller mieux ?

J'ai besoin d'entendre qu'Ebony s'en sortira. Il faut qu'elle s'en sorte.

– Je ne peux pas vous le dire. Tout dépend d'elle. Elle n'a pas assisté à ses séances avec la psychothérapeute, elle n'a pas demandé ni cherché d'aide. Je ne pense pas qu'elle ait vraiment tout

laissé tomber. Je crois qu'elle a juste besoin de soutien et qu'elle n'ose pas le demander.

Indy se crispe en entendant ces mots.

– Vous voulez dire que si on avait insisté...

– Non ! Non, ce n'est pas ce que je dis. Vous n'avez pas à vous en vouloir. En aucun cas, ce qui est arrivé n'est votre faute. Ce que je dis, c'est qu'elle a vraiment, vraiment besoin de vous. Même si elle vous repousse, même si elle n'arrive pas à vous parler, à vous le dire, elle a besoin d'être entourée. Je crois... Je crois qu'elle n'a même pas parlé à sa famille. Elle les a gardés à l'écart pour les protéger, mais vous, vous savez ce qu'il s'est passé. Vous pourriez l'aider à avancer. Ne la laissez pas tomber. Je pense sincèrement qu'avec votre soutien, elle pourrait s'en tirer.

Les yeux d'Indy pétillent d'impatience et moi, j'ai hâte de prouver à Ebony que je ferai tout pour elle.

Chapitre 21

Ax

La chambre est plus petite que la précédente, mais aussi plus éclairée. Elle dispose de fenêtres plein sud et le soleil qui caresse la peau d'Ebony la réchauffe. Ses joues toutes rouges en attestent et je suis heureux de voir à nouveau de la couleur sur son visage.

Cela fait vingt-quatre heures que nous sommes dans ce couloir avec Indy. L'infirmière Pond nous interdit l'entrée pour le moment. Elle semble si inquiète pour notre amie, et pourtant, elle la connaît à peine. La psychologue et la policière sont également au chevet d'Ebony. Elle a eu droit à un lavage d'estomac et elle s'est à peine réveillée quelques secondes depuis cet instant.

Au moment où elle commence à battre à nouveau des paupières et à poser une main sur ses yeux, Indy perd patience et se précipite dans la chambre. Je le suis. Malgré les protestations des trois femmes présentes. Mais aucune d'elles n'a la force de repousser un Indy en pleurs et agenouillé au pied du lit en train de prier. Lorsqu'il se redresse, Ebony et lui échangent un regard chargé de tant d'émotions que mon cœur se serre dans ma poitrine.

– Ebony, dis-moi, pourquoi as-tu fait ça ? demande-t-il d'une voix très douce.

Il a besoin de comprendre.

Il se penche sur elle et lui serre la main, mais elle la retire avant de détourner le regard.

– Écoutez, dis-je d'un ton neutre même si je bous à l'intérieur, il faut que je parle seul à seule avec Eb.

Je me racle la gorge et je tourne la tête vers elle, dont les yeux sont écarquillés.

– Quoi ? Non, pas question, proteste Ebony.

Sa voix est grave et éraillée, comme si elle n'avait pas parlé depuis des années.

– Ebony, c'est important. Je t'en prie ! Je sais que tu ne veux plus rien avoir à faire avec moi et je respecte ton choix. J'ai mal agi, je t'ai blessée et c'est la chose la plus stupide que j'ai faite de toute ma vie et crois-moi, en matière de choix de conduite, j'ai souvent emprunté les mauvais sentiers. Mais j'ai quelque chose à te dire. S'il te plaît.

Elle hoche finalement la tête au bout de longues secondes et les trois femmes sortent pour attendre devant les vitres, sans cesser de surveiller. De la protéger.

Indy me regarde en penchant la tête sur le côté et je lui fais signe de sortir lui aussi. À contrecœur, il recule sans la quitter des yeux, puis il ferme la porte.

Ebony se met alors à respirer fort et à regarder partout autour d'elle, comme pour chercher un moyen de s'éloigner, de se sauver.

– Tu veux que j'ouvre la porte ? lui demandé-je avec douceur.

Elle hoche une nouvelle fois la tête. Ses cheveux blonds sont dans un état catastrophique, mais pas plus que d'habitude. Ce constat me fait sourire doucement, comme s'il ne s'était rien passé ces dernières semaines. Comme si tout était redevenu normal.

Quand je reviens vers elle, je m'approche jusqu'à être près de son lit et je baisse les yeux. Ma honte me tiraille la peau, mais ce n'est rien en comparaison de la douleur d'avoir blessé mes deux amis les plus proches. Je me penche vers Ebony, à une distance qui la laisse respirer, qui ne l'effraie pas, et je parle assez bas pour que personne n'entende.

– Ebony, je t'ai menti, avoué-je d'un ton grave. Indy n'est pas marié.

Son beau visage devient si rouge que je lui adresse un sourire en coin, conscient de tout ce qui passe par sa petite tête blonde à cet instant.

– La situation est compliquée, reprends-je. J'ai menti par jalousie, mais Indy, lui, a menti par chagrin. Enfin, il n'a pas vraiment menti, disons qu'il ne t'a pas raconté ce qu'il était en train de vivre. Il est en instance de divorce. Sa femme l'a trompé et elle s'est barrée avec un des types du gang. Il les voit régulièrement et je sais qu'il a beaucoup de peine parce qu'elle lui en a vraiment fait voir de toutes les couleurs. C'est pour ça qu'il n'en parle pas. Jamais. À personne. Mais il n'est pas marié. Et ses sentiments pour toi sont réels.

Elle hoche encore la tête et regarde ses mains. Ses émotions doivent être en train de la bouleverser, et les miennes... Merde, c'est pareil.

– Tu veux que je le fasse entrer ?

Elle secoue la tête.

– Ebony...

– J'ai dit non ! hurle-t-elle.

Et je recule d'un pas.

Les trois autres femmes – l'infirmière Pond, l'inspectrice et la psychologue – se précipitent vers nous et me demandent de sortir, mais je refuse. J'ai des choses à entendre. Comme la raison de son comportement suicidaire qui me dévaste et me blesse.

Indy revient justement à la charge avec cela. Elle le repousse lorsqu'il pose la main sur la sienne et mon ami a l'air d'en souffrir terriblement.

- Pourquoi, Ebony ? Dis-nous pourquoi, je t'en prie, la supplie Indy.
- Pourquoi quoi ?
- Pourquoi as-tu essayé de te suicider ?

Sur le visage d'Ebony, la consternation laisse place à la honte.

- Je n'ai pas fait cela.
- Bien sûr que si ! Si tu avais besoin d'aide, pourquoi n'es-tu pas venue nous voir ? Pourquoi t'es-tu laissé mourir comme tu l'as fait ? On était tous là pour toi ! soupire Indy.
- Oh ! Je t'en prie, c'est facile de dire ça après m'avoir menti et humiliée. Tu crois que j'avais envie de venir te parler ? Tu crois que je ne préférerais pas être toute seule après que chaque personne importante dans ma vie m'a blessée volontairement ? Je n'ai pas essayé de me suicider, alors tu peux rentrer chez toi l'esprit léger.
- Non. Je resterai ici jusqu'à ce que tu ailles mieux, tempête Indy.
- Comme tu le sens, bougonne-t-elle en croisant les bras.

L'infirmière s'avance à son tour.

- Ebony, dites-nous ce qu'il s'est passé.
- Je... J'ai...

Ses lèvres tremblent et une seconde plus tard, ses larmes se déversent sur ses joues rosées.

- Je voulais seulement dormir. Et oublier, avoue Eb.

Indy se jette sur elle comme un fou et plaque le visage humide de la jeune femme contre son torse.

- Ebony, tu n'aurais jamais dû garder tout ça pour toi !

Il la serre fort et elle ne proteste pas. Il la serre fort et je me sens soudain heureux comme je ne l'ai jamais été. Heureux parce que mes deux amis se retrouvent. Et parce que je sais qu'il y a une place au paradis pour l'amour de ces deux-là.

Ebony s'accroche à sa veste en cuir de longues minutes, minutes durant lesquelles personne n'ose bouger ou parler. Indy lui murmure qu'il sera toujours là pour elle et Ebony hoche la tête, les yeux fermés et un semblant de sourire sur ses lèvres pulpeuses.

Puis elle se met à gigoter, mal à l'aise et sur son visage, je ne lis plus que de la douleur. Elle repousse Indy et se redresse avant de poser une main sur son ventre.

- Je voulais juste oublier la douleur, reprend-elle. Je n'en pouvais plus ! J'étais à bout, vous comprenez ? Je ne dormais plus du tout. Plus jamais.

La voir se balancer d'avant en arrière, les yeux rougis et le regard affolé me brise et me fait ressentir ma culpabilité avec la force d'un ouragan.

– Quand je fermais les yeux, je voyais Soren. Quand je gardais les yeux ouverts, je voyais mon propre corps tomber en ruine. Je voulais oublier et même avec les somnifères, je n'arrivais pas à dormir. Alors j'en ai pris plus. Trop.

Elle enfonce les ongles sur son ventre et hurle. Hurle fort. Hurle sans pouvoir s'en empêcher.

L'infirmière nous fait tous reculer.

– Ebony, qu'est-ce qu'il se passe ? s'enquiert-elle.

– Je crois que j'ai un problème, halète-t-elle, le visage défiguré par une grimace.

D'un geste mal assuré, elle ôte la couverture de son corps et nous montre la mare de sang dans laquelle elle baigne. Les draps sous elle ainsi que sa chemise de nuit sont complètement poisseux du liquide cramoisi.

– Tout le monde dehors, hurle l'infirmière en bipant ses collègues, mais personne ne bouge.

Nous sommes tous sous le choc.

– Ebony, depuis quand est-ce que vous saignez ? l'interroge l'infirmière.

– Depuis que je suis rentrée à la maison.

– Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

– J'avais peur ! Et je ne pouvais pas... Je n'y arrivais pas.

– Oh ! Mon Dieu... se signe l'inspectrice Hyson.

– Je ne comprends pas. Je ne comprends pas. Comment en trois jours, il a réussi à me détruire ainsi ? pleure Ebony.

– Vous parlez de Soren ?

– Oui.

– Ebony, vous êtes restée dix jours sous son emprise.

– Quoi ?

Indy s'approche d'elle et cette fois, c'est elle qui lui prend la main. Elle le regarde, cherchant la réponse dans ses yeux et il hoche la tête.

– Reste près de moi, le supplie-t-elle. S'il te plaît, reste près de moi. J'ai peur.

– Je resterai, souffle Indy.

Le corps d'Ebony est alors pris de tremblements tandis que son sang commence à goutter sur le sol. Ses yeux se révulsent et elle tombe sur le matelas. Inerte.

– Faites quelque chose, hurle Indy. Soignez-la !

Je ne saurais dire qui des cinq personnes présentes est la plus choquée.

Chapitre 22

Ebony

Quand je me réveille, il fait nuit et les bips qui résonnent autour de moi me troublent. J'ouvre les yeux et découvre des machines tout autour de mon lit.

Je suis de retour à l'hôpital. Je ne me souviens de rien.

Dans ma main, quelque chose de chaud me serre les doigts.

Je me redresse pour voir Indy endormi, la tête sur le matelas et durant un instant, mon cœur s'apaise et mon âme se ressoude. J'ai envie de glisser les doigts dans ses cheveux, sur sa joue, mais j'ai peur de le réveiller.

Ax est assis sur une chaise un peu plus loin. Il ronfle comme un ours.

Lâche, faible, humaine, je cède à la plus grande des tentations l'instant suivant.

De ma main libre, je caresse les cheveux d'Indy sans pouvoir m'en empêcher. Le contact humain m'a manqué. Son contact à lui.

Finalement, il ne m'a pas trompée. Il ne m'a pas brisé le cœur.

Mais une sensation de peur m'enivre tout de même.

Je me retrouve seule avec deux hommes...

J'inspire profondément et je me concentre sur le bip régulier des machines jusqu'à me sentir à nouveau en sécurité. Quand je m'adosse à nouveau au lit surélevé, Indy se réveille. Ses yeux s'agrandissent en me voyant éveillée, et un sourire s'épanouit sur ses lèvres. Il est beau. Et tellement effrayé.

– Ebony, murmure-t-il, tu es enfin revenue parmi nous !

– Oui.

J'ai envie de sourire, mais j'aurais l'impression de me briser. Je n'en ai plus l'habitude. Mes lèvres se déchireraient probablement.

– J'ai eu tellement peur pendant l'opération ! m'annonce-t-il.

– Quelle opération ?

– Tu as fait une hémorragie. Tu as été blessée très profondément par Soren et les médecins ne

l'avaient pas vu lors de ton premier passage à l'hôpital. Ils t'ont recousue et il n'y a plus qu'à attendre que tu cicatrisés, désormais.

Soren. Dix jours. Des bribes de souvenirs me traversent la mémoire. Un couteau s'enfonçant entre mes cuisses. Les hurlements de Soren. Ses doigts autour de mon cou tandis que je pleure. Les hurlements de Soren. Sa façon de me regarder comme s'il voulait me tuer et me réanimer et me tuer et me réanimer. Ses hurlements. Moi, appelant Indy dans la nuit. Et le couteau s'enfonçant à nouveau dans mon corps.

Je ferme les yeux et Indy pose les lèvres sur mes doigts. Sa chaleur m'enivre et me fait du bien. Lui, sa présence ici, son soutien et son amour, tout cela me fait du bien.

- Ebony, je n'ai pas de mot pour te dire à quel point je suis désolé. Pour te dire à quel point j'aimerais que tout se soit passé autrement.
- Ce n'est pas ta faute.
- Si. À un certain point, nos actions à nous ont entraîné les mauvaises réactions, s'excuse-t-il.

Il ne cesse d'embrasser mes doigts. De caresser ma main. Comment ai-je pu croire qu'il ne m'aimait pas ? C'est tellement évident. Cela semble gravé dans son regard, dans le moindre de ses gestes.

- Si ça peut te faire plaisir, pense ce que tu veux, dis-je avec amertume.

Mes sentiments sont tout emmêlés.

- Non, ça ne me fait pas plaisir. Bordel, Ebony, j'ai cru que tu étais morte ! Deux fois ! Dans ta chambre puis dans ton jardin. Tu n'imagines pas la douleur ! Tu n'imagines pas à quel point ça m'a brisé !
- Oh ! Ne t'en fais pas, je n'ai pas vraiment mon reste en matière de douleur. Je crois que je sais très bien ce que tu as pu ressentir, grogné-je.
- S'il te plaît, Eb, laisse-moi être là pour toi. Tu me repousses, tu m'as fui, mais je te jure que je ne resterai plus passif. Je dormirai sur ton perron s'il le faut, mais tu ne te débarrasseras plus de moi, ça, c'est sûr !

Ses mots me perturbent, parce qu'ils me touchent, m'émeuvent. Je crois que cela me réconforte un peu, même. J'ai eu si peur, toute seule durant si longtemps. Seule, avec Soren, avec ma douleur, avec ma terreur.

L'infirmière entre finalement dans la chambre pour le bilan et fait sortir les deux hommes. Je ne sais pas si j'en suis soulagée ou non.

Non.

Non, je ne le suis pas.

– Ils sont restés là tout le temps, vous savez. Après votre agression puis après votre overdose, m'apprend-elle.

Overdose. Ce mot me fait frissonner, mais c'est ce qu'il s'est passé. Je n'en suis pas fière, mais j'assume parfaitement mes actions. Parfois, le corps et l'esprit ont besoin d'un bon coup de pied aux fesses pour se remettre dans le droit chemin.

Je jette un œil par la vitre pour voir Indy et Ax me dévisager, l'air grave et soucieux. Je les déteste et les adore en même temps. Quelle galère !

Ax est raide, les mains dans les poches, un peu anxieux de ce qu'il va se passer.

Indy est tout son contraire. Il a un petit sourire en coin qui me fait rougir et force mon cœur à palpiter de douceur. Je sais ce que ce sourire veut dire. Il signifie qu'il ne va plus me lâcher d'une semelle, que je le rejette ou non. Il a pris sa décision. Je frissonne un peu, impatiente de le retrouver, et terrorisée par cette simple idée. J'espère qu'il ne m'abandonnera pas. J'espère qu'il... m'aimera pour toujours. Même si je ne suis plus la même femme qu'il a rencontrée des semaines auparavant, même si je ne suis peut-être plus capable de lui ouvrir les bras.

L'infirmière Pond passe près d'une heure à m'expliquer ce qu'il s'est passé, mon opération, le temps de guérison. Puis elle est remplacée par la psychologue avec laquelle j'ai une longue conversation sur le pardon, la solitude, l'embarras.

Je comprends que je n'ai pas honte d'avoir été agressée, mais que j'ai honte de ne pas avoir vu plus tôt que Soren était malade. J'ai passé cinq années à le fréquenter sans jamais voir que ses comportements irrationnels ou suspects étaient dictés par des maux bien plus profonds que ce que je ne le pensais. Durant toute ma séance, je regarde Indy et Ax derrière la vitre, qui ne me quittent pas des yeux. Petit à petit, la psychologue me fait comprendre à quel point ils s'inquiètent. Que je ne dois pas avoir peur d'eux. Et que je dois leur pardonner les bêtises qu'ils ont pu commettre. Mais je sais que je leur ai déjà pardonné. C'est simplement difficile à admettre après toutes les horreurs que j'ai vécues. Et même si je suis toujours mal à l'aise pour le moment, je sais qu'un jour viendra où j'irai à nouveau vers eux.

Quand la psychologue quitte la pièce, je tente de trouver le sommeil en fixant le plafond. Ax et Indy passent me dire au revoir, mais je ferme les yeux et fais semblant de dormir pour ne pas avoir à affronter leur regard triste. Le fait qu'ils quittent l'hôpital, qu'ils ne soient plus à portée de vue, creuse un nouveau fossé en moi qui me fait plus mal que je ne l'aurais cru.

Mais mon cauchemar recommence.

Impossible de dormir.

Soren. Soren est ici, avec moi. Dans les ombres de la chambre.

Je me redresse dans le lit, haletante et en sueur et j'allume la lumière. Le portemanteau. Ce n'est

que le portemanteau. Et pourtant, j'étais sûre...

Bon sang ! Je ne peux pas recommencer à perdre la raison.

Je me lève du lit en pleine nuit, j'enfile une robe de chambre puis j'erre dans les couloirs déserts de l'hôpital.

C'est carrément angoissant. J'ai l'impression de me retrouver dans le premier épisode de *The Walking Dead*. Il ne manque que les traînées de sang sur les murs et je suis bonne pour l'asile psychiatrique.

Au détour d'un couloir, j'admire quelques minutes une reproduction d'un Hopper, *Nighthawks*. Ce tableau me correspond tout à fait. J'adore son ambiance décontractée, intimiste, et cette lumière vive en pleine nuit me fait serrer les poings. Moi aussi, j'arriverai à retrouver la lumière dans mon obscurité. Et cette impression de solitude qui se dégage malgré la proximité entre les gens fait écho à ce que je vis.

– Je l'aime bien, cette peinture, lance une voix près de moi.

Je me retourne en sursautant. Un jeune garçon d'une dizaine d'années se trouve juste derrière moi, vêtu d'un pyjama à nounours. Il a un plâtre bleu au poignet gauche, le menton amoché, mais il sourit de tout son petit être.

Je ne suis désormais plus seule.

- Tu veux jouer aux cartes avec moi ? m'interroge-t-il avec espoir.
- Les grands garçons comme toi ne devraient pas dormir à cette heure-ci ?
- Si. Tout comme les grandes filles.

Je souris à mon tour.

- Ne t'en fais pas, je ne vais pas te proposer un strip-poker, soupire-t-il.

Est-ce qu'au moins il sait de quoi il s'agit ? J'ai des doutes.

- Sais-tu comment on joue au strip-poker ? demandé-je en mettant les mains sur mes hanches et en haussant les sourcils.
- Euh... Avec des chips ? Je n'ai pas de chips dans ma chambre. Juste un pot de gelée verte.
- Alors qu'est-ce que tu proposes ?
- Un Uno ?
- Ça marche.

J'entre dans la chambre du jeune garçon qui grimpe sur son lit comme s'il était habitué à être ici.

- Je m'appelle Max. Et toi ?

- Ebony.
- Drôle de prénom. Mais j’aime bien.

Son visage rayonne de douceur et de joie. Ses cheveux châtain sont un peu trop longs et retombent sur son front, masquant une cicatrice que je devine immense. Ses grands yeux noisette pétillent de bonheur qu’un adulte lui accorde un peu d’attention et je suis ravie de pouvoir lui apporter un peu de joie durant ce séjour à l’hôpital. D’après ses blessures, je suis certaine qu’il a dû être victime d’un accident de voiture.

– Jamais personne ne veut jouer avec moi, à part les petits, mais je n’ai plus l’âge pour traîner avec les gamins de 7 ans, m’apprend-il, tout sérieux.

Je ne peux m’empêcher de glousser.

– Je comprends.

Il distribue les cartes consciencieusement. La chambre n’est éclairée que par la lumière vive des machines. C’est suffisant pour bien y voir.

- Pourquoi es-tu ici, Ebony ? Tu n’arrivais pas à dormir ?
- Non. Et toi ?
- Non plus. Je fais des cauchemars.
- Moi aussi, grogné-je.

Nous commençons la partie et après deux tours, je me retrouve avec deux « +4 ».

- Pas très galant, Max !
- Tu es ici pour jouer, moi, je suis ici pour gagner.

Je ris une nouvelle fois devant son air victorieux et son grand sourire dévoilant des dents de lait dont une est tombée.

Nous continuons la partie en silence quelques minutes avant qu’il ne reprenne la parole.

- Tu fais quoi comme cauchemars ? Moi, c’est des monstres qui veulent me manger quand je dors.
- Hé bien, les miens sont presque pareils. Sauf qu’il n’y a qu’un seul monstre. Et qu’il veut me faire du mal.
- Comme mon papa. C’est pour ça que je suis ici. Mais je vais bientôt sortir. Et mon papa ira en prison pour ne plus me faire de mal.

Mon cœur se serre. Ce pauvre petit bout de chou est si courageux. Et moi, j’ai presque mis fin à mes jours tant j’étais lasse de mes peurs. Quelle minable !

- Et toi, tu es ici pour quoi, Ebony ?
- Parce que... J’ai fait une bêtise. J’ai pris des cachets en trop grande quantité et j’ai bu de

l'alcool. Ce n'est pas vraiment un bon mélange.

– Oh...

Il se fige, son petit visage blanc paniqué.

– Je suis désolée, Max, je n'aurais pas dû te le dire...

– Toi et moi, on est pareil. On a peur de la nuit, on est à l'hôpital. On fait des cauchemars. Je pense que, quand mon papa sera arrêté, j'arrêterai d'avoir peur la nuit. Et toi, est-ce que ton monstre a été arrêté ?

– Oui.

– Alors pourquoi tu fais encore des cauchemars ?

– Je... Je ne sais pas, rougis-je.

– Tu es sauvée. Tu ne dois plus continuer à avoir peur.

– Tu es un garçon très intelligent, tu le sais, ça ?

– Oui. J'ai un QI de 140. C'est pour ça que mon papa ne m'aime pas.

– Alors il est très bête.

– Je ne sais pas, on n'a pas mesuré son QI. Ebony, est-ce que je peux te poser une question ?

– Oui, bien sûr.

– Est-ce que tu me laisses gagner aux cartes parce que je suis un enfant ?

Je regarde ma manche et la sienne. Je suis en train de me faire laminer.

– J'aimerais te répondre oui pour éviter l'humiliation, mais malheureusement, ce serait un mensonge.

Une infirmière entre dans la chambre et croise les bras sur sa poitrine.

– Mademoiselle Miller, monsieur Ash, il est temps pour vous de dormir.

Je souris à Max d'un air dépité puis je l'embrasse sur la tempe. Ses petites joues deviennent rouges et il laisse tomber ses cartes sur son drap. Il les pose dans tous les sens sur sa tablette puis il bâille.

– Bonne nuit, Ebony. Bonne nuit, infirmière Pond.

– Bonne nuit, Max.

Nous avons répondu en même temps. L'infirmière me raccompagne jusqu'à la chambre avec un regard sévère.

– Vous ne devriez pas le pousser à rester éveillé si tard, me réprimande-t-elle.

– Je suis désolée. On était tous les deux réveillés, et il m'a proposé de jouer aux cartes. Je ne voyais pas le mal.

– C'est un enfant, il a besoin de sommeil.

– Je sais, mais je pense que ça nous a fait du bien à tous les deux d'avoir cette petite discussion.

Le regard de l'infirmière se radoucit.

– Bonne nuit, Ebony. Essayez de trouver le sommeil rapidement.

Ce n'est pas le cas.

Le lendemain, je passe voir Max dans sa chambre pour lui dire au revoir, puisque j'ai le droit de retourner à la maison.

Le petit garçon est si heureux de me revoir qu'il en pleure toutes les larmes de son corps quand je quitte la chambre. Mince, j'ai moi aussi les larmes aux yeux. Il m'a aidée à reprendre le dessus et même si je n'ai pas réussi à dormir cette nuit, ses mots résonnent dans mon esprit. Mon monstre est sous les verrous. Il faut que je réussisse à retrouver une vie calme et sereine.

De toute façon, plus jamais je ne veux revoir Soren. Que ce soit à son procès ou en prison, je suis bien décidée à l'effacer totalement de ma mémoire. Il ne mérite ni ma peine ni ma déception. Il ne mérite rien du tout.

Je rentre à la maison en taxi non sans ignorer Spider et River avec à leurs bras deux blondes minces et immenses. Je me demande si l'une d'elles est l'ex d'Indy et cette pensée me fait sortir les griffes. J'ai envie de frapper cette femme dont j'ignore tout, simplement parce qu'elle a blessé l'homme le plus merveilleux au monde.

Je claque la porte en rentrant, puis je décroche mon téléphone pour appeler Lewis, mon patron, la gorge nouée.

Tous mes collègues ont été choqués d'apprendre ce qu'il m'est arrivé. Et ils s'en veulent de ne pas avoir réagi. Ils ont cru Soren sur parole quand il les a appelés pour leur dire que j'étais malade et aucun n'est passé me voir à la maison. Moi, je ne leur en veux pas, bien sûr. Et c'est d'autant plus difficile de se remettre au travail quand je vois les centaines de mails d'excuses que j'ai reçus.

Lewis est vraiment très anxieux au téléphone et n'arrête pas de me dire qu'il est désolé et qu'il a hâte de me revoir. Je lui ai demandé expressément de ne pas passer ici, je ne me sens pas prête à ouvrir ma porte à qui que ce soit et j'ai le droit de reprendre le télétravail aussi longtemps que je le souhaite. J'ai l'impression d'être un monstre de foire que tout le monde prend en pitié et je me dégoûte pour ça. Mais j'ai encore besoin d'un peu de temps pour moi.

Je passe une bonne partie de la journée et de la soirée à chroniquer et à prendre des notes avant d'aller m'allonger sur le canapé. La nuit est très sombre et le calme règne autour de moi. Presque angoissant. Presque dérangent. Je fixe le plafond en espérant que mes yeux se ferment et que mon esprit s'endorme, mais il ne se passe rien durant près de deux heures.

Je commence à m'agiter. À respirer trop fort.

Un coup de tonnerre retentit et je me lève d'un bond, terrorisée.

Les éclairs blancs déchirent la nuit, repoussant les ombres avant qu'elles ne m'engloutissent à nouveau.

Puis des coups à la porte. Je sursaute. Mon cœur bat la chamade et le vent se lève, soufflant sur les vitres et hurlant dans les feuilles des arbres.

Est-ce que c'est un cauchemar ? Un film d'horreur ? J'ai si peur...

Je m'approche de la porte à pas de loup, la gorge nouée, la respiration lourde et mon seul souhait est d'avoir une arme sur moi pour me défendre contre toute menace, qu'elle soit réelle ou chimérique.

– Ebony ? C'est Indy. Ouvre, s'il te plaît, demande une voix douce et chaude qui me calme une ou deux secondes.

Nouveau coup de tonnerre. Nouveaux éclairs.

La peur me reprend.

Une silhouette se détache près de moi et je hurle en voyant Soren juste devant mes yeux. Mon cri s'étend si longtemps que j'arrête de crier simplement parce que je suis à bout de souffle.

– Ebony ! Ebony, ouvre ! rugit Indy, à présent angoissé.

Je ne bouge pas, bien sûr, et il finit par défoncer la porte à coups de pied quand un nouveau grondement retentit.

Je revois Soren qui me toise, souriant, et je me plaque au mur en sanglotant avant de me laisser tomber au sol. Indy allume la lumière et se précipite vers moi. Il me touche, me caresse, m'embrasse. Me berce. Me serre contre lui. J'ai l'impression qu'il passe un baume doux et chaud contre ma peau, contre mon âme.

– Ebony, qu'est-ce qui se passe ? Qui te fait peur ? s'enquit-il avec ces mots pleins de délicatesse.

– Soren... Il était là ! sangloté-je.

– Oh...

Il prend mon visage entre ses mains et me force à le regarder dans les yeux.

– Ebony, il n'y a personne ici.

– Mais...

– Je sais. Je sais que tu as peur et que tu es perdue. Je sais que tu es fatiguée et angoissée, mais je suis là maintenant. Tu n'as plus rien à craindre. Plus jamais.

Je pose la tête sur son épaule et je soupire.

– Je suis tellement fatiguée, Indy. Tellement.

– Alors va dormir. Je vais veiller sur toi, Eb. Je resterai là jusqu'à ce que tu te réveilles.

– Je ne sais pas si c’est une bonne chose.

– Je ne vais pas t’attendre indéfiniment, Ebony. Je ne vais pas t’attendre parce que je ne vais plus partir. Je vais être là pour toi. Maintenant. Et pour longtemps. Que tu le veuilles ou non, je serai là. S’il te plaît, laisse-moi faire ça pour toi. Je n’ai pas été là quand tu en avais besoin, mais maintenant, je le suis. Je reste.

– Non.

– Je reste.

– Non !

– Je reste.

– Non...

– Je reste.

Je capitule en comprenant la douleur que lui cause mon rejet. Indy me prend la main et m’aide à me relever. Il se dirige vers l’étage puis m’attend.

– Je ne peux plus aller là-haut, avoué-je d’une voix ridiculement faible.

Il hoche la tête.

– Ebony, je suis tellement, tellement désolé. J’aurais dû insister. J’aurais dû...

– Arrête, ce n’est pas la peine de revenir sur le passé et de se mortifier avec des « si ». Ça ne fait que nous blesser tous les deux un peu plus.

D’un seul coup, je me retrouve serrée entre ses bras avec tant de force que j’étouffe presque. Mais je me sens tellement bien que je m’autorise à me relâcher un moment. Mes épaules se détendent, mes yeux se ferment sans que je ne voie Soren derrière mes paupières et je l’embrasse. J’embrasse Indy sur la joue. Puis sur la bouche. Je passe les bras autour de son cou tandis qu’il enlace ma taille et nos lèvres se redécouvrent avec passion. Tendresse. Et un désir profond et infini. Nos langues se cherchent, nos mains se régalent et mon esprit se fait si léger que je vacille entre ses bras, prête à m’écrouler sous le bonheur.

– Ebony, tu vas bien ?

– Oui, oui, ne t’inquiète pas.

– Bien sûr que je m’inquiète. Allons dormir, il est tard, sourit-il en comprenant que je suis épuisée.

Il me conduit jusqu’au canapé où il retire ses chaussures avant de s’allonger. Je le rejoins lentement, si peu sûre de moi que je tremble, avant de m’allonger à mon tour, mon dos contre son torse. Je me sens en sécurité, là, pour la toute première fois depuis des jours et ce constat me fait du bien. Timidement, je me pelotonne tout contre lui. Sa chaleur et sa puissance me détendent. Il attrape un plaid avec lequel il couvre nos deux corps puis il pose le menton sur ma tête.

– Je sais que tu n’arrives plus à dormir, mais...

Soit il ne termine pas sa phrase, soit je m’endors avant. Je penche plutôt pour la seconde solution.

Chapitre 23

Indy

Je pose la main sur la hanche d'Ebony, là où une bande de peau s'étire entre le tissu fin de son tee-shirt et celui plus rugueux de son pantalon. Je perçois sa douceur et sa chaleur qui m'ont manqué tant de fois que j'ai cru devenir fou.

Mais ce n'est rien à côté de la culpabilité que je ressens. Si j'avais avoué avant à Ebony que j'étais toujours marié et en instance de divorce, si je lui avais expliqué la situation, alors elle ne m'aurait pas repoussé. Et je ne l'aurais pas évitée par honte. Et elle n'aurait pas passé dix jours sous l'emprise de Soren, à être violée et tailladée par ce taré.

Oui, au fond de moi, je sais que tout est ma faute et je ferai tout pour me rattraper.

Comme l'aider à pouvoir dormir sans cauchemar, par ma simple présence. Et qu'elle s'endorme aussi rapidement me fait rire doucement. Cette confiance qu'elle a en moi, malgré tout ce qui s'est passé entre nous... C'est le plus beau cadeau qu'elle puisse me faire.

Elle est tellement belle, là, à côté de moi. Ses cheveux sont en bataille et je les peigne du bout des doigts. Ses lèvres tendres et roses entrouvertes laissent échapper un souffle régulier qui me berce.

Si je suis si rassuré de l'entendre respirer, c'est parce que j'ai cru par deux fois l'avoir perdue et je n'oublierai jamais la douleur et l'horreur que cela a éveillées en moi. Deux fois. Anéanti, brisé, deux fois. Et je l'ai retrouvée. Deux fois. Mon cœur palpite fort dans ma poitrine quand je me remémore ces événements, mais je me calme en pensant à la force d'Ebony, à sa façon de se battre pour sa vie même si elle ne peut plus la savourer.

Parfois, je me souviens de la complicité que nous avons partagée presque dès le premier regard. La façon dont j'ai envie d'être près d'elle nuit et jour même quand je suis loin. Je remarque alors que la bague en opale que j'ai passée à son majeur est toujours là. A toujours été là. Même quand elle m'a fui. Et cette prise de conscience me rend encore plus maussade.

Dix jours.

Elle est restée si longtemps avec Soren.

Dix jours pendant lesquels j'ai lutté avec acharnement pour ne pas défoncer sa porte et lui dire la vérité. Pendant lesquels j'ai bu pour oublier, fumé pour me détendre et roulé pour m'éloigner. Et durant tout ce temps, elle était prisonnière, sans la moindre possibilité d'échapper à son bourreau. Est-ce que j'arriverai un jour à vivre avec cela ? À vivre en sachant que la femme que j'aime a été agressée à cause de mes erreurs.

Probablement pas. Néanmoins, je suis heureux qu'elle soit à nouveau là où elle doit être. Entre mes bras. Ou peut-être est-ce moi qui suis vraiment à ma place, là, contre le corps chaud d'Ebony ?

Un tour entier d'horloge passe sans qu'elle bouge du moindre millimètre. Sa respiration est calme. Elle a un air détendu et apaisé. Cela doit lui faire du bien de se reposer réellement. J'aime qu'elle puisse le faire tout contre moi.

Je caresse ses cheveux clairs, son cou frêle. Je remonte la couverture pour qu'elle soit bien au chaud et qu'elle se sente protégée. Et je la regarde dormir durant des heures encore.

Rien au monde n'est plus beau que ce moment, à mes yeux. Ebony est calme, paisible, toute recroquevillée contre moi et elle a enfin réussi à oublier sa peur et sa douleur. Certes, elles se réveilleront en même temps qu'elle, mais je bénis ces instants où rien n'obscurcit la beauté de son cœur.

Quand je sais que ma vie doit reprendre son cours, je sors mon portable dans la poche de mon jean et préviens Ax que je ne pourrai pas travailler, et ce, pour une durée indéterminée. Je me moque des conséquences. Je me moque qu'il m'envoie vers les missions les plus dangereuses, les plus mortelles pour me punir de mon audace. Aujourd'hui, je ne suis là que pour Ebony.

Ax ne répond pas, mais je sais que mon ami comprend. De toute façon, il n'a pas le choix. C'est ça, ou rien.

Quelques heures après, je m'endors, moi aussi, bercé par le parfum envoûtant de la peau d'Ebony. Apaisé par sa présence près de moi.

Jamais je n'aurais pensé pouvoir trouver l'amour à nouveau, mais finalement, il est bien là, ancré dans mon cœur et rien au monde ne pourrait me faire changer d'avis. Ebony est la femme de ma vie.

– Indiana ?

Je sursaute et resserre les bras autour d'elle.

– Oui ?

– Hmm, gémit-elle et ce son me met en feu.

Ebony se retourne, pressant son visage contre mon torse et s'agrippant aux pans de mon tee-shirt. Ses mains sont chaudes et font palpiter mon sang dans ma poitrine.

– Ça fait longtemps que je dors ? m'interroge-t-elle.

– À peine quelques heures. Tu as besoin de repos.

– OK.

Sa petite voix frêle me donne envie de la protéger de tout et de rien. Du monde. Entier.

Plusieurs fois, j'ai été voir Soren en prison. L'homme m'a parlé d'Ebony comme si elle était sienne. Comme si elle était toute sa vie et la fascination morbide qu'il éprouve pour elle m'a retourné les tripes. J'ai voulu savoir pourquoi il l'a blessée. Pourquoi il a agi de cette façon. Mais aucune des réponses que j'ai reçues n'a apaisé mon âme. Au contraire, même.

– Quand on aime une personne, on ne lui fait pas ce genre de choses, ai-je dit à Soren à chaque visite.

Derrière cette vitre épaisse, il était à l'abri, protégé de ma rage et souriant. Si je l'avais pu, j'aurais fait exploser cette barrière entre nous et je l'aurais tué à mains nues. Pas de façon rapide, non. J'aurais fait durer les choses. Dix jours. Je l'aurais torturé durant dix jours.

– Mais elle, elle ne m'aimait pas. Pas comme elle t'aimait, toi. Quand je lui donnais les gélules, elle ne parlait que de toi. Alors, j'étais en colère. Je descendais à la cuisine prendre un couteau. Et je lui faisais du mal, réplique-t-il inlassablement.

– Tu ne l'as jamais aimée. Sinon, tu ne l'aurais pas violée.

– Je ne l'ai pas violée ! Elle était consentante ! hurle-t-il.

– Bâillonnée et attachée ? Et ses larmes, qu'est-ce qu'elles représentaient pour toi ?

Je m'énerve à chaque fois. Je crie à mon tour. À chaque fois.

– La libération. Sa libération.

– Tu ne l'as pas libérée, tu l'as retenue prisonnière. Et tu ne l'as pas aimée, tu l'as possédée, dominée. Et comme tu es lâche, tu l'as fait comme un lâche. En la forçant.

– Je ne suis pas un lâche, grogne Soren en se levant et en plaquant son visage contre la paroi qui nous sépare.

L'homme est dans un sale état. L'un de ses yeux s'ouvre à peine et sa peau est violacée. Sa mâchoire est disloquée et ses phalanges à vif d'avoir voulu se défendre contre les hommes d'Ax. Quel dommage qu'il arrive encore à tenir debout.

– Si.

Moi, je reste assis.

– Tu veux que je te dise le nombre de fois où elle a hurlé ton prénom ? Ou elle a pleuré pour que tu viennes la chercher ? se moque-t-il toujours. Tu veux que je te dise à quel point j'ai apprécié enfoncer ce couteau en elle pour me venger ? Je l'aurais faite mienne, Indy, si vous m'aviez laissé encore un peu de temps. Deux jours, pas plus. Deux jours, et elle aurait abandonné tout espoir. Elle aurait cessé de lutter contre mon amour.

– Avant ou après sa mort ?

– Je ne l'aurais jamais tuée ! Jamais ! Ou du moins, pas volontairement.

À chaque fois que je ressors de prison, je me sens sale et troublé. Je ne comprends pas comment cet homme a pu faire une chose pareille. Je ne comprends pas qu'il pense aimer Ebony.

J'ai vu Soren un peu plus amoché à chaque visite que je lui rendais et au fond de moi, cela me fait jubiler. Je n'espère qu'une seule chose, désormais, c'est qu'il finisse par mourir de ses blessures. Cet homme n'est rien de plus qu'un psychopathe.

Cinq heures supplémentaires passent, amenant la nuit avec elles, et Ebony se réveille définitivement. Elle s'étire, faisant se relever son tee-shirt, et dévoilant la rondeur parfaite de sa poitrine. Son corps glisse contre le mien avant qu'elle n'ouvre les yeux. Je ne sais pas ce qui me plaît le plus. Son regard magnifique ou son corps d'une douceur insoutenable. Son beau visage ou ses courbes à se damner. Dans tous les cas, je suis fou d'elle. D'elle tout entière, et je la désire plus que de raison.

- Bonjour.
- Bonsoir, répliqué-je, amusé.
- Oh ! J'ai dormi si longtemps ?
- Tu en avais besoin.
- Je n'ai pas fait de cauchemars. Pas un seul de toute la nuit, soupire-t-elle, rassurée et détendue.

Elle pose une main sur mon torse, faisant frémir mes pectoraux, et je suis à peu près certain qu'elle arrive à sentir mon cœur se mettre à battre lourdement, douloureusement, rien que pour elle. La chaleur familière qui s'élève en moi à son contact me met dans un état tel que j'en oublie tout, jusqu'à mon propre prénom.

- Je crois que ta présence m'a été bénéfique. Que tu arrives à m'apaiser et à chasser les monstres de mes nuits.
- J'en suis heureux, Ebony. Je serai là pour toi toutes les nuits si tu m'y autorises.

J'espère qu'elle le sait. J'espère qu'elle sait qu'elle peut compter sur moi, peu importe ce qu'il s'est passé entre nous. Je ne veux pas la perdre. Je ne supporterai pas qu'elle s'éloigne à nouveau de moi, ce serait comme me retrouver dans le noir le plus complet. Au fin fond de l'océan, sans oxygène et sans lumière. Je sombre, loin d'elle. Je sombre et je suis incapable de refaire surface.

- Je ne sais pas, tu as un boulot... des choses à faire avec Ax, dit-elle d'une voix hésitante.

Je la connais. Elle se sent coupable de s'imposer à moi, mais ce qu'elle ne comprend pas, c'est que c'est moi qui me force une place dans sa vie. C'est moi qui suis complètement accro à sa présence, à son sourire, à son regard plein de bonté et de douceur.

- Je m'arrangerai avec lui. Je ne te laisserai plus passer une seule nuit sans moi, Eb. Pas seulement parce que je veux t'épargner les cauchemars, mais parce que moi, je ne peux plus me passer de ta présence. Je ne peux plus être loin de toi trop longtemps parce que sinon, je ne me sens pas à l'aise avec ma vie. Je ne suis bien que lorsque je suis près de toi.

– Indy... Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de toi ? De l'endroit où tu vis... de ta femme ? Est-ce que tu as des enfants ? Un chien ? Es-tu un homme à chats ?

Ebony se redresse et je l'accompagne, tous les deux adossés au bras du canapé, tournés l'un vers

l'autre. Si proches que nos souffles se mêlent à chaque expiration.

Ce canapé est immense, moelleux et il y a encore plus de place dessus que sur le lit où je dors en ce moment et pourtant, nous n'en occupons qu'une toute petite partie. Et je n'aurais pas voulu voir Ebony plus loin de moi du moindre millimètre. Je glisse le bras autour de sa taille et la rapproche davantage de mon corps.

– Je ne t'ai pas parlé de mon ex-femme parce que je ne pouvais pas, avoué-je. Elle m'a brisé le cœur et c'est en partie à cause d'elle que je ne peux plus dire les trois mots que tu attends.

– Je n'attends aucun mot, Indy. Nos actions se suffisent à elles-mêmes et je sais ce que tu ressens pour moi parce que tu es là, aujourd'hui. À côté de moi.

– Ebony, tu es tellement merveilleuse... Je regrette cette vie, tu sais, j'aimerais pouvoir t'offrir tellement mieux que ces miettes de relation.

– Un jour, peut-être. Mais ce que nous avons me convient parfaitement pour le moment.

– Un jour, oui, un jour, je t'offrirai mieux que cela. Un jour, Ebony, je ferai de toi la reine de mon royaume.

– Pour le moment, qu'est-ce que je suis ?

– Ma princesse adorée.

Elle glousse et ses cheveux blonds en bataille tombent devant ses yeux. D'un geste empli de l'amour qui m'habite, je les pousse et continue mon récit. Elle a le droit de connaître ma vie.

– J'aimais profondément mon ex et j'ai tout fait pour elle. Je travaillais presque quinze heures par jour pour Ax pour pouvoir lui offrir les bijoux qu'elle voulait, le jacuzzi, la piscine dans le jardin, tout. Mais elle ne faisait que profiter de moi. Je ne m'en suis rendu compte que le jour où je l'ai surprise dans ladite piscine avec un de mes collègues. Et si tu veux tout savoir, elle était avec lui depuis près de deux ans.

– Oh...

– Comme tu dis. Mais ce n'est pas le pire. Tout ce que j'avais, elle s'est battue pour l'avoir. Je n'ai plus de toit, plus beaucoup d'argent, non plus. Je vis dans un motel depuis des semaines parce qu'elle a réussi à me mettre à la porte de ma propre maison. Maison que j'avais achetée avant même qu'on ne se connaisse.

– Quelle pétasse ! Si tu veux, je peux lui régler son compte !

Je ris comme je ne l'ai pas fait depuis des jours, en imaginant ma belle princesse en train de défendre mon honneur. Le bonheur que je ressens à cet instant n'a d'égal que la beauté d'Ebony.

– Ce ne sera pas nécessaire parce que je n'ai plus aucun ressentiment contre elle depuis que je t'ai rencontrée. Tu as été comme un souffle d'air frais dans ma vie. Tu as été ma planche de salut. Toi et Ax aussi, parce que c'est chez lui que j'ai mis la plupart de mes biens et mes vêtements. Mon ex a eu la grandeur de me laisser les récupérer.

– Si tu veux, tu peux utiliser mes sous-vêtements, j'en ai tout plein, glousse-t-elle.

– Pas besoin, je n'en porte pas.

Ses deux joues se colorent de rouge. Elle est tellement belle, tellement lumineuse que sans m'en rendre compte, je passe la main à l'arrière de sa tête pour l'approcher doucement de moi, puis je l'embrasse.

Loin de moi l'idée de la forcer parce que j'exècre ces connards qui blessent les femmes et qu'elle a déjà eu à subir toutes les horreurs qu'un homme pouvait commettre. Mais quand elle se laisse faire, je me détends et apprécie encore plus ses lèvres contre les miennes, chaudes et sensuelles. La texture soyeuse de sa chevelure entre mes doigts. Son parfum doux qui me fait penser au foyer que je veux créer avec elle et que j'adorerais sentir tous les soirs en rentrant du boulot, si j'avais un travail normal. Nous nous raconterions nos journées autour d'un verre de vin, tous les deux soudés l'un à l'autre. Je rêverai vraiment de pouvoir un jour vivre une vie normale.

Si aujourd'hui je devais parler de mon boulot avec Ebony, déjà, elle se retrouverait en danger. Puis je m'imaginerai mal l'ambiance romantique en lui disant « cet après-midi, j'ai déposé près de deux kilos de cocaïne dans un entrepôt désaffecté avant d'être pris pour cible par les rivaux du chef de gang que je livrais. » Parce que telle est ma réalité. La violence, c'est mon quotidien. La criminalité, c'est toute ma vie. Et je n'ai pas le choix parce que si j'abandonne, si je fuis, c'est vers mon frère que se tournera le gang. Mon frère qui lui, à présent, a droit à la petite vie de famille tranquille que j'aspire de vivre.

Cela me bousille le moral, mais heureusement, la jeune femme entre mes bras me le rend bien plus beau.

Ebony passe une main dans mes cheveux, l'autre reste agrippée à mon biceps, et elle me rend mon baiser avec fougue et envie. Seigneur, le paradis doit être bien fade, à côté de cette femme. Elle me fait littéralement vibrer de désir, si bien que mon corps entier se tend. Mon sang me brûle la peau. Mes doigts, douloureusement pressés contre sa chair satinée, ont envie de l'explorer tout entière, mais je ne bouge pas du moindre millimètre, effrayé à l'idée de rompre ce moment de pur bonheur qui me fait l'effet d'une drogue à laquelle je suis accro.

Incapable de me contrôler, j'approfondis l'instant d'après notre baiser, immisçant ma langue entre ses lèvres charnues. Elle gémit. Le son se répercute dans ma cage thoracique, dans mon cœur.

Elle presse sa poitrine ferme et généreuse contre mon torse, faisant durcir mon sexe encore plus, si bien que cela devient presque inconfortable. Ebony me fait haleter sous le désir. Elle me fait... Seigneur... Perdre la tête.

Attiré par sa peau délicate, je ne résiste pas. Je passe les doigts sous son tee-shirt pour caresser son dos et glisser l'index dans le creux de sa colonne vertébrale. Elle en frissonne un peu et cela me fait sourire.

Sagement, je quitte le bas de ses reins, pour effleurer ses épaules dénudées par son col, sans jamais oser aller plus loin, car au fond de moi, je sais qu'elle n'est pas encore remise des tortures qu'elle a subies.

Mais rien au monde ne pourrait m'empêcher de savourer ce baiser. Ce baiser merveilleux et exquis dont je rêverai durant les mille prochaines années.

– Ebony, puis-je te poser une question qui me hante ? demandé-je, une fois détaché d'elle.

– Oui.

– Pourquoi n'as-tu prévenu personne de ce que tu vivais ? Tes cauchemars, tes insomnies. Ta famille ou tes amis auraient pu t'aider à surmonter tout ça.

Je sais que je ne devrais pas lui parler de cela, mais cette question me hante. De l'avoir sue seule si longtemps, alors qu'elle était effrayée et malade, cela me tue, parce qu'elle s'est mise en danger.

– Je ne voulais embêter personne, rougit-elle. Et je ne voulais pas leur parler de ce qui m'était arrivé.

– Tu veux dire que ta famille n'est toujours pas au courant ?

– Non. Personne. Ni mon frère ni mes parents. Je ne peux pas gâcher leur vie avec ça.

– Mais ils ont le droit de savoir, tu ne penses pas ?

– Non. Et j'aurais aimé que toi, Ax, personne ne sache jamais. J'aurais pu me débrouiller toute seule. J'aurais pu... Si je n'avais pas déconné avec les cachets, si Ax et toi n'aviez pas débarqué, j'aurais tout gardé pour moi. C'est mon fardeau. Et savoir que d'autres le portent avec moi me gêne.

– Personne ne porte ce fardeau avec toi. Nous le soutenons pour libérer tes épaules de tes maux et on le fait parce qu'on t'aime.

– Je n'aime pas savoir que ce qui m'est arrivé vous touche également.

– Comment ça pourrait ne pas nous toucher ? Tu comptes pour nous. Malgré nos erreurs et je sais qu'elles ont été nombreuses, tu as toujours compté pour nous. Tu es notre petite voisine adorée, fraîche et cultivée, qui a mis au tapis des motards hargneux en quelques mots. Crois-moi, tu es vue comme une déesse au sein du gang. Les hommes te respectent et même ceux que tu ne connais pas se feraient une joie de venir faire ton ménage en tutu si tu le leur demandais.

– Pourquoi ?

– Parce que tu es une femme forte et indépendante qui nous a tenu tête. Tu as été là pour eux quand ils ont perdu leurs amis à cause d'une fusillade et tu les as aidés sans rien demander en échange. Mais surtout, parce que tu es une survivante. Et on respecte cela.

Un long silence s'ensuit durant lequel Ebony pose la tête sur mon torse. Je suis apaisé. Je caresse son dos de bas en haut, écoutant son souffle calme et ressentant son cœur qui bat fort contre le mien.

– Et si je nous faisais à manger ? demandé-je lorsque son ventre se met à gargouiller.

– Je ne sais pas si j'ai quoi que ce soit dans mes placards, répond-elle, dépitée.

– Ax a fait les courses avant que tu ne sortes de l'hôpital. Je ne te garantis rien de sain, mais au moins, tu as de quoi manger pour les jours à venir.

Ebony éclate de rire. Ce son était magique. Tellement naturel et sensuel. Sans réfléchir, je lève une main et caresse sa tempe pour ôter une mèche de cheveux. Le mouvement de recul qu'elle esquisse, en pensant que je vais la frapper, me touche en plein cœur, comme un coup de couteau d'une violence inouïe. Elle ferme un instant les yeux, très fort, puis les rouvre en reprenant son souffle. Du regard,

elle me demande pardon pour sa réaction. Je ne veux pas qu'elle s'excuse d'avoir peur, je ne veux pas qu'elle s'excuse d'être humaine.

- Je peux te toucher ? l'interrogé-je doucement.
- Oui.

Je préfère le lui demander, pour qu'elle n'ait pas peur, cette fois. Alors je glisse la main le long de sa mâchoire et j'effleure les bleus désormais presque effacés que Soren lui a laissés. Mon pouce balaye ses pommettes arrondies. Mon index enroule une mèche dorée. Je suis un homme amoureux.

– Allons cuisiner tous les deux, finit par dire Ebony. Mais avant de manger, je dois prendre mes cachets.

Ses joues se font à nouveau écarlates, mais cette fois, je note une pointe de honte dans sa voix et dans sa gêne. Ma colère gronde comme les orages que nous essuyons en ce moment. Elle n'a pas à avoir honte de se soigner à cause des blessures qui lui ont été infligées. Encore moins quand le fait qu'elle l'ait caché à tout le monde a failli lui coûter la vie.

- Pourquoi es-tu embarrassée ?
- Je ne sais pas. C'est un sujet intime. Et que d'autres sachent... C'est gênant.
- Tu as survécu, c'est ce que les gens voient.
- Mais justement, je ne veux pas que tout le monde se retourne sur moi, que ce soit pour mon courage ou pour le fait que j'ai été agressée. Je veux être anonyme, comme avant.
- Ils oublieront vite. Au pire, je peux demander à Ax de faire diversion. Avec un rassemblement de motards à côté, je te jure que plus personne ne se souviendra de toi en quelques secondes.

Nouveaux rires.

Cette mélodie est fascinante, autant qu'apaisante.

- Merci, Indy.
- Pourquoi ?
- Pour me faire rire. Pour m'aider alors que je t'ai repoussé.
- Je comprends pourquoi tu as fait ça. Je vois très bien que tu es embarrassée et que tu baisses sans arrêt les yeux, mais moi, ce que je veux, c'est que tu aies à nouveau la tête haute parce que tu n'as pas à être honteuse. Soren est le seul coupable, le seul responsable. C'est lui qui doit avoir honte, pas toi.
- Mais je...
- Non. Lui et lui seul, Ebony. Pas toi. Toi, tu es la victime. Toi, tu es celle qui a été blessée et presque tuée. Et moi, je suis celui qui va t'aider à aller mieux. Parce que je veux revoir ton sourire, je veux entendre à nouveau ton rire et je veux que plus jamais tu n'aies peur de dormir, de sortir ou quoi que ce soit d'autre. Tu comprends ?
- Oui. Et je pense que j'aime assez ça.
- Veux-tu que je reste avec toi ?

– Oui.

Elle baisse encore les yeux, mais je lui relève le menton.

– Fièvre, Ebony, sois fière de toi. Tu as le droit d’avoir des faiblesses, mais tu n’as pas à en avoir honte. Moi, je te trouve forte. Ce que tu as fait... Je sais que c’était un accident et je sais que tu ne voulais pas mourir.

– C’était tellement stupide... Indy, je m’en veux tellement, si tu savais ! Ces médicaments et tout l’alcool que j’ai absorbé, c’était simplement pour réussir à m’endormir. Je n’ai pas réfléchi.

Sa voix se brise et je me retrouve à la serrer contre moi, à embrasser son front, à la consoler du mieux que je le peux.

– Ce n’est pas grave, princesse, ce n’est pas grave. Tout ce qui compte, c’est que tu sois en vie. Et que tu y reprennes goût.

– Je vais y arriver, sanglote-t-elle, je te le jure, pour toi, pour moi, je vais y arriver.

Je couvre son visage humide de baisers, la faisant glousser et rougir puis je l’entraîne vers le frigo au moment où l’on frappe à la porte.

– C’est ouvert, hurle Ebony qui ne peut pas quitter l’étreinte de mes bras.

Je la serre toujours aussi fort contre moi, tant j’ai besoin de l’avoir à mes côtés. Elle m’enivre et m’attire. Elle est tout simplement la femme de ma vie.

Ax entre, referme derrière lui et toussote, un peu mal à l’aise. Il marche vers nous en mettant les deux mains dans ses poches. Tête baissée, il n’ose pas nous regarder. Ma princesse se détache de moi et va à la rencontre d’Ax avant de le prendre doucement, délicatement entre ses bras.

Ax se crispe puis il l’enlace, fronce les sourcils. J’aurais pu être jaloux s’il s’était agi de n’importe quel autre homme, mais le tableau que j’ai devant les yeux est magnifique. Ax pleure. Ebony sourit. Il lui parle à l’oreille, mais je ne distingue que les excuses qu’il répète sans plus pouvoir s’arrêter. Eb finit par prendre son visage entre ses mains et elle ferme les yeux une seconde.

– Ce n’est pas ta faute. Ce n’est pas non plus la mienne.

Elle prononce ces mots comme si elle voulait les apprendre par cœur.

– Ce n’est pas notre faute, d’accord ? dit-elle, sérieuse.

Ax hoche la tête.

– Ce n’est pas notre faute, nous ne sommes pas responsables, répète-t-elle.

Je rejoins Ebony d’un pas décidé, et je prends sa main dans la mienne.

- Ce n’est pas notre faute, chuchote-t-elle une dernière fois, la voix brisée. N’est-ce pas ?
- Absolument pas, princesse, la rassuré-je.

Mais dans mon hypocrisie, je me sens toujours responsable.

- J’ai préparé à manger, au fait, déclare Ax. Pour vous.

Il va chercher le sac marron qu’il a déposé à l’entrée puis il le tend à Ebony.

- Je me suis dit que vous auriez peut-être faim, mais pas envie de cuisiner, alors j’ai fait des pâtes à la bolognaise.
- Tu manges avec nous ? lui demande-t-elle, son amitié si sincère qu’elle semble émouvoir Ax.

Ce dernier lui sert son sourire en coin, celui qui fait craquer toutes les femmes, et il acquiesce.

Ebony prépare la table et d’un seul coup, je me sens bien, en famille. Avec la femme que j’aime, un ami qui m’est cher, et c’est la meilleure sensation du monde. Ax sert une portion de pâtes à tout le monde et je sors un pichet de jus de fruit du frigo et nous nous installons à la grande table. Ce sera notre brunch à nous.

En même temps, nous goûtons tous la première bouchée de pâtes. Ebony et moi, nous sommes morts de faim, mais même dans ce cas, rien n’aurait pu nous préparer à cela.

Nous nous tournons l’un vers l’autre et les lèvres d’Ebony commencent à trembler. Nous éclatons d’un rire sonore en même temps et Ax, assis de l’autre côté de la jeune femme, se renfrogne.

- Je crois que je ne suis pas doué pour la cuisine, se plaint-il en grimaçant, tant son repas est infect.

- Tu le crois, ou tu en es sûr ? l’enfonce Ebony. Mon Dieu ! Je n’ai jamais rien mangé d’aussi... dégoûtant !

- J’ai pourtant mis tout ce qu’il fallait dedans ! Les pâtes, les tomates en conserve et la viande.
- Rien d’autre ?
- Non ! Ce sont des pâtes à la bolognaise, qu’est-ce qu’il pourrait bien y avoir d’autre dedans ?
- Du sel, pour commencer.
- On ne peut pas penser à tout, grommelle-t-il.

Ebony se lève, va attraper une grande marmite dans le placard du haut. Je la regarde faire, hypnotisé. Son tee-shirt se soulève très haut, dévoilant sa peau pâle et parfaite, le creux de ses flancs, la courbe incendiaire de sa chute de reins. Mon regard descend d’instinct vers ses fesses et je le sais, elle ne porte pas de sous-vêtement. Le tissu épouse sa peau nue et ferme, voluptueuse, excitante. Je suis en train de me consumer.

Je me passe une main sur le visage et surprends alors le regard d’Ax rivé sur moi.

- Quoi ? grogné-je.

- Il était en train de me mater, c’est ça ? rit Ebony.
- Carrément.

Elle secoue la tête et récupère toutes les assiettes qu’elle pose sur le plan de travail. Elle fait revenir des oignons, du céleri et de l’ail, ajoute du miel et du sel ainsi que plein d’herbes, puis elle vide les assiettes dans la préparation. Elle laisse mijoter un peu avant de nous faire râper du fromage qu’elle trouve au fond du frigo, penchée en avant comme une invitation à l’admirer. J’ai une envie folle de découvrir son corps et ce, depuis des semaines et des semaines. À chaque fois que nous aurions pu passer un peu de temps seuls, Ax m’a envoyé en mission.

Mais désormais, j’ai peur. Peur de l’effrayer, de lui faire du mal. Je sais que ses blessures ne sont pas encore cicatrisées. Elle a été opérée quelques jours plus tôt et je n’oserais jamais la toucher avant qu’elle ne soit totalement guérie. Peut-être même que je n’oserais pas le faire si elle ne vient pas d’elle-même vers moi. Mais bon sang, tout mon corps vibre à son contact, à sa vue. Mon cœur en palpite douloureusement. Mon esprit ne vit que par elle.

Si voir mon ex dans les bras d’un autre homme m’a détruit de bien des façons, Ebony a su me guérir de chacun de mes maux, de mes faiblesses, de mes doutes et il n’y a plus qu’elle à présent. Et pour toujours.

Quand elle a fini de réparer les erreurs d’Ax, elle pose la marmite au milieu de la table, devant nous et avec Ax, nous nous servons des assiettes pleines à ras bord avec une montagne de fromage.

- Il n’y a pas à dire, c’est nettement meilleur comme ça, lâche Ax, la bouche pleine.
- Si tu pouvais éviter de baver partout sur moi, cher voisin, je t’en serais éternellement reconnaissante.

Il embrasse Ebony sur la joue de sa bouche pleine de sauce tomate et je fais pareil de l’autre côté.

- Oh ! Mais non ! Vous êtes répugnants ! De vrais cochons !

Elle s’essuie avec une serviette blanche – paix à son âme – puis elle picore dans son assiette.

- Tu n’as pas faim ? demandé-je, inquiet.
- Si, si, c’est juste que... se retrouver là, tous les trois, ça m’avait manqué et j’ai un peu la gorge nouée.

Nous posons nos couverts, avant de nous essuyer la bouche, et Ebony se retrouve au milieu d’un câlin de groupe réconfortant.

- Je vous adore, les gars. Même si parfois, vous êtes insupportables.
- Insupportables ? Nous ? Tu dois confondre, ris-je.
- Je ne crois pas. Et ton statut de petit ami n’y changera rien du tout.
- Ce n’est pas juste. Je pourrais au moins avoir cet avantage.
- Tu veux me corrompre ?

– Absolument.

Ebony éclate de rire, mais elle se reprend rapidement en voyant le visage d’Ax rester grave.

– J’ai quelque chose à vous dire, déclare-t-il alors.

Il se lève de son tabouret et nous l’imitons. Inquiet, j’enlace Ebony, autant pour me donner du courage que pour satisfaire mon corps avide de sa chaleur.

– Indy... Je te libère officiellement de tes engagements envers le gang.

Le silence se fait entre nous. Personne ne bouge, ne parle.

– Et je sais que tu as fait des études d’histoire et tout, alors j’ai parlé à quelques personnes que je connais et je t’ai trouvé un boulot de professeur dans un lycée du coin.

Je n’en reviens pas... Je n’arrive pas à réaliser. Ma vie prend le tournant dont j’ai toujours rêvé. La femme parfaite à mes côtés, le danger hors de portée et un emploi tranquille qui m’assurera un salaire, de quoi payer à Ebony des tonnes de livres et surtout, le pouvoir de rentrer tous les soirs, comblé et sans une balle dans le crâne.

– Bon sang ! lâché-je soudain.

C’est tout ce que je trouve à dire.

Ebony semble, elle aussi, ne pas en revenir. Sa bouche forme un « o » parfait que j’embrasse et embrasse encore. Je la soulève dans mes bras et elle hurle sa joie.

– Oh mon Dieu ! Ax ! C’est... C’est tellement... Bon sang, tu ne vas pas avoir d’ennuis ? couine Ebony.

– Non, ma belle. Si quelqu’un vient me chercher, il va me trouver. Mais je voulais vous faire ce cadeau et vous méritez d’être heureux. Tous les deux.

Chapitre 24

Ebony

Cela fait près de deux mois que j'inflige tout ça à Indy. Dormir sur le canapé toutes les nuits.

Ses vêtements qui traînent dans un carton entre le salon et la salle à manger. Et j'en ai marre. Je veux mieux pour lui. Pour nous.

En journée, nous travaillons tous les deux mais aujourd'hui, j'ai décidé de reprendre les commandes de ma vie et je me suis autorisé une journée de congé, sans le dire à mon cher et tendre.

Dans un état de faiblesse intense dû au stress, je monte l'escalier et en nage, j'entre dans ma chambre. Le souffle coupé, je ferme les yeux et je chasse les images de mon agression les unes après les autres.

Plus jamais.

Je serre le manche du couteau de cuisine entre mes doigts puis je cours vers le lit avant de le poignarder. J'ai peut-être l'air d'une folle, mais mon esprit ne s'est jamais mieux porté. Chaque coup me libère un peu plus. Surtout quand j'imagine Soren à la place de mon matelas.

Tous les draps et l'alaïse ont été emportés par la police scientifique et voir ce lit nu devant moi me donne envie de vomir.

Au bout de deux heures, j'ai réussi ce que je voulais faire. Le matelas est en morceaux et j'ouvre grand la fenêtre pour les jeter dehors, côté rue.

Je descends les marches en quatrième vitesse pour me diriger vers l'abri de jardin. Le cabanon est vétuste et je n'y ai que rarement mis les pieds. J'ai peur de découvrir des tarentules, des scorpions ou des générations de rats entassés les uns sur les autres. D'un coup d'épaule, je décoince la porte et je me retrouve en plein dans une immense toile d'araignée. Agitant les bras en l'air pour m'en dépêtrer, je vois la pauvre bestiole courir en vitesse loin de l'agitation. Elle est peut-être plus effrayée que moi, mais je n'en suis pas moins suspicieuse et je la garde en vue du coin de l'œil le temps de récupérer ma hache. Pourquoi ai-je acheté ce truc ? Aucune idée, mais j'étais sûre qu'un jour, elle me servirait. Ce jour est enfin arrivé.

Le manche en bois est pâle et le bout peint en rouge. La lame brille au soleil lorsque je ressors et le fait qu'elle pèse si lourd dans ma main me donne une sensation de sécurité que j'apprécie. Je monte doucement les escaliers de peur de tomber et de me retrouver dans une position plutôt peu commode – comme avec une hache plantée dans le dos – et quand je suis de retour dans la chambre, j'ai fini d'avoir peur. Je lève la hache en l'air et je l'abats violemment sur le cadre de lit en bois.

Bon sang, c'est agréable de suer et de se défouler ainsi. Chaque morceau découpé est jeté dehors avec le matelas.

Un bruit de moteur grondant retentit à l'extérieur. C'est l'une des Harley, je reconnais désormais le ronflement paresseux, mais corsé. J'abats une nouvelle fois ma hache sur le lit, laissant échapper un gémissement de rage et de soulagement mêlé. C'est la meilleure psychothérapie que j'aie jamais suivie.

Mon corps me fait mal, mes muscles me brûlent sous la puissance des coups, mais c'est cathartique. Cette douleur, je me l'inflige, elle n'est pas le résultat d'une agression sur laquelle je n'aurais pas d'emprise. Non. Aujourd'hui, ma vie m'appartient de nouveau.

– Ebony ? retentit une voix dans mon dos.

Je hurle et je me retourne vivement, brandissant ma hache vers... un Ax terrifié.

– Bordel, pose ça avant de me décapiter ! lance-t-il précipitamment, avec le plus léger des accents hispaniques, celui qui ressort quand le voisin est angoissé.

Le cœur battant à mille à l'heure, je pose mon outil contre le mur tandis que le motard entre dans la chambre et regarde mon œuvre, le visage inexpressif. Il a vu ce qu'il s'est passé ici. Il a vu, hurlé et réagi.

– Tu veux un peu d'aide ? propose-t-il alors, me prenant au dépourvu.

Je souris.

– Volontiers.

Je lui tends mon arme de destruction massive puis je m'adosse au mur en m'essuyant le front d'un revers de bras. Ax vient à bout des derniers morceaux qu'il jette par la fenêtre puis il me rejoint. Nous nous laissons tous les deux glisser jusqu'au sol et je regarde ma chambre d'un œil nouveau.

Tout ce que Soren m'a fait dans ce lit n'est plus, pourtant, être ici me donne la chair de poule et la nausée.

– Tu vas bien ? s'enquiert mon voisin.

– Mieux maintenant.

– Tu vas faire quoi ?

– Suis-moi.

Je descends les escaliers avant de lui coller un extincteur dans les bras.

– Euh, Ebony...

– T'inquiète pas.

Je me dirige vers la cuisine où je prends une boîte d'allumettes et une bouteille de vodka, puis je sors. Ax fait une drôle de tête, mais je ne m'en préoccupe pas. Je ramasse les morceaux éparpillés de bois et de matelas et j'en fais un tas. J'aspersion le tout d'alcool, gratte une allumette que je jette dessus. Puis trois autres suivirent.

- Bon sang, Ebony ! Tu sais que faire du feu devant chez soi, c'est interdit ?
- Je crois que je n'en ai rien à faire, répliquai-je avec un petit sourire, fier de moi.

Rapidement, les flammes se font hautes et la chaleur qui s'en échappe nous caresse la peau. Malgré l'odeur répugnante et la fumée, je suis heureuse. Le feu est une véritable catharsis.

Je tombe alors à genoux, les larmes aux yeux, et Ax vient s'accroupir près de moi. À côté, plusieurs de ses hommes nous regardent, une main sur la poitrine, et mon cœur se serre davantage.

Mon lit étant très vieux, les normes anti-incendie ne s'appliquent pas à lui. Il brûle comme une feuille séchée en un rien de temps, ne laissant que du bois noirci. Je regarde mon œuvre partir en fumée pendant une heure quand midi sonne.

– Il faut que j'aille en ville. Je dois acheter un nouveau lit. Des tables de nuit aussi. Et une nouvelle armoire.

J'ai deux chambres vides à la maison et je compte bien m'installer dans l'une d'elles avec Indy. Ce sera notre nid douillet à nous, là où je tenterai de reconstruire notre histoire et de l'approfondir.

- Je crois que je suis prête à passer à autre chose.

Je me sens mieux physiquement, mes douleurs ayant cessé depuis quelques jours désormais.

- Je te propose de t'emmener là-bas à moto. On louera un camion pour tout ramener ici et pour monter les meubles, qu'est-ce que tu en penses ? propose-t-il.
- C'est une super idée, merci.
- Spider ! hèle Ax.
- Ouais ?
- Tiens-toi prêt à monter des meubles. On rentre dans une heure.
- Ou deux, ajouté-je.
- Pas de souci ! Avec les gars, on reste là, nous dit l'autre motard.

Je me retrouve donc avec Ax dans un grand magasin de mobilier et de décoration. Et j'hésite. J'ai des doutes plein la tête et je n'arrive à me décider sur rien.

- Qu'est-ce qui se passe, Ebony ? Tu as l'air d'être sur le point de t'évanouir, note Ax.
- Je suis perdue. Je ne sais pas quoi prendre.
- Tu devrais savoir ce que tu aimes. Toutes les femmes adorent choisir les meubles, non ?
- Tellement cliché.
- Tu n'aimes pas ?

– Si, j’adore, répliqué-je en fronçant le nez. Mais...

– Mais quoi ?

– Je me demande si Indy aimera ce que j’ai choisi.

– Oh, je vois. C’est pour lui que tu fais tout ça ?

– Pour moi, d’abord. Mais aussi en grande partie pour lui. Tu vois, il est là pour moi toutes les nuits et je sais que s’il ne dormait pas à mes côtés, je ne pourrais pas fermer l’œil. Il m’aide à m’accrocher à mes rêves plutôt qu’à sombrer dans mes cauchemars, et je lui inflige le canapé nuit après nuit parce que je ne supporte plus cette chambre où j’ai été...

– Trahie. Violée. Torturée.

Je le remercie de mettre les mots sur mes pensées. Ces mots que je ne peux pas prononcer, mais qui sont incrustés en moi.

– Oui. Alors, je veux faire ça pour nous. Je vois bien qu’il souffre de la situation. Son dos lui fait mal et il ne dort pas très profondément. En même temps, mon canapé est plutôt vieux. Il est aussi confortable qu’une souche vermoulue.

Sans compter que notre proximité lui donne envie de moi sans qu’il ose jamais me toucher intimement. Il a peur de me blesser, de me brusquer, et je tombe un peu plus amoureuse de lui à chaque fois que ses lèvres se posent sur mon front et qu’il soupire lourdement, pour se délester de son désir.

– Écoute, Ebony, Indy n’en a rien à faire de ta table de nuit ou de tes armoires. Tu pourrais choisir un lit à baldaquin rose qu’il ne le verrait pas. Tout ce qui compte pour lui, c’est toi et ton bien-être. Et le fait que tu ailles mieux ou juste que tu ailles bien quand tu es avec lui. Tu ne le vois peut-être pas, mais depuis qu’il te connaît, il va mieux. Quand sa femme l’a quitté, il était déprimé. Et il pensait qu’il finirait seul et triste, sans famille et sans bonheur. Et puis on est arrivés dans cette rue et tu étais là. Indy est un homme bien, tu sais. Il a toujours fait passer les autres avant lui, mais pour moi, tu es la première personne qui le mérite vraiment. Son frère était égoïste. Son ex, eh bien, elle est plutôt aigrie. Mais toi, tu es quelqu’un de bien.

– Peut-être, peut-être pas. Tu ne me connais pas si bien.

– Non. Mais j’ai déjà vu des personnes mauvaises et tu n’en fais pas partie. Alors, Ebony, montre-moi les meubles que tu as choisis et allons les monter pour faire une jolie surprise à Indy, mais surtout, pour t’aider à reconstruire ta vie parce que tu le mérites. Tu mérites mieux que de dormir dans un canapé, poupée.

Je lui tape le bras et je lui montre la grande armoire noire dont les portes coulissantes sont des miroirs, les tables de nuit foncées également avec un petit tiroir et le lit sans bout, mais avec une immense tête violine. Par chance, j’ai détapissé la chambre quelques années auparavant et je l’ai peinte en blanc dans le but d’en faire mon bureau, mais j’ai toujours adoré travailler en bas ; la lumière venant de la baie vitrée et la vue sur le jardin m’inspirant.

Deux heures plus tard, Ax, Spider et deux autres hommes nommés Bear et King sont en train de s’occuper de mes meubles. Je regarde l’heure à ma montre, de plus en plus nerveuse. Ils travaillent

vite et bien, mais j'ai peur qu'Indy nous surprenne avant que tout soit au point.

– Ax ?

Je lui fais signe de me rejoindre dans le couloir en mordillant le bout de mon index.

– Un problème ?

– Non. Enfin, pas vraiment. Je peux te demander un truc un peu bizarre ?

– Si tu cherches de nouvelles positions à expérimenter, je serais ravi de te faire un dessin.

– Non !

Je rougis et glousse. Même si la dernière expérience sexuelle que j'aie eue a été douloureuse, traumatisante et blessante, même si je suis effrayée à l'idée de devoir un jour refaire l'amour, je sais qu'Ax plaisante et je suis à l'aise d'en parler de cette façon.

– J'aimerais que tu retardes un peu Indy pour que tout soit fini quand il rentrera. Si je le fais moi-même, il risque de trouver ça louche, tu sais...

– Oh ! Pas de problème.

Il attrape son téléphone dans sa poche et envoie un texto. Je remonte alors quatre bières fraîches pour les hommes qui me remercient et trinquent avant de reprendre vissage et compagnie. Ils finissent beaucoup plus tôt que je ne l'ai prévu. Les fenêtres de la chambre sont ouvertes en grand, ce qui rend l'odeur de neuf supportable. Spider, Bear et King nous abandonnent une fois tout au point et j'admire leur travail. Un petit coup de balai pendant qu'Ax est adossé au mur puis je dois retourner dans l'autre chambre. J'attrape une paire de draps en vitesse avant de ressortir.

– Tu m'aides ? lui demandé-je.

– Euh... Je veux bien, mais qu'est-ce que je suis censé faire ?

– Tu n'as jamais changé les draps, chez toi ?

– Tu plaisantes ?

– Quoi ? Ta maman ne t'a jamais fait mettre la main à la pâte ?

– Je suis un homme ! Chez moi, les femmes faisaient tout et nous, on regardait la télé en bouffant.

– Mon frère aurait adoré vivre chez toi.

– Montre-moi comment on fait.

À grand renfort de fous rires et de larmes, j'apprends à Ax, macho et chef de gang de son état, à faire un lit. Les draps sont beiges avec de grandes fleurs roses très pâles, semblables à une aquarelle, et ils sentent bon le frais.

Une fois tout terminé, nous allons dans le couloir et nous nous asseyons au sol, dos au mur, juste en face de l'escalier.

– Merde, j'ai oublié un truc, réalisé-je soudain.

Un rapide passage en bas, je ramasse tous les vêtements d'Indy que je remonte et place dans la

nouvelle armoire. Puis je me réinstalle près d’Ax.

– J’ai peur, avoué-je.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Peur de le décevoir. Peur de ne jamais réussir à avoir une relation... euh... poussée avec lui. Peur d’avoir mal.

Je ne sais pas pourquoi je lui parle de tout cela, mais ça sort tout seul.

– Tu saignes encore ?

– Non. Je suis guérie. Parfois, j’ai de petites douleurs, mais je sais que c’est psychologique.

– Comment tu le sais ?

– Parce que j’ai mal uniquement lorsque je suis...

Mes joues me brûlent et mes yeux sont fixés sur mes mains.

– Seulement lorsque j’ai envie de lui. Comme si mon corps était marqué au fer rouge et qu’il ne souhaitait plus jamais que j’aie de relation sexuelle. C’est très étrange, je sais, mais c’est l’impression que j’ai.

– Ce n’est pas étrange. C’est une façon qu’ont ton corps et ton esprit de se protéger.

J’y réfléchis un long moment durant lequel nous ne parlons pas. Puis enfin, je me tourne vers mon voisin. Son visage est serein. Ses traits rudes et masculins expriment une violence sous-jacente même lorsqu’il est au repos.

– Ax, murmurai-je alors, la gorge nouée et les larmes aux yeux.

– Oui ?

Il se tourne vers moi, ses yeux noisette et jade tout brillants.

– Est-ce que... Est-ce que tu veux bien être mon nouveau meilleur ami ? lâché-je alors.

Sur ses traits s’impriment une surprise conséquente, puis tout un tas d’émotions qui me bouleversent.

– Avec plaisir, répond-il simplement.

La porte d’entrée claque enfin et la maison s’emplit du pas lourd et botté d’Indy. Mon cœur se serre de joie et mon sourire s’épanouit, immense et presque douloureux. Je prends la main d’Ax dans la mienne et je la serre avant de les poser toutes les deux sur mes genoux. Mes paumes deviennent moites et ma respiration très forte.

– Ça va aller, me murmure-t-il à l’oreille.

– Ebony ? crie Indy.

– En haut.

Il monte les escaliers en courant et nous avise tous les deux, l'un après l'autre. Son visage est anxieux.

– Où sont passées mes affaires ? Ebony, si tu veux que je retourne au motel, ce n'est pas un souci, tu peux me le dire.

Je lui tends la main et il m'aide à me relever. J'embrasse ses lèvres d'un frôlement chaud tandis que ses mains repoussent mes cheveux en arrière.

– Tu as l'air épuisée, note-t-il aussitôt.

Il s'inquiète toujours trop pour moi, c'est mignon.

– Ferme les yeux, Indiana, me contenté-je de répondre.

– J'adore quand tu m'appelles comme ça.

Il les ferme et je serre sa main plus fort dans la mienne. J'ouvre la porte dans mon dos et je le fais entrer dans la chambre. Dans notre chambre.

– Ça y est, tu peux les rouvrir.

Il regarde autour de lui, ému, mais il ne dit pas un mot.

– Alors ?

– Je croyais que c'étaient mes affaires que tu avais fait cramer devant la maison, rit-il.

– Pourquoi aurais-je fait ça ?

– Parce que tu en as marre de m'avoir dans les pattes et de voir mes tee-shirts pendre sur toutes tes lampes.

Ou plutôt ses boxers...

– Ce n'étaient pas tes vêtements. Et si je les avais brûlés, ça aurait été uniquement pour te voir tout nu plus souvent.

Il s'esclaffe en me regardant avec adoration.

Indy marche ensuite jusqu'à l'armoire dont il ouvre les portes, et voit nos vêtements parfaitement bien rangés, puis il admire le reste de la pièce.

– Ebony, c'est magnifique !

J'ai choisi quelques objets décoratifs. Deux cadres représentant des paysages maritimes, dans les tons bleus et violets, car je suis une femme de l'Atlantique et l'océan me manque terriblement. Deux lampes de chevet noires avec un abat-jour gris, des bougies violines, grises et parme pour égayer et un rocking-chair blanc, ancien, dans un coin baigné par le soleil du début de soirée. Le lit est couvert d'une multitude de coussins et en les voyant, le sommeil me rattrape, comme si tous ces jours passés

sans dormir, quelques semaines plus tôt, ne me frappaient que maintenant.

- Ax, Spider, Bear et King m’ont aidé à tout monter, lui apprends-je.
- Et qu’est-ce que tu as fait brûler dehors ?
- Euh... Mon ancienne chambre.

Il ne dit rien, mais le baiser qu’il m’offre suffit à me montrer tout son soutien.

Ax s’avance vers nous. D’un signe de tête, il nous salue puis disparaît pour rentrer chez lui.

- J’ai rapporté le repas, au fait. J’ai pris du thaï. Je propose que nous descendions manger et ensuite, je te porterai jusque dans cette chambre et nous passerons notre première nuit ensemble et dans un vrai lit.
- Indy...

Je suis angoissée. D’un seul coup, ma merveilleuse idée se transforme en horreur sans nom. Comment ai-je pu croire que je serai prête à cela ? La panique qui me réchauffe les veines contribue également à martyriser mon estomac, à violenter mon cœur.

Indy le remarque tout de suite, bien sûr, et ses doigts effleurent mon visage avec une douceur qui me reconforte.

- Du calme, princesse. On va juste dormir, l’un contre l’autre dans de vrais draps, et j’en apprécierai chaque seconde. On n’a pas besoin d’aller plus loin. Pas maintenant, ni jamais si c’est ce que tu veux.

Si seulement c’était aussi simple... Je veux aller plus loin. Je le veux de tout mon cœur. Mais ce n’est pas possible pour le moment.

- Tu sais, ces trois mots qu’on n’a pas le droit de se dire ? Eh bien, je les pense très fort en ce moment, Indy.
- « Je t’aime, je t’aime, je t’aime », murmuré-je pour moi-même, en priant pour qu’il puisse lire mes pensées.
- Moi aussi, princesse, moi aussi.

Indy ne travaille peut-être plus pour Ax, mais il est toujours superstitieux. Le fait qu’il trouve sa vie merveilleuse lui donne l’impression que quelque chose de mal, de mauvais va bientôt lui arriver. J’ai beau lui dire qu’il se fait du souci pour rien, je n’arrive pas à le raisonner, tant il a peur de me perdre.

Pour ma part, je suis tout aussi satisfaite de ma vie et je la savoure comme elle vient. Même si je suis un peu jalouse de voir mon chéri super sexy partir travailler tous les matins en sachant que plein de professeurs fantasment sur lui. Femmes et hommes en plus ! Il est peut-être dans l’enseignement désormais, mais il a gardé son look de motard, avec ses jeans élimés, ses tee-shirts moulants, sa veste en cuir et ses boots. Je ne me lasse pas de voir ses petites fesses quitter la maison tous les

matins et rentrer tous les soirs. Je ne m'en lasserai jamais.

Chapitre 25

Ebony

Retrouver mes petites habitudes a été un grand pas en avant. Me précipiter vers la boîte aux lettres en pyjama et les cheveux en pagaille. M'affaler dans le canapé pour lire et siroter un verre de vin. Ce qui rend les choses encore meilleures ? Le fait qu'Indy sorte avec moi pour récupérer le courrier. Qu'il s'installe près de moi dans le canapé et lise le journal en trinquant à chaque nouveau verre.

Ce qui ne va toujours pas ? Mes réflexes. Mes automatismes. Comme de prendre mon téléphone pour appeler Soren et tomber sur la ligne coupée. Ouvrir le rideau et regarder en face pour voir si mon ami est lui aussi à la fenêtre.

Et de ne toujours pas être capable de me rendre chez L&L tant j'ai peur d'affronter les regards tristes de mes collègues. J'ai repris mes bonnes vieilles habitudes de télétravail sauf que je ne fais même plus mon jour réglementaire à la boîte. Personne ne s'en offusque. Mon travail est irréprochable et j'ai rattrapé tout mon retard, mais je commence un peu à étouffer ici. Heureusement que le retour d'Indy tous les soirs me met en joie et insuffle à cette maison la vie qu'il lui manque.

L'été s'est terminé sans que je ne le voie passer et avec lui, un automne chaud et lourd entre dans la danse. Les feuilles des arbres ont commencé à se colorer. Le soleil se couche un peu plus tôt.

Mais mes nuits sont toujours aussi effrayantes. Fermer les yeux me plonge dans un état d'oppression et de terreur qui ne s'apaise que lorsqu'Indy se glisse tout contre moi et m'enlace. Alors, je me sens en sécurité et à l'abri de tout.

J'aurais pu dire que je ne suis qu'une simple femme qui a besoin de la protection d'un homme fort.

Mais ça aurait été faux.

Je ne suis simplement qu'un être humain avec ses faiblesses. Beaucoup de faiblesses.

Par une nuit sans lune, Indy se colle à moi et je ferme les yeux, apaisée.

Quelques heures plus tard, des éclats de lumière me réveillent en sursaut et lorsqu'un grondement de tonnerre résonne dans la chambre et que les éclairs déchirant le ciel projettent des ombres spectrales autour de moi, je hurle. Indy se réveille en sursaut, allume la lumière et ôte les cheveux de mon visage.

– Ebony, ce n'est que l'orage. N'aie pas peur.

Il me prend par une épaule pour me forcer à m'allonger puis il m'embrasse délicatement. Peu à

peu, la lumière repousse les ombres de la chambre ainsi que celles de mon esprit. Il n'y a que nous deux, ici. Personne d'autre que l'homme qui est mon salut et ma vie. Personne.

Personne...

Je me rends soudain compte que les palpitations de mon cœur n'ont plus rien à voir avec la peur, à présent. Elles ne sont dues qu'à la présence d'Indy à mes côtés, à moitié nu. Sublime.

Nous sommes allongés l'un en face de l'autre, et la lumière épouse ses muscles et illumine son regard parfait.

Je me redresse un peu et pose les deux mains à plat sur son torse nu et pâle. Musclé. Indy est un homme vraiment très beau et attirant, mais son regard tendre et amical est ce qui m'a tout de suite plu chez lui. Bon, et aussi le fait qu'il remplisse délicieusement son blouson de cuir et son jean délavé, mais ça, c'est une autre histoire.

Et dans ses yeux, où je vois toute son inquiétude, mon cœur se serre dans ma poitrine.

– Je vais bien. Je vais bien, soufflé-je en glissant les mains dans son dos jusqu'à descendre vers ses fesses moulées dans un caleçon noir, le seul vêtement qu'il porte.

Intimidée par son côté sauvage et puissant, j'entrouvre les lèvres pour respirer, pour inspirer plus profondément. À chaque centimètre carré de peau que je découvre sous mes doigts, Indy se tend un peu plus et se mordille la lèvre inférieure. C'est excitant et sexy à souhait.

L'une de mes mains caresse un tatouage dont j'ignorais l'existence. Il s'agit d'une carte à jouer, un as dont le cœur est en train d'exploser sous le tir d'une balle. Je le découvre sous l'élastique de son caleçon que je baisse un peu, impatiente de découvrir tout ce qu'il me cache.

Dans mon corps, tous mes sentiments, toutes mes émotions s'emmêlent et me laissent pantelante, un peu perdue. J'ai peur, mais j'ai besoin de lui. Je suis excitée, mais également effrayée.

Quand il lève un bras pour m'attirer à lui et m'embrasser, je le repousse brutalement et le plaque au lit, avant de grimper sur lui, mes gestes peu assurés, mais volontaires.

J'ai envie d'Indy. Envie de son corps contre le mien. En moi. Cela me terrifie, m'affole et me gêne, mais ce désir qui nous consume tous les deux depuis des mois maintenant a besoin d'être apaisé. J'ai besoin de l'apaiser.

– Qu'est-ce que tu fais, princesse ? sourit mon homme, dont les mains caressent mes jambes, puis s'agrippent aux draps, puis caressent mes jambes encore une fois.

Il est nerveux, effrayé à l'idée de faire quelque chose de mal. Il ne le pourra jamais.

Mon pouls s'emballe.

Indy est si tendu de désir, mais tellement anxieux. Adorable.

Pour lui, je veux lutter contre mes phobies, contre mes angoisses. Pour lui, je suis prête à tout.

J'enlève ma chemise de nuit d'un mouvement vif, nous laissant tous les deux uniquement couverts sous la ceinture.

– Seigneur, Ebony... souffle-t-il soudain.

Il ferme les yeux et tente de contrôler sa respiration. Ses poings serrent les draps blancs et quand il rouvre les paupières et qu'il balaye mon corps du regard, je soupire de plaisir. Il a l'air sur le point de perdre la raison.

Je me penche alors en avant, ma poitrine se pressant contre son torse et mes lèvres contre les siennes. Un baiser enflammé, dévorant, nous lie de longues secondes. L'odeur virile d'Indy me fait gémir tandis que ses muscles, contractés autour de ma taille, me font vibrer quand il m'agrippe pour me presser contre lui.

Il est chaud, il est dur, il est prêt.

– Est-ce que tu veux de moi, Indy ? demandé-je, soudain affolée à l'idée qu'il ne veuille pas d'une femme brisée.

– Depuis le tout premier jour, répond-il immédiatement.

Je souris. Je souris et je ris et j'ai envie de pleurer, mais je ne le fais pas, parce que j'ai assez pleuré ces derniers temps.

– Alors... consommons notre histoire, dis-je d'une voix rauque.

– Ebony, je vois bien dans tes yeux que tu as peur. Je ne veux pas te forcer, ni quoi que ce soit. Je te jure que je peux faire vœu de chasteté sans problème, si je peux rester à tes côtés jusqu'à la fin de ma vie, en contrepartie.

– J'ai peur. C'est vrai. Mais j'emmerde la vie, Indy ! Je l'emmerde. Et je te veux ! J'en ai marre d'avoir peur et d'être angoissée à chaque fois que tu te colles contre moi. Je ne veux pas être comme ça. Je te veux, j'ai peur, mais je te veux. Je te veux tout de suite. Et j'emmerde la vie ! Maintenant, prends-moi.

– Pas comme ça, non, répond-il d'une voix éraillée. Laisse-moi t'aimer comme tu le mérites.

Il me renverse sur le matelas et me regarde un long moment. Les yeux dans les yeux. Puis il sourit de ce sourire charmeur que j'adore et qui me promet monts et merveilles. Ses lèvres se perdent dans mon cou, juste sous le lobe de mon oreille et je sursaute lorsque de minuscules éclairs de plaisir se faufilent entre mes cuisses. Il descend un peu, couvrant ma chair de son souffle chaud et humide puis il s'occupe de ma poitrine. Je me cambre, à la fois excitée et dévastée par le bien qu'il me procure. Mes mains s'accrochent à ses cheveux et il grogne de plaisir quand mes ongles se plantent dans ses épaules.

Lorsqu'il quitte mes seins pour couvrir mon ventre de baisers, de merveilleux frissons parcourent mon corps tout entier avant de se perdre dans les zones les plus érogènes de mon anatomie.

Ses lèvres me font frissonner tandis que ses mains caressent de façon aléatoire tout ce qui leur tombe sous la paume. Je crois qu'il a un peu perdu les pédales, mon homme. Je crois qu'il a attendu trop longtemps, contenu son envie trop souvent et désormais, il me cajole de façon frénétique et assoiffée, et je n'en suis que plus heureuse.

À chaque endroit où nos peaux entrent en contact, je ressens des pointes d'excitation toujours plus fortes et à chaque fois qu'il lève les yeux pour voir si j'aime ce qu'il me fait, je me sens un peu plus libre. Une liberté dont j'ai longtemps rêvé mais que je ne voulais pas m'autoriser. Et dont je n'aurais jamais dû me priver, juste parce que mon corps a été forcé d'accueillir un mal dont je n'ai jamais voulu. Et je compte bien la réappivoiser, parce que j'y ai droit, à cette liberté, et que je ne veux plus avoir à repousser l'homme que j'aime à cause de mes peurs et de mes maux.

Indy embrasse le tissu de soie de ma culotte avant de la faire disparaître. Ses grandes mains couvrent mes jambes de caresses voluptueuses, puis il se penche sur moi. Mon corps est tendu, mais dès que la bouche d'Indy frôle mon intimité, bon sang, mes muscles se mettent à brûler d'anticipation. Je remue le bassin d'instinct, l'incitant à y aller plus fort, et il plante les doigts dans mes cuisses avant de rythmer ses coups de langues de façon démente. Ma poitrine se soulève à une cadence effrénée. Mes yeux se ferment pour que le plaisir qu'il me procure soit démultiplié. Mais honnêtement, je n'en ai pas besoin. Je suis déjà presque au bord de l'extase tant il me ravit.

Sur mon corps, les perles de sueur dues à mon état de plaisir intense roulent, et je suis tellement consciente de tout autour de moi que je les sens glisser le long de ma peau. Glisser sur ma chair. S'écouler sur moi, petit à petit, minuscules gouttes de chaleur torride.

Après quelques grognements indéliçats, je finis par jouir dans un gémissement rauque et Indy remonte vers moi.

D'un seul coup, la douleur dans mon ventre et entre mes cuisses se fait brûlante. Traumatisante. Et je me rappelle de Soren penché au-dessus de moi. Je me rappelle son corps froid et moite. Son regard vide. Je me souviens de ce moment où il me faisait prendre des gélules et de l'alcool, quand il m'enfonçait ce couteau à l'intérieur parce que je ne lui disais pas ce qu'il voulait entendre.

Oh, mon Dieu, je me rappelle tout et mon souffle se bloque dans ma gorge.

Non, je ne peux pas laisser Soren gagner. Je ne peux pas laisser des actes si vils et barbares avoir raison de moi.

J'attire Indy pour l'embrasser et lui masquer mon trouble. Je ne veux pas le laisser me voir ainsi, faible et effrayée. J'ai besoin de cette étreinte pour repousser les ténèbres qui menacent de m'engloutir à chaque seconde où je laisse mes craintes prendre le pas sur moi.

Alors je glisse les mains sous son caleçon et d'un mouvement habile, il s'en débarrasse sans

même quitter mes lèvres. Je le sens, dur et imposant, se presser contre moi.

Soren.

Soren me hante. Il est là, dans chacune de mes pensées et la douleur se fait de plus en plus éprouvante. Je halète contre Indy et je le serre plus fort pour qu'il ne cesse de m'embrasser.

Mon meilleur ami m'a blessée. Il a été froid et brutal.

Mais Indy, lui, il est chaud. Et doux. Et tendre. Et affectueux. Et je l'aime.

Je l'enserme de mes jambes en mettant fin à notre baiser puis je hoche la tête quand il me regarde dans les yeux. Avec une lenteur que je bénis, il s'immisce en moi et dans la seconde, toute trace de douleur s'envole pour laisser place au plaisir que je ne pensais pas pouvoir retrouver un jour.

Chapitre 26

Indy

Je n'ai jamais été aussi prudent au lit avec une femme. Ebony est comme une petite fleur délicate dont j'ai peur d'abîmer les pétales et moi, j'ai toujours été du genre sauvage. Mais dans ces draps, cette nuit, je n'ai ni l'envie ni le désir de faire les choses vite et bien. Mais plutôt de choses longues, savoureuses, tendres et délicieuses. Et d'ailleurs, j'ai commencé par-là, par la déguster. Et oh, Seigneur, si j'avais pu rester entre ses jambes encore plus longtemps, je ne me serais pas gêné.

Les cuisses d'Ebony, cependant, portent les cicatrices d'une agression brutale. Et la femme de ma vie, elle, vit toujours avec les marques de la peur, à l'intérieur comme à l'extérieur. Je sais que les cicatrices que je vois ne sont rien en comparaison de celles qui sont invisibles et c'est l'une des raisons qui font que cette femme me plaît tant. Sa force, son courage et la peur qu'elle combat avec ardeur la rendent magnifique.

Et à cet instant, face à face avec elle, tandis que je m'enfonce dans sa moiteur chaude et divine, à une cadence qui la libère de tout, je me sens plus heureux que jamais. Parce que je vois dans ses yeux, je sais au fond de moi qu'Ebony vient de vaincre le tout dernier de ses démons.

Alors je lui fais l'amour à un rythme lent et sensuel.

Je lui fais l'amour avec douceur et délicatesse.

D'abord, parce que j'ai envie que cela dure une éternité.

Et ensuite, parce que j'ai peur de lui faire du mal. Je ne sais pas à quel point ses cicatrices sont douloureuses ni même si elles sont totalement guéries. Mais c'est elle qui me surprend et me presse d'aller plus vite, ondulant des hanches tout contre moi. Son visage reflète son plaisir et me fait durcir encore plus, si c'est même possible. Et lorsqu'elle mordille sa lèvre inférieure, bordel, j'ai du mal à me retenir.

J'augmente la cadence tout en restant doux. Je peux la sentir se faire de plus en plus moite et chaude. Rien que pour moi. Rien qu'avec moi. Et c'est le paradis.

Ne pouvant rester une seconde de plus sans la goûter, je finis par me pencher et j'arque le dos pour pouvoir mordiller sa poitrine. Je suce délicatement jusqu'à ce que sa peau rougisse et devienne très sensible, puis du bout de la langue, je la lèche frénétiquement. Sa peau a un goût de bonheur.

Ebony, au comble de l'extase, ferme les yeux. Elle est si belle. Elle murmure mon prénom sans plus s'arrêter et je me prends à adorer cette douce mélodie qui vient du cœur. Bon sang, oui, je pourrais l'écouter râler, chanter, lire ou même me hurler dessus durant des heures et j'en serais

heureux.

Elle rouvre les yeux lorsque j'accélère encore un soupçon. Ses cheveux blonds et dorés et cuivrés brillent à la lumière de la lampe comme un coffre au trésor qu'on aurait ouvert au coucher du soleil. Son front est plissé, ses lèvres entrouvertes et la façon dont elle se cambre et m'enserme entre ses cuisses me fait souffrir de plaisir.

Quand je finis par nous faire jouir tous les deux, je libère Ebony du poids de mon corps et je me couche sur le côté, un bras protecteur posé sur son ventre nu. Je suis essoufflé, en nage, mais jamais je ne me suis senti si vivant. Elle repousse mon bras avant de grimper sur moi et de plaquer son corps contre le mien. Corps que j'enlace violemment, en réponse à la puissance du baiser qu'elle plante sur mes lèvres.

Si je le pouvais, je lui ferais l'amour à nouveau, et ce, sur-le-champ. Elle me fait tellement envie que c'en est douloureux.

– Je dois sortir, déclare-t-elle en se redressant.

J'admire sa silhouette baignée de lumière dorée, ses seins pleins fièrement dressés sur lesquels je pose les mains avant de les masser ; sa nuque frêle où quelques mèches blondes sont collées ; son ventre plat, mais charnu et son intimité tout offerte à mon regard. Elle m'ensorcelle.

Mes mains quittent sa poitrine pour descendre lentement le long de son corps, mon majeur traçant une ligne courbe sur la moiteur de sa peau. Avant de se glisser entre ses jambes.

– Sortir ? demandé-je, étonné.

– Hum, marmonne-t-elle en basculant la tête en arrière.

Je plie un bras sous ma tête et de mon autre main, je continue à la caresser. Je crois qu'elle vient d'oublier ce qu'elle a dit une seconde plus tôt.

– Où est-ce que tu veux aller comme ça, princesse ?

– Je... Hum...

Son corps se cambre davantage, tremble et dans un cri qui m'enchante, elle jouit à nouveau et se laisse tomber sur moi en grelottant.

Je la couvre de la couette fleurie qu'elle a choisie et j'embrasse le sommet de sa tête en souriant.

– Indy, conduis-moi en ville, me demande-t-elle d'une voix fatiguée.

– Tu ne préfères pas rester au lit ?

– Non. Je dois faire un truc. Et j'ai très envie de faire un tour à moto. J'ai envie de sentir le vent dans mes cheveux et d'être libre. Et je me sens libre quand je suis avec toi. Et quand on roule tous les deux.

Touché, je nous entraîne sous la douche. Il est près de minuit, mais je ferai tout ce qu'elle me demandera, peu importe l'heure, la distance ou les conditions climatiques.

C'est Ebony. Juste Ebony. Et pour toujours.

Chapitre 27

Ebony

L'orage est terminé et avec lui, l'air de la nuit, chaud, est revenu. Indy me dépose à l'adresse que je lui ai indiquée. Je descends de sa moto avec une grâce que j'ai acquise après des heures passées à rouler derrière lui. Tout contre lui.

- C'est ici que tu voulais venir ? m'interroge-t-il, étonné et amusé.
- Oui.

Je pousse la porte de mon tatoueur. L'intérieur est tout illuminé et une grande gothique est en train de s'occuper d'un homme mince et blanc, créant un paysage montagneux dans son dos.

Le patron sort de derrière un rideau noir dans le fond et marche vers nous.

- Ebony ! Je peux t'aider ?

Je ne me souviens plus de son nom et j'en ai un peu honte. Je ne l'ai vu que pour deux séances, mais il parle beaucoup et je sais qu'il avait une mémoire des visages et des prénoms assez incroyable.

- Oui. Je voudrais me faire un tatouage, lui dis-je avec un grand sourire.
- Dis-moi tout.

Je tends le bras devant moi et je passe l'index sur l'intérieur de mon poignet.

- Deux phrases. Juste ici.

Il me donne un carnet pour me faire choisir la police d'écriture et la taille, puis je m'installe sur le tabouret et il se met au travail. À côté de moi, la tatoueuse a terminé avec son client et nettoie ses instruments. J'écarter les yeux quand je vois Indy s'asseoir et ôter son tee-shirt. Les muscles de son ventre dansent langoureusement et j'ai soudain très chaud en pensant à leur faire subir les mêmes délices qu'il m'a infligés un peu plus tôt. J'ai envie de les lécher, et les déguster, de les... Oh là là...

Indy surprend mon regard sur lui, et il devine immédiatement ce à quoi je pense. Il rougit un peu, le sourire aux lèvres, et me fait un clin d'œil. « Tu ne paies rien pour attendre », me dit son expression. Il a à nouveau envie de moi.

- Évite de bouger, Ebony, me demande le tatoueur.
- Oh, pardon.

Je fixe le sol, incapable de regarder les petites aiguilles s'enfoncer dans ma chair. Après quelques minutes, le travail est terminé. J'admire les lettres délicates et gracieuses former ma nouvelle philosophie : « J'emmerde la vie. » Et juste en dessous : « Vive la vie. »

– C'est une très belle façon de voir les choses, j'aime beaucoup.

– Merci.

– On a tous des hauts et des bas, mais au final, il y a toujours quelque chose ou... quelqu'un qui nous fait aimer ce monde.

Il se tourne vers son employée, moi vers Indy. C'est tellement vrai. Lorsque la demoiselle a terminé avec mon homme, il exhibe fièrement son nouveau tatouage devant moi : « Ebony Forever » où les « o » sont des cœurs, recouvre son torse.

– Oh ! Mon Dieu, tu n'as pas fait ça ! dis-je en plaquant une main sur ma bouche pour éviter d'éclater de rire.

– Si, déclare-t-il avec le sourire le plus taquin que je n'aie jamais vu.

Un pansement et quelques billets plus tard, nous sommes de retour dehors, dans la nuit.

Indy s'est fait tatouer mon prénom. Je n'en reviens pas !

– C'est très cliché, comme tatouage, lui fais-je remarquer, hilare.

Et terriblement kitsch. Je crois que je l'aime un petit peu plus, à cet instant.

– Je m'en moque. Je t'ai dans la peau, au sens propre comme au figuré.

– Indiana...

– J'adore la façon dont tu prononces mon prénom.

Il enroule les bras autour de ma taille et me tire tout contre lui. Je passe les mains sous sa veste en cuir et je pose la tête sur son torse en prenant garde à ne pas frôler son tatouage tout frais.

– Je me sens bien là, avec toi. Juste tous les deux, seuls.

– Moi aussi, je me sens bien. Et tu sais quoi ? J'ai envie de faire un truc fou ! dit-il.

– Si c'est sexuel, on pense peut-être à la même chose, lui murmuré-je, à l'oreille.

Il rit et m'embrasse tout en profondeur.

– Tu me fais confiance ?

– Évidemment !

Il m'entraîne à travers les ruelles éclairées de la ville jusqu'à un magasin clos d'un rideau métallique. Il sonne à un interphone avec empressement et trépigne en attendant.

– Ouais ? crépite une voix que je connais, mais que j'ai du mal à resituer.

- C’est Indy. J’ai besoin que tu ouvres le magasin pour moi quelques minutes.
- Mec, il est... Je ne sais pas quelle heure il est, mais il fait tout noir, ce qui veut dire que c’est indécent.
- Spider, ouvre ce magasin ou à partir de maintenant, je t’appellerai par ton vrai prénom.
- Quoi ? Ce n’est pas juste, ça ! J’arrive.

Le crépitement de l’interphone s’interrompt et les lumières s’allument et filtrent à travers les volets.

- C’est quoi, le prénom de Spider ?
- Doodgee.
- C’est tout de suite moins impressionnant, dis-je en riant aux éclats.

Le volet de la porte se lève et j’essuie mes yeux pleins de larmes. Spider nous attend à l’entrée en pantalon de coton noir à têtes de mort blanche. Sans son tee-shirt, je remarque qu’en plus de ses bras, son torse presque entier est recouvert de tatouages araignées. Je frissonne, mais son prénom résonne dans ma tête et mes gloussements me valent un regard inquisiteur du motard.

- Tu lui as dit ? reproche-t-il à Indy.
- Non, pas du tout.
- Si, tu lui as dit ! Putain, mec, ce n’est pas sympa !
- Je te promets que je ne le répéterai à personne... Doodgee.

Indy et moi éclatons de rire tandis que Spider referme derrière nous en grognant. Je suis pliée en deux et Indy est appuyé sur le mur pour se soutenir.

- Je vous signale que je suis vexé, là !

Je me redresse, passe un mouchoir sous mes yeux puis je vais l’embrasser sur la joue.

- Excuse-nous, pour t’avoir dérangé et pour nous être moqués aussi.
- Mouais. Alors, qu’est-ce que je peux faire pour vous ?

Je jette un regard circulaire autour de moi. Nous sommes dans un magasin pour motards. Une quantité impressionnante de trucs métalliques, de têtes de mort et de cuir couvre les murs. Et je rougis en apercevant même un coin classé XXX.

Je me tourne vers Indy. Qu’est-ce qu’on peut bien faire ici ?

- J’ai besoin d’une tenue pour Eb, déclare mon homme avec fierté.
- Une tenue ? demandé-je en haussant les sourcils, mais Spider se dirige déjà à l’autre bout du magasin, derrière moi.

Il nous fait signe de le suivre.

– Je t’emmène faire un petit tour, princesse. Alors il faut que tu sois préparée.

Je me retrouve donc avec une superbe veste en cuir cintrée et moulante, des boots en cuir noir également et un casque de moto plein de cœurs.

– Mec, tu vas avoir la honte, dit Spider à Indy.

– Pourquoi ? C’est mignon, je trouve, soupire mon homme amoureuxment.

– C’est rose !

– On en reparlera quand tu auras une petite femme.

– Jamais je n’accepterai qu’elle porte un truc pareil.

– C’est ce qu’on verra. On ne discute pas avec ces dames.

Je les laisse à leurs chamailleries et je vais me regarder dans le grand miroir au fond du magasin, près des cabines d’essayage. J’aime bien ce style. Un tee-shirt gris, un jean bleu clair délavé et troué, mon cuir tout neuf, mes bottines de *badass*. Indy me rejoint et se poste à côté de moi. Il me prend par l’épaule et me regarde de haut en bas.

– On est sexy, déclare-t-il.

– On est super sexy, même.

Il porte lui-même un tee-shirt blanc et un jean noir. Son blouson souple est un peu élimé, mais ça ajoute à son style je-m’en-foutiste qui me plaît tant. Ses cheveux châtain sont aussi décoiffés que les miens et rappellent la nuit merveilleuse qu’on vient de passer. Je suis en joie.

– Bon, si vous avez fini de vous lancer des fleurs, j’aimerais retourner pioncer, grogne Spider.

– Ce n’est pas de notre faute si nous sommes parfaits.

– J’approuve pour Ebony. En revanche, toi, mec, tu n’es pas franchement mon genre. Allez, libérez le terrain ou je vous enferme ici pour le reste du week-end.

J’embrasse à nouveau Spider pour le remercier. Je suis tellement bien dans mon blouson de cuir que j’aurais pu m’endormir debout. Main dans la main avec Indy, je lui lance un regard amoureux qu’il me rend et Spider soupire. Même s’il a l’air agacé, le petit sourire en coin qu’il tente de masquer est adorable.

Nous sortons au pas de course après avoir payé et remontons les rues jusqu’à la moto. Indy m’aide à attacher et à serrer mon casque dans un geste paternel qui fait fondre mon cœur puis nous nous installons sur la Suzuki.

– Tu es prête ?

– Où allons-nous ?

– C’est une surprise.

Il se met en route et roule jusqu’au petit matin. Je n’ai aucune idée de l’endroit où nous nous trouvons, mais le bonheur et la sensation de liberté d’avoir roulé si longtemps et si vite me fait vibrer. Voir les paysages défiler à toute vitesse, sentir le vent frais nous acculer et heurter la chaleur

de nos propres corps est libérateur. Et serrés l'un contre l'autre, juste tous les deux sans rien ni personne pour nous ennuyer, c'est un sentiment particulier, agréable. J'ai posé la tête contre le dos d'Indy, mes mains serrant sa taille musclée de toutes mes forces au début, puis lâche au fil des heures, quand la confiance s'est installée.

Indy se gare devant un immense hôtel de luxe et il nous prend une chambre sur le coup des six heures du matin.

– C'est ça, la surprise ? m'exclamé-je. C'est magnifique !

La chambre est une suite moderne et chaleureuse avec un balcon doté d'un jacuzzi et donnant sur un immense parc verdoyant. Des fleurs, un panier de fruits et une bouteille de champagne sont posés sur le plan de travail de la cuisine et mon ventre gargouille. Indy fait monter un petit déjeuner copieux sur lequel nous nous ruons à peine nos vestes et nos chaussures enlevées.

Vers sept heures, on va se coucher et juste avant que je ne m'endorme pour la journée, il m'embrasse et murmure :

– La surprise, ce sera pour ce soir. Ça, c'est juste une étape obligatoire de notre voyage.

Obligatoire, oui. J'ai failli m'endormir dans son dos sur la moto. Seules mes fesses douloureuses puis carrément insensibles m'ont tenue éveillée.

Je me réveille quand la nuit tombe et je sens Indy commencer à caresser mon dos nu, puis mes fesses.

– Bonjour, ronronne-t-il à mon oreille.

– Bonjour.

– Bien dormi ?

– Toujours quand tu es près de moi. Et toi ?

– J'ai mal au dos, dit-il en grognant et en s'étirant. Ce lit est moins confortable que le nôtre.

Je glousse et me redresse sur le matelas avant de le forcer à se mettre sur le ventre. Il proteste, car nous sommes nus et qu'il veut probablement profiter de la vue, mais j'ai des projets bien plus intéressants pour Indy.

Je grimpe sur lui, chair contre chair, chaleur contre chaleur et je commence à le masser. Mes mains s'agrippent à ses épaules que je serre avant d'entamer des mouvements circulaires, langoureux et appuyés. Durant de longues minutes, je l'entends gémir de plaisir tandis que ses muscles dansent pour moi. Sa peau est douce et ferme, très tendue. Un régal pour mes mains, pour mes yeux.

Je descends ensuite entre ses omoplates et jusqu'à la cicatrice énorme qui les barre. Je la caresse doucement, puis je l'embrasse, ma respiration chaude et humide provoquant des frissons le long de la colonne vertébrale d'Indy.

– Comment as-tu eu cette marque ?

– Je me suis battu avec le père d’Ax quand j’ai découvert qu’il voulait tuer mon frère. River m’a poignardé dans le dos pendant qu’on se prenait au col et Ax est intervenu. Il m’a sauvé la vie. Finalement, je me suis vendu au gang pour apaiser les tensions, mais je n’ai pas vraiment apprécié de côtoyer cet enfoiré de River. Surtout qu’il s’est tapé mon ex-femme pendant des années.

– Oh, c’était lui ?

– Ouais.

– Je suis désolée.

– Pourquoi ? Moi, je suis heureux d’avoir été trompé. Sinon, je n’aurais jamais eu l’occasion de sortir avec toi.

– C’est une façon de voir les choses. Mais je suis aussi contente que tu sois libre, maintenant. Je n’aime pas vraiment partager mes friandises.

Il rit de ce rire rauque qui vient du fond de son cœur et je m’allonge à côté de lui. Il passe une main dans mes cheveux et les tire en arrière, me permettant de plonger dans son regard merveilleux.

– Je suis heureuse qu’Ax t’ait libéré. J’étais morte d’inquiétude à chaque fois que tu quittais la maison. Morte de peur à chaque fois que tu partais loin de moi. J’étais effrayée à l’idée qu’un soir, tu ne rentres jamais.

– Je suis là, maintenant. Et je ne te quitterai plus.

Je l’espère, mais je garde ce souhait pour moi.

On passe encore quelques minutes à paresser au lit avant de se lever, manger et repartir.

Indy conduit deux bonnes heures puis se gare sur un petit parking complètement vide.

– Je ne suis pas venu ici depuis des années. La dernière fois, c’était en famille pendant les vacances d’été, mais j’avais envie de te montrer quelque chose.

Je descends de la moto puis j’enlève mon casque avant de prendre Indy par la main. Il m’entraîne vers un petit escalier de pierre, escarpé et peu éclairé et en arrivant en bas, je me rends compte que je suis sur le sable.

– Oh mon Dieu !

Mon exclamation n’est rien comparée à la beauté du spectacle.

J’avance de quelques pas. La lune est immense et éclaire devant moi une partie de l’océan.

– Le Pacifique. Je t’avais promis de t’y emmener un jour.

Je hurle de joie avant de lui sauter dans les bras pour l’embrasser. Sans m’arrêter. Jusqu’à ce que ma peau me picote.

- Ça te plaît ? demande Indy.
- C'est superbe !

Je me laisse retomber sur le sable avant d'enlever ma veste. Puis mes bottines. Mes chaussettes, mon tee-shirt, mon jean.

- Qu'est-ce que tu fais ? s'enquiert Indy, les yeux écarquillés.

Je ris et je balance mes sous-vêtements sur la pile.

- Bain de minuit.

Je cours alors jusqu'à l'eau avant de lui lancer :

- Tu viens ?

Quelques secondes plus tard, il est collé à moi, nu, et il m'enlace avant de m'entraîner plus loin dans l'océan.

- Bon sang, c'est glacial ! couiné-je en me couvrant la poitrine.
- Pour une fille de l'Atlantique, tu es plutôt frileuse.
- Je n'avais pas non plus l'habitude de me baigner en plein automne et sans aucun vêtement.
- Allez, viens là ! Je vais te montrer ce que c'est que la vie, princesse !

Il m'attrape dans ses bras et s'enfonce dans les vagues d'obsidienne. Je hurle quand l'eau froide me lèche les fesses puis le dos, mais Indy ne nous emmène pas plus loin. De toute façon, avec nos tatouages tout frais, on ne peut pas s'immerger complètement. Dieu merci.

- C'est froid, grelotté-je. Mais je suis contente d'avoir pu voir ce côté du monde.
- La nuit n'est pas encore terminée.

Indy lâche mes jambes que j'enroule autour de son bassin pour garder notre chaleur.

- Il n'y a personne, dis-je. C'est presque effrayant.
- C'est un coin un peu paumé, caché par les rochers et presque personne ne le connaît. Quand on venait ici en famille, on n'était pas plus d'une quinzaine de personnes à se partager la plage.
- Ça devait être super ! Avec ma famille, on ne voyageait pas beaucoup. Maintenant mes parents partent d'un côté, mon frère d'un autre et on ne se voit presque jamais.
- Ça te rend triste ?
- Non. J'ai eu Soren pour me soutenir pendant longtemps. Il était comme ma famille.

Ces mots m'écorchent la gorge.

- Puis toi, maintenant. Je sais que je m'accroche vite aux gens et j'espère que ça ne te fait pas peur.

– J’adore ça. J’adore que tu t’accroches à moi, je me sens enfin utile dans ce monde.

– Est-ce que tu aimerais qu’on aille voir ton frère sur le chemin du retour ? Il sera peut-être heureux d’apprendre que ta mission chez Ax est terminée. Et tu pourras connaître ton neveu et ta nièce.

– C’est une excellente idée et tu sais quoi ? J’ai plus que hâte de te présenter à eux !

– Pourquoi ?

– Parce que tu es la femme de ma vie.

Je glousse et je me presse plus fort contre lui. Je le sens dur et ferme contre moi et d’un seul coup, l’eau n’est plus si froide, la nuit n’est plus si sombre, mais mon cœur est toujours aussi léger.

– Eb ?

– Hum ?

– Dans l’océan, vraiment ?

– Oh, oui. Tu n’as pas dit que tu voulais faire un truc fou ? ris-je.

– Si.

– Quoi de plus fou que de faire l’amour en pleine nuit dans le Pacifique ?

– Oh, beaucoup de choses me viennent à l’esprit, mais si c’est ce que tu as envie de faire, qui suis-je pour t’en empêcher ?

– N’est-ce pas !

Mes mains quittent ses épaules robustes pour se perdre dans ses cheveux tandis que mes lèvres effleurent les siennes, légères et tendres, chaudes et passionnées. Indy glisse en moi d’un mouvement volontaire et je gémis tout contre sa bouche avant de faire cheminer ma langue sur la courbe de sa mâchoire.

Le chaud, le froid. La brutalité de son étreinte, la douceur avec laquelle il me fait l’amour.

Les contrastes et les nuances font rage autour de moi, en moi, augmentant mon plaisir. Cette nuit, je suis ombre et lumière. Braise et glace. Conscience et inconscience.

Mais surtout, toute trace de douleur, de peur et de colère a totalement disparu de ma vie.

Indy nous mène vers des sommets de délice tandis que les vagues nous heurtent doucement. Et dans un tourbillon de sensations, il nous offre un orgasme puissant et dévastateur qui nous laisse pantelants de longues secondes. Nous sommes serrés dans les bras l’un de l’autre, comme si nous craignons d’être séparés, arrachés l’un à l’autre.

Quand mes bras commencent à souffrir notre étreinte, je me détache lentement de lui et je l’embrasse légèrement, du bout des lèvres.

– Je crois que je suis amoureux de tes seins, déclare-t-il, sérieux, en les prenant en coupe.

La chaleur de ses paumes sur ma peau gelée me provoque de multiples frissons et je ferme les yeux une seconde.

- Comme tous les hommes de ma vie depuis que j’ai quinze ans et qu’ils ont poussé.
- Mais moi, j’aime aussi tes fesses. Ton cou, se défend-il.

Ses lèvres effleurent ma gorge et se pressent sur ma tempe.

- Ton ventre, tes cuisses, tes mollets, tes pieds, ton dos...

- Tu aimes tout, je crois que j’ai compris, ris-je.

- J’aime tout, c’est vrai. Et parfois, j’ai du mal à réaliser qu’une femme aussi parfaite est à mes côtés. Je ne sais pas, je ne comprends pas pourquoi tu m’as donné une chance, puis une seconde.

- Parce que tu es quelqu’un de bien, Indy. Malgré ce que tu as pu faire pour Ax, malgré le divorce que tu m’as caché, tu es un homme bien et il faut le dire, tu es sexy comme un dieu.

- Heureusement que j’ai ça pour moi, alors.

- Tu as tout pour toi. Tu es intelligent, gentil, dévoué et tu es l’homme avec qui je veux passer ma vie, vieillir, créer des souvenirs. Tu es celui pour qui je suis née.

- Tu sais que tu rends beaucoup de femmes très jalouses au lycée ? Toutes les professeures ont presque pleuré quand je leur ai dit que j’étais en couple.

- Tu vois, je t’avais dit que tu es états sexy comme un dieu.

- Et le fait de parler d’Histoire me rend irrésistible.

- Et si tu me parlais de la tienne, d’histoire. Comment as-tu rencontré ta femme ?

- Elle était dans le gang à mon arrivée. C’est la sœur de York. Elle n’a pas eu une très belle enfance et j’ai craqué pour elle. J’avais envie de la protéger et de lui prouver que le monde n’était pas si moche, mais tous les pleurs, toutes les douleurs qu’elle m’avait racontés, ce n’étaient que des mensonges. Je sais que sa vie n’était pas rose, mais elle a joué avec mes sentiments et avec moi. Elle se servait de moi pour obtenir de l’argent et à côté, elle se tapait River dès que je partais en mission. Je l’aimais, mais pas elle. Je l’ai juste remarqué trop tard.

- Tu l’aimes encore ?

- Plus du tout.

- C’est à cause d’elle que tu es devenu superstitieux ?

- Un peu. Je me suis mis à penser qu’on ne pouvait pas tout avoir. Être en vie, c’était déjà beaucoup demander avec un boulot comme le mien. Alors je ne voulais pas tenter le sort en étant heureux.

- Oh, Indy...

Je me colle à lui et d’une main derrière sa tête, je le fais reposer sur ma poitrine.

Après une heure passée dans l’eau, nous courons au bout de la plage pour remettre nos vêtements. En jean et en tee-shirt, les pieds toujours nus, on ramasse du bois flotté sur le sable sombre et Indy sort un briquet de la poche de sa veste. Après ce qui me semble une éternité et une bonne dose de moqueries, il réussit à allumer le feu et on se colle l’un à l’autre devant les flammes dansantes. La chaleur brûlante sèche nos vêtements en peu de temps. Indy s’assied ensuite sur le sol, adossé à la paroi rocheuse qui semble menaçante dans la nuit. Je le rejoins et pose la tête sur son torse. Jamais moment n’a été aussi parfait que celui-ci.

- Ebony, j’ai quelque chose à t’avouer, me lance-t-il soudain.

Je me redresse et plonge mes yeux dans les siens. Les flammes brillent dans ses pupilles dilatées et durant un instant, je suis incapable de respirer, tant il est beau.

– Je t’aime.

Mon cœur cesse de battre un instant, puis palpite merveilleusement jusqu’à me mettre les larmes aux yeux.

– Je t’aime, reprend-il, et je n’aurais jamais dû attendre si longtemps avant de te le dire ! Ebony, ma princesse, ma reine, la vie m’a fait tellement de crasses que j’ai cru me protéger en agissant ainsi. Sauf que la vie est cruelle avec tout le monde. Mais surtout, elle est courte. Et je ne veux plus attendre et je veux te dire à chaque seconde que je t’aime. Je t’aime. Et si je regrette une seule chose dans ma vie, c’est de ne pas t’avoir connue plus tôt.

– Moi aussi, je t’aime, Indiana. Et tu veux savoir ce que je regrette le plus dans ma vie ?

– Dis-moi.

– C’est de ne pas avoir ton prénom tatoué sur les fesses. Il faudra rectifier ça rapidement.

Il éclate de rire et je le serre tout contre moi. On somnole durant quelques heures jusqu’à ce que les premières lueurs de l’aube nous réveillent. Et là, devant le plus magnifique lever de soleil de cette planète, je prends la main de mon homme dans la mienne, je colle mes lèvres contre les siennes et j’oublie tout du chaos qui m’a bousillée... Quand ? Il y a une éternité, semble-t-il.

FIN

Découvrez *Tu ne me résisteras pas !* de Nora Davy

TU NE ME RÉSISTERAS PAS !

Extrait des premiers chapitres

ZIEL_001

Prologue

– Mademoiselle Stone, vous m’écoutez ?

Mince ! Je me suis encore endormie.

J’ouvre péniblement une paupière et aperçois une de ses longues moustaches. Mon psy semble dépité. Mais à chaque séance, je dois m’allonger sur son satané fauteuil qui ressemble à un nuage de confort. De plus, je souffre d’insomnie chronique alors ce n’est pas ma faute si je ne résiste pas à une petite sieste !

– Je me sens hyper reposée, docteur. Ça va beaucoup mieux ! réponds-je en m’étirant.

– Mademoiselle Stone, me réprimande-t-il avec un soupir d’exaspération, votre thérapie est un sujet que vous devriez prendre plus au sérieux. Vous subissez encore les conséquences du choc traumatique de votre dernier reportage en Afrique. Je ne peux absolument rien faire si vous n’y mettez pas du vôtre.

Je sais qu’il a raison. Mais je n’ai envie de rien. J’ai mis un terme à ma carrière de reporter lors de mon retour aux États-Unis, il y a quelques semaines. Je prends juste le temps de me poser. Je n’ai connu que déplacements professionnels depuis ma sortie de l’école de cinéma. Pour une fois, je peux profiter d’un repos bien mérité. Bon, je dois admettre que je ne mets le nez dehors que pour me rendre à mes séances chez le docteur, ou lorsque je dois me réapprovisionner en beurre de cacahuètes pour mes sandwiches quotidiens.

Je suis consciente que je me laisse aller. Mais j’ai besoin de temps pour me remettre de mon passé. Ce que j’ai vécu en Afrique me donne des cauchemars et c’est la raison de mes insomnies. Du coup, je me sens comme un zombie. Je me lève parce qu’il le faut, je mange parce que j’en ai besoin, mais rien ne me fait envie... Personne ne peut quoi que ce soit pour moi, pas même mon psy. J’ignore où toute cette morosité va me mener, mais je n’arrive même pas à m’en soucier.

Comme si la vie n’avait plus ni goût ni saveur...

– Docteur Hall, vous savez très bien que je suis ici parce que ma mère a insisté. Elle ne m’aurait pas lâchée si je n’avais pas cédé. Sincèrement et sauf votre respect, je ne vois pas en quoi vous pourriez m’aider. J’ai 26 ans, je ne sais plus quoi faire de ma vie, et je ne sors jamais de chez moi. De plus, je n’ai pas d’amis, ni de petit copain, grommelé-je en haussant les épaules. D’un autre côté, si je suis au plus bas, je ne peux que remonter la pente, non ?

Le docteur Hall pose les mains bien à plat sur son bureau. Il me fixe du regard et semble réfléchir.

Suis-je un cas désespéré ?

– Oui, en effet. Vous devez vous reprendre en main. Vous seule pouvez le faire, insiste-t-il sans se décourager face à mon laxisme. Avez-vous réfléchi à votre avenir ? Est-ce que vous ne pourriez pas songer à une reconversion ? Avez-vous une idée de domaine professionnel qui vous plairait ?

Alors là, mon pauvre, pas du tout ! Comme si j’avais le temps ! Je passe mes journées à regarder la télé ou des vidéos à la demande. J’essaie de tout oublier en m’abrutissant de films débiles. Et j’aime ça, parce que je ne pense à rien d’autre pendant ces moments-là, toutes les images qui me hantent finissent par disparaître.

– Je n’ai pas encore réfléchi à la question, dis-je, gênée, en détournant le regard.

Le Docteur Hall commence par retirer ses lunettes. Puis il pose sa grosse main sur son crâne dégarni. Enfin, il lisse sa moustache droite jusqu’à la pointe recourbée et fait de même avec sa moustache gauche.

– Mademoiselle Stone, vous êtes diplômée de la meilleure école d’art cinématographique de la côte Est. Pourquoi ne pas creuser de ce côté-là ? Il serait profitable, sur le plan psychologique, de vous orienter vers un domaine qui permette à votre imaginaire de s’épanouir pleinement. Vous avez besoin d’embellir la réalité, de rêver, de voir la vie en rose. Il est plus que temps de montrer au monde que vous avez, au fond de vous, cette joie de vivre que toute jeune femme de votre âge possède. Quel meilleur outil que le cinéma pour atteindre cet objectif ?

Hmm, il n’a pas tort, le p’tit docteur.

Et pourquoi pas ? Le cinéma ? J’ai un diplôme de metteur en scène, après tout. J’ai été caméraman pendant des années. Raconter des histoires... Quelque chose qui donne la pêche, comme une histoire autour d’enfants... Ou mieux : une belle comédie romantique ! Un décor superbe, des acteurs beaux à tomber, une histoire d’amour passionnelle qui finirait bien. Purée, je m’y vois déjà ! ! Une lueur d’espoir... enfin ! Je n’y croyais plus ! Diriger un film... En voilà une idée bonne idée !

1. Demain est un autre jour...

Un an plus tard

Inspire. Expire. Inspire. Expire.

Les mêmes images reviennent sans cesse me hanter. Des visages émaciés, des mains tendues vers moi espérant de l'aide, la léthargie des enfants mourant de faim... Tous ces villages détruits par la famine... Ça fait deux ans maintenant que j'ai tout laissé derrière moi. Le psy avait pourtant dit que j'étais sur la bonne voie... Est-ce le stress qui provoque ce retour de souvenirs douloureux ?

Il faut impérativement que je dorme. Il est trois heures quarante-quatre. Merde, il me reste à peine trois heures de sommeil ! J'aurai probablement des valises sous les yeux demain. Il va falloir que je mette ce que je déteste le plus au monde : du fond de teint ! Ce sera la seule solution pour camoufler ce désastre.

Je ne peux pas bousiller mon rendez-vous ! Je vais rencontrer mon Alexis Cooper ! Enfin, celui qui va jouer ce rôle.

Car oui, j'ai fini par suivre le conseil du docteur Hall et j'ai changé de carrière. Je vais réaliser mon premier long-métrage, une comédie hyper super ultra romantique ! Et la société de production a réussi à convaincre le grand, l'illustre star de cinéma, j'ai nommé Gabriel Cinnon ! Il a accepté de nous rencontrer cet après-midi !

Je n'en reviens toujours pas. Il paraît que c'est un connard fini sur les plateaux. Mais ça m'est égal. Rien que son nom en tête d'affiche attirera les foules et ses hordes de fans. Et ça, c'est tout bénéf pour le film. Il est vrai que lorsque j'ai lu le scénario et après le coup de fil de mon producteur m'imposant la présence de Cinnon, le personnage principal, Alexis Cooper, a pris immédiatement les traits du visage de Gabriel. J'ai été étonnée qu'un acteur de cette trempe accepte de jouer dans un film indépendant, donc à petit budget. Phil Ebstein, mon producteur (et accessoirement un ami de ma mère), m'a expliqué que Cinnon désirait donner une nouvelle impulsion à sa carrière et qu'il commençait à se lasser des superproductions. Le salaire n'avait pas d'importance pour lui, il voulait juste changer d'environnement. Le timing était donc parfait pour qu'il accepte l'offre de mon producteur.

Je jette un coup d'œil au réveil. Mince, il est quatre heures quinze. Mais pourquoi je n'arrive pas à dormir ? Je tombais de sommeil quand je suis allée me coucher. C'est peut-être à cause de ce satané chat ! J'ai accepté de le garder pendant une semaine. Et je crains la Bête ! Je déteste les chats, mais ma pauvre voisine, M^{me} Lee, une petite mamie de 78 ans qui est partie en cure thermale, m'a suppliée de lui rendre ce service. Avec tous ceux qu'elle m'a rendus lorsque j'étais en voyage, je ne pouvais pas refuser. Il est allongé à côté de mon lit, sur mon tapis qui ne ressemble plus à rien à

cause des milliers de poils qu'il a laissés sur son passage...

Étouffant un bâillement, je sens que le sommeil me gagne. Tout mon avenir dépend de demain. J'ai besoin de cette nouvelle vie. C'est une question de vie ou de mort.

Je commence sérieusement à m'impatisser. Gabriel Cinnon a plus d'une heure trente de retard... Je me ronge les ongles, ce qui a le don d'exaspérer Phil, mon bien-aimé producteur. Il porte une oreillette et a passé l'heure et demie au téléphone. Au moins, il a trouvé de quoi s'occuper dans cette chambre d'hôtel. Alors que moi, je me retrouve à essayer de tromper mon ennui et mon stress en zappant devant la télévision.

Mais enfin, il se fout de qui, le Cinnon ? !

Il m'agace déjà. Après avoir balancé la télécommande sur le sofa, je fais signe à Phil que je sors, et lui montre mon téléphone pour lui signaler que je suis joignable.

Je décide d'aller boire un thé au bar de l'hôtel et m'installe dans un des canapés du New York Plaza. Les lumières sont tamisées alors qu'il n'est que quinze heures trente. Un groupe d'hommes en costume est installé près de moi et parle business.

J'ai moi-même l'air d'une femme d'affaires. Je porte un slim noir et une jolie blouse parme. Mes salomés à talons de dix centimètres me rendent plus fine et j'ai l'impression d'être assez séduisante, pour une fois. Ça change de mes treillis et chaussures de rando ! D'ailleurs, en parlant de chaussures, ces escarpins sont en train de me faire souffrir le martyr. Je les retire discrètement et pose mes pieds bien à plat sur l'épaisse moquette beige.

Alors que je m'apprête à boire mon thé à la bergamote, j'entends une conversation derrière moi.

– Mon chéri, susurre une femme, quel genre de gâterie pourrais-je bien t'offrir ce soir ?

Ouh, une petite conversation intime ! J'adore écouter aux portes, je ne peux m'empêcher de tendre l'oreille pour entendre la réponse du *chéri*.

– Sheila, il n'y aura rien de plus de ce soir. Et je ne crois pas que ton petit copain apprécierait. De plus, je repars pour Los Angeles ce soir, tu le sais bien. Ce qui s'est passé cet après-midi est... comment dire... exceptionnel, et ce n'est pas dans mes habitudes. Disons que c'est mon cadeau d'adieu, tu comprends ?

Encore mieux, une petite tromperie... Tout le monde n'a pas la chance d'avoir un petit ami, alors ce serait bien de ne pas les piquer et de les laisser aux célibataires ! Quoique je ne serais même pas sûre d'en vouloir. Je n'ai eu aucune relation sérieuse depuis mon retour d'Afrique et ça fait un bail. J'ai bien rencontré quelques mecs mais ils ne m'ont jamais intéressée, je n'arrive pas à être séduite. Peut-être aussi que je n'ai aucune envie de laisser entrer quelqu'un dans ma vie... Pourtant, je ne me

sens pas désespérée, au contraire, j'aime ma liberté et mon indépendance !

– Mais mon chou, j'ai envie de toi ! Je ne veux pas rompre, miaule la femme.

Visiblement, elle en pince pour lui. Il est peut-être super charmant, ou intelligent ou encore super sympa... Je ne tiens plus, il faut que je me retourne pour voir de quoi ils ont l'air.

– Écoute, Sheila, nous ne sommes pas ensemble, on ne peut donc pas vraiment rompre... répond l'homme froidement.

Très lentement, je fais mine de m'installer plus confortablement et pivote sur mon siège de façon à les observer discrètement.

La femme ressemble à une statue d'ébène. Ses cheveux afro sont libres, naturels et magnifiques. La peau de son visage est parfaitement lisse. Elle doit avoir une trentaine d'années. Elle ressemble à une Peule, ce peuple que j'ai si bien connu lors de mes reportages en Afrique de l'Ouest. Mes yeux continuent de voyager et j'observe l'homme maintenant. Il me tourne le dos. Il porte un superbe costume gris anthracite, probablement sur mesure car la veste moule parfaitement ses épaules. Il fait tourner les glaçons de son verre de whisky puis le porte à ses lèvres. Je déglutis. Ses doigts sont fins et la montre de luxe qui habille son poignet est super sexy. Je ne sais pas pourquoi mais je suis attirée par les montres des hommes. Je n'arrive pas à résister à cet objet, il me rend dingue.

– Écoute, bébé, il faut que j'y aille. J'ai rendez-vous avec un producteur et sa petite réalisatrice, et je suis très en retard.

– L'enfoiré ! m'exclamé-je, incapable de retenir mon injure.

Alors comme ça, je poireaute depuis des heures, pensant que Gabriel Cinnon a une bonne excuse pour son retard, et elle se révèle être un plan cul ! Il va voir ce qu'elle a dans le ventre la *petite réalisatrice* !

Le groupe d'hommes en costard arrête immédiatement toute conversation et me regarde avec surprise. Quant au couple que j'espionne, il ne semble pas m'avoir entendue. La femme est penchée sur l'oreille de l'homme.

– Oh ! désolée, mon petit ami vient de me laisser tomber par texto, inventé-je en montrant mon smartphone au groupe de la table voisine.

Parmi eux, un beau gosse lève les yeux au ciel et je l'entends répondre à ses amis :

– Ah ! les femmes, elles ne comprennent jamais le message. Pourquoi faut-il leur faire un dessin et leur envoyer un texto ?

Tous se mettent à rire puis m'ignorent totalement et reprennent le fil de leur conversation.

Je range mon smartphone dans la poche arrière de mon pantalon, attrape mes chaussures dans une

main et me lève avec ma tasse de thé. Au moment de passer près du beau gosse, je fais mine de trébucher et renverse le liquide brûlant sur ses cuisses. Il pousse un hurlement, preuve que j'ai bien atteint l'entrejambe, et se redresse avant de se mettre à faire des bonds comme une petite fille jouant à la corde à sauter. Ses yeux brillent de fureur. Je lui souris puis lui assène mon dernier coup :

– Oups, pardon monsieur. Je n'ai pas fait exprès. Ah, ces femmes, soupire-je, la main sur la poitrine.

Un serveur accourt et apporte un sac de glace. On dirait que le beau gosse va se mettre à pleurnicher. Je n'aime pas qu'on s'attaque aux femmes, encore moins qu'on les rabaisse !

Évidemment cette fois, le *chou* et Sheila ont assisté à toute la scène. Je croise le regard sombre de ce dernier. C'est bien Gabriel Cinnon, aucun doute. Les sourcils froncés, je m'approche rapidement, prête à en découdre avec celui qui m'a fait perdre près de deux heures pour s'envoyer en l'air et me plante devant eux.

– Monsieur Cinnon, quelle surprise ! Je croyais que nous avions rendez-vous dans la suite deux cent sept. Me serais-je trompée, par hasard ? questionné-je, l'air innocent.

Sheila m'observe avec surprise puis tourne la tête vers Gabriel, attendant probablement des explications.

– Oh ! Pardonnez-moi, je manque à tous mes devoirs ! Je suis Julia Stone, la *petite réalisatrice* de M. Ebstein. En fait, Phil et moi vous attendons depuis près de deux heures. Je me demande ce qui a bien pu vous retenir, peut-être une panne de réveil due au décalage horaire entre New York et la Californie ? demandé-je en regardant Sheila.

L'expression de Gabriel Cinnon reste impassible. Il me détaille, depuis mes pieds nus jusqu'à la racine de mes cheveux, avec indifférence. Il finit son verre d'un trait et se lève.

– Allons-y, nous avons terminé notre conversation de toute façon, répond-il en quittant son tabouret de bar.

Sheila le dévisage d'un air suppliant. Gabriel l'embrasse sur la tempe et tourne les talons. Je m'apprête à le suivre mais je me retourne :

– Sheila, vous êtes absolument sublime, un de perdu, cent de retrouvés ! Oui, je sais, continué-je en voyant son air surpris, on parle de dix de retrouvés, mais vous en valez au moins une centaine ! Quittez donc votre petit ami que vous n'aimez plus, visiblement, et trouvez le bon !

Juste avant de la quitter, j'ajoute une dernière petite chose.

– Ce n'est pas le cas de celui-ci. Visiblement, il ne vous mérite pas, chuchoté-je en désignant de la main le dos de Gabriel Cinnon.

Toute penaude, elle me sourit en guise de remerciement. Faisant volte-face, je dois courir pour rattraper Gabriel et lorsque j'arrive à sa hauteur, je ne peux m'empêcher de lui lancer une petite pique.

– Eh bien, Monsieur Cinnon, je suis désolée de vous avoir privé de votre gâterie de ce soir.

J'entends un soupir de lassitude. Super ! Moi qui m'imaginais un type sympa, prêt à tourner dans un film indépendant pour la bonne cause, me voilà avec l'archétype du mec blasé, malpoli et froid. Génial comme début !

2. En mode impératif

Gabriel s'efface devant les portes de l'ascenseur et je pénètre dans la cabine. Je prends appui sur la paroi pour remettre mes chaussures. Il me regarde fixement. J'ai l'impression qu'il veut me déstabiliser. Mais il n'y arrivera pas. Je décide d'adopter une attitude forte et fière, relevant le menton bien haut, comme par défi. Il continue de m'observer en silence. Son expression est froide. Heureusement, nous arrivons au deuxième étage. Ne supportant pas les pauses silencieuses trop longues, je me mets à lui parler.

- J'ai quelque chose entre les dents ? questionné-je en lui dévoilant toute ma denture.
- Non, répond-il, toujours en me dévisageant.

C'est un jeu ou quoi ? Le perdant est celui qui détourne les yeux le premier, comme lorsque j'étais gamine ?

- Bien, que se passe-t-il alors, pourquoi me fixez-vous ?

Sans attendre sa réponse, j'introduis la carte magnétique dans la fente au-dessus de la serrure et nous entrons dans la suite. Phil est encore au téléphone en train de prendre congé de son interlocuteur. Il nous demande de patienter une seconde, en levant l'index.

– Je m'interroge. Comment une jeune femme aussi méconnue et insignifiante est-elle parvenue à obtenir la réalisation de ce long-métrage ? finit par demander Gabriel.

Je ne me laisse pas démonter et c'est avec une bonne dose d'humour que je décide de réagir.

– Oh, rien de plus simple. J'ai couché avec le producteur, asséné-je, pendant que Phil retire son oreillette.

Mon producteur a entendu ma réponse, et il semble saisi de stupeur. Je passe devant lui et lui relève le menton du bout des doigts pour qu'il referme la bouche. Gabriel me regarde, impassible, tandis que Phil prend la parole :

– Bonjour Gabe. Écoute, Julia a un drôle de sens de l'humour. Il faut bien la connaître pour en saisir tous les degrés. Comment vas-tu, mon ami ? demande-t-il d'un ton mielleux.

Ils échangent une poignée de main. Puis Phil nous invite à nous asseoir sur le canapé situé dans le petit salon jouxtant la suite. Mais Gabriel préfère rester debout et se poste devant la baie vitrée qui surplombe Manhattan.

- Veux-tu que nous te parlions du film ? suggère Phil.
- Je suis venu pour ça, non ? remarque Gabriel d'un ton impatient, sans se retourner.

Je lève les yeux au ciel. Il a plus de deux heures de retard et Monsieur semble pressé d'en finir !

– Julia, tu es la mieux placée pour parler de ce projet. Je te laisse faire, propose Phil.

Je prends une grande inspiration pour tenter de mettre mes ressentiments de côté. Je joue ma vie, mon avenir, avec ce film. Je regarde Phil qui me fait un petit mouvement de tête puis reviens vers Gabriel :

– Alors voilà. *Envole-moi* est un roman qui a été vendu à des millions d'exemplaires aux États-Unis et traduit dans plus de vingt-cinq pays à travers le monde. Il est devenu un best-seller en très peu de temps. L'auteure a cédé les droits d'adaptation aux studios Galaxy mais elle...

– Venez-en au fait, interrompt abruptement Gabriel, qui me tourne toujours le dos.

– OK, répliqué-je en reprenant une longue inspiration pour retrouver mon self-control.

J'aperçois Phil qui lève le pouce en signe d'encouragement. Il semble inquiet, mal à l'aise. Les producteurs sont prêts à baiser les pieds des acteurs pour qu'ils acceptent un rôle. Mais moi, ça faisait longtemps qu'on n'avait pas mis mes nerfs à rude épreuve. Je dois me montrer convaincante car si Gabriel Cinnon renonce au rôle, adieu le projet !

– Il s'agit d'une comédie romantique autour de trois membres d'équipage qui travaillent pour Alexis Cooper, le PDG d'une compagnie aérienne de luxe. Ce personnage que vous allez peut-être incarner est un riche séducteur autour duquel gravitent toutes les plus belles femmes de New York. Il va faire la rencontre de Nickie et...

– Qui a obtenu le rôle de Nickie ?

Bon, il n'aime pas écouter mais il aime interrompre ! On dirait un sale gamin qui refuse de laisser parler les adultes parce que ce qu'il a à dire est plus important.

– Blake Kelly, répond Phil. Elle a donné son accord ce matin, elle est très emballée et a hâte de commencer le tournage !

– Poursuivez.

Venez-en au fait. Poursuivez. Il ne parle qu'avec des verbes à l'impératif. Je commence à douter de ses capacités à endosser ce rôle, mais je n'ai pas eu mon mot à dire.

– Alexis va littéralement tomber sous le charme de Nickie. Elle va le divertir grâce à son sens de l'humour particulier, dis-je en insistant sur le dernier terme. Elle va lui apporter de la fraîcheur, de la douceur et surtout de la sincérité, des notions qu'il connaît peu en raison du monde dans lequel il évolue et...

– J'ai compris. C'est une histoire d'amour. Poursuivez et tâchez d'en venir au fait comme je vous l'ai déjà demandé, Mademoiselle Stone, exige-t-il en se retournant.

Il croise les bras et me regarde, toujours impassible. Il est si froid, presque hautain ! J'aurais aimé qu'il fasse comme toutes les autres stars dans son genre et qu'il porte des lunettes de soleil. Je n'aurais pas eu à subir cette expression glaciale. Son mètre quatre-vingt-dix est impressionnant,

surtout lorsqu'on est assis face à lui. Sa silhouette se détache dans la luminosité de la baie vitrée et il me donne l'impression d'être une grande statue qui me regarde de haut, avec dédain.

– Monsieur Cinnon, je ne suis pas en train de blablater. Je vous relate l'histoire afin que vous compreniez le personnage d'Alexis, et très franchement, j'ai de plus en plus de doutes quant à votre intérêt et surtout à votre capacité à endosser le rôle, déclaré-je avec une pointe d'irritation qui trahit mon agacement.

– Ouh la, calme-toi, Julia. Ce n'est rien, Gabe. Julia est un peu brute de décoffrage. Tu sais ce que c'est, les artistes sont souvent saisis par leurs émotions et ne disent pas toujours ce qu'ils pensent. C'est ce qui fait votre charme, mes chers, enchaîne Phil, visiblement inquiet et anxieux.

– Je dois rentrer à Los Angeles. J'accepte le rôle et te remercie d'avoir pensé à moi, Phil. Mais à une condition. Je ne veux pas de cette fille comme réalisatrice, finit par dire Gabriel, sans un regard pour moi, avant de quitter la pièce tranquillement.

Quoi ? !

Je n'en crois pas mes oreilles ! Il est parti ! Comme ça ! Mais il se prend pour Dieu, ma parole ! Ce n'est pas lui qui décide ! Enfin j'espère...

Je risque un coup d'œil vers Phil qui semble réfléchir, une main sur la joue et l'autre sur le front, au bord du désespoir... Si Cinnon n'est pas dans le film, c'est la catastrophe assurée. Un film à petit budget, une réalisatrice inconnue du grand public... Ce ne sont pas des gages de succès... Nous avons tout misé sur sa présence. Je viens de tout foutre en l'air... Qu'est-ce que je peux faire pour rattraper le coup ? Mon rythme cardiaque s'accélère lorsqu'une horrible image me traverse l'esprit : moi suppliant Gabriel Cinnon à genoux...

3. Question de vie ou de mort !

Je serre les poings de rage. Jamais je ne le supplierai ! Qu'il ne compte pas là-dessus. Je suis sûre qu'il aime humilier les gens et que ça lui ferait bien plaisir de me voir à genoux. Il me sort par les yeux alors que nous ne nous sommes vus qu'une dizaine de minutes !

– Mais quel con, ma parole !

– Je savais que Steven, son agent, précise Phil à mon attention, aurait dû l'accompagner mais Gabriel a refusé. Il ne voyait pas l'intérêt de le faire venir pour un rendez-vous informel. Je vais parler à Steven. Gabriel est un impulsif mais son agent est sensé et raisonnable. Ne t'inquiète pas, je vais arranger les choses, tout va très bien se passer.

Il essaie de me rassurer, mais je le sens fou d'inquiétude.

– Je suis désolée, c'est ma faute. Mais son indifférence m'a tellement exaspérée que je voulais le faire réagir. Je voulais m'assurer qu'il tenait vraiment à ce rôle. J'y suis allée un peu fort.

– Rentre chez toi, Julia. Je vais appeler Steven et nous réglerons tout cela en un rien de temps. Et passe le bonjour à ta mère pour moi !

Je suis sûre que Phil ne se laissera pas faire mais je ne peux m'empêcher de stresser comme une malade. Il faut que je parle à quelqu'un. Je suis trop énervée pour rentrer chez moi. J'ai besoin d'aide. Une seule personne acceptera de me parler. Mon psy !

Je sors mon téléphone et insiste auprès de la secrétaire pour obtenir un rendez-vous, même tardif. Je l'informe que c'est une question de vie ou de mort. C'est vrai, quoi ! Si je n'arrive pas à me calmer, je suis capable de faire des bêtises. Et compte tenu du fait que la Bête est toujours chez moi, que je suis en colère et que je déteste les chats, je crains le pire. C'est donc avec joie qu'une heure trente plus tard, je suis confortablement installée sur le divan du docteur Hall. Sans aucune envie de m'endormir, cette fois.

– Mademoiselle Stone. Je vous écoute.

– Voilà, docteur. Je viens peut-être de briser ma carrière.

– Votre carrière de reporter ?

– Mais non, ma carrière de réalisatrice !

– Mais, mademoiselle Stone, vous n'avez pas de carrière, enfin ! Vous venez juste de décrocher votre premier film, s'étonne-t-il, les yeux ronds.

– Oui. Bref, je l'ai peut-être tuée dans l'œuf !

– Que s'est-il passé ? Voulez-vous me raconter ?

Je sais que le docteur Hall est tenu au secret professionnel, aussi je lui raconte tout depuis le début, la magnifique Sheila et sa petite tromperie compris. À l'issue de mon monologue, je le

regarde, impatiente de savoir ce qu'il en pense. Il réfléchit. J'ai donc droit à son éternel rituel. Il pose ses doigts boursoufflés sur le sommet de son crâne dégarni puis retire ses petites lunettes. Il lisse sa moustache des deux côtés et respire bruyamment.

– Mademoiselle Stone, je ne vois rien de grave dans cet « incident », dit-il en mimant les guillemets. Il n'y a pas de question de vie ou de mort. Vous auriez dû avoir cette conversation avec un ami, qui vous aurait apporté un peu de réconfort.

– Docteur Hall, je n'ai personne. Pas de meilleur ami, pas de petit ami, pas de copines. Mes anciens collègues sont tous en reportage aux quatre coins du monde.

Pendant toute ma période de reporter, j'ai mené une vie de nomade, toujours à l'étranger. J'ai perdu toute notion du temps : Noël, la Saint-Sylvestre, les anniversaires, les soirées en boîte de nuit, mais surtout j'ai perdu tous mes amis de vue. Je n'ai plus que ma mère, mais si je lui avais parlé de mon entretien avec Gabriel Cinnon, elle se serait évanouie et n'aurait prêté aucune attention à mes propos, tellement elle est fan de cet acteur.

– Je comprends, mais les choses vont changer désormais. Vous allez mener une vie, disons, plus dans la norme. Vous ferez la connaissance de personnes dans le milieu du cinéma qui, j'en suis sûr, vous conviendront parfaitement. Vous allez vous en sortir. Vous avez fait beaucoup de progrès depuis notre toute première séance, il y a un an. Pour en revenir à la difficulté que vous avez rencontrée aujourd'hui, eh bien, d'après votre récit, ce petit accrochage ne semble pas poser problème à votre producteur. Faites comme lui, soyez confiante. En bon professionnel qu'il doit être, il trouvera la solution et vous n'aurez rien à craindre pour votre poste.

Il a raison, je dois me reprendre. Je ne joue pas ma vie, pas comme avant, en tout cas...

– Merci, docteur. Vous avez raison. Tout se passera bien. Mais si je devais assassiner Gabriel Cinnon pendant le tournage et que je faisais disparaître le corps, je pourrais toujours vous en parler, n'est-ce pas ? Secret professionnel oblige, ajouté-je en lui faisant un clin d'œil.

– Ne plaisantez pas avec la notion d'assassinat, voyons ! Je suis votre thérapeute et en aucun cas votre complice, répond-il très sérieusement. Bon, notre séance est terminée et ma famille m'attend pour dîner.

Je me lève et attrape mon sac à main rapidement. J'ai assez abusé de son temps.

– Merci beaucoup. Vous parler m'a fait un bien fou !

– Je suis là pour ça. Ravi que vous ne vous soyez pas assoupie.

Son trait d'humour me fait sourire. Alors que je m'apprête à sortir, j'entends le docteur m'interpeller :

– Mademoiselle Stone, veuillez, je vous prie, utiliser l'expression « une question de vie ou de mort » à bon escient et uniquement en cas d'extrême urgence, à l'avenir.

– Promis, docteur. À bientôt ! le salué-je en sortant.

Arrivée au bas de l'immeuble, je prends une bonne goulée d'air et je me sens plus sereine. Il fait nuit à Manhattan, pourtant la ville ne pourrait être plus vivante et dynamique entre les passants et les concerts de klaxons. Je m'engage tranquillement vers la bouche de métro.

Le pépin Cinnon sera résolu, j'en suis certaine, je peux compter sur Phil. Il me fait confiance. Malgré son statut de star internationale, Gabriel n'a pas le pouvoir de me faire virer du projet. D'autant plus que l'auteure a vendu les droits au studio à la condition que je réalise le film. Mais ça, il l'ignore. Je ne m'inquiète pas pour mon sort, mais plutôt pour le film... Si Gabriel refuse que je le dirige, nous sommes fichus. Pourtant, je ne crois pas qu'il abandonne. C'est un grand acteur, réputé pour son professionnalisme. Je vais lui montrer, moi aussi, que je suis à la hauteur malgré mon manque d'expérience ! C'est moi la réalisatrice, un point c'est tout ! Il va devoir faire avec et apprendre à me respecter !

4. Premiers essais

Je suis surexcitée ! Ce projet commence pourtant sous de bien mauvais auspices. D'abord Gabriel Cinnon qui a tenté de me faire virer, puis Blake Kelly qui a eu la bonne idée de tomber enceinte et qui a donc dénoncé le contrat et enfin l'auteure du roman qui se mêle de tout et qui craint qu'on ne bousille son œuvre. Bref, malgré et après tout cela, nous voilà réunis avec Gabriel et Stella Moore, une jeune actrice qui monte, pour un bout d'essai aux studios Galaxy, à Hollywood. C'est pour nous assurer qu'elle sera à la hauteur que nous avons décidé avec Phil de faire cet essai. J'espère que l'alchimie opérera avec Cinnon... Nous choisissons la scène où le personnage de Nickie tombe sur les cuisses d'Alexis. Ce dernier joue le rôle d'un passager pendant que Nickie est évaluée en tant qu'hôtesse. Des turbulences la font trébucher directement sur l'entrejambe de son patron. Il s'agit de leur toute première rencontre et de leur coup de foudre. Une scène capitale, donc. Mais c'est aussi une situation très drôle. En somme, un mélange de séduction et d'humour.

Je me place derrière la caméra sur mon siège et leur fais signe qu'ils peuvent commencer à réciter leur texte.

– Je suis désolée... Je ne vous ai pas fait mal, au moins ? récite Stella.

Puis elle essaie de se relever mais n'y arrive pas, exactement comme le prévoit le scénario. En gigotant, elle est censée provoquer une érection chez Alexis. La scène est très drôle et l'embarras de Stella se lit sur son visage devenu cramoisi. Cette jeune actrice est lumineuse. Physiquement, elle colle parfaitement à Nickie : longue chevelure blonde, les yeux bleu ciel et ce petit air coquin qui caractérise le personnage.

Alors qu'elle est toujours sur les genoux de Gabriel, ils échangent un regard. Ce regard qui va changer le cours de leur existence fictive. Je retiens mon souffle. Le visage de Stella est tout près de celui de Gabriel, ils se retrouvent littéralement nez contre nez. Un ange passe dans le studio, le silence est total. Je zoome sur eux. Les yeux de Gabriel brillent d'un éclat incroyable. Je zoome encore davantage sur Gabriel. Phil l'a imposé pour le rôle d'Alexis, alors qu'ils ne se ressemblent pas du tout tous les deux, mais la notoriété de Gabriel garantit au film un succès d'entrées. Gabriel est aussi brun qu'Alexis est blond, et il en est de même pour leurs yeux. Ceux d'Alexis sont censés être verts mais ceux de Gabriel sont presque noirs. Et pour une fois, l'auteure du roman dont le film est tiré était d'accord ! Elle m'a avoué qu'elle était tombée sous le charme lors de leur rencontre ! Une de plus !

– Je suis désolée, Alexis. Enfin, je veux dire, monsieur Alexis. Enfin, non, monsieur ! Je suis vraiment navrée, monsieur. Toutes mes excuses. Vraiment.

Dans cette scène, Alexis reste silencieux. Tout se passe dans son regard. Les yeux marron de Gabriel s'assombrissent et virent au noir. L'expression de son visage est celle qu'il affectionne, elle

est parfaitement impassible, mais une petite lueur rend ses incroyables prunelles un peu plus sombres. La séduction est bien présente. Il peut le faire et mes doutes le concernant sont enfin levés.

– C’est terminé, coupé-je une fois la scène terminée. Bravo, c’était fantastique, Stella ! Et bravo Gabriel, c’était parfait !

– Merci, Julia, je peux rejouer la scène si tu veux, ajoute-t-elle en regardant Gabriel.

Ce dernier entoure les épaules de l’actrice et lui sourit.

– Qu’en dis-tu, Julia ? m’interroge Gabriel d’un air provocateur.

Autant je suis convaincue par sa prestation, autant il ne semble pas l’être par mes compétences. Son ton provocateur m’irrite, mais je préfère lui montrer que je suis pro en restant très calme.

– Cet essai est suffisant, merci beaucoup à tous les deux. Nous avons terminé pour aujourd’hui, assuré-je poliment.

– Mes amis, je suis ravi que cet essai soit concluant, les congratulate Phil. Toutes les dispositions seront prises pour votre voyage à New York, la semaine prochaine. Stella, je fais partir ton contrat en fin de journée, ton agent l’aura donc aujourd’hui même. J’ai hâte que le tournage commence !

Stella et Gabriel se rendent dans leurs loges afin de procéder au démaquillage.

Je visionne l’essai une nouvelle fois. Je les trouve excellents tous les deux. Pendant le tournage de cette scène, l’alchimie a fonctionné. Pas seulement entre Gabriel et Stella, mais avec toute l’équipe technique. Stella n’avait d’yeux que pour son partenaire, alors que Gabriel était agréable avec tout le monde, plutôt sympa, je dois le reconnaître, et surtout très pro.

Il me tarde de commencer à tourner avec le reste du casting !

Une heure plus tard, je ramasse mon sac ainsi que ma veste et m’apprête à quitter les studios. Alors que je cherche mon badge de sécurité, une voix me fait sursauter et j’en fais tomber mes clés.

– Et pourquoi ne pas m’avoir dit que l’auteure du roman t’avait imposée comme réalisatrice ?

Je ne peux décemment le snober et jouer l’indifférente. Ce serait m’abaisser à son niveau.

– Eh bien, comment te dire ? D’abord parce que tu ne m’as pas laissé le temps d’en placer une, puis tu ne voulais rien savoir concernant le roman et enfin tu es parti comme un voleur après m’avoir lancé à la figure que tu ne voulais pas de moi. Ce sont des réponses suffisamment précises ? réponds-je en fixant les deux prunelles noir ébène.

– Je me doutais bien qu’il y avait une raison, réplique-t-il sèchement, en ignorant ma question. Et je n’ai pas cru une seule seconde à ta partie de jambes en l’air avec Phil. Pourquoi l’auteure du roman t’a-t-elle choisie ?

Il faut que je me montre courtoise. Je ne peux pas passer mon temps à m’énervier contre mon acteur

principal ! C'est donc docilement que je lui réponds.

– On se connaît depuis l'enfance. Nous étions voisines à New York. J'avais perdu le contact pendant des années puis elle m'a écrit, il y a un an. C'est alors qu'elle m'a parlé de son roman et de son adaptation. Nous nous sommes revues à Londres, où elle réside, et nous avons discuté de ce projet et c'est là qu'elle m'a proposé de réaliser le film. Il se trouve que c'était le type de projet que j'attendais et qui correspondait parfaitement à mes attentes. Voilà, tu sais tout. Et toi, qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? interrogé-je, curieuse de connaître la réponse.

– Ton producteur. Il sait se montrer persuasif. De plus, j'avais vraiment envie de faire ce film. Ça me change des films d'action. Tu as beaucoup de chance d'avoir décroché ce job, Julia, tu le sais, j'espère ?

– Je suis certes une jeune réalisatrice mais j'ai déjà à mon actif plusieurs courts-métrages. Et, oui, je sais que je suis chanceuse de faire tourner le grand Gabriel Cinnon, ironisé-jé.

– Je te conseille de cesser de jouer avec tes piques mordantes et de faire ton boulot en tant que véritable pro. Sois une réalisatrice digne de ce nom, va au-delà de l'amateurisme.

Il a raison. Je dois stopper net ce petit jeu puéril. Nous allons passer des semaines ensemble, je ne vais pas gâcher mon temps à répondre à ses attaques et risquer de bousiller mon œuvre. Ce film est probablement le plus gros challenge de ma vie, il faut que Gabriel soit mon allié, pas mon ennemi.

– Je te remercie du conseil. Je ferai de mon mieux, dis-je avec sincérité.

– Je crains que ce ne soit pas suffisant, répond-il en serrant les dents.

– Tu ne vas tout de même pas oser saboter mon travail ? ! m'insurgé-je.

– C'est bien ce que je disais. Une vraie pro n'aurait jamais mis en doute le professionnalisme d'un comédien. Tâche de t'en souvenir à l'avenir, car si tu touches à l'ego d'un acteur, il te sera très difficile de faire avancer le film dans le bon sens. À la semaine prochaine, Julia, finit-il par dire d'un air agacé.

Stella manifeste sa présence près de la porte d'entrée et lui fait signe de la main. Nul doute qu'ils vont finir la soirée ensemble. Stella lui fait clairement du charme et ne cesse de lui effleurer le bras. Il répond en souriant et semble intéressé. Je les observe quelques secondes discuter avant de ramasser mes clés et de quitter le studio par la porte arrière. Inutile de les déranger pendant leur séance de drague. Ça fait un peu cliché mais souvent, les acteurs principaux nouent des relations intimes pendant la durée du tournage. Après tout, bien qu'il ne s'agisse que de comédie, ils partagent des moments intimes et ils passent le plus clair de leurs journées ensemble pendant des semaines. Forcément, ça rapproche...

Pendant que je m'installe au volant de ma voiture de location, je repense à ma conversation avec Gabriel. Je dois rester professionnelle en toutes circonstances. Aujourd'hui, il a été nickel pendant le travail et a répondu à toutes mes demandes. Je l'ai briefé avant la scène d'essai, et il s'est montré très coopératif et a suivi toutes mes recommandations. Je dois prendre sur moi et garder ce cap. Seigneur, je crois que les semaines à venir vont être les plus longues et sûrement les plus pénibles de toute ma vie !

**À suivre,
dans l'intégrale du roman.**

Également disponible :

Tu ne me résisteras pas !

Ancienne photographe et reporter, Julia a vu des horreurs. Entière, sincère et simple, elle dit tout ce qu'elle pense mais se cache derrière son humour et ses sarcasmes pour ne pas montrer son manque de confiance en elle. Les hommes ? Ce n'est pas au programme, tout ce qui compte à l'instant présent, c'est de mener à bien sa reconversion, loin des scènes de guerre et de famine : elle va diriger son premier film, avec Gabriel Cinnon dans le rôle-titre ! Mais Gabriel est tout ce qu'elle déteste : dominateur, coureur de jupons, indomptable... Il veut la séduire car elle lui résiste, et le tournage vire au cauchemar quand il lui propose un défi : celui de réussir à ne pas tomber sous son charme ! Entre attirance, désir et quiproquos, la nouvelle vie de Julia n'est finalement pas si simple !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Mon coloc, mes désirs et moi

Si vous m'aviez dit, il y a quelques mois, que j'allais intégrer l'école de mes rêves, dans la ville de mes rêves, où habite justement ma meilleure amie, je ne vous aurais pas cru. Et pourtant ! Je suis bien là, à l'orée de ma vie, prête à affronter mon destin. Alors quand j'ai trouvé la parfaite annonce du plus parfait des apparts, je n'ai pas hésité une seconde. Et quand la colocataire prévue s'est transformée en un séduisant mâle du nom d'Andreas, ni une ni deux j'ai fait mes valises. Andreas, capitaine de navire le jour qui hante mes plus beaux rêves la nuit... Réussirai-je à respecter la règle n° 1 de toute colocation : ne pas craquer sur son coloc ?...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Avril 2018

ISBN 9791025742877

ZIND_001